PHILIP K. DICK

Dr Bloodmoney

SHOUT
SHARE
IT

Annotation

Les bombes étaient finalement tombées. Malgré l'équilibre de la terreur, un jour, un homme avait été assez fou pour appuyer sur le bouton.

Cependant, dans ce coin perdu de Californie, la vie continuait : pour Bonny Keller que six ans d'analyse n'avaient pas réussi à rééquilibrer; pour Bruno Bluthgeld, l'un des responsables de la grande Catastrophe, qui sentait des stigmates s'inscrire sur son visage; pour Hoppy, le phocomèle, l'ancien bébé thalidomide, doté de pouvoirs supra-normaux.

Elle continuait pour Walt Dangerfild, l'astronaute expédié vers Mars, mais dont la cabine spatiale s'était satellisée autour de la Terre. Là, à l'abri des radiations, il s'était transformé en une sorte de super disc-jockey dont l'écoute était devenue une sorte de drogue pour tous les survivants.

Mais peut-on réellement survivre dans un monde radioactif ?

- Philip K. Dick
  - 1
  - 2
  - 3
  - 4
  - 5
  - 6
  - 7
  - 8
  - 9
  - 10
  - 11
  - 12
  - 13
  - 14
  - 15
  - 16
- notes
  - 1
  - 2
  - 3
  - 4

Philip K. Dick
Dr Bloodmoney

1

Tôt par ce matin lumineux, doré, inondé de soleil, Stuart McConchie balayait le trottoir devant *Modern TV*, *Vente et Service après-vente.* Il entendait ronronner les voitures dans Shattuck Avenue et cliqueter les hauts talons des secrétaires qui se hâtaient vers le bureau ; il percevait toute l'agitation, toutes les bonnes odeurs d'une nouvelle semaine, une époque neuve pour la réussite d'un bon vendeur. Il songeait au café et au petit pain chaud qu'il prendrait pour son second petit déjeuner, vers 10 heures. Il évoquait les clients qu'il avait persuadés de revenir pour un achat ferme, peut-être tous ce même jour, et son carnet de ventes déborderait comme la fameuse coupe de la Bible. Tout en balayant, il fredonnait une chanson du nouveau disque de Buddy Greco et il imaginait ce que l'on pouvait éprouver à être célèbre, à être un chanteur de renommée mondiale que tout le monde payait pour entendre dans des cabarets comme *Harrah's* à Reno ou dans les boîtes de nuit ruineuses de Las Vegas, que Stuart n'avait jamais visitées mais dont il avait tant entendu parler.

Il avait vingt-six ans et il lui était arrivé, tard certains soirs de vendredi, de conduire sa voiture par l'autoroute à dix voies de Berkeley à Sacramento, puis, en franchissant les Sierras, jusqu'à Reno où l'on trouvait le feu et les filles ; il travaillait pour Fergesson, le propriétaire de *Modern TV*, au fixe et à la commission ; comme il était bon vendeur, il gagnait largement sa vie. D'ailleurs, on était en l'année 1981 et les affaires ne marchaient pas mal. Encore une bonne année qui prenait un bon départ, et pendant laquelle l'Amérique grandirait et se renforcerait encore, tandis que s'accroîtraient les biens de tout le monde.

— Bonjour, Stuart.

C'était Mr Crody, le bijoutier, qui se rendait à sa boutique, de l'autre côté de Shattuck Avenue.

Maintenant, tous les magasins et tous les bureaux ouvraient les uns après les autres. Il était plus de 9 heures. Même le Dr Stockstill, psychiatre et spécialiste des troubles psychosomatiques, venait de faire son entrée, la clef à la main, prêt à poursuivre ses travaux lucratifs dans la bâtisse de verre que la compagnie d'assurances avait construite avec une petite partie de ses excédents financiers. Le Dr Stockstill avait rangé sa voiture de marque étrangère au parking ; il avait les moyens de payer cinq dollars par jour. Et voici qu'arrivait sa secrétaire, une grande et jolie fille aux longues jambes, qui dépassait le médecin de toute une tête. Et… mais oui, tandis que Stuart observait la scène, appuyé sur son balai, le premier cinglé de la journée se glissait déjà furtivement, l'air coupable, vers le cabinet du

psychiatre.

Un monde de cinglés, songeait Stuart en l'observant. C'est pour ça que les psychiatres se font de l'oseille ! Moi, si j'allais en consulter un, j'entrerais et je sortirais par la porte de derrière. Personne ne me verrait pour se payer ma tête. Il réfléchit. Il y en a peut-être qu'on ne voit pas si le docteur a une porte de derrière ? Pour les plus gravement atteints, ou plutôt (il se reprit), pour ceux qui ne tiennent pas à se donner en spectacle. Je veux dire pour ceux qui ont tout simplement un problème, qui s'inquiètent par exemple de l'Intervention Policière à Cuba et qui ne sont pas du tout cinglés… mais seulement… inquiets.

Et il était lui-même inquiet car il y avait encore de fortes chances qu'on l'appelle sous les drapeaux pour la Guerre Cubaine qui s'était une fois de plus figée dans les montagnes, malgré les nouvelles petites bombes anti-personnel qui allaient démolir les Jaunes visqueux jusque dans les abris les plus profonds. Bien sûr, il n'en faisait pas personnellement reproche au Président… ce n'était pas la faute du Président si les Chinois avaient décidé de respecter leur pacte. Seulement, voilà ! Presque personne ne revenait de la guerre contre les Jaunes sans avoir les os infectés par les virus. Un combattant de trente ans ressemblait à son retour à une momie desséchée qu'on aurait laissée accrochée à tous les vents pendant un siècle… et Stuart McConchie se voyait mal repartir après ça dans la vente des récepteurs stéréo, reprendre ses occupations de vendeur au détail.

— Bonjour, Stu ! lança une voix féminine.

Il sursauta. C'était la petite serveuse aux yeux noirs de chez Edy.

— Déjà en train de rêvasser ? ajouta-t-elle en souriant tandis qu'elle passait sur le trottoir.

— Fichtre non ! répondit-il en balayant avec une vigueur nouvelle.

De l'autre côté de la rue, le furtif patient du Dr Stockstill, un homme qui dégageait une sombre impression, avec ses cheveux et ses yeux noirs malgré son teint pâle, étroitement enveloppé dans un grand manteau couleur de nuit, s'était immobilisé pour allumer une cigarette et inspecter les alentours. Stuart distinguait le visage creusé de l'homme, ses yeux fixes et sa bouche, surtout sa bouche. Elle était pincée et pourtant la chair en était molle, comme si la pression, la tension de cette zone, avait depuis longtemps broyé les dents et la mâchoire ; ce visage malheureux en conservait la marque aussi Stuart détourna-t-il le regard.

Est-ce donc ainsi quand on est cinglé ? se demandait-il. Usé, corrodé comme cela, comme si on était dévoré par… il ne savait par quoi. Le temps ou l'eau, peut-être ? Quelque chose de lent mais qui ne s'arrêtait jamais. Il avait déjà remarqué cet état de dégradation en observant les allées et venues des patients du psychiatre, mais jamais

aussi avancé, jamais aussi complet.

Le téléphone sonna à l'intérieur de *Modern TV* et Stuart se rua dans le magasin. Quand il reporta les yeux sur la rue, l'homme en noir avait disparu et de nouveau le jour reprenait son éclat, ses promesses et ses parfums de beauté. Il frissonna en ramassant son balai.

Je connais cet homme, se dit-il. J'ai vu sa photo ou alors il est venu au magasin une fois. C'est un client – un ancien, peut-être même un ami de Fergesson – ou alors c'est une personnalité célèbre.

Pensif, il continuait à balayer.

Le Dr Stockstill proposa à son nouveau malade :

— Une tasse de café ? Du thé ? Un Coca-Cola ? (Il relut le petit bristol que Miss Purcell avait posé sur son bureau.) Mr Tree, fit-il à voix haute, seriez-vous apparenté à cette fameuse famille de littérateurs anglais ? Iris Tree, Max Beerbohm…

D'une voix marquée d'un lourd accent, Mr Tree déclara :

— Ce n'est pas mon véritable nom, vous savez. (Il paraissait irritable, impatient.) Il m'est venu à l'esprit pendant que je parlais à votre employée.

Le Dr Stockstill lui adressa un regard perplexe.

— Je suis connu du monde entier, reprit Mr Tree. Je m'étonne que vous ne me reconnaissiez pas. Ou bien vous ne sortez jamais ou je ne sais quoi… (Il passa une main tremblante dans ses longs cheveux noirs.) Ils sont des milliers de par le monde, peut-être même des millions à me haïr, à souhaiter ma mort. Alors il faut bien que je prenne des mesures ; je suis obligé de me donner un nom d'emprunt.

Il s'éclaircit la gorge et se mit à tirer rapidement sur sa cigarette. Il la tenait à l'européenne, le bout allumé à l'intérieur de la main, presque à toucher la paume.

Oh ! Mon Dieu, songeait le psychiatre. Je le reconnais ! C'est le physicien Bruno Bluthgeld. Et il a raison ; ils sont des tas ici aussi bien qu'en Orient à souhaiter lui mettre la main dessus à cause de son erreur de calcul en 1972. À cause des terribles retombées radioactives après cette explosion à grande altitude qui ne devait faire de mal à personne. Les chiffres de Bluthgeld l'avaient *démontré* à l'avance !

— Préférez-vous que je sache qui vous êtes ? demanda le Dr Stockstill. Ou vous considère-t-on simplement comme Mr Tree ? À vous de choisir ; pour moi, c'est égal.

— Continuons comme nous avons commencé, grinça Mr Tree.

— D'accord. (Le Dr Stockstill s'installa confortablement et fit gratter sa plume sur le papier de son bloc.) Je vous écoute.

— Est-ce que l'incapacité de monter dans un autobus ordinaire – vous savez bien, avec une douzaine d'inconnus à bord – peut avoir une signification quelconque ?

Mr Tree le regardait intensément.

— C'est possible, dit Stockstill.

— J'ai l'impression qu'ils m'examinent fixement.

— Pour une raison particulière ?

— Parce que j'ai le visage défiguré, dit Mr Tree.

Lentement, le Dr Stockstill réussi à lever les yeux pour scruter son patient. Il vit un homme d'âge moyen, plutôt trapu, avec des cheveux noirs et des racines de barbe noire sur une peau d'une blancheur anormale. Il vit des cernes de fatigue et de tension nerveuse autour des yeux de l'homme ; il lut leur expression, leur désespoir. Le physicien avait l'épiderme malade, il avait besoin d'une coupe de cheveux et tout son visage reflétait le souci qui le rongeait… mais il n'était nullement « défiguré ». En dehors de l'état de tension qu'elle trahissait, sa physionomie était très ordinaire ; au sein d'un groupe, elle n'eût pas retenu l'attention.

— Vous voyez les taches ? fit Mr Tree d'une voix rauque. (Il désignait du doigt ses joues, sa mâchoire.) Les vilains stigmates qui m'isolent de tout le monde ?

— Non, répondit Stockstill, acceptant le risque de parler franchement.

— Ils sont là, insista Tree. Bien sûr, ils sont à l'intérieur de la peau. Mais les gens les remarquent quand même, et ils me regardent. Je ne peux plus prendre l'autobus, ni aller au restaurant ou au théâtre ; je ne peux plus mettre les pieds à l'opéra de San Francisco, assister à un ballet, écouter un orchestre symphonique ; je ne peux même plus aller dans une boîte écouter un chanteur de folk. Si je réussis à y entrer, je dois ressortir aussitôt à cause des regards. Et des remarques.

— Racontez-moi ce que disent les gens.

Mr Tree resta silencieux.

— Vous l'avez dit vous-même, reprit Stockstill, vous êtes connu du monde entier… N'est-il pas naturel que les gens échangent des propos lorsqu'une célébrité mondiale vient s'asseoir parmi eux ? N'en est-il pas ainsi depuis des années ? Et comme vous l'avez signalé, vos travaux ont soulevé des controverses… de l'hostilité… et peut-être entend-on parfois ne remarque désobligeante. Mais quiconque est sur la scène mondiale…

— Ce n'est pas ça ! coupa Mr Tree. Cela, je m'y attends ; j'écris dans les journaux, on me voit à la télé, alors je m'y attends ; je sais. Ceci… concerne ma vie privée. Mes pensées les plus intimes. (Il scruta Stockstill et reprit :) Ils lisent mes pensées et me parlent de ma vie privée, dans tous ses détails. Ils ont accès à mon cerveau.

Paranoïa sensitiva, songea Stockstill. Bien sûr, il faudrait procéder à des tests… notamment ceux de Rorschach. Il pouvait s'agir d'une

schizophrénie insidieuse à un état avancé ; c'étaient peut-être les phases ultimes d'un processus maladif d'origine congénitale. Ou bien…

— Il y a des gens qui voient plus nettement les taches de mon visage et lisent mes pensées privées plus clairement que d'autres, poursuivit Mr Tree. J'ai observé toute une gamme de capacités… Certains se rendent à peine compte alors que d'autres semblent distinguer instantanément l'ensemble de mes différences, de mes stigmates. Par exemple, au moment où j'approchais de votre cabinet, il y avait un Noir qui balayait de l'autre côté de la rue… Il a interrompu son travail pour se concentrer sur moi, mais naturellement, il était trop loin pour ricaner. Quand même, il a vu. C'est typique des gens des classes inférieures. Je l'ai remarqué. Plus fréquent que chez les gens instruits ou cultivés.

— Je me demande pourquoi, intervint Stockstill, qui prenait des notes.

— Il est probable que vous le sauriez si vous aviez la moindre compétence. La femme qui vous a recommandé à moi m'a affirmé que vous êtes d'une intelligence exceptionnelle.

Mr Tree le dévisageait comme s'il n'en avait perçu aucune trace jusqu'alors.

— Je pense qu'il vaudrait mieux que vous me fournissiez quelques renseignements généraux sur vous, dit Stockstill. Je vois que c'est Bonny Keller qui m'a recommandé à vous. Comment va-t-elle ? Je ne l'ai pas vue depuis la fin avril… Son mari a-t-il quitté son boulot à l'école primaire rurale comme il en parlait ?

— Je ne suis pas ici pour discuter de George et Bonny Keller, dit Mr Tree. Je suis terriblement bousculé, docteur. Ils peuvent décider d'achever de me détruire d'un moment à l'autre ; il y a si longtemps qu'ils me harcèlent… (Il changea de sujet.) Bonny pense que je suis malade et j'ai le plus grand respect pour elle. (Sa voix était basse, presque inaudible.) Alors j'ai dit que je viendrais vous voir… au moins une fois.

— Les Keller habitent-ils toujours West Marin ?

Mr Tree fit un signe affirmatif.

— J'y ai une maison de campagne, dit Stockstill. Je suis un fana de la voile ; chaque fois que cela m'est possible, je vais à Tomales Bay. Avez-vous déjà fait de la voile ?

— Non.

— Dites-moi vos lieu et date de naissance.

— Budapest, 1934, dit Mr Tree.

Le Dr Stockstill, par d'habiles questions, entreprit d'obtenir point par point le détail de la vie passée du malade. C'était indispensable pour ce qu'il avait à faire : d'abord le diagnostic, puis, si possible, la

guérison. Analyse et thérapeutique. Un homme connu du monde entier qui souffrait de l'illusion que des inconnus le dévisageaient… comment, dans un tel cas, séparer la vérité de l'illusion ? Selon quels critères les distinguer ?

Il serait si facile de voir là un cas pathologique, raisonnait Stockstill. Si facile… et si tentant. Un homme si détesté… D'ailleurs je suis du même avis qu'eux, se dit-il, que *ceux* dont Bluthgeld – ou plutôt Tree – me parle. Après tout, moi aussi je fais partie de la société, de la civilisation que menacent les grandioses et extravagantes erreurs de calcul de cet homme. Il aurait pu se faire que ce soient mes enfants – cela pourrait même encore arriver – qui subissent ces brûlures. Parce que cet homme a eu l'arrogance de croire qu'il ne pouvait se tromper !

Mais il y avait encore autre chose. À l'époque, Stockstill avait eu l'impression que l'homme avait quelque chose d'anormal ; il l'avait observé pendant les interviews à la télé, il l'avait écouté parler, débiter ses discours anti-communistes échevelés… et il en avait provisoirement conclu que Bluthgeld éprouvait envers les *gens* une haine profonde, assez enracinée et généralisée pour qu'il souhaite, à l'un des niveaux de son inconscient, commettre une erreur, mettre en péril la vie de millions d'individus.

Rien d'étonnant que le directeur du FBI, Richard Nixon, se fût élevé avec tant de force contre « les militants-anti-communistes-amateurs des hautes sphères de la science ». D'ailleurs, Nixon s'était alarmé bien avant la tragique faute de 1972. Des éléments paranoïaques ainsi que des illusions messianiques et une certaine mégalomanie avaient été mis en évidence chez Bluthgeld ; Nixon, bon juge d'hommes, les avait remarqués, de même que bien d'autres personnes.

Et, de toute évidence, ils avaient raison.

— Je suis venu en Amérique pour échapper aux agents communistes qui voulaient m'assassiner, expliquait Mr Tree. Ils étaient déjà à mes trousses… de même que les nazis, naturellement. Ils sont toujours à ma poursuite.

— Je vois, fit Stockstill, continuant d'écrire.

— Ils sont toujours en chasse, mais en fin de compte ils échoueront, déclara Mr Tree d'un ton rauque en allumant une cigarette. Car Dieu est avec moi. Il connaît ma situation et c'est souvent qu'il m'a parlé et m'a donné la tactique indispensable pour rester en vie malgré mes poursuivants. Je travaille maintenant à Livermore, sur une idée nouvelle dont les résultats seront définitifs en ce qui concerne notre ennemi.

Notre ennemi, songeait Stockstill. Qui est notre ennemi… sinon vous, Mr Tree ? Vous qui êtes assis là à me dévider vos visions de

paranoïaque ? Comment avez-vous jamais obtenu la position élevée que vous occupez ? Qui a la responsabilité de vous avoir conféré pouvoir sur la vie d'autrui… et de vous laisser ce pouvoir même après le fiasco de 1972 ? Vous – et ces responsables – les voilà, nos ennemis !

Toutes nos craintes à votre sujet se confirment ; vous avez le cerveau dérangé… comme le prouve votre présence ici. Ou est-ce bien une preuve ? se reprit mentalement Stockstill. Non, ce n'est pas une preuve et je ferais peut-être mieux de me récuser ; il est peut-être malhonnête de ma part de m'occuper de vous. Étant donné mes sentiments… je ne saurais adopter à votre égard une attitude détachée, désintéressée ; je ne peux rester scientifique de bonne foi et par conséquent mon analyse et mon diagnostic peuvent très bien se révéler erronés.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ? demanda Mr Tree.

— Je vous demande pardon ? murmura Stockstill.

— Seraient-ce mes stigmates qui vous répugnent ?

— Non… non, fit Stockstill. Ce n'est pas cela.

— Mes pensées, alors ? Vous étiez en train de les lire et leur nature dégoûtante vous amène à regretter que je vous aie consulté ? (Mr Tree se leva brusquement et se dirigea vers la porte du cabinet :) Bonjour.

— Attendez, dit Stockstill en lui emboîtant le pas. Finissons-en au moins avec les éléments biographiques ; nous avons à peine commencé.

Mr Tree le considéra un moment, puis déclara :

— J'ai confiance en Bonny Keller ; je connais ses opinions politiques… elle n'est en rien mêlée à la conspiration communiste internationale qui vise à me supprimer à la première occasion.

Il se rassit, un peu plus calme. Mais il donnait l'impression de rester sur ses gardes ; il ne se permettrait pas un instant de décontraction en présence de Stockstill ; ce dernier s'en rendait compte. Il ne s'ouvrirait pas, il ne se révélerait pas en toute sincérité. Il continuerait d'entretenir des soupçons… et peut-être n'aurait-il pas tort, s'avouait Stockstill.

Tout en rangeant sa voiture, Jim Fergesson, propriétaire de *Modern TV*, s'aperçut que son vendeur Stuart McConchie, appuyé sur son balai devant la boutique, ne balayait pas mais se contentait de rêvasser.

Puis, suivant la direction de son regard, il constata que le vendeur n'était distrait ni par la vue d'une jolie fille ni par une voiture un peu originale – Stu aimait les filles et les bagnoles, ce qui était parfaitement normal – mais qu'il examinait les malades qui entraient

dans le cabinet du médecin de l'autre côté de la rue. Ce qui n'était pas du tout normal.

En quoi cela pouvait-il intéresser McConchie ?

— Écoute, lui dit Fergesson en se hâtant vers l'entrée du magasin. Arrête ! Un jour, tu seras peut-être malade, et je me demande si ça te plairait beaucoup qu'un crétin te regarde comme ça quand tu iras chez le toubib ?

— Non ! rétorqua Stuart en tournant la tête. Ce n'est pas ça. J'ai seulement vu une personnalité importante entrer chez lui, et je n'arrive pas à me rappeler qui c'est.

— Il n'y a qu'un névrosé pour étudier les autres névrosés, déclara Fergesson qui pénétra dans le magasin et se rendit à la caisse pour la garnir de billets et de monnaie pour la journée.

En tout cas, songeait-il, attends seulement de voir qui j'ai embauché comme dépanneur de télé ; alors tu pourras écarquiller les yeux !

— Écoute, McConchie, dit-il. Tu sais, le môme sans bras ni jambes qui passe sur son truc à roulettes ? Ce phocomèle qui n'a que de minuscules moignons parce que sa mère prenait cette fameuse drogue des années 60 ? Celui qui traîne toujours par ici parce qu'il veut devenir dépanneur télé ?

Stuart, planté avec son balai, répondit :

— Je parie que vous l'avez embauché.

— Ouais, hier, pendant que tu faisais ta tournée.

— C'est mauvais pour les affaires, dit McConchie au bout d'un moment.

— Pourquoi ? Personne ne le verra ; il restera en bas dans l'atelier de réparation. De toute façon, il faut bien donner du boulot à ces gens-là ; ce n'est pas leur faute s'ils n'ont ni bras ni jambes ; c'est la faute des Allemands.

Après un nouveau silence, Stuart répondit :

— D'abord, vous m'embauchez, moi, un nègre, et maintenant un phoco. Y a pas à dire, Fergesson, vous cherchez à bien faire !

Fergesson sentit monter la colère :

— Non seulement je cherche, mais j'agis ; je ne rêvasse pas comme toi. Je suis un homme qui prend ses décisions et agit en conséquence. (Il alla ouvrir le coffre-fort de la boutique.) Il s'appelle Hoppy. Il viendra demain matin. Tu devrais le voir manier des trucs avec ses mains électroniques ; c'est une merveille de la science moderne.

— Je l'ai vu, dit Stuart.

— Et ça te gêne ?

Stuart s'agita nerveusement :

— C'est… c'est pas naturel !

— Écoute bien ! Tâche de ne pas te foutre de ce gosse ! Si je t'y prends, toi ou un autre vendeur, ou n'importe lequel de mes employés…

— C'est bon, murmura Stuart.

— Tu t'ennuies, reprit Fergesson, et l'ennui est un mauvais signe qui veut dire que tu ne t'emploies pas au maximum ; tu mollis, et pendant des heures que tu me dois ! Si tu travaillais dur, tu n'aurais pas le temps de t'appuyer sur ton balai pour plaisanter dans le dos des malheureux qui vont chez le médecin. Je t'interdis de te replanter sur le trottoir à l'avenir. Et si je t'y reprends, je te vide !

— Oh ! Seigneur. Ce qu'il faut entendre ! Alors, comment pourrai-je aller et venir ? Et manger ? Comment j'entrerai dans la boutique, hein ? À travers le mur ?

— Tu peux aller et venir, accorda Fergesson, mais tu n'as pas le droit de glander.

Tout en lui lançant un regard sombre, Stuart McConchie protesta :

— Ah ! tu parles.

Mais Fergesson ne faisait plus attention à son vendeur ; il préparait les cartons et dépliants publicitaires pour la journée.

2

Le phocomèle Hoppy Harrington arrivait en général à *Modern TV* vers 11 heures du matin. Il roulait jusque dans la boutique, immobilisait son chariot près du comptoir et, si Jim Fergesson était là, lui demandait la permission de descendre regarder travailler les deux dépanneurs. Cependant, quand le patron était absent, Hoppy abandonnait et partait assez rapidement, sachant bien que les vendeurs ne lui permettraient pas de descendre ; ils riaient de lui, ils le « chambraient ». Peu lui importait. Du moins, autant qu'en puisse juger Stuart McConchie, il s'en fichait.

Mais en fait, Stuart se rendait compte qu'il ne comprenait pas Hoppy, Hoppy et son visage aigu aux yeux brillants, sa façon de parler vive, nerveuse, qui tournait souvent au bégaiement. Il ne le comprenait pas du point de vue *psychologique*. Pourquoi Hoppy désirait-il réparer des appareils de télé ? Qu'est-ce que cela avait de si intéressant ? À la manière qu'avait le phoco de tourner autour de la boutique, on aurait dit que c'était le plus beau de tous les métiers. En réalité, la réparation, c'était dur, sale et ça ne payait pas lourd.

Mais Hoppy était décidé à devenir dépanneur télé ; il avait d'ailleurs réussi, à présent, car Fergesson était résolu à faire ce qu'il fallait pour tous les groupes minoritaires du monde. Fergesson était membre de l'Union Américaine pour les Libertés Civiles, de la NAACP et de la Ligue de Secours aux Défavorisés… Cette dernière association n'étant guère – selon Stuart – qu'un groupe politique à l'échelle internationale, constitué en vue de fournir des situations de tout repos à toutes les victimes de la médecine et de la science modernes, par exemple la multitude des victimes de la Catastrophe Bluthgeld en 1972.

Et dans ce cas-là, qu'est-ce que je suis moi-même ? se demandait Stuart, assis dans le bureau à l'étage, pour mettre à jour son carnet de commandes. Je veux dire maintenant qu'il y a un phoco qui boulonne ici… Cela revient à faire de moi un monstre tout comme si j'avais été irradié, comme si d'avoir la peau teintée était un genre primitif de brûlure radioactive. En réfléchissant, il devenait triste.

En un temps, songeait-il, tous les peuples de la Terre étaient blancs, puis un couillon a fait péter une bombe à grande altitude, disons dix mille ans auparavant. Alors certains d'entre nous ont été brûlés et c'est devenu permanent ; les gènes en ont été transformés. Et voilà où nous en sommes aujourd'hui.

Un autre vendeur, Jack Lightheiser, vint s'asseoir à la table en face de lui et alluma un Corona.

— Il paraît que Jim a embauché le môme avec ses roulettes, dit-il.

Tu sais pourquoi, n'est-ce pas ? Pour la publicité ! Les journaux de science-fiction vont en faire tout un plat. Jim adore voir son nom dans le journal. C'est très astucieux, quand on y pense. Le premier détaillant d'East Bay à employer un phoco !

Stuart grogna.

— Jim se fait de lui-même une image idéalisée, poursuivit Lightheiser. Ce n'est pas qu'un commerçant, c'est un Romain des temps modernes, il a l'esprit de civisme. Après tout, il est instruit… il a un doctorat de Stanford.

— Cela n'a plus aucune valeur, intervint Stuart qui avait lui-même obtenu en 1975 un doctorat de l'université de Californie… Pour ce que cela lui avait rapporté !

— Cela en avait encore à l'époque, insista Lightheiser. Il l'a eu en 1947, grâce aux facilités qu'on accordait aux anciens combattants pour terminer leurs études.

Au-dessous d'eux, devant la porte de *Modern TV*, un chariot apparut ; au centre, devant le tableau de commandes, était installée une mince silhouette. Stuart grogna de nouveau et Lightheiser le regarda.

— C'est un emmerdeur, dit Stuart.

— Il ne le sera plus quand il commencera à travailler. Ce petit, c'est tout cerveau, et presque pas de corps. Et il est puissant, son intellect ; en plus, il a de l'ambition. À peine dix-sept ans, et tout ce qu'il désire, c'est bosser ! Vingt dieux ! Quitter l'école et boulonner ! Je trouve ça admirable.

Ils observaient tous les deux Hoppy sur sa mécanique ; l'infirme roulait vers l'escalier qui descendait à l'atelier de réparation.

— Les gars d'en bas sont-ils déjà au courant ? demanda Stuart.

— Bien sûr. Jim les a avertis hier soir. Ils prennent ça avec philosophie ; tu connais les dépanneurs… ils râlent mais cela ne veut rien dire. D'ailleurs, ils râlent tout le temps.

En entendant la voix du vendeur, Hoppy leva brusquement la tête. Son visage étroit et triste les confronta ; ses yeux étincelaient. Il demanda en bégayant :

— Hé ! Est-ce que Mr Fergesson est ici ?

— Non, répondit Stuart.

— Mr Fergesson m'a embauché, déclara le phoco.

— Oui, dit Stuart.

Ni lui ni Lightheiser ne bougèrent ; ils restèrent assis à leur bureau, à regarder le phoco.

— Est-ce que je peux descendre ? demanda Hoppy.

Lightheiser haussa les épaules.

— Je vais prendre un café, dit Stuart en se levant. Je reviens dans dix minutes. Tu surveilles pour moi, d'accord ?

— Normal ! fit Lightheiser en tirant sur son cigare.

Quand Stuart parvint au rez-de-chaussée, le phoco y était encore : il n'avait pas entamé la difficile descente vers le sous-sol.

— 72, fit Stuart au passage.

Le phoco rougit et balbutia :

— Je suis né en 1964 ; rien à voir avec cette explosion.

Alors que Stuart franchissait le seuil pour s'engager sur le trottoir, le phoco lui cria d'une voix insistante :

— C'est à cause de la drogue ! La thalidomide ! Tout le monde le sait.

Stuart ne répondit pas ; il continua vers son café.

Le phocomèle éprouvait de la difficulté à manœuvrer son chariot pour descendre jusqu'au sous-sol où les ouvriers travaillaient à leur établi, mais au bout d'un certain temps, il réussit dans son entreprise en s'accrochant à la rampe par les prothèses en forme de mains que lui avait généreusement fournies le Gouvernement des États-Unis. Ces extensions n'étaient en réalité pas fameuses ; il y avait des années qu'on les lui avait adaptées et elles étaient non seulement usées en partie, mais aussi tout à fait dépassées, comme il l'avait appris en lisant les publications spécialisées. En théorie, le Gouvernement devait remplacer ce matériel périmé par des modèles plus récents ; c'était spécifié dans le Décret Remington ; aussi Hoppy avait-il écrit en ce sens au sénateur le plus ancien de la Californie, Alf M. Partland. Toutefois il n'avait pas jusqu'à présent reçu de réponse. Mais il était patient. Il avait souvent écrit à des sénateurs sur des sujets très divers et souvent les réponses arrivaient très en retard, ou bien c'étaient de simples circulaires, ou encore il n'y avait pas du tout de réponse.

Cependant, dans ce cas précis, Hoppy Harrington avait le droit de son côté et ce n'était qu'une question de temps pour qu'il force une autorité quelconque à lui donner ce qui lui revenait. Il se sentait intransigeant sur ce point, patient et intransigeant. Il *fallait* qu'on l'aide, qu'on le veuille ou non. Son père, éleveur de moutons dans la vallée de Sonoma, l'avait bien dressé à toujours exiger ce à quoi il avait droit.

Des sons rugissants. Les réparateurs étaient à l'œuvre. Hoppy fit halte, ouvrit la porte et se trouva face aux deux hommes derrière le long établi encombré d'instruments de mesure, de cadrans, d'outils et de récepteurs de télé à tous les stades du déshabillage. Aucun des deux dépanneurs ne fit attention à lui.

Et, tout d'un coup, l'un d'eux le surprit en lui adressant la parole :

— Écoute. Le travail manuel est méprisé. Pourquoi ne prends-tu pas une profession d'intellectuel ? Tu n'as qu'à retourner à l'école passer tes examens !

L'ouvrier le regardait fixement.

Non, se disait Hoppy, je préfère travailler avec… mes mains.

— Tu pourrais devenir un savant, dit le second ouvrier sans cesser de s'affairer ; il vérifiait un circuit au voltmètre.

— Comme Bluthgeld, répondit Hoppy.

Le réparateur éclata d'un rire de sympathie et de compréhension.

— Mr Fergesson a dit que vous me donneriez quelque chose à faire, reprit Hoppy. Une réparation facile, pour commencer. D'accord ? (Il attendait, inquiet parce qu'ils ne réagissaient pas ; puis l'un d'eux désigna un tourne-disques à changeur :) Qu'est-ce qu'il a ? s'enquit Hoppy en examinant l'étiquette de devis. Je sais que je peux l'arranger.

— Ressort cassé, dit un des hommes. Il ne s'arrête plus après le dernier disque.

— Je vois, dit Hoppy. (Il souleva le tourne-disques à l'aide de ses prothèses et roula jusqu'au bout de l'établi où il y avait un espace libre :) Je vais travailler ici.

Les dépanneurs ne protestèrent pas ; aussi ramassa-t-il une paire de pinces. C'est facile, songeait-il. Je me suis exercé à la maison ; il se concentrait sur le tourne-disques mais sans pour autant cesser d'observer les deux hommes du coin de l'œil. Je me suis exercé souvent ; cela marche presque toujours, et c'est mieux, plus précis chaque fois. Plus prévisible. Un ressort, c'est petit, se dit-il, aussi petit que n'importe quoi. Si léger qu'il suffirait de souffler dessus. Je vois la cassure en toi, songeait-il. Les molécules de métal qui ne se touchent plus comme avant. Il se concentra sur ce point, tenant la pince de façon que l'ouvrier le plus proche ne voie rien ; il feignit de tirer comme pour essayer de déloger le ressort.

Quand il eut terminé, il sentit que quelqu'un se tenait debout derrière lui, qui l'observait depuis un temps ; il se tourna, c'était Jim Fergesson, le patron, qui ne disait rien, mais qui restait planté là, les mains enfoncées dans les poches, une curieuse expression sur le visage.

— C'est fait, dit Hoppy, inquiet.

— Voyons ça, déclara Fergesson.

Il prit le tourne-disques, l'éleva dans la lumière des tubes fluorescents.

M'a-t-il vu ? se demandait Hoppy. Comprend-il, et alors que pense-t-il ? Est-ce que cela le contrarie, l'embête vraiment ? Est-il… horrifié ?

Le silence se prolongea tandis que Fergesson inspectait le tourne-disques.

— Où as-tu trouvé le ressort neuf ? fit-il soudain.

— Il traînait là, répondit aussitôt Hoppy.

Cela marchait. Si Fergesson avait vu, il n'avait pas compris. Le phocomèle se décontracta, heureux ; un plaisir d'ordre supérieur remplaçait son inquiétude ; il sourit aux deux ouvriers, cherchant des yeux le nouveau travail qu'on allait lui confier.

— Cela ne t'énerve pas qu'on te regarde ? lui demanda Fergesson.

— Non. Les gens peuvent m'examiner autant qu'ils le veulent ; je sais que je suis différent. On me regarde depuis ma naissance.

— Je voulais dire pendant que tu travailles ?

— Non, répondit-il d'une voix qui lui sembla peut-être un peu trop forte. Avant que j'aie un chariot, avant que le Gouvernement m'ait fourni quelque chose, mon père me transportait sur son dos dans une sorte de havresac. Comme un bébé indien. (Il eut un rire mal assuré.)

— Je vois, dit Fergesson.

— C'était du côté de Sonoma, reprit Hoppy. C'est là que j'ai été élevé. On avait des moutons. Une fois un bélier m'a filé un coup de corne et j'ai volé dans les airs. Comme un ballon. (Il rit de nouveau ; les deux dépanneurs avaient interrompu leur travail et le regardaient en silence.)

— Je parie que t'as continué à rouler quand t'es retombé au sol, finit par dire l'un d'eux.

— Oui, dit Hoppy sans cesser de rire.

Tout le monde riait à présent, lui, et Fergesson, et les deux réparateurs ; ils imaginaient le spectacle : Hoppy Harrington, sept ans, sans bras ni jambes, rien qu'un torse et une tête, roulant par terre en hurlant de frayeur et de douleur… Mais c'était drôle, il le savait. Il le racontait de façon amusante ; il rendait la chose comique.

— Tu es tout de même en bien meilleure posture maintenant, avec ton chariot, dit Fergesson.

— Oh ! oui. Et je suis en train d'en préparer un nouveau, de ma conception ; entièrement électronique… J'ai lu un article sur les liaisons cervicales ; ils les appliquent en Suisse et en Allemagne. Les connexions sont établies directement avec les centres moteurs du cerveau, si bien qu'il n'y a pas de délai ; on arrive à se déplacer même plus vite qu'un… qu'un organisme physiologique normal. (Il avait failli dire *qu'un humain !*) J'aurai mis le mien au point d'ici deux ans. Et ce sera un perfectionnement même par rapport aux modèles suisses. Alors je pourrai me débarrasser de toute cette ferraille gouvernementale.

Fergesson adopta son ton officiel et solennel :

— J'admire ton courage.

En riant, Hoppy bégaya un peu :

— Mm… merci, Mr Fergesson.

Un des ouvriers lui tendit un syntonisateur multiple en

modulation de fréquence.

— Il y a de la dérive. Essaie de régler ça.

— D'accord, dit Hoppy en prenant l'objet dans ses doigts métalliques. Je trouverai bien. J'ai l'habitude ; j'en ai fait, des réglages, à la maison !

C'était le travail qu'il trouvait le plus facile de tous : il avait à peine besoin de se concentrer sur l'instrument.

On eût dit un boulot sur mesure pour lui-même et ses aptitudes.

En regardant le calendrier au mur de sa cuisine, Bonny Keller vit que c'était le jour où son ami Bruno Bluthgeld devait voir le psychiatre Stockstill dans son cabinet de Berkeley. En fait, Bluthgeld avait déjà vu Stockstill, avait subi sa première séance de thérapeutique et était parti. Il devait sans doute rouler à présent en direction de Livermore pour regagner son propre bureau au Laboratoire de Radioactivité, où elle avait elle-même travaillé il y avait bien des années, avant d'être enceinte ; c'était là qu'elle avait fait la connaissance du Dr Bluthgeld, en 1975. Maintenant, elle avait trente et un ans et vivait à West Marin, où son mari, George, était directeur adjoint de l'école primaire, et elle était très heureuse.

Ou plutôt, non, pas *très* heureuse. Seulement heureuse de façon modérée, supportable. Elle continuait de se faire psychanalyser – une fois par semaine au lieu de trois, maintenant – et sous de nombreux angles, elle comprenait mieux sa nature, ses impulsions inconscientes et ses déformations systématiques de la réalité, exprimées en parataxes. Six ans d'analyse lui avaient fait du bien, mais elle n'était pas guérie : Il n'existait d'ailleurs pas de guérison ; la « maladie », c'était la vie même, et il fallait une croissance constante (ou plutôt une adaptation croissante à la vie), sinon il en résulterait la stagnation du psychisme.

Elle était résolue à ne pas stagner. Pour le moment, elle lisait *Le Déclin de l'Occident*[1] dans l'original allemand. Elle en avait absorbé cinquante pages et cela valait vraiment la peine. Qui donc l'avait lu, parmi ses relations, même en traduction anglaise ?

Son intérêt envers la culture allemande, sa production littéraire et philosophique, s'était éveillé des années auparavant, quand elle avait rencontré le Dr Bluthgeld. Bien qu'elle eût fait trois ans d'allemand à l'Université, elle n'y avait pas vu un domaine essentiel pour sa vie adulte. Comme un tas d'autres choses qu'elle avait consciencieusement apprises, c'était tombé dans l'inconscient dès qu'elle avait obtenu ses diplômes et pris un emploi. La présence magnétique de Bluthgeld avait ranimé et élargi nombre de ses curiosités académiques, son amour de la musique et des arts… elle devait beaucoup à Bluthgeld et lui en était reconnaissante.

Maintenant, bien sûr, Bluthgeld était malade, et presque tout le monde le savait à Livermore. Cet homme avait une conscience exigeante et il n'avait plus cessé de souffrir depuis l'erreur de 1972… qui, tous ceux qui étaient à Livermore à l'époque le savaient, ne lui incombait pas particulièrement ; ce n'était pas son fardeau personnel, mais il l'avait fait sien, et il s'en était rendu malade, un peu plus chaque année.

Bien des gens qualifiés et des instruments de premier ordre ainsi que les meilleurs ordinateurs de l'époque avaient eu leur part dans les calculs erronés… erronés non pas en fonction de la somme des connaissances disponible en 1972, mais par rapport à la situation réelle. Les masses énormes de nuages radioactifs n'avaient pas dérivé comme prévu mais avaient été attirées par le champ de gravité terrestre et étaient rentrées dans l'atmosphère. Personne n'en avait été plus étonné que le personnel de Livermore. Naturellement, on comprenait mieux à présent les effets de la Couche Jamison-French ; même les magazines populaires comme *Time* et *US News* étaient en mesure d'expliquer clairement ce qui s'était passé, et pourquoi. Mais neuf ans s'étaient écoulés.

En songeant à la Couche Jamison-French, Bonny se rappela l'événement du jour, qu'elle était en train de manquer. Elle alla aussitôt au salon mettre le contact du récepteur de télévision. Était-elle déjà partie ? se demandait-elle en consultant sa montre. Non, pas avant une demi-heure. L'écran s'éclaira et la fusée était bien là, encadrée de sa tour de lancement, entourée de gens, de camions, d'appareils ; elle était encore au sol et il était probable que Walter Dangerfield et Mrs Dangerfield n'avaient même pas encore embarqué.

Le premier couple à émigrer vers Mars, se dit-elle avec malice, se demandant quels pouvaient être les sentiments de Lydia Dangerfield en un pareil moment… Cette grande blonde qui savait que leurs chances de parvenir sur Mars s'établissaient autour de soixante pour cent. Un matériel formidable, des excavations et des constructions de grande ampleur les attendaient, mais s'ils étaient carbonisés en route ? De toute façon, cela impressionnerait le Bloc Soviétique, qui n'avait pas réussi à implanter sa colonie sur la Lune ; les Russes étaient morts avec entrain, de suffocation ou de faim… personne ne le savait au juste. Bref, la colonie avait disparu. Elle était sortie de l'Histoire avec autant de mystère qu'elle y était entrée.

L'idée que la NASA n'envoyait qu'un couple, homme et femme, au lieu d'un groupe, l'effarait ; elle sentait d'instinct que c'était courir à l'échec que de ne pas répartir les chances un peu au hasard. Il aurait dû y avoir quelques personnes partant de New York, quelques autres de Californie, songeait-elle en observant sur l'écran les techniciens qui procédaient aux dernières vérifications. Comment appelait-on cela ?

Compenser les risques ? Bref, on ne devait pas mettre tous ses œufs dans le même panier… Et pourtant, la NASA avait toujours procédé de la même manière : un seul astronaute à la fois, dès les débuts, et beaucoup de publicité.

— Comme vous le voyez, disait le commentateur de la NBC d'une voix douce mais insistante, on procède aux ultimes préparatifs. On attend d'un instant à l'autre Mr et Mrs Dangerfield. À titre de simple récapitulation, énumérons une fois encore les énormes efforts entrepris pour garantir…

Des salades, se dit Bonny Keller, qui, en frissonnant, éteignit le poste. Je ne peux pas regarder ça.

Pourtant qu'avait-elle d'autre à faire ? Se ronger les ongles pendant les six heures à venir… les deux semaines à venir, en fait ? La seule solution aurait été de *ne pas* se rappeler que c'était le jour du lancement du Premier Couple. Toutefois, il était un peu tard pour n'y plus penser !

Elle aimait les évoquer en ces termes, *le premier couple*… comme dans une ancienne histoire sentimentale de science-fiction. Adam et Ève revus et corrigés, sauf qu'en réalité Walt Dangerfield n'avait rien d'un Adam ; il donnait plutôt l'impression d'être le dernier des hommes, avec son esprit retors et mordant, sa façon de parler entrecoupée, presque cynique, devant les reporters. Bonny l'admirait ; Dangerfield n'était pas une demi-portion, pas un jeune automate blond aux cheveux taillés en brosse, attelé à la dernière mission. Walt avait une personnalité, et c'est sans doute pourquoi la NASA l'avait choisi. Ses gènes… ils étaient certainement bourrés à déborder d'une culture de quatre mille ans, l'héritage de l'humanité tout empaqueté ! Walt et Lydia fonderaient une Terra Nova… il y aurait sur Mars des tas de petits Dangerfield compliqués qui se baladeraient en déclamant des choses intellectuelles, avec pourtant ce trait amusant de pure moquerie qui caractérisait Dangerfield.

— Imaginez que c'est une longue autoroute, avait une fois répondu Dangerfield à un reporter, qui lui parlait des dangers du voyage. Un million de kilomètres, dix voies de passage… pas de circulation venant d'en face, pas de camions lents. Imaginez qu'il est 4 heures du matin… qu'il n'y a que votre seule voiture, aucune autre. Alors, comme on dit, pourquoi se casser ? (Puis il avait eu son bon sourire.)

Bonny se pencha pour rallumer la télé.

Sur l'écran se présentait la ronde figure à lunettes de Walt Dangerfield ; il était en combinaison spatiale (à l'exception du casque) et Lydia se tenait près de lui, silencieuse, pendant qu'il répondait aux questions.

— Il paraît… (Walt parlait d'un ton traînant en remuant la

mâchoire comme pour mastiquer la question avant de répondre :)… qu'il y a à Boise, dans l'Idaho, une charmante vieille dame… comme il y en a toujours une partout… peut-être même sur Mars, où elle sera notre voisine… Bref, celle de Boise, si je comprends bien, est un peu inquiète à notre sujet, Lydia et moi. Elle a peur qu'il nous arrive quelque chose. Alors elle nous a envoyé un porte-bonheur. (Il le montra, le tenant gauchement dans le gros gant de sa combinaison. Les reporters murmuraient entre eux, amusés.) Joli, n'est-ce pas ? fit Dangerfield. Je vais vous dire à quoi il sert. C'est bon contre les rhumatismes. (Les journalistes éclatèrent de rire.) Au cas où nous souffririons de rhumatismes sur Mars. Ou serait-ce plutôt la goutte ? Oui, je crois que c'est de la goutte qu'elle parle dans sa lettre. (Il jeta un coup d'œil à sa femme :) C'est la goutte, n'est-ce pas ?

J'imagine, songea Bonny, qu'on ne fabrique pas encore de porte-bonheur pour éviter les météores ou la radioactivité. Elle était attristée comme si un pressentiment se fût emparé d'elle. Ou était-ce uniquement à cause de la première visite de Bluthgeld au psychiatre ? Ce fait lui amenait des pensées chagrines, des pensées de mort, de radioactivité, d'erreurs de calcul, de maladie affreuse et sans fin.

Je ne crois pas que Bruno soit devenu schizophrène et paranoïaque, se dit-elle. Ce n'est qu'une aggravation de la situation, et avec un peu d'assistance psychiatrique – quelques pilules par-ci, par-là – il se remettra tout à fait. C'est un trouble endocrinien qui se manifeste dans le psychisme, et cela se soigne très bien à présent ; ce n'est ni un trouble caractériel ni un terrain de psychose qui se révélerait sous un état de tension critique.

Mais ce que je sais, songeait-elle sombrement, c'est qu'il a fallu que Bruno vienne nous raconter ici « qu'ils » empoisonnaient son eau de table pour que George et moi comprenions la gravité de son mal… il paraissait tout au plus déprimé.

En cet instant, elle imaginait Bruno nanti d'une ordonnance pour des pilules qui stimuleraient le cortex ou isoleraient le diencéphale ; bref, l'équivalent moderne occidental de la médication chinoise contemporaine par les plantes serait mis en œuvre pour modifier le métabolisme cervical de Bruno, le débarrassant de ses obsessions comme d'autant de toiles d'araignée. Et tout rentrerait dans l'ordre ; elle, George et Bruno seraient de nouveau réunis pour leurs concerts de musique baroque à West Marin : ils joueraient le soir du Bach et du Haendel… comme autrefois. Les deux flûtes de la Forêt-Noire, en bois (et authentiques !), et elle-même au piano. Le salon rempli d'harmonie baroque, de l'odeur du pain cuit à la maison… et avec cela, une bouteille de vin de Buena Vista, le vignoble le plus ancien de Californie…

Sur l'écran de la télé, Walt Dangerfield plaisantait dans son style

évolué, mélange de Voltaire et de Will Rogers.

— Oh ! oui, disait-il à une journaliste qui portait un étrange et vaste chapeau. Nous espérons bien découvrir sur Mars des tas de formes de vie inconnues. (Il lorgnait le chapeau comme pour dire : « Tenez, en voici justement une ! » Et les reporters se mirent à rire de nouveau.) Je crois que cela a bougé, reprit Dangerfield à l'adresse de sa femme qui restait calme, le regard froid. Cela va nous attaquer, chérie !

Il est vraiment amoureux d'elle, se dit Bonny en observant le couple. Je me demande si George a jamais eu pour moi les mêmes sentiments que Dangerfield envers sa femme ? Et franchement, j'en doute. Sinon, il ne m'aurait jamais autorisée à faire pratiquer ces deux avortements thérapeutiques. Voilà qu'elle se sentait encore plus triste ! Elle se leva et s'éloigna de la télévision, lui tournant le dos.

C'est George qu'ils devraient envoyer sur Mars, songeait-elle avec amertume. Ou mieux encore, nous tous, George et moi et les Dangerfield ; George pourrait avoir une liaison avec Lydia Dangerfield (à condition qu'il en soit capable) et moi je coucherais avec Walt ; je serais une partenaire assez acceptable dans la grande aventure. Pourquoi pas ?

Je voudrais qu'il se passe quelque chose, se répétait-elle. Je voudrais que Bruno me téléphone que le Dr Stockstill l'a guéri, ou que Dangerfield refuse soudain de partir, ou que les Chinois déclenchent la Troisième Guerre mondiale, ou que George dénonce vraiment à la direction de l'école cet affreux contrat, comme il a dit qu'il le ferait. Quelque chose, n'importe quoi ! Peut-être que je devrais ressortir mon tour et fabriquer des poteries ; retour à la prétendue création, ou aux jouissances anales… appelons ça comme on veut. Je pourrais fabriquer une poterie porno. La dessiner, la cuire dans le four de Violet Clatt, la vendre à San Anselmo, à la Compagnie des Arts créateurs, cette association de femmes du monde qui ont refusé mes bijoux en soudure l'an dernier. Je sais qu'elles accepteraient une poterie porno, si elle était *vraiment* porno.

Une petite foule s'était rassemblée devant la vitrine de *Modern TV* pour regarder l'appareil stéréo en couleurs à grand écran, car partout on montrait aux Américains le vol des Dangerfield, chez eux comme sur leurs lieux de travail. Stuart McConchie regardait, lui aussi, planté, les bras croisés, derrière la foule.

— Le fantôme de John L. Lewis, disait Walt Dangerfield de sa voix sèche, comprendrait bien ce que signifie le salaire continu… Sans lui, je toucherais sans doute dans les cinq dollars par jour pour effectuer ce voyage, en partant du principe que mon boulot ne commencera réellement qu'une fois arrivé là-bas. (Il avait l'air plus

sérieux à présent ; le moment était presque venu pour lui et Lydia d'entrer dans la cabine de la fusée.) Rappelez-vous seulement ceci… s'il nous arrive quoi que ce soit, si nous nous perdons, ne venez pas à notre recherche. Restez tranquillement chez vous, et je suis certain que Lydia et moi nous nous retrouverons bien quelque part !

— Bonne chance, murmuraient les journalistes, tandis qu'officiels et techniciens de la NASA arrivaient et entraînaient les Dangerfield hors du champ des caméras.

— Ça sera vite fait, dit Stuart à Lightheiser qui l'avait rejoint pour regarder la télé.

— Il est dingue, dit Lightheiser en mâchonnant un cure-dents. Il n'en reviendra jamais. Ça ne pardonne pas.

— Pourquoi voudrait-il revenir ? protesta Stuart. Qu'est-ce qu'on a de si fameux ici ?

Il sentait qu'il enviait Walt Dangerfield. Il aurait aimé être lui-même devant les objectifs : Stuart McConchie sous les yeux du monde entier !

Hoppy Harrington remonta du sous-sol sur son chariot, plein de fougue.

— Est-ce qu'ils l'ont lancée ? demanda-t-il à Stuart, d'un ton pressé, anxieux, tout en observant l'écran. Ils seront brûlés ; ce sera comme le type en 65 ; bien sûr, je ne m'en souviens pas, mais…

— Ta gueule, veux-tu ? fit à voix basse Lightheiser, et le phocomèle se tut, rougissant.

Ils s'absorbèrent dans les images, chacun avec ses propres réflexions. La dernière équipe d'inspecteurs fut enlevée par un treuil sorti de l'ogive de la fusée. Le compte à rebours n'allait plus tarder ; la fusée avait fait le plein, elle avait subi toutes les vérifications, et maintenant les deux voyageurs y pénétraient. Le petit groupe rassemblé devant la vitrine s'agita en murmurant.

Un peu plus tard dans l'après-midi, leur patience aurait sa récompense, car Dutchman IV prendrait son essor ; elle resterait en orbite autour de la terre durant une heure environ et les gens suivraient sur leur écran les évolutions de la fusée. Enfin la décision serait prise, et en bas, dans l'abri de béton, quelqu'un procéderait à la mise à feu de l'élément final. La fusée orbitale changerait de trajectoire pour quitter le monde. Ils avaient déjà vu cela ; c'était à peu près la même chose chaque fois, mais il y avait cette fois un aspect nouveau : les gens de la fusée ne reviendraient jamais. Cela valait bien la peine de passer la journée devant la télé ; la masse des gens était prête à attendre.

Stuart McConchie songeait au déjeuner ; ensuite il reviendrait regarder ; il s'installerait une fois de plus parmi les autres. Il ne ferait guère de boulot de la journée, il ne vendrait pas de récepteurs. Mais

cet événement était plus important. Il ne pouvait le manquer. Ce sera peut-être moi, un jour, se disait-il. Peut-être que j'émigrerai plus tard quand je gagnerai assez pour me marier ; j'emmènerai ma femme et mes gosses pour entamer une nouvelle vie là-haut, sur Mars, quand la colonie sera bien démarrée, qu'il y aura autre chose que des machines.

Il s'imagina, sanglé dans l'ogive, comme Walt Dangerfield, près d'une femme très excitante. En pionniers, lui et elle fonderaient une civilisation nouvelle sur une nouvelle planète. Mais son estomac se mit à protester et il se rendit compte de sa faim ; il ne pourrait plus beaucoup retarder son déjeuner.

Même alors qu'il avait les yeux fixés sur l'écran et la grande fusée verticale, ses pensées se portèrent sur un potage, des petits pains, du bœuf bouilli et de la tarte aux pommes garnie de crème glacée, chez Fred.

3

Stuart McConchie déjeunait presque tous les jours au café, dans la même rue que *Modern TV*. Ce jour-là, en entrant chez Fred, il fut irrité de voir que le chariot de Hoppy Harrington était rangé dans le fond alors que Hoppy lui-même mangeait avec un parfait naturel et une aisance remarquable, comme s'il eût été un habitué. Bon Dieu ! songea Stuart. Voilà qu'il se propage ! Les phocos vont faire la loi ! Et dire que je ne l'ai même pas vu partir du magasin !

Il s'assit néanmoins dans une stalle et consulta le menu. Il n'arrivera pas à me chasser, se dit-il en regardant quel était le plat du jour et combien il coûtait. C'était la fin du mois et Stuart était presque fauché. Il attendait tout le temps ses chèques de quinzaine ; c'était Fergesson qui les remettait en personne à ses employés, en fin de semaine.

La voix aiguë du phoco parvint à Stuart alors qu'il avalait son potage à petites cuillerées ; Hoppy devait raconter une histoire, mais à qui ? À la serveuse, Connie ? Il tourna la tête et constata que la serveuse aussi bien que le cuisinier Tony étaient debout près du chariot de Hoppy, à écouter, et que ni l'un ni l'autre ne manifestait de répulsion devant le monstre.

Alors Hoppy vit et reconnut Stuart.

— Salut ! cria-t-il.

Stuart répondit d'un signe de tête et se détourna en se penchant sur son assiette.

Le phoco était en train de parler à tout le monde d'une invention à lui, un truc électronique qu'il avait fabriqué ou qu'il avait l'intention de mettre au point… Stuart ne savait pas trop, et il s'en fichait pas mal. Peu lui importait ce que pouvait fabriquer Hoppy, ainsi que les idées folles qui pouvaient germer dans le cerveau du petit bonhomme. Nul doute que ce soit quelque chose d'insensé, se dit Stuart. Un bidule idiot, comme une machine à mouvement perpétuel… peut-être bien une charrette à mouvement perpétuel pour se trimbaler dedans ? Il rit de son idée, assez satisfait. Faudra que je raconte ça à Lightheiser, décida-t-il. Le mouvement perpétuel de Hoppy… Puis il fit une trouvaille : une phocomobile ! Et il éclata de rire.

Hoppy l'entendit rire et il crut de toute évidence que c'était de quelque chose qu'il avait dit lui-même.

— Hé ! Stuart ! cria-t-il. Venez vous joindre à moi, je vous offre un demi !

L'abruti, songea Stuart. Il ne sait pas que Fergesson ne nous permettrait jamais de boire de la bière au déjeuner ? C'est la règle : une bière à midi, et ce n'est pas la peine de se présenter au magasin. Il

vous envoie le chèque par la poste.

— Écoute, dit-il au phoco en pivotant sur son siège, quand tu auras travaillé un bout de temps chez Fergesson, tu ne diras plus de pareilles stupidités.

Le phoco s'empourpra et murmura :

— Que voulez-vous dire ?

— Fergesson interdit à ses employés de boire. C'est contraire à sa religion, pas vrai, Stuart ?

— Tout juste ! Et tu feras bien de t'en pénétrer !

— Je ne le savais pas, dit l'infirme, et de toute façon je n'en aurais pas bu moi-même. Mais je ne vois pas quel droit a le patron de dire à ses employés ce qu'ils peuvent prendre ou non à leur déjeuner. C'est un moment qui leur appartient et ils devraient boire de la bière s'ils en ont envie.

Il avait la voix sèche, chargée d'une sombre indignation. Il ne plaisantait plus.

— Il ne veut pas que ses vendeurs rentrent en dégageant une odeur de brasserie, expliqua Stuart. Je pense qu'il a raison. Cela pourrait offusquer une vieille cliente !

— Je conçois que cela puisse s'appliquer aux vendeurs comme vous, concéda Hoppy, mais je ne suis pas vendeur ; je suis dépanneur et si j'en avais envie, je boirais un demi.

Le cuisinier était mal à l'aise.

— Oh ! écoute, Hoppy… commença-t-il.

— Tu es trop jeune pour boire de la bière, dit Stuart.

À présent, tout le monde les écoutait et les observait.

Le visage du phoco était devenu rouge foncé.

— Je suis majeur, dit-il, la voix calme, mais sans timbre.

— Ne lui sers pas de bière, dit la serveuse, Connie, au cuisinier. Ce n'est qu'un gosse.

Hoppy plongea une de ses pinces dans une poche et en retira son portefeuille, qu'il déposa tout ouvert sur le comptoir.

— J'ai vingt et un ans, affirma-t-il.

— Tu parles ! fit Stuart en riant.

Il devinait que c'était une pièce d'identité truquée. Cet idiot avait dû l'imprimer ou la maquiller lui-même. Il fallait absolument qu'il soit comme tout le monde ! C'était une obsession chez lui.

Le cuisinier examina la carte dans le portefeuille et acquiesça :

— Oui, là-dessus, il a l'âge. Mais Hoppy, rappelle-toi la dernière fois que tu es venu et que je t'ai servi une bouteille de bière… Rappelle-toi…

— Vous devez me servir, insista l'infirme.

Le cuisinier alla en grommelant chercher une bouteille de Hamm qu'il posa devant Hoppy, sans l'ouvrir.

— Un décapsuleur ! commanda le phoco.

Le cuisinier retourna prendre l'instrument et le fit glisser sur le comptoir. Hoppy ouvrit la bouteille.

Il inspira profondément, puis avala la bière.

Que se passe-t-il ? se demanda Stuart en remarquant comme le cuistot et Connie – ainsi que quelques clients – observaient Hoppy. S'évanouit-il ? Devient-il fou furieux ? Il éprouvait à la fois de la répugnance et un profond malaise. Je voudrais bien avoir fini de manger, se dit-il. Je préférerais être ailleurs. Quoi qu'il arrive, je ne tiens pas à en être témoin. Je retourne à la boutique regarder la fusée, décida-t-il. Je vais suivre le vol de Dangerfield, si important pour l'Amérique, et je ne vais plus m'occuper de ce phénomène ; je n'ai pas de temps à gaspiller pour lui.

Mais il resta où il était, parce qu'il se passait quelque chose, quelque chose de singulier du côté de Hoppy Harrington ; Stuart ne parvenait pas à en distraire son attention malgré tous ses efforts.

Au centre de son chariot, le phocomèle s'était tassé comme pour dormir. Sa tête reposait sur la barre de direction du véhicule et ses yeux étaient presque clos ; le peu qu'on en voyait encore était vitreux.

— … de Dieu ! fit le cuisinier. Le voilà qui recommence !

Il paraissait implorer toute l'assistance, demander à chacun de faire quelque chose, mais personne ne bougeait ; les gens restaient tous assis, ou debout où ils étaient.

— Je le savais ! fit Connie, le ton amer, accusateur.

Les lèvres du phoco frémirent et il marmonna :

— Demandez-moi, maintenant.

— Te demander quoi ? fit le cuisinier, en colère.

Il fit un geste écœuré, pivota et s'éloigna pour regagner son gril.

— Demandez-moi, répétait Hoppy, d'une voix morne, lointaine, comme s'il eût été en transe.

En l'examinant, Stuart comprit que c'était bien une crise, une manifestation épileptique. Il voulait s'en aller, quitter le restaurant, mais il ne pouvait toujours pas bouger ; comme les autres, il fallait qu'il continue de regarder.

Connie l'interpella :

— Est-ce que vous ne pourriez pas le pousser jusqu'à la boutique ? Allons, roulez-le !

Elle le fusillait des yeux, mais il n'y pouvait rien ; il s'écarta en gesticulant pour exprimer son impuissance.

Marmonnant toujours, le phoco remuait sur son chariot, agitant ses prothèses de plastique et de métal.

— Questionnez-moi, disait-il. Allons, avant qu'il soit trop tard. Je peux vous dire en ce moment… je vois.

De sa plaque chauffante, le cuistot lança :

— Je voudrais bien qu'un de vous lui demande ; qu'on en finisse ! Je sais bien que quelqu'un va finir par lui demander, et si vous vous taisez, moi… j'ai une ou deux questions. (Il posa sa spatule et revint près du phoco :) Hoppy, fit-il d'une voix forte, tu disais la dernière fois que tout était sombre. Pas vrai ? Pas du tout de lumière ?

Les lèvres de l'infirme se tordirent :

— Un peu de lumière. Une vague clarté. Jaune, comme une flamme qui meurt.

Le bijoutier d'âge moyen, dont la boutique était de l'autre côté de la rue, apparut près de Stuart.

— J'étais ici la dernière fois, souffla-t-il. Tu veux savoir ce qu'il voit, Stu ? Je peux te le dire. Il voit *au-delà*.

— Au-delà de quoi ? fit Stuart en se levant pour mieux voir et entendre.

Tout le monde s'était maintenant rapproché afin de ne rien perdre.

— Tu le sais bien, expliqua Mr Crody. Au-delà de la tombe, Stu. Après la vie. Tu peux rire, mais c'est vrai ; après une bouteille de bière, il entre en transe comme maintenant et il a des visions occultes, des trucs. Demande à Tony, à Connie ou aux autres ; ils étaient tous ici.

Connie se penchait sur la silhouette affalée qui frémissait dans le chariot.

— Hoppy, de qui vient cette lumière ? Est-ce de Dieu ? (Elle émit un rire incertain.) Tu sais, comme dans la bible. Est-ce que c'est ça ?

Hoppy marmonna :

— Pénombre grise. Comme des cendres. Puis un vaste désert plat. Rien que des feux qui brûlent, la lumière vient des feux. Ils brûlent à jamais. Rien de vivant.

— Et toi, où es-tu ? s'enquit Connie.

— Je… flotte, répondit Hoppy. Je flotte près du sol… non, maintenant, je suis très haut. Je suis sans poids. Je n'ai plus de corps, donc je suis très haut, aussi haut que je peux le souhaiter. Je peux y rester si je le veux ; je n'ai pas besoin de redescendre. Je me plais bien ici et je peux tourner à jamais autour de la Terre. Elle est là, au-dessous de moi, et je n'ai qu'à tourner, tourner, tout autour.

Mr Crody, le bijoutier, s'approcha de la voiture et demanda :

— Dis, Hoppy, n'y a-t-il personne d'autre ? Nous sommes tous condamnés à l'isolement ?

— Je… j'en vois d'autres à présent, balbutia Hoppy, je redescends en planant, j'atterris dans la grisaille. Je marche.

Il marche, songeait Stuart. Avec quoi ? Des jambes et pas de corps ? Quelle après-vie. (Il rit intérieurement.) Quel cirque ! se dit-il. Quelle merde ! Mais il s'approcha lui aussi du chariot, il se fraya un

passage pour mieux voir.

— Est-ce que vous renaissez à une autre vie, comme ils l'enseignent en Orient ? demanda une dame d'un certain âge en manteau de drap.

— Oui, dit Hoppy, surprenant ses auditeurs. Une vie nouvelle. J'ai un corps différent. Je peux faire toutes sortes de choses.

— Un échelon de mieux ! fit Stuart.

— Oui, murmura Hoppy. Un échelon plus haut. Je suis comme tous les autres ; en fait, je suis supérieur à tous les autres. Je peux faire tout ce qu'ils font et beaucoup plus encore. Je peux aller partout où je le désire, et eux non. Ils ne peuvent pas se déplacer.

— Pourquoi est-ce qu'ils ne peuvent pas se déplacer ? fit le cuisinier.

— Ils ne peuvent pas, tout simplement, dit Hoppy. Ils ne peuvent prendre la voie des airs, les routes ou les navires ; ils restent sur place. Tout est différent de maintenant. Je peux voir chacun d'eux, comme s'ils étaient morts, comme s'ils étaient cloués au sol, morts. Comme des cadavres.

— Peuvent-ils parler ? demanda Connie.

— Oui, dit le phoco. Ils peuvent converser entre eux. Mais… il faut qu'ils… (Il resta silencieux, puis il sourit ; la joie se lisait sur son visage émacié, contracté.) Ils ne peuvent parler que par mon intermédiaire.

Je me demande ce que cela signifie, songeait Stuart. On dirait un mégalomane rêvant de dominer le monde. Il compense ses infériorités… juste ce qu'on attend d'une imagination de phocomèle.

Cela ne paraissait même plus intéressant à Stuart, maintenant qu'il avait compris. Il s'écarta pour regagner sa stalle où son repas l'attendait.

Le cuisinier disait :

— Et c'est un monde agréable, là-bas ? Dis-moi si c'est mieux qu'ici ou pire.

— Pire, dit Hoppy. (Puis il ajouta :) Pire pour vous. C'est ce que tout le monde mérite, c'est la justice.

— Alors, c'est mieux pour toi ? fit Connie, curieuse.

— Oui, dit l'infirme.

— Écoutez, lança Stuart à la serveuse, sans quitter sa place, vous ne voyez donc pas que c'est une compensation psychologique à ses infirmités ? C'est comme cela qu'il arrive à tenir le coup, en imaginant tout ça. Je ne comprends pas que vous puissiez le prendre au sérieux.

— Je ne le prends pas au sérieux, fit Connie, mais c'est intéressant ; j'ai lu des articles sur les médiums, comme on les appelle. Ils entrent en transe et peuvent communiquer avec l'autre monde, comme lui en ce moment. Vous n'en avez jamais entendu parler ? Je

crois que c'est scientifique. N'est-ce pas, Tony ?

Elle chercha l'approbation du cuisinier.

— Je n'en sais rien, fit Tony, l'air sombre, en allant ramasser sa spatule devant son gril.

Le phoco paraissait maintenant avoir sombré plus profondément dans la stupeur causée par la bière ; il semblait dormir, ne plus rien voir, ou du moins n'avoir plus conscience des gens qui l'entouraient, et il ne tentait plus de leur communiquer sa vision… ou quoi que ce fût. La séance était terminée.

Ma foi, on ne sait jamais, se disait Stuart. Je me demande ce que Fergesson penserait de tout ça, je me demande s'il voudrait toujours employer une personne non seulement infirme, mais encore épileptique. Est-ce qu'il faut lui en parler en rentrant à la boutique ? Si on le met au courant, il videra sans doute Hoppy sans délai ; et je ne serais pas contre. Alors il vaut peut-être mieux que je ne dise rien.

Les yeux du phocomèle s'ouvrirent.

— Stuart, appela-t-il, la voix faible.

— Qu'est-ce que tu veux ? fit Stuart.

— Je… (Le monstre paraissait fragile, presque malade, comme si l'expérience avait été trop dure pour son faible corps.) Écoutez, je me demande… (Il se redressa et fit rouler lentement son chariot jusqu'à la table de Stuart. Il reprit à voix basse :) Je me demande si vous consentiriez à me pousser jusqu'au magasin ? Pas immédiatement, mais quand vous aurez fini de manger. Je vous en serais très reconnaissant.

— Pourquoi ? Vous n'en êtes pas capable ?

— Je ne me sens pas bien, dit le phoco.

Stuart inclina la tête.

— D'accord. Dès que j'aurai fini.

— Merci, dit l'infirme.

Visage de bois, comme si le phoco n'eût pas été là, Stuart continua de manger. Je voudrais bien qu'on ne voie pas que je le connais, songeait-il. Je voudrais qu'il aille attendre ailleurs. Mais le phoco s'était affaissé et se frottait le front de sa pince gauche, l'air trop épuisé pour pouvoir même regagner sa place à l'autre bout du restaurant.

Plus tard, tandis que Stuart poussait le chariot sur le trottoir pour se rendre à *Modern TV*, le phoco déclara à voix basse :

— C'est une lourde responsabilité, de voir au-delà.

— Ouais, murmura Stuart, toujours aussi lointain et se contentant de faire son devoir.

Il poussait le chariot, c'était tout. Et ce n'est pas parce que je te pousse, se disait-il, que je suis obligé de bavarder avec toi.

— La première fois que c'est arrivé… poursuivit le phoco.

Mais Stuart le coupa :

— Ça ne m'intéresse pas. (Il ajouta :) Tout ce que je veux, c'est rentrer voir s'ils ont lancé la fusée. Elle est sans doute en orbite à présent.

— Je le pense, dit le phoco.

Au croisement, ils attendirent que le feu change de couleur.

— La première fois que c'est arrivé, reprit le phoco, cela m'a effrayé. (Tandis que Stuart lui faisait traverser la rue, il poursuivit :) J'ai compris immédiatement ce que je voyais. La fumée et les incendies… tout était sali. Comme les mines ou les endroits où l'on traite les scories. Affreux. (Il frissonna.) Mais le monde est-il si magnifique dans son état actuel ? Pas pour moi.

— Il me plaît, fit sèchement Stuart.

— Évidemment, dit l'autre. Vous n'êtes pas une curiosité biologique.

Stuart grommela.

— Savez-vous quel est mon souvenir d'enfance le plus lointain ? fit l'infirme d'une voix calme. On m'emportait à l'église dans une couverture. On me posait sur un banc comme un… (Sa voix se brisa.) On me trimbalait dans cette couverture pour que personne ne me voie. C'était une idée de ma mère. Elle ne supportait pas que mon père me prenne sur son dos ; les gens pouvaient me voir.

Stuart grommela encore.

— C'est un monde terrible, continua Hoppy. En un temps, vous, les Noirs, en avez souffert ; si vous habitiez dans le Sud, vous souffririez en ce moment. Vous oubliez tout cela parce qu'on vous permet d'oublier, mais moi… on ne me laisse pas oublier. De toute façon, je ne tiens pas à oublier en ce qui me concerne. Dans le prochain monde, tout sera différent. Vous vous en apercevrez parce que vous y serez, vous aussi.

— Non, protesta Stuart. Quand je mourrai, je resterai mort ; je n'ai pas d'âme.

— Vous aussi, répéta le phoco. (Et il paraissait s'en réjouir ; sa voix avait une nuance de méchanceté, de cruelle jouissance.) Je le sais.

— Comment le sais-tu ?

— Parce qu'une fois je vous ai vu.

Effrayé malgré tout, Stuart fit :

— Bah…

— Une fois, insista le phoco d'un ton plus ferme. C'était vous ; pas de doute. Aimeriez-vous savoir ce que vous faisiez ?

— Non.

— Vous dévoriez un rat crevé, tout cru.

Stuart ne répondit rien, mais il poussa le chariot de plus en plus vite, au long du trottoir, aussi vite qu'il le pouvait, pour regagner la boutique.

En arrivant au magasin, ils virent que la foule était toujours devant la télé. Et la fusée était partie ; elle venait de quitter le sol et on ne savait encore pas si les divers étages avaient bien fonctionné.

Hoppy se propulsa de lui-même au sous-sol et Stuart resta en haut devant la télé. Mais les paroles du phoco l'avaient tellement bouleversé qu'il ne parvenait pas à concentrer son attention sur les images ; il s'éloigna, puis, apercevant Fergesson dans le bureau de l'étage, il prit cette direction.

Fergesson était assis à la table, en train d'examiner une liasse de contrats et d'étiquettes. Stuart s'approcha de lui.

— Écoutez, ce satané Hoppy…

Fergesson leva la tête.

— N'en parlons plus, fit Stuart, découragé.

— Je l'ai observé au travail, dit Fergesson. Je me suis rendu en bas et je l'ai surveillé sans qu'il le sache. Je conviens qu'il y a là quelque chose d'assez répugnant. Mais il est compétent ; j'ai examiné ce qu'il avait fait et c'était bien fait. C'est tout ce qui compte. (Il fronça les sourcils.)

— J'ai dit n'en parlons plus, répéta Stuart.

— La fusée est-elle partie ?

— À l'instant.

— On n'a pas vendu un seul article aujourd'hui à cause de tout ce cirque, dit Fergesson.

— Ce cirque ! (Il s'assit dans le fauteuil en face du patron, de façon à pouvoir surveiller le rez-de-chaussée.) Mais c'est de l'Histoire !

— C'est un bon prétexte pour que vous restiez tous à ne rien faire.

Fergesson se remit au tri des étiquettes.

— Écoutez, je vais vous dire ce qu'il a fait, Hoppy. (Stuart se pencha vers lui.) Au restaurant, chez Fred.

Fergesson cessa de travailler pour le considérer.

— Il a eu une crise, dit Stuart. Il est devenu fou.

— Sans blague ? (Fergesson paraissait mécontent.)

— Il a perdu la tête… pour un verre de bière. Et il voyait au-delà de la tombe. Il m'a vu en train de manger un rat crevé. Et tout cru. Qu'il a dit.

Fergesson rit.

— Ce n'est pas drôle.

— Mais si, voyons. Il se fiche de vous à cause de toutes vos moqueries et vous êtes assez bête pour vous y laisser prendre.

— Il l'a vraiment vu, s'obstina Stuart.

— M'a-t-il vu, moi ?

— Il ne l'a pas dit. Il fait cela là-bas tout le temps ; on lui sert de la bière et il entre en transe et on lui pose des questions. Sur ce qui se passe là-bas. J'étais là pour déjeuner. Je ne l'avais même pas vu partir d'ici ; j'ignorais qu'il serait chez Fred.

Fergesson resta un moment à réfléchir, le front plissé, puis il tendit la main et pressa sur le bouton de l'interphone qui reliait le bureau à l'atelier de réparations.

— Hoppy, montez jusqu'au bureau ; j'ai à vous parler.

— Je n'avais pas l'intention de lui causer des ennuis, protesta Stuart.

— Mais si, tu le sais bien ! rétorqua Fergesson. Mais il fallait quand même que je sois informé. J'ai le droit de savoir ce que font mes employés dans les lieux publics, pourquoi ils se conduisent d'une manière qui pourrait donner mauvais renom à mon affaire.

Ils attendirent et au bout d'un temps ils entendirent les bruits du chariot dans l'escalier du bureau.

Dès qu'il apparut, Hoppy déclara :

— Ce que je fais pendant mon heure de déjeuner ne regarde que moi, Mr Fergesson. Tel est mon sentiment.

— Tu te trompes, répondit Fergesson. Cela me concerne également. M'as-tu vu de l'autre côté de la tombe, comme Stuart ? Qu'est-ce que je faisais ? Je désire le savoir et tâche de me donner une réponse satisfaisante, ou tu partiras d'ici le jour même où tu y es entré.

La voix posée, ferme, le phoco dit :

— Je ne vous ai pas vu, Mr Fergesson, parce que votre âme avait péri et qu'elle ne renaîtra pas.

Fergesson l'examina pendant quelques instants.

— Et pourquoi cela ? finit-il par demander.

— Tel est votre destin, dit Hoppy.

— Je n'ai rien fait de criminel ni d'immoral.

— C'est le processus cosmique, Mr Fergesson, expliqua le phoco, je n'y suis pour rien. (Puis il resta silencieux.)

Fergesson s'adressa à Stuart :

— Bon Dieu ! D'ailleurs, pour obtenir une réponse idiote, rien de tel que de poser une question idiote. (Il se retourna vers le phoco :) As-tu vu quelqu'un d'autre de mon entourage, ma femme, par exemple ? Non, tu ne la connais pas. Mais Lightheiser ? Que devient-il ?

— Je ne l'ai pas vu.

— Comment as-tu réparé ce tourne-disques ? Comment t'y es-tu pris, *franchement* ? On aurait dit que… tu l'avais guéri. J'ai eu l'impression qu'au lieu de remplacer le ressort, tu l'avais reconstitué.

Comment as-tu fait ? Est-ce un de tes pouvoirs extra-sensoriels… si c'est le terme ?

— Je l'ai réparé, fit le phoco, la voix dure.

Fergesson se retourna vers Stuart.

— Il ne dira rien. Mais je l'ai vu. Il se concentrait dessus d'une manière particulière. Vous aviez peut-être raison, McConchie ; c'était peut-être une erreur de l'embaucher. Cependant, ce sont les résultats qui comptent. Écoute, Hoppy, je ne veux plus que tu te mettes en transe en public dans cette rue maintenant que tu travailles chez moi ; avant, c'était sans importance, plus maintenant. Tâche d'avoir tes crises chez toi. C'est clair ? (Il reprit son paquet d'étiquettes.) Et c'est tout. Redescendez tous les deux et remuez-vous un peu pour changer !

Le phoco fit immédiatement pivoter son chariot et se dirigea vers l'escalier. Stuart, les mains dans les poches, le suivit sans hâte.

Quand il fut en bas, devant l'appareil en fonctionnement et parmi la foule attentive, il entendit le commentateur annoncer d'une voix excitée qu'il semblait bien que les trois premiers étages de la fusée aient été mis à feu avec succès.

Bonne nouvelle, se dit Stuart. Un brillant chapitre de l'histoire de la race humaine. Il se sentait maintenant un peu réconforté et il se plaça près du comptoir, d'où l'écran était bien visible.

Pourquoi mangerais-je un rat crevé ? se demandait-il. Ce doit être un monde atroce, celui de la prochaine réincarnation, pour y vivre comme ça. Sans même le cuire ! Le ramasser et le gober ! Peut-être avec le poil et tout, imaginait-il ; le poil, la queue, tout, quoi ! Il en frissonna.

Comment puis-je regarder s'écrire l'Histoire ? s'interrogea-t-il avec colère. Je suis là à penser à des rats morts et à des trucs pareils… J'ai envie de méditer à fond sur ce spectacle inouï qui se déroule sous mes yeux et au lieu de cela… il faut que j'aie l'esprit empli des ordures déversées par ce sadique, ce monstre de la radioactivité et des drogues que Fergesson a cru bon d'embaucher. Pfff !

Puis il imagina Hoppy non plus enchaîné à son chariot, non plus infirme sans bras ni jambes, mais planant en quelque sorte… en quelque sorte leur maître à tous, maître du monde, comme l'avait affirmé Hoppy. Et cette idée était encore plus affreuse que celle du rat.

Je parie qu'il a vu des tas de choses, se dit Stuart, des tas de choses qu'il ne dira pas, qu'il gardera volontairement pour lui. Il nous en dit tout juste assez pour nous tourmenter, puis il la boucle. S'il lui suffit d'entrer en transe pour voir la prochaine réincarnation, alors il voit *tout*, parce que… qu'y aurait-il d'autre ? Mais de toute façon, je ne crois pas à ces machins d'Orientaux, se dit-il. Après tout, ce n'est pas chrétien.

Et pourtant, il croyait à ce qu'avait dit Hoppy ; il y croyait parce

qu'il avait vu de ses propres yeux. Cela avait été une vraie transe. Cela, au moins, était authentique.

Hoppy, avait bien vu *quelque chose*. Et c'était quelque chose d'effroyable, pas de doute sur ce point non plus.

Et que voit-il d'autre ? s'inquiétait Stuart. Je voudrais pouvoir le lui faire avouer, à ce petit salaud. Qu'est-ce que ce cerveau déformé et méchant a encore perçu à mon sujet, et sur le reste d'entre nous, sur nous tous ?

Et je souhaiterais voir, moi aussi, se dit-il. Cela lui paraissait très important et il cessa de regarder la télé. Il oublia Walt et Lydia Dangerfield et l'Histoire en train de se faire ; il ne pensa plus qu'à Hoppy et à la scène du restaurant. Il aurait voulu chasser ces idées de sa pensée, mais il ne pouvait pas.

Il y revenait sans cesse.

4

Au bruit des explosions lointaines, Mr Austurias tourna la tête pour voir ce qui arrivait sur la route. Debout au flanc de la hauteur, en bordure du bosquet de chênes, il s'abrita les yeux et distingua sur la chaussée, en contrebas, la petite phocomobile de Hoppy Harrington ; installé au centre de son véhicule, le phocomèle se propulsait en évitant les nids-de-poules. Mais ce n'était pas son engin qui émettait les explosions, puisqu'il était alimenté par accumulateurs.

C'est un camion, se dit Mr Austurias. Un des antiques gazogènes transformés d'Orion Stroud ; il le voyait à présent rouler à grande vitesse droit sur la phocomobile de Hoppy. Celui-ci ne paraissait pas entendre le gros poids lourd derrière lui.

La route appartenait à Orion Stroud ; il l'avait achetée au comté l'année d'avant, et il lui revenait de l'entretenir et d'y permettre la circulation des autres véhicules aussi bien que de ses propres camions. Il n'avait pas le droit d'exiger un péage. Pourtant, malgré l'accord, le gazogène avait visiblement l'intention de balayer de son chemin la phocomobile ; il fonçait dessus sans ralentir.

Grands dieux ! se dit Mr Austurias. Il leva involontairement la main ; comme pour détourner le camion, qui était presque sur le chariot à présent. Et Hoppy ne s'en apercevait toujours pas.

— Hoppy ! hurla Mr Austurias, et l'écho de sa voix lui revint dans le calme des bois, sa voix et les explosions du moteur, dans le silence de l'après-midi.

Le phocomèle leva la tête, mais il ne le vit pas et poursuivit son chemin, et le camion était maintenant si près que… Mr Austurias ferma les yeux. Quand il les rouvrit, il vit la phocomobile sur l'accotement de la route ; le camion filait en grondant et Hoppy était sauvé ; il s'était tiré d'affaire au dernier instant.

Suivant le camion des yeux et souriant, Hoppy agita une de ses prothèses. Il n'avait pas été inquiet, il n'avait pas eu peur du tout, bien qu'il eût certainement su que le poids lourd avait l'intention de le laminer. Hoppy se retourna, il fit un geste à l'adresse de Mr Austurias, qu'il ne pouvait voir, mais dont il connaissait la présence.

Les mains de l'instituteur tremblaient ; il se baissa pour ramasser son panier vide et escalada la colline en direction du premier vieux chêne sous lequel les ombres étaient humides. Mr Austurias était à la cueillette des champignons. Il tourna le dos à la route et s'engagea dans la pénombre ; il savait que Hoppy était sain et sauf et qu'il pouvait par conséquent oublier ce qu'il venait de voir. Son attention se reporta vivement sur le grand *Cantharellus cibarius* orangé, le champignon communément appelé girolle.

Oui, il luisait, il dessinait un cercle sur l'humus noir ; la belle fleur pulpeuse était très basse, presque enfouie sous les feuilles en décomposition.

Mr Austurias la savourait d'avance, cette girolle, grosse et fraîche ; elle était née des dernières pluies. Il s'inclina et brisa la tige très bas. Encore un champignon et il aurait son dîner. Accroupi, immobile, il regardait dans toutes les directions.

Encore une girolle, moins éclatante, peut-être un peu plus vieille… Il se redressa et s'en approcha sans bruit, comme si elle pouvait s'échapper, comme s'il pouvait la perdre. Pour lui, rien n'était aussi bon que la girolle ou chanterelle, pas même les fins coprins chevelus. Il connaissait nombre de gisements de chanterelles, çà et là, dans le comté de West Marin, sur les hauteurs boisées de chênes, dans la forêt. Il recueillait au total huit variétés de champignons des bois et des prés ; il avait mis à peu près autant d'années à apprendre où les trouver, et cela valait la peine. La plupart des gens avaient peur des champignons, surtout depuis le Cataclysme ; ils craignaient surtout les espèces nouvelles, les mutantes, car dans ces cas, les livres ne leur étaient d'aucune utilité.

Par exemple, songeait Mr Austurias, celui qu'il était en train de cueillir… sa couleur n'était-elle pas un peu altérée ? Il le retourna pour inspecter les lamelles. Peut-être une pseudo-chanterelle, jamais vue encore dans la région, une mutation peut-être toxique, peut-être même mortelle ?

Dois-je avoir peur de te manger ? se demandait-il. Si le phocomèle a le courage d'affronter avec calme les dangers, je devrais être en mesure de faire face aux miens.

Il posa la chanterelle dans son panier et repartit.

D'en bas, de la route, lui parvint un bruit agaçant, grinçant ; il s'immobilisa, l'oreille tendue. Le bruit reprit et Mr Austurias revint en hâte sur ses pas, hors du bois de chênes, de nouveau en vue de la route.

La phocomobile, toujours sur l'accotement, n'avait pas bougé et son propriétaire sans bras ni jambes était dessus, tête penchée. Que faisait-il ? Une convulsion secoua Hoppy, lui relevant la tête, et Mr Austurias, ahuri, constata que le phocomèle était en train de pleurer.

La peur, comprit Mr Austurias. Le phocomèle, terrifié par le camion, ne l'avait pas montré, l'avait dissimulé au prix d'un terrible effort, jusqu'à ce que le poids lourd eût disparu… jusqu'à ce qu'il n'y eût plus personne en vue, qu'il fût enfin seul et libre d'extérioriser ses émotions.

Si tu as tellement la frousse, songea Mr Austurias, pourquoi avoir attendu si longtemps avant de te tirer du chemin ?

En bas, le mince corps de l'infirme tremblait, se balançait d'avant

en arrière. Son visage de faucon aux os saillants était gonflé de chagrin. Je me demande ce qu'en penserait notre médecin local, le Dr Stockstill, réfléchissait Mr Austurias. Après tout, il était psychiatre, avant le Cataclysme. Et il est toujours plein de théories sur Hoppy, sur ses motivations.

En touchant les deux champignons qui reposaient dans son panier, Mr Austurias se surprit à philosopher. Nous frôlons sans cesse la mort. Mais était-ce tellement mieux auparavant ? Les insecticides cancérigènes, le *smog* qui empoisonnait des villes entières, les accidents de la route et les catastrophes aériennes… On n'était pas tellement en sûreté à l'époque non plus, la vie n'était pas facile. Il fallait alors esquiver le danger de temps à autre, comme à présent.

Il faut tirer le meilleur parti des choses, nous réjouir si possible, songeait-il. Et il évoqua de nouveau les savoureuses girolles dans la poêle à frire, avec du vrai beurre, de l'ail et du gingembre, et son bouillon de bœuf maison… quel repas ce serait ! Qui pourrait-il inviter à le partager ? Quelqu'un qu'il aimait beaucoup, ou quelqu'un d'important ? Si seulement il en trouvait un de plus… il inviterait George Keller. George, le surintendant de l'école, son patron. Ou même un des membres du conseil d'administration de l'école ; et pourquoi pas le grand, le gras et rond Orion Stroud lui-même ?

Et puis, il pourrait inviter la femme de George, Bonny Keller, la plus jolie femme de West Marin ; peut-être la plus belle du comté. Voilà une personne qui avait su survivre en cette société de… En fait, les deux Keller s'étaient bien débrouillés depuis le Jour C ! Leur situation était sans doute meilleure qu'avant.

D'un coup d'œil au soleil, Mr Austurias estima l'heure. Pas loin de 4 heures, probablement ; il était temps de rentrer en ville pour écouter le satellite. Il ne faut pas manquer ça, se disait-il en se mettant en route. Pas pour un million de dollars en argent, comme on disait autrefois. *Servitude Humaine*[2]… quarante épisodes déjà, et cela commençait à devenir intéressant. Tout le monde écoutait ça. Pas de doute, l'homme du satellite avait choisi quelque chose de formidable, cette fois. Je me demande s'il le sait ? songea Mr Austurias. Je n'ai aucun moyen de le lui dire. Je ne peux qu'écouter, et non lui répondre, de West Marin. Bien dommage. Il serait peut-être très heureux de savoir…

Walt Dangerfield devait se sentir très seul là-haut dans son satellite, estimait Mr Austurias. À tourner autour de la Terre jour après jour. Affreuse tragédie, la mort de sa femme ; on le sent. Il n'a jamais plus été le même depuis. Si nous pouvions seulement le faire redescendre… mais alors nous ne l'aurions plus pour nous parler. Non, conclut Mr Austurias. Ce ne serait pas une bonne idée de le faire revenir ; parce que alors il ne remonterait jamais. Il doit être à moitié

fou d'envie de sortir de sa coquille après tant d'années.

Serrant l'anse de son panier de champignons, il se hâta en direction de la Station de Point Reyes où se trouvait l'unique poste radio, leur seul contact avec Walt Dangerfield dans son satellite, et par son intermédiaire, avec le monde extérieur.

— L'obsédé vit dans un monde où tout se décompose, dit le Dr Stockstill. C'est une vision prophétique. Imaginez cela !

— Alors nous devons tous être des obsédés, dit Bonny Keller, parce que c'est bien ainsi que cela se passe autour de nous… n'est-ce pas ?

Elle lui sourit et il ne put s'empêcher de lui sourire en retour.

— Riez tant que vous voudrez, dit-il, mais on a toujours besoin de psychiatrie, peut-être même plus qu'avant.

— Plus la moindre nécessité ! le contredit-elle aussi net. Je ne suis même pas certaine qu'on en ait eu besoin avant, mais à l'époque, il est exact que j'en étais convaincue. J'en étais fanatique, comme vous le savez.

Sur le devant de la vaste pièce, où elle manipulait le poste radio, June Raub dit :

— Un peu de silence, s'il vous plaît. Nous n'allons pas tarder à le capter.

L'autorité locale qui parle, songea le Dr Stockstill. Et nous faisons comme elle dit. Quand je pense qu'avant le Cataclysme ce n'était qu'une dactylo de la succursale locale de la Banque d'Amérique.

Les sourcils froncés, Bonny allait répondre à June Raub, mais elle se pencha soudain tout près du Dr Stockstill pour lui proposer :

— Sortons ; George arrive avec Edie. Venez.

Elle le prit par le bras pour le pousser devant les chaises occupées et l'entraîner vers la porte. Le Dr Stockstill se retrouva dehors, sur la véranda de devant.

— Cette June Raub ! Un tempérament de chef ! dit Bonny. (Elle inspecta la route devant Foresters' Hall dans les deux directions.) Je ne vois ni mon mari ni ma fille. Ni même notre bon maître. Bien sûr, Austurias est dans les bois à cueillir des champignons vénéneux pour nous supprimer tous. Quant à Hoppy, Dieu seul sait à quoi il s'occupe en ce moment. Drôles de combines !

Elle réfléchit, debout dans la faible lumière crépusculaire de fin d'après-midi. Elle était particulièrement charmante aux yeux de Stockstill. Elle portait un tricot de laine et une jupe longue et lourde tissée main ; ses cheveux étaient ramenés sur la nuque en une torsade d'un roux ardent. Une belle femme, songeait-il. Dommage qu'elle soit déjà prise. Puis il ajouta mentalement, avec une ombre de méchanceté involontaire : prise une quantité de fois.

— Voici mon cher mari, dit Bonny. Il a réussi à s'arracher aux affaires de sa chère école. Et voici Edie.

Au bord de la route s'avançait la haute et mince silhouette du principal de l'école primaire ; près de lui et le tenant par la main s'avançait le modèle réduit de Bonny, une petite fille aux cheveux roux, aux yeux brillants, intelligents, curieusement sombres. Ils s'approchèrent et George sourit aimablement.

— Est-ce que c'est commencé ? cria-t-il.

— Pas encore, répondit Bonny.

L'enfant, Edie, prit la parole :

— Tant mieux, parce que Bill a horreur de manquer l'audition. Cela le bouleverse.

— Qui est Bill ? lui demanda le Dr Stockstill.

— Mon frère, lui répondit posément Edie, avec tout l'aplomb de ses sept ans.

Je ne m'étais pas rendu compte que les Keller avaient deux enfants, songeait Stockstill, intrigué. Et de toute façon il ne voyait pas d'autre gosse ; rien qu'Edie.

— Où est-il, Bill ? s'informa-t-il.

— Avec moi, dit Edie. Comme toujours. Vous ne connaissez donc pas Bill ?

Bonny intervint :

— Un camarade de jeu imaginaire. (Elle poussa un soupir de lassitude.)

— Mais non, il n'est pas imaginaire, dit sa fille.

— C'est bon, fit Bonny, irritée. Il est réel. Je vous présente Bill, dit-elle au Dr Stockstill. Le frère de ma fille.

Au bout d'un temps, le visage tendu de concentration, Edie déclara :

— Bill est ravi de vous connaître enfin, docteur. Il vous donne le bonjour.

Stockstill rit :

— Dis-lui que je suis tout aussi heureux d'avoir fait sa connaissance.

— Voici venir Austurias, signala George, le bras pointé.

— Avec son repas du soir, fit Bonny, le ton grognon. Pourquoi ne nous montre-t-il pas comment les trouver ? N'est-il pas notre instituteur ? Et à quoi sert un instituteur ? Je dois avouer, George, que je me pose parfois des questions sur cet homme qui…

— S'il nous enseignait, dit Stockstill, nous dévorerions tous les champignons.

Il savait bien que la question de Bonny était purement académique. Malgré le déplaisir qu'ils en éprouvaient, ils respectaient tous le secret des connaissances de Mr Austurias… C'était son droit de

garder pour lui sa science des cryptogames. Chacun d'eux avait ainsi un fonds équivalent où puiser. Autrement, réfléchit-il, ils ne seraient plus en vie ; ils auraient rejoint la grande majorité, les morts silencieux sous leurs pieds, les millions d'êtres que selon le point de vue personnel on pouvait estimer les plus heureux ou les plus malheureux. Il lui semblait parfois que le pessimisme s'imposait, et, ces jours-là, il estimait que les morts avaient eu de la chance. Mais chez lui le pessimisme n'était qu'humeur passagère ; il n'en était sûrement pas atteint en ce moment, debout dans l'ombre avec Bonny Keller, à quelques centimètres d'elle, assez près pour tendre le bras et la toucher… mais il ne fallait pas. Elle lui collerait un revers de main sur le museau, il le savait bien. Un bon coup… et en plus, George entendrait, comme s'il ne suffisait pas d'être battu par Bonny.

Il gloussa bruyamment. Bonny le regarda d'un œil soupçonneux.

— Désolé, dit-il, je rêvassais.

Mr Austurias arriva, le visage empourpré par l'effort.

— Entrons, haleta-t-il. Il ne faut pas manquer la séance de lecture de Dangerfield.

— Vous connaissez déjà la suite, dit Stockstill. Vous savez bien que Mildred revient, se réinstalle dans sa vie et le rend malheureux ; vous connaissez le bouquin tout aussi bien que moi… nous le connaissons tous. (Il était amusé de l'impatience de l'instituteur.)

— Moi, ce soir, je n'écoute pas, dit Bonny. Je ne supporterai pas que June Staub m'impose le silence.

— Eh bien, vous pourrez être chef de communauté le mois prochain, lui dit Stockstill sans la regarder.

— Je pense que June a besoin de se faire psychanalyser, lui répondit Bonny. Elle est si agressive, si masculine ; ce n'est pas naturel. Pourquoi ne la prendriez-vous pas en privé pendant une ou deux heures ?

— Voilà que vous m'envoyez de nouveau des malades, Bonny ? Je me rappelle encore le dernier.

Ce n'était pas difficile de s'en souvenir, car c'était le jour où la bombe avait été larguée sur la Zone de la Baie. Cela faisait des années, se dit-il. C'était pendant une autre incarnation, aurait dit Hoppy.

— Vous lui auriez fait du bien, dit Bonny. Si vous aviez pu vous en occuper, mais vous n'en avez pas eu le temps.

— Merci de votre confiance, fit-il avec un sourire.

Mr Austurias intervint :

— À propos, docteur, j'ai observé aujourd'hui un comportement un peu étrange de la part de notre petit phocomèle. Je souhaiterais connaître votre opinion sur lui, à l'occasion. Je dois avouer qu'il me rend perplexe… et curieux. Cette capacité de survivre contre toute espérance… il est certain que Hoppy la possède. C'est encourageant

pour nous autres, si vous voyez ce que je veux dire. S'il en est capable… (Il changea de sujet :) Mais il faut que nous entrions.

— On m'a raconté que Dangerfield avait mentionné l'autre jour votre vieux copain, dit Stockstill à Bonny.

— Il a mentionné Bruno ? (Bonny était soudain impatiente.) Il est encore vivant ? C'est cela, n'est-ce pas ? J'en étais sûre.

— Non, ce n'est pas ce que Dangerfield a dit. Il a lancé quelque chose de caustique sur le premier accident grave. Vous vous rappelez sûrement 1972 ?

— Oui, je me rappelle, fit-elle sèchement.

— Dangerfield, selon la personne, quelle qu'elle soit, qui me l'a rapporté… (En vérité, il savait très bien qui lui avait répété le mot de Dangerfield ; c'était June Raub, mais il ne tenait pas à contrarier davantage Bonny.) Voilà ce qu'il a dit : nous vivons maintenant *tous* dans l'accident de Bruno. Nous sommes tous les fantômes de 72. Bien sûr, ce n'est pas très original, ce n'est pas la première fois qu'on le prétend. Et je n'ai sans doute pas réussi à rendre la manière de Dangerfield… son style, sa façon de présenter les choses. Personne ne peut l'imiter.

Sur le seuil de Foresters' Hall, Mr Austurias s'était immobilisé, retourné, et les écoutait. Il pivota de nouveau.

— Bonny, fit-il, est-ce que vous connaissiez Bruno Bluthgeld avant le Cataclysme ?

— Oui, dit-elle. J'ai travaillé un temps à Livermore.

— Bien sûr, il est mort à présent, déclara Mr Austurias.

— J'ai toujours cru qu'il était vivant quelque part, dit Bonny d'un ton lointain. C'était ou c'est encore un grand homme et l'accident de 1972 ne lui est pas imputable ; ce sont les gens qui ne savent rien de lui qui l'en rendent responsable.

Sans un mot, Mr Austurias lui tourna le dos, monta les marches du Hall et disparut à l'intérieur.

— Une chose en votre faveur, dit Stockstill à Bonny. On ne peut pas vous accuser de dissimuler vos opinions.

— Il faut bien faire entendre raison aux gens. Il a lu tout ce que les journaux ont publié sur Bruno. Les journaux ! Voilà au moins un avantage de la nouvelle époque ; les journaux ont disparu, à moins qu'on fasse entrer en ligne de compte ce petit canard idiot, *Nouvelles et Points de Vue*, ce qui n'est pas mon cas. J'ai ceci à dire à l'actif de Dangerfield : ce n'est pas un menteur.

Ils entrèrent tous les deux, suivis de George et Edie, dans le Hall à peu près rempli, pour écouter l'émission radiodiffusée depuis le satellite par Dangerfield.

Assis à écouter la friture et la voix bien connue, Mr Austurias

songeait à Bruno Bluthgeld et à la possibilité que le physicien fût encore en vie. Peut-être Bonny avait-elle raison. Elle avait connu cet homme et, d'après ce qu'il avait compris de la conversation qu'elle venait d'avoir avec Stockstill (une conduite dangereuse, en ces jours, que d'écouter ainsi, mais il n'avait pu y résister) elle avait adressé Bluthgeld au psychiatre aux fins de traitement… ce qui renforçait une de ses convictions les plus profondes : le docteur Bruno Bluthgeld avait souffert de dérangement mental durant les dernières années avant le Cataclysme… il avait été visiblement et dangereusement dément, aussi bien dans sa vie privée que dans sa vie publique, ce qui était plus grave.

Mais, en réalité, là n'était pas la question. Le public avait à sa manière deviné que cet homme était fondamentalement anormal ; lorsqu'il parlait en public, ses paroles étaient déformées par une obsession morbide et son visage était envahi d'une expression tourmentée. Bluthgeld parlait de l'ennemi, de ses tactiques d'infiltration, de sa contamination systématique des écoles et des institutions… de la vie familiale, même. Bluthgeld voyait l'ennemi partout, dans les livres et dans les films, dans les gens, dans les organisations politiques qui proposaient d'autres points de vue que le sien. Bien sûr, quand il exposait ses propres opinions, c'était en homme cultivé ; ce n'était pas n'importe quel orateur ignorant, bavant et délirant dans un bourg arriéré du Sud. Non, Bluthgeld avait une attitude distinguée, savante, élégante, très travaillée. Et pourtant, en dernière analyse, son comportement n'était pas plus sensé, rationnel ou posé que ne l'avaient été les divagations d'ivrogne de MacCarthy, le chasseur de sorcières, ou de n'importe quel autre.

D'ailleurs, quand il était encore étudiant, Mr Austurias avait une fois rencontré MacCarthy et l'avait trouvé aimable. Alors qu'il n'y avait rien eu d'aimable chez Bruno Bluthgeld, qu'il avait également rencontré… plus qu'il ne l'eût désiré. Ils avaient été tous les deux à l'université de Californie à la même époque ; tous deux faisaient partie du personnel enseignant, même si Bluthgeld était professeur en titre et président de faculté alors qu'Austurias n'était qu'assistant. Mais ils se voyaient et discutaient, ils avaient des heurts aussi bien en privé – dans les couloirs après les cours – qu'en public. Et finalement Bluthgeld s'était arrangé pour faire renvoyer Mr Austurias.

Cela n'avait pas été difficile, car Mr Austurias patronnait une quantité de petits groupes d'étudiants de gauche qui se consacraient à la paix avec l'Union soviétique et la Chine et à d'autres causes analogues, et il avait en outre pris la parole contre les essais de bombes que le docteur Bluthgeld préconisait toujours, même après la catastrophe de 1972. Austurias avait même dénoncé ce test de 1972, le qualifiant de manifestation de la psychose qui régnait dans la

pensée des savants aux postes les plus élevés… observation visant Bluthgeld et que ce dernier avait bien interprétée comme telle.

Celui qui s'attaque au serpent risque de se faire mordre, songeait Austurias. Son renvoi ne l'avait pas surpris, mais il l'avait encore mieux convaincu de la justesse de son point de vue. Et sans doute, si le docteur Bluthgeld y repensait parfois, était-il lui aussi encore plus entêté. Toutefois, il était fort vraisemblable que Bluthgeld avait totalement oublié l'incident. Austurias n'était qu'un obscur jeune assistant et il n'avait pas laissé de vide à l'Université… qui avait continué comme avant, de même que Bluthgeld, certainement.

Il faudra que je discute de cet homme avec Bonny Keller, se promit-il. Je dois découvrir tout ce qu'elle en sait et ce n'est jamais difficile de la faire parler, par conséquent cela ne posera pas de problème. Par ailleurs, je me demande ce que Stockstill aurait à dire sur la question. Sûrement, du fait qu'il a vu Bluthgeld – même une seule fois – il serait en mesure de confirmer mon propre diagnostic : schizophrénie paranoïde.

Dans le haut-parleur, la voix de Walt Dangerfield débitait des tranches de *Servitude Humaine*, et Mr Austurias y porta son attention, pris, comme chaque fois, par la puissance du récit. Les problèmes qui nous paraissaient fondamentaux autrefois, songeait-il… l'incapacité d'échapper à des rapports humains malheureux… Maintenant, nous goûtons *tous* les rapports humains. Nous avons beaucoup appris.

Assise non loin de l'instituteur, Bonny Keller soliloquait. Encore un qui cherche Bruno. Encore un qui rejette le blâme sur lui, qui en fait le bouc émissaire pour tout ce qui est arrivé. Comme si *un seul homme* pouvait déclencher la guerre mondiale et causer la mort de millions d'autres, même s'il le souhaitait !

Mais ce n'est pas grâce à moi que vous le trouverez, se dit-elle. Je pourrais beaucoup vous aider, Mr Austurias, mais je n'en ferai rien. Alors retournez à votre petit tas de bouquins sans couvertures, retournez à la chasse aux champignons. Oubliez Bruno Bluthgeld, ou plutôt Mr Tree comme il se fait appeler maintenant. Comme il se fait appeler depuis le jour – cela remonte à sept ans – où les bombes ont commencé à dégringoler et où il s'est retrouvé en train d'errer dans les rues en ruine de Berkeley, tout aussi incapable de comprendre ce qui se passait que l'était le reste du monde.

5

Le pardessus sur le bras, Bruno Bluthgeld remontait Oxford Street, dans le campus de l'université de Californie ; la tête inclinée, il ne regardait rien ; il connaissait bien son chemin et il n'avait pas envie de voir des étudiants, des jeunes. Il ne s'intéressait ni aux voitures qui passaient ni aux bâtiments dont un si grand nombre étaient neufs. Il ne voyait pas la ville de Berkeley parce qu'elle ne l'intéressait en rien. Il réfléchissait et il avait maintenant l'impression de comprendre très clairement ce qui le rendait malade. Il ne doutait plus d'être malade ; il se sentait profondément entamé… Il lui suffisait maintenant de découvrir la source du mal.

Il pensait que cela lui venait du dehors, cette maladie, cette infection terrible qui l'avait finalement poussé à consulter le Dr Stockstill. Est-ce que le psychiatre, sur la foi de cette première visite, avait établi quelque théorie acceptable ? Bruno Bluthgeld en doutait.

C'est alors, tout en marchant, qu'il remarqua que les allées transversales sur la gauche s'inclinaient, comme si la ville se fût enfoncée de ce côté, comme si elle eût progressivement chaviré. Bluthgeld en éprouva un certain amusement, car il reconnut cette déformation ; c'était son astigmatisme qui devenait aigu chaque fois qu'il était en état de tension nerveuse. Pourtant, il avait aussi la sensation de marcher sur un trottoir penché, soulevé d'un côté, si bien que tout avait tendance à glisser ; il se sentait lui-même glisser peu à peu, à tout petits coups, et il avait du mal à mettre un pied devant l'autre. Il avait tendance à virer, à tituber vers la gauche, lui aussi, comme toutes les autres choses.

Les données des sens sont si essentielles, songeait-il. Non seulement ce qu'on perçoit, mais la façon de percevoir. Il gloussait. Facile de perdre l'équilibre quand on souffre d'astigmatisme prononcé. Comme le sens de l'équilibre se diffuse dans toute la connaissance que nous avons de l'univers qui nous entoure… l'ouïe découle du sens de l'équilibre, qui est un sens élémentaire et non reconnu, sous-jacent à tous les autres. Peut-être ai-je attrapé une petite labyrinthite, une infection virale de l'oreille moyenne. Il faudra que je me fasse examiner.

Mais oui, à présent… la rupture de son sens de l'équilibre… commençait à affecter son sens auditif, comme il l'avait prévu. C'était fascinant comme l'œil et l'oreille s'unissaient pour créer un *Gestalt* ; d'abord la vue, puis l'équilibre, et maintenant il entendait de travers !

Tout en avançant, il entendait un écho sourd mais profond qui naissait de ses propres pas, du choc de ses semelles sur le revêtement ; non pas le claquement vif et sec d'une chaussure féminine, mais un

son bas, évocateur d'ombre, un roulement qui se fût en quelque sorte élevé d'un puits, d'une caverne.

Ce n'était pas un bruit agréable ; cela lui faisait mal à la tête, cela créait en lui une douleur aiguë qui se répercutait dans tout son crâne. Il ralentit, modifiant son pas, observant ses chaussures quand elles frappaient le sol, comme pour se préparer au son.

Je sais d'où cela provient, se dit-il. Il avait déjà eu cette impression dans le passé, ces échos des bruits normaux qui se propageaient dans ses conduits auditifs. Tout comme la distorsion de la vue, cela avait un fondement purement physiologique, bien qu'il en eût été intrigué et effrayé durant des années. La cause en était toute simple : la position pénible, la tension du squelette, notamment à la base du cou. En fait, il pouvait vérifier sa théorie rien qu'en tournant la tête dans un sens puis dans l'autre ; il entendait un petit craquement de ses vertèbres cervicales, un bruit bref et cassant qui déclenchait aussitôt les répercussions les plus atrocement pénibles dans ses oreilles.

Il faut que je sois rudement tourmenté aujourd'hui, se disait Bruno Bluthgeld. En effet, une altération plus profonde de ses perceptions sensorielles s'emparait de lui, sous une forme qui lui était inconnue. Une brume terne, fumeuse, se mettait à envelopper tout ce qui l'entourait, transformant bâtiments et voitures en des masses inertes, sinistres, sans couleur ni mouvement.

Et où étaient les gens ? Il paraissait peiner tout seul contre l'inclinaison dangereuse d'Oxford Street pour gagner l'endroit où il avait rangé sa Cadillac. Étaient-ils donc (quelle étrange idée ?) tous rentrés à l'intérieur ? Comme pour fuir la pluie… cette pluie de fines particules de suie qui semblait saturer l'air, le gêner dans sa respiration, dans sa vision, dans sa progression.

Il s'immobilisa. Planté là au milieu d'un croisement, contemplant la rue latérale qui plongeait dans les ténèbres, puis se tournant vers la droite où elle remontait et cessait net comme si on l'eût tordue et rompue, il constata avec stupéfaction – et il n'y trouva pas d'explication immédiate dans l'arrêt subit du fonctionnement de quelque organe particulier – que des crevasses s'étaient ouvertes. À sa gauche, les bâtisses s'étaient fendues. Il y avait des fissures anguleuses, comme si la plus dure des matières, le béton même qui soutenait la ville, qui constituait les rues et les maisons, s'était désintégré.

Grand Dieu ! songea-t-il. Que se passe-t-il ? Il scrutait le brouillard de suie. Maintenant, le ciel avait disparu, entièrement caché par la pluie de ténèbres.

Ce fut alors qu'il aperçut, se mouvant au hasard dans la sinistre pénombre, parmi les blocs de ciment fendus, parmi les décombres, de petites silhouettes ratatinées : des gens, des piétons qui étaient d'abord

là puis avaient disparu… Ils étaient de retour, mais tous paraissaient atteints de nanisme, ils restaient bouche bée, sans le voir, ils ne parlaient pas, mais tâtonnaient seulement en tous sens, sans but.

Que se passe-t-il ? se demanda-t-il de nouveau, mais à voix haute, et il entendit sa voix résonner sourdement. Tout est brisé ; la ville est fragmentée. Par quoi a-t-elle été frappée ? Que lui est-il arrivé ? Il quitta alors la chaussée pour se frayer passage parmi les parties séparées et aplaties de Berkeley. Ce n'est pas moi, se rendait-il compte ; c'est une vaste et terrible catastrophe. Maintenant le bruit lui tonnait aux oreilles et la suie s'agitait, déplacée par les ondes sonores. Un avertisseur de voiture se déclencha, continua sa plainte, mais c'était très lointain et très faible.

Debout devant la vitrine de *Modern TV*, à regarder le reportage du vol de Walter et Lydia Dangerfield, Stuart McConchie vit à sa grande surprise l'écran s'assombrir.

— Ils ont perdu l'image, fit Lightheiser, dégoûté.

Le groupe des spectateurs s'agitait, contrarié. Lightheiser mâchonnait son cure-dents.

— Cela va revenir, dit Stuart en se baissant pour changer de chaîne.

Après tout, l'événement était suivi par tout le réseau. Toutes les chaînes étaient sans image. Et il n'y avait pas de son non plus. Il actionna le commutateur. Rien.

Un des ouvriers arriva du sous-sol en courant, se précipita vers le devant de la boutique et hurla :

— Alerte Rouge !

— Comment ? fit Lightheiser, sidéré, tandis que son visage devenait vieux et malsain.

À cette vue, Stuart McConchie comprit sans que les mots se formulent ou que les pensées même naissent dans son cerveau. Il n'avait pas à réfléchir ; il savait. Il sortit à toutes jambes dans la rue, puis il s'arrêta sur le trottoir. Et les spectateurs, le voyant courir, ainsi que le dépanneur, prirent à leur tour le pas de course en diverses directions, les uns pour traverser la rue en pleine circulation, d'autres en rond, quelques-uns en ligne droite, comme si chacun eût vu quelque chose de différent et qu'il n'arrivât pas la même chose à chacun d'eux.

Stuart et Lightheiser longèrent le trottoir jusqu'aux portes de métal gris-vert qui fermaient le local souterrain dans lequel, il y avait très longtemps, une pharmacie conservait ses stocks, mais qui était à présent vide. Stuart et Lightheiser s'efforcèrent de les soulever et tous deux hurlèrent qu'ils n'y parvenaient pas. Impossible d'ouvrir, sinon par en dessous. Un employé apparut sur le seuil du magasin de

confection pour hommes et les regarda. Lightheiser lui cria de foncer en bas pour ouvrir les trappes dans le trottoir.

— Ouvre le trottoir ! hurlait-il, de même que Stuart, auxquels s'étaient maintenant jointes plusieurs personnes, toutes debout ou accroupies autour des battants, attendant de voir le trottoir s'ouvrir.

Alors l'employé pivota et rentra dans la boutique. Un instant après, Stuart entendit un vacarme métallique sous ses pieds.

— Écartez-vous ! commanda un homme trapu, d'un certain âge. Ne restez pas sur les portes !

Les gens plongèrent alors les regards dans une pénombre froide, une cavité déserte, une caverne sous le trottoir. Ils y sautèrent tous, tombant jusqu'au fond où ils se retrouvèrent sur un sol de ciment humide, roulés en boule ou étalés de tout leur long… Ils se tortillaient et tentaient de s'enfoncer dans le revêtement qui s'émiettait, parmi les cloportes morts, dans l'odeur de pourriture.

— Refermez, disait un homme.

Il ne semblait pas qu'il y eût de femmes ou, s'il y en avait, elles restaient silencieuses. La tête coincée dans un angle de béton, Stuart tendait l'oreille, mais il n'entendait que des hommes, qui s'accrochaient aux trappes et s'efforçaient de les rabattre. D'autres gens descendaient encore, tombant, roulant, poussant des cris, comme si on les eût jetés d'en haut.

— Dans combien de temps, ô Seigneur ? implora quelqu'un.

— Tout de suite, dit Stuart.

Il le savait ; il savait que les bombes éclataient déjà, il le sentait. Cela paraissait se passer en lui. Boum-boum-boum-boum, faisaient les bombes, ou peut-être étaient-ce des engins envoyés par l'Armée pour intercepter les bombes ? Peut-être était-ce la défense. Que je descende, songeait Stuart. Le plus profond possible. Que je m'enfonce dans le sol. Il se tassait, lovait son corps pour creuser une niche. Il y avait maintenant sur lui de l'humanité, des manteaux, des manches qui l'étouffaient, et il en était satisfait, peu lui importait… il ne voulait pas de vide autour de lui, il lui fallait du solide tout autour. Il n'avait pas besoin de respirer. Il avait les yeux fermés, comme toutes les autres ouvertures de son organisme : la bouche, le nez, les oreilles, tout était bouché. Il s'était emmuré ; il attendait.

Boum-boum-boum.

Le sol sursautait.

On s'en tirera, se répétait Stuart. Ici, en bas, en sûreté dans la terre. En sûreté à l'intérieur où on ne risque rien. Ça nous passera au-dessus de la tête. Le vent.

Le vent, au-dessus d'eux, en surface, passait à une vitesse énorme. Et Stuart le savait : l'air se déplaçait d'un bloc, comme un corps.

Dans l'ogive de Dutchman IV, Walt Dangerfield, tout en subissant encore la pression de bien des gravités, percevait dans ses écouteurs les voix d'en bas, de l'abri de contrôle.

— Troisième étage réussi, Walt. Vous êtes en orbite. Nous mettrons à feu l'étage final à 15 h 45 au lieu de 15 h 44, m'annonce-t-on.

Vitesse orbitale, se dit Dangerfield, en s'efforçant de voir sa femme. Elle avait perdu connaissance. Il détourna aussitôt les yeux, pour se concentrer sur sa propre alimentation en oxygène. Il savait que tout irait bien pour elle, mais il ne voulait pas être le témoin de ses souffrances. Ça colle, songeait-il, tout va bien pour nous deux. En orbite, en attendant la poussée finale, ce n'est pas tellement désagréable.

La voix reprit dans les écouteurs :

— Déroulement parfait jusqu'à présent, Walt. Le Président est encore ici. Il vous reste huit minutes et six secondes avant les premières corrections pour la mise à feu du quatrième étage. Si en rectifiant de petites…

Les parasites noyèrent la voix. Il ne l'entendit plus.

Si en rectifiant des erreurs mineures de position, se répétait Dangerfield, nous n'aboutissons pas au succès complet, on nous ramènera au sol, comme on a déjà fait pour les essais avec des robots. Et plus tard, on recommencera. Il n'y a pas de danger. Le retour dans l'atmosphère est déjà de l'histoire ancienne. Il attendit.

La voix retentit de nouveau dans son casque.

— *Walter, nous subissons une attaque, ici, au sol.*

— Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? fit-il.

— Dieu nous garde, dit la voix. (C'était celle d'un homme déjà mort, une voix dénuée de sentiment, vide et maintenant silencieuse. Disparue.)

— Une attaque de qui ? lança-t-il quand même dans le micro.

Il pensait à des grévistes, à des émeutiers, il évoquait des foules en colère armées de briques. Une attaque par des cinglés, par qui ?

Il se leva péniblement, se dégagea des harnais et regarda par le hublot le monde d'en bas. Les nuages, l'océan, le globe lui-même. Ici et là, on faisait flamber des allumettes, il voyait la fumée, les flammes. La frayeur l'envahit tandis qu'il filait en silence dans l'espace, contemplant les incendies éparpillés. Il savait ce que c'était.

La mort, songea-t-il. La mort qui allume des projecteurs, qui brûle la vie du monde, de seconde en seconde.

Il continua d'observer.

Le Dr Stockstill savait qu'il y avait un abri collectif sous l'une des grandes banques, mais il ne se rappelait plus laquelle. Il prit sa

secrétaire par la main et quitta l'immeuble en courant, traversant Center Street en cherchant des yeux le panneau noir et blanc qu'il avait aperçu un millier de fois et qui faisait partie intégrante du paysage dans son existence quotidienne de praticien. Le panneau s'était fondu dans l'immuable et maintenant, il en avait besoin ! Il aurait voulu le voir s'avancer de lui-même pour qu'il le remarque comme il l'avait fait au début, comme une indication de valeur, un signe essentiel qui lui permettrait de sauver sa vie.

Ce fut sa secrétaire qui le tirailla par la manche pour lui montrer le chemin. Elle lui hurlait sans arrêt quelque chose dans l'oreille. Alors il vit le panneau. Il pivota et tous deux traversèrent la chaussée, parmi les voitures immobilisées et les piétons affolés. Puis ils se retrouvèrent en train de lutter, de se battre pour pénétrer dans l'abri, qui était constitué par le sous-sol du bâtiment.

Tandis qu'il s'enfonçait de plus en plus bas, dans l'abri, dans la masse de gens qui s'y pressaient, il songeait au patient qu'il venait de voir. Il pensait à Mr Tree et, dans son esprit, une voix disait avec netteté : c'est vous qui êtes cause de ceci. Voyez ce que vous avez fait : vous nous avez tous tués.

Sa secrétaire avait été séparée de lui et il était seul parmi des inconnus, leur soufflant au visage et recevant leurs souffles en retour. Et tout le temps il entendait des lamentations, des femmes avec leurs enfants, probablement, des ménagères qui étaient accourues des grands magasins, des mères en promenade. Les portes sont-elles fermées ? se demandait-il. Est-ce commencé ? Oui, le moment est venu. Il ferma les yeux et se mit à prier à voix haute, très fort, pour entendre ses propres paroles, mais elles se perdaient quand même.

— Cessez ce boucan ! lui cria quelqu'un… une femme, en plein dans l'oreille, si près qu'il en eut mal.

Il ouvrit les yeux. La femme le fusilla du regard comme si cela seul importait, comme si elle n'avait conscience que de cette prière vociférée. Elle mettait toute son énergie à le faire taire, et il en fut si surpris qu'il se tut en effet.

Est-ce là tout ce qui vous intéresse ? s'étonnait-il intérieurement, intimidé par elle, par sa concentration farouche, par la folie de son attitude.

— Bien sûr, lui déclara-t-il, espèce d'idiote ! (Mais elle ne l'entendit pas.) Est-ce que je vous dérangeais ? poursuivit-il, sans qu'elle lui prête attention. (Elle regardait à présent tout aussi méchamment quelqu'un d'autre qui avait dû la pousser, ou la heurter.) Navré, dit-il, navré, vieille corneille stupide, espèce de…

Il insultait la femme, plutôt que de prier, et il en retirait plus de soulagement, plus de satisfaction.

Puis, en plein milieu de ses imprécations, il lui vint une idée

fantastique mais tenace. La guerre avait commencé ; on les bombardait et ils allaient sans doute mourir, mais c'était Washington qui leur larguait les bombes sur la tête et non pas les Chinois ou les Russes. Quelque chose s'était détraqué dans le système automatique de défense spatiale et le cycle de réaction se déroulait… et personne ne pouvait y mettre fin. C'était la guerre et la mort, bien sûr, mais c'était par erreur ; il y manquait l'intention. Il ne sentait aucune hostilité au-dessus de lui. Les forces, là-haut, agissaient sans mobile, sans idée de vengeance, elles étaient creuses, vides, absolument froides. C'était comme si sa propre voiture lui eût passé d'elle-même sur le corps ; c'était vrai, mais cela n'avait aucun sens. Ce n'était pas de la politique, c'était une panne, un échec, un hasard.

Il se trouvait ainsi totalement dépouillé de haine envers l'ennemi parce qu'il ne pouvait en projeter, en comprendre le concept, ni même y croire. C'était comme si son dernier malade, Mr Tree ou le Dr Bluthgeld, eût pris et absorbé tout cela, n'en laissant pas une miette pour les autres. Bluthgeld avait fait de Stockstill un autre être, qui ne pouvait plus penser de cette manière, même à présent. Bluthgeld, par la démence, avait rendu incroyable le concept de *l'ennemi*.

— On ripostera, on ripostera, on ripostera, chantonnait un homme près de Stockstill.

Ce dernier le dévisagea avec étonnement en se demandant contre qui il riposterait. Des choses leur tombaient dessus ; cet homme avait-il l'intention de tomber à l'envers dans le ciel pour une revanche quelconque ? Renverserait-il la marche des forces naturelles, comme on projette un film à l'envers ? C'était une idée curieuse, un non-sens. Comme si cet homme était devenu la proie de son inconscient. Il ne vivait plus une existence rationnelle tendue vers son bien-être personnel ; il avait capitulé devant quelque idée primitive.

C'est l'impersonnel qui nous a attaqués, songeait le docteur Stockstill. Voilà ce que c'est : il nous attaque du dedans et du dehors. La fin de la coopération à laquelle nous nous efforcions tous ensemble. Maintenant il n'y a plus que les atomes. Discrets, certes, car on ne les voyait pas. Ils s'entrechoquaient, mais sans autre bruit qu'un bourdonnement généralisé.

Il se mit les doigts dans les oreilles pour tenter de ne plus entendre les bruits autour de lui. Et c'était ridicule : les bruits paraissaient être au-dessous de lui, monter au lieu de descendre. Il avait envie de rire.

Quand l'attaque se déclencha, Jim Fergesson venait tout juste de descendre dans l'atelier de réparation de *Modern TV*. Il était face à Hoppy Harrington et vit l'expression du phocomèle quand on annonça l'alerte rouge sur la modulation de fréquence et que le système

conalrad entra immédiatement en application. Il perçut sur le visage étroit et osseux un sourire qui évoquait l'avidité, comme si en entendant et en comprenant ce qui se passait, Hoppy était envahi de joie, de joie de vivre ! Il avait été illuminé pendant un instant, il avait rejeté toute inhibition, écarté tout ce qui le retenait à la surface de la terre, toutes les forces qui le freinaient. Ses yeux étincelaient et ses lèvres se tordaient. Il avait l'air de tirer la langue pour se moquer de Fergesson.

— Sale petit monstre ! lui lança ce dernier.

— C'est la fin ! hurla le phoco.

L'expression s'était déjà effacée de son visage. Peut-être n'avait-il même pas entendu les paroles de Fergesson. Il semblait s'être absorbé en lui-même. Il frissonnait et les prolongements manuels de son chariot dansaient et fendaient l'air comme des fouets.

— Écoutez-moi ! dit Fergesson. Nous sommes au-dessous du niveau de la rue. (Il empoigna l'ouvrier, Bob Rubenstein.) Toi, espèce d'idiot congénital, reste où tu es. Moi, je monte pour faire descendre tous ces gens. Dégage le plus d'espace possible. Fais-leur de la place.

Il lâcha l'ouvrier et courut jusqu'à l'escalier. Alors qu'il montait les marches deux par deux, en s'appuyant sur la rampe pour se propulser, il lui arriva quelque chose aux jambes. Sa partie inférieure tomba et il fila en arrière, roulant au bas des marches tandis que des tonnes de plâtre blanc s'abattaient sur lui. Sa tête heurta le sol cimenté et il se rendit compte que l'immeuble avait été frappé, emporté, ainsi que les gens. Et lui aussi était atteint, coupé en deux, et seuls Hoppy et Bob Rubenstein survivraient… et peut-être pas même eux.

Il tenta de parler mais il n'y parvint pas.

Resté devant son établi, Hoppy ressentit l'onde de choc et vit l'embrasure de la porte comblée par les débris du plafond, les éclats de bois de l'escalier, et parmi ces derniers quelque chose de mou, des morceaux de chair. Cette chair, c'était Fergesson. L'immeuble tremblait et retentissait comme si on y eût claqué des portes. Nous sommes emmurer, pensa Hoppy. L'ampoule du plafond s'écrasa avec un bruit sourd. Maintenant, il ne distinguait plus rien. Les ténèbres. Bob Rubenstein poussait des cris aigus.

Le phoco fit reculer son chariot dans la noire cavité du sous-sol, en se guidant du bout de ses prothèses. Il tâtonnait parmi les stocks de réserve, les grands récepteurs de télé dans leurs cartons. Il alla le plus profondément possible, se creusant un tunnel, lentement et avec soin, pour s'éloigner le plus possible de l'entrée. Rien ne lui tomba sur la tête. Fergesson ne s'était pas trompé. On était en sûreté, ici, au-dessous du niveau de la rue. En haut, les autres n'étaient plus que

chair déchiquetée, mêlée à la poudre blanche et sèche qui avait été la bâtisse. Ici, c'était différent.

Pas le temps, songeait-il. On nous a avertis et c'était commencé. Et ça continue. Il sentait le vent qui courait en surface au-dessus de lui. Il courait sans entraves parce que tout ce qui se dressait auparavant était maintenant rasé. Il ne faudra pas remonter, même plus tard, se dit-il, à cause de la radioactivité. C'était l'erreur qu'avaient commise les Japonais ; ils étaient remontés tout de suite en souriant.

Combien de temps vais-je vivre ici ? Un mois ? Pas d'eau, à moins qu'une canalisation crève. Pas d'air avant un certain temps, sauf si des particules s'infiltrent entre les débris. Pourtant cela vaut mieux que de tenter de sortir. Je ne sortirai pas, se répéta-t-il. Je sais, moi, je ne suis pas aussi idiot que les autres.

Il n'entendait plus rien, maintenant. Plus de chocs, plus d'objets retombant en pluie dans l'obscurité autour de lui, les petits objets arrachés des rayonnages. Rien que le silence. Il n'entendait plus Bob Rubenstein. Des allumettes. Il en prit dans sa poche et en frotta une. Il constata alors que de grands cartons s'étaient écroulés et l'avaient isolé. Il était seul, dans un coin bien à lui.

Vingt dieux ! jubilait-il. Tu parles d'une veine ! Un espace à ma mesure. Je vais me tasser là. Je peux tenir des jours et m'en tirer. Je sais qu'il *était dit* que je survivrais. Fergesson, lui, il ne pouvait que mourir tout de suite. C'est la volonté de Dieu. Dieu sait ce qu'il a à faire. Il observe. Il n'y a pas de hasard là-dedans. C'est le grand nettoyage du monde. Il faut faire de la place, dégager de nouveaux espaces pour des gens comme moi, par exemple.

Il éteignit l'allumette et l'obscurité revint. Peu lui importait. Il attendait, immobile sur son chariot, il songeait. Voici ma chance, volontairement créée à mon intention. Tout sera différent quand j'émergerai. Le Destin était à l'œuvre dès le départ, bien avant que je naisse. Maintenant, je comprends tout ; même pourquoi j'étais si différent des autres. J'en sais la raison.

Combien s'est-il écoulé de temps ? se demanda-t-il bientôt. Il commençait à s'impatienter. Une heure ? Je ne peux supporter l'attente. Je sais qu'il faut attendre, mais je voudrais que cela se dépêche. Il tendait l'oreille pour capter des bruits humains au-dessus de lui, des équipes de sauveteurs de l'Armée en train de dégager les victimes. Mais pas encore. Rien jusqu'à présent.

J'espère que ce ne sera pas trop long, se dit-il. Il y a beaucoup à faire. J'ai du pain sur la planche.

En sortant d'ici, il faudra que je m'occupe tout de suite de l'organisation, parce que c'est de ça qu'on aura besoin. Organisation et direction. Tout le monde tournera en rond. Peut-être puis-je déjà

dresser des plans.

Il faisait des projets dans le noir. Il lui venait toutes sortes d'inspirations. Il ne perdait pas son temps, il ne restait pas à ne rien faire simplement parce qu'il devait rester immobile. Sa tête fourmillait d'idées originales ; il s'impatientait en y réfléchissant ; il se demandait comment elles s'appliqueraient, quand il les mettrait à l'épreuve. La plupart portaient sur les méthodes de survie. Personne ne dépendrait plus d'une vaste société ; il n'y aurait plus que de petits bourgs et des individus, comme dans les livres d'Ayn Rand. Ce serait la fin du conformisme, de l'esprit collectif et de tout ce fatras. Plus de camelote en série comme ces cartons de récepteurs télé en trois dimensions qui s'étaient écroulés tout autour de lui.

Son cœur battait d'ardeur impatiente ; il avait du mal à rester sur place… C'était comme si un million d'années s'étaient déjà écoulées, songeait-il. Et on ne l'avait pas encore découvert, bien qu'il y eût des gens en train de chercher. Il le savait. Il sentait la présence des sauveteurs ; ils se rapprochaient.

— Vite ! s'écria-t-il, en détendant ses pinces dont les extrémités grattèrent les cartons dans un bruit sourd.

Énervé, il se mit à frapper sur les emballages. Un roulement de tambour emplit l'obscurité, comme s'il y eût là de nombreuses vies emprisonnées, toute une nichée de gens et pas uniquement Hoppy Harrington, seul.

Dans sa maison à flanc de coteau, à West Marin, Bonny Keller se rendit compte que la musique classique avait cessé sur le récepteur stéréo du salon. Elle sortit de la chambre, essuyant ses mains tachées d'aquarelle. Elle se demandait si c'était encore la même lampe qui s'était « coupée » – comme disait George.

C'est alors que, se tournant vers la fenêtre, elle vit se dresser dans le ciel du sud une colonne de fumée aussi dense et brune qu'un tronc d'arbre. Elle en resta la bouche ouverte, puis la fenêtre éclata. Les vitres se pulvérisèrent, Bonny fut projetée en arrière et elle glissa sur le plancher parmi la poussière de verre. Tous les objets de la maison se renversèrent, tombèrent, se fracassèrent. Les débris glissaient avec elle comme si la maison se fût inclinée presque à la verticale.

La Fissure de San Andréas, pensa-t-elle. Un terrible tremblement de terre comme celui d'il y a quatre-vingts ans. Tout ce que nous avons construit… tout est détruit. En tourbillonnant, elle se heurta au mur du fond, qui était maintenant à l'horizontale alors que le plancher se dressait en muraille. Elle vit pleuvoir lampes, tables et chaises qui finalement s'écrasaient et elle était stupéfaite que tout fût si fragile. Elle ne comprenait pas que des objets qu'elle possédait depuis des années puissent se briser si aisément. Seul le mur même, maintenant

sous ses pieds, restait solide.

Ma maison, songeait-elle. Disparue. Tout ce qui m'appartient, qui a un sens pour moi. Oh ! ce n'est pas juste.

Elle gisait, pantelante, elle avait mal à la tête. Elle lissa son pantalon, de ses mains couvertes d'une fine poudre blanche et qui tremblaient, elle vit du sang sur son poignet : une blessure qu'elle ne distinguait pas ? À la tête, pensa-t-elle. Elle se frotta le front et des plâtras lui tombèrent des cheveux. Maintenant… elle ne comprenait plus… le plancher était de nouveau à plat et le mur à la verticale comme avant. Retour à la normale. Mais les objets étaient tous brisés. Cela persistait. Un véritable dépotoir, se dit-elle. Il va falloir des semaines et des mois. Jamais nous ne reconstruirons tout. C'est la fin de notre vie, de notre bonheur.

Elle se releva et se mit à marcher ; elle repoussa du pied les débris d'une chaise. Elle partit vers la porte en décochant des coups de pied dans les décombres. Des particules tournoyaient dans l'air et elle les avalait ; elle s'étouffait, elle était furieuse. Du verre partout et ses belles fenêtres, disparues ! Des trous carrés, vides, avec quelques éclats qui se détachaient encore pour tomber sous ses yeux. Elle découvrit une porte… que la torsion des cloisons avait ouverte. Elle y appliqua l'épaule, puis tout son poids, et réussit à écarter le battant juste assez pour sortir de la maison, le pas mal assuré, et aller se placer à quelques mètres pour contempler la scène.

Son mal de tête empirait. Suis-je devenue aveugle ? se demanda-t-elle, car elle avait du mal à garder les yeux ouverts. Ai-je perçu une lumière ? Elle avait le souvenir d'un unique éclair lumineux, comme un obturateur photographique qui s'ouvre et se referme si vite que les nerfs optiques ne réagissent pas… elle ne l'avait pas *vu* en réalité. Et pourtant ses yeux étaient blessés, elle sentait la blessure. Son corps, tout son être paraissait endommagé. Pas étonnant. Mais le sol ? Elle ne voyait pas de crevasse. Et la maison était debout. Seuls les fenêtres et les objets ménagers étaient détruits. La charpente restait, mais il n'y avait plus rien dedans !

Tout en marchant lentement, elle songeait : il faut que je trouve du secours. J'ai besoin de soins médicaux. Puis, alors qu'elle trébuchait et manquait tomber, elle jeta un coup d'œil circulaire et vit de nouveau la colonne de fumée brune dans le sud. Est-ce que San Francisco est déjà en feu ?

Cela brûle, conclut-elle. C'est une calamité. La ville même a été atteinte et pas seulement West Marin. Pas seulement la population du comté, mais tous les habitants de la ville. Il doit y avoir des milliers de morts. Ils vont décréter l'état d'urgence nationale et faire appel à la Croix-Rouge et à l'Armée. Nous nous en souviendrons jusqu'à notre dernier jour. Tout en avançant, elle se mit à pleurer, le visage dans les

mains, ne voyant plus où elle allait, et ne s'en souciant plus. Ce n'était plus sur elle-même et la ruine de sa maison qu'elle pleurait. C'était pour la ville au sud. Pour tous ses habitants et tout ce qui s'y trouvait et ce qui y était arrivé.

Elle savait qu'elle ne la verrait jamais plus. Il n'y avait plus de San Francisco. Fini. La fin était survenue ce jour même. Les larmes aux yeux, elle errait mais se rapprochait quand même du bourg. Elle entendait déjà des voix monter de la plaine. Elle se guida sur le son.

Une voiture s'arrêta près d'elle. La portière s'ouvrit. Un homme lui tendit la main. Elle ne le connaissait pas. Elle ignorait même s'il vivait dans la région ou ne faisait que passer. De toute façon, elle se serra contre lui.

— Ça ira, lui dit l'homme en la prenant par la taille.

Elle se rapprocha encore de lui en sanglotant, se tassant contre le siège et l'attirant sur elle.

Plus tard, elle se retrouva en marche, cette fois sur un chemin étroit bordé de chênes, les vieux troncs rabougris qu'elle aimait tant. Le ciel était gris, sinistre, traversé de lourds nuages qui dérivaient en une monotone procession vers le nord. Ce doit être le chemin du Ranch de la Vallée de l'Ours, se dit-elle. Elle souffrait des pieds et, quand elle s'immobilisa, elle constata qu'elle était déchaussée ; elle avait perdu ses chaussures quelque part en chemin.

Elle portait encore le pantalon taché de peinture qu'elle avait quand s'était produit le séisme, quand la radio s'était arrêtée. Mais était-ce bien un séisme, après tout ? L'homme, dans la voiture, effrayé et balbutiant comme un bébé, avait parlé d'autre chose, mais c'était trop embrouillé, trop chargé de panique pour qu'elle ait compris.

Je veux rentrer à la maison, se dit-elle. Je veux être chez moi et je veux mes chaussures. Je parie que cet homme les a emportées. Je parie qu'elles sont restées dans sa voiture. Et je ne les reverrai pas.

Elle continua de peiner, grimaçant de douleur, souhaitant rencontrer quelqu'un, se posant des questions sur ce ciel écrasant et se sentant de plus en plus seule à chaque seconde qui passait.

6

En repartant au volant de son minibus Volkswagen, Andrew Gill eut une dernière vision de la femme en pantalon taché de peinture et sweater qu'il venait de déposer ; il la suivit des yeux tandis qu'elle allait pieds nus sur la route, puis elle disparut après le premier virage. Il ignorait son nom mais il lui semblait bien que c'était la plus jolie femme qu'il eût jamais vue, avec ses cheveux roux et ses petits pieds délicatement formés. Et dire, songeait-il avec un certain ahurissement, que nous venons tout juste de faire l'amour, elle et moi, dans le fond du bus !

C'était pour lui tout un déploiement d'irréel, cette femme et les grandes explosions qui avaient déchiré la campagne et soulevé cette coupole grise dans le ciel du sud. Il savait pourtant que c'était une sorte de guerre ou du moins une calamité moderne sans précédent pour tout le monde aussi bien que pour lui-même.

Ce matin-là, il avait quitté sa boutique de Petaluma pour aller livrer à la pharmacie de Point Reyes Station dans le comté de West Marin, un lot de pipes en racine de bruyère importées d'Angleterre. Il était commerçant en alcools fins – en vins notamment – et en tabac. On trouvait chez lui tout ce qu'il fallait au fumeur invétéré, y compris de petits instruments nickelés pour nettoyer les pipes et tasser le tabac dans le fourneau. Maintenant, tout en roulant, il se demandait dans quel état se trouvait son magasin. L'événement avait-il touché la région de Petaluma ?

Je ferais pas mal d'y foncer pour voir, se dit-il. Puis il repensa à la petite femme aux cheveux roux, en pantalon, qui avait sauté dans le véhicule – ou du moins qui lui avait permis de l'y faire monter, car il ne se rappelait plus trop comment c'était arrivé – et il avait l'impression qu'il devait se lancer à sa poursuite, s'assurer qu'elle n'était pas en danger. Habitait-elle dans le secteur ? Et comment la retrouver ? Il avait déjà envie de la revoir. Jamais il n'avait rencontré personne qui lui ressemble. Et avait-elle agi en état de choc ? Avait-elle tous ses esprits à ce moment-là ? Avait-elle jamais fait une chose pareille avant… et, plus important, recommencerait-elle jamais ?

Néanmoins, il continua de rouler sans se retourner. Il avait les mains engourdies, comme privées de vie. Il était épuisé. Je sais qu'il va y avoir d'autres bombes, d'autres explosions, se disait-il. Ils en ont largué une dans la Zone de la Baie et ils vont continuer à nous arroser. Il vit dans le ciel une rapide succession d'éclairs, puis il perçut au bout d'un temps un grondement distant dont les ondes répercutées atteignirent le minibus, le faisant sursauter et trembler. Des bombes dans ce coin, conclut-il. Ou nos défenses, peut-être ; Mais il y en aura

qui passeront quand même.

En outre, il y avait la radioactivité.

Les nuages qu'il savait constitués de matières mortellement dangereuses dérivaient au nord et ne semblaient pas encore assez bas pour nuire à la vie en surface. Sa vie et celle des arbres et buissons en bordure de la route. Peut-être qu'on va se ratatiner et mourir en quelques jours ? se dit-il. Peut-être n'est-ce qu'une question de temps ? Alors à quoi bon se cacher ? Est-ce qu'il faut filer au nord, chercher à s'échapper ? Mais les nuages vont justement au nord. Mieux vaut rester ici, se dit-il, et tâcher de m'abriter sur place. Je crois avoir lu quelque part que ce coin est privilégié, protégé, que les vents contournent West Marin pour se diriger sur Sacramento par les terres.

Pourtant il ne voyait toujours personne. Seulement cette femme… la seule personne qu'il ait vue depuis la première grosse bombe, depuis qu'il avait compris de quoi il retournait. Pas de voitures, pas de piétons. Ils ne vont pas tarder à émerger, à remonter, raisonna-t-il. Par milliers. Et pour mourir au fur et à mesure. Des réfugiés. Je devrais me préparer à leur porter secours. Mais il n'avait dans son fourgon Volkswagen que des pipes, des boîtes de tabac, des bouteilles de vin de Californie provenant de petits viticulteurs. Pas de produits médicaux et pas de connaissances spéciales. De toute façon, il avait plus de cinquante ans et un trouble cardiaque chronique qu'on appelait tachycardie paroxystique. En fait, c'était miracle qu'il n'ait pas eu une crise pendant qu'il faisait l'amour avec cette fille.

Ma femme et les deux gosses. Peut-être sont-ils morts ? Il faut que je rentre à Petaluma. Un coup de téléphone ? Idiot. Le téléphone ne marche sûrement plus. Et il continuait à conduire, sans but précis, ne sachant où aller ni que faire, ignorant des dangers qu'il courait, ne sachant si l'attaque ennemie était terminée ou si ce n'était que le début. Je risque d'être pulvérisé d'une seconde à l'autre, se disait-il.

Pourtant, il se sentait en sûreté dans le bon vieux tacot qu'il possédait depuis six ans et que les événements n'avaient en rien changé. Solide et sûr, l'engin… alors que – il le sentait – le monde et toutes autres choses avaient subi une métamorphose définitive et mortelle.

Il n'avait pas envie de s'en assurer.

Et si Barbara est morte avec les garçons ? se demanda-t-il. Curieux, mais cette idée n'était pas sans une nuance de soulagement. Une vie nouvelle, par exemple le fait que j'aie rencontré cette femme. Fini le temps d'avant ; est-ce que le tabac et les vins ne vont pas prendre une énorme valeur, à présent ? N'ai-je pas déjà une véritable fortune dans ce fourgon ? Plus besoin de retourner à Petaluma. Je peux disparaître sans risquer que Barbara me retrouve jamais. Il se sentait léger, plein d'entrain, maintenant.

Mais cela signifiait – Nom de Dieu ! – qu'il abandonne sa boutique, et c'était une idée horrible, qui évoquait les périls et l'isolement. Je ne peux pas la lâcher, décida-t-il. Cela représente vingt années consacrées à établir peu à peu de bonnes relations de fournisseur à clientèle, à découvrir ce que désirent vraiment les gens et à les servir.

Cependant, tous ces gens et ma famille sont peut-être morts à l'heure présente. Il faut que je me l'avoue : *tout* a changé, et pas seulement ce dont je me fiche.

Il roulait lentement, en s'efforçant d'envisager toutes les possibilités, mais plus il réfléchissait, plus sa pensée devenait confuse, plus son malaise grandissait. Nous avons sans doute tous subi les atteintes des radiations. Mes rapports avec cette fille sont le dernier événement remarquable de ma vie, de même que pour elle… elle aussi est sûrement condamnée.

Seigneur ! Il devenait amer. Dire qu'un imbécile du Pentagone doit être responsable ! Nous aurions dû avoir deux ou trois heures de délai, et nous avons eu… cinq minutes tout au plus !

Il n'éprouvait plus d'animosité envers l'ennemi ; rien qu'un sentiment de honte, l'impression d'une trahison. Ces crétins de militaires à Washington sont probablement sains et saufs au fond de leurs abris de béton, comme Adolf Hitler les derniers jours, conclut-il. Et on nous laisse crever ici. Il en était vraiment honteux. C'était affreux.

Soudain, il remarqua sur le siège près de lui deux chaussures, deux escarpins usés. Ceux de la fille. Il soupira, il sentit sa fatigue. Drôle de moment, songeait-il, pris de cafard.

Il eut alors un revirement, un enthousiasme soudain. Ce n'était pas un moment, c'était un signe ! Le signe qu'il fallait rester à West Marin et tout recommencer ici. Si je reste, je la reverrai, je le sais, se dit-il. Ce n'est qu'affaire de patience. C'est pour cela qu'elle a laissé ses chaussures. Elle le savait déjà, que j'allais recommencer ma vie ici, qu'après ce qui est arrivé je ne repartirais plus – je ne peux pas. Au diable la boutique, ma femme et les enfants, et tout Petaluma !

Il se mit à siffloter, soulagé et joyeux.

Il ne subsistait plus de doute dans l'esprit de Bruno Bluthgeld ; il voyait le flot continu des voitures qui se déversait en sens unique vers le nord, vers l'autoroute qui débouchait sur la campagne. Berkeley était devenu un tamis par tous les trous duquel filtraient tous ceux qui remontaient, d'Oakland, de San Leandro et de San José. Ils passaient par ces rues, toutes à sens unique à présent. Ce n'est pas ma faute, se disait le docteur Bluthgeld, planté sur le trottoir, dans l'incapacité de traverser la rue pour parvenir à sa propre voiture. Et pourtant,

s'avouait-il, bien que ce soit la vérité, bien que ce soit la fin de tout, la destruction des villes et des gens de toutes parts, je suis responsable.

D'une certaine façon, j'ai amorcé la catastrophe.

Il faut que je répare, se dit-il. Il joignit les mains, contracté d'inquiétude. Il faut que cela ne soit pas arrivé, conclut-il. Je dois remonter en arrière pour arrêter le mal avant qu'il se manifeste !

Voilà ce qui s'est produit, se dit-il. Ils mettaient au point leurs plans pour me supprimer mais ils n'ont pas tenu compte de mes capacités, qui à mon avis semblent résider en partie dans le subconscient. Je n'ai sur ces capacités qu'un contrôle relatif, elles émanent des niveaux supra-personnels, de ce que Jung appellerait l'inconscient collectif. Ils n'ont pas fait entrer en ligne de compte la puissance presque illimitée de mon énergie psychique réflexe, et maintenant elle s'est déchaînée contre eux en riposte à leurs préparatifs. Je ne l'ai pas voulu. Elle a simplement suivi le processus psychique d'action-réaction. Mais je dois quand même en assumer la responsabilité morale, parce que c'est Moi, le Moi plus grand, le Moi-même qui dépasse le moi conscient. Il faut que je lutte contre cette énergie maintenant qu'elle a accompli son œuvre contre les autres. Elle en a sûrement assez fait. Et même, les dommages ne sont-ils pas déjà trop étendus ?

Mais non, ils n'étaient pas trop vastes, au sens purement matériel, dans le pur concept d'action-réaction. Cela mettait en jeu une loi de conservation de l'énergie, une loi de parité. Son inconscient collectif avait riposté proportionnellement au mal que voulaient faire les autres. Toutefois le moment était venu de réparer. C'était, logiquement, l'étape suivante. Son énergie s'était-elle épuisée… ou non ? Il avait des doutes, il éprouvait une profonde gêne. Est-ce que le processus de réaction, son système de défense métabiologique, avait bouclé le cycle de riposte, *ou y restait-il encore quelque chose à venir* ?

Il huma l'atmosphère pour flairer le danger. Le ciel était un mélange de particules et de débris assez légers pour être véhiculés par l'air. Qu'y avait-il de caché là dans cette sombre matrice ? La matrice de la pure essence de moi, songea-t-il, alors que je reste ici dans l'incertitude. Je me demande si ces gens qui passent en voiture, ces hommes et ces femmes au visage sans expression… je me demande s'ils savent *qui je suis.* Savent-ils que je suis l'*Omphalos*[3], l'origine de tous ces troubles cataclysmiques ? Il observait les passants et bientôt il connut la réponse : ils étaient au courant de sa présence, ils savaient qu'il était la source de tout, mais ils avaient trop peur pour s'attaquer à lui. Ils avaient bien compris leur leçon.

Il leva la main dans leur direction et cria :

— Ne vous tourmentez pas ; il ne se passera plus rien. Je vous le promets.

Le comprenaient-ils, le croyaient-ils ? Il sentait leurs pensées braquées sur lui, leur panique, leur souffrance, et aussi leur haine maintenant contenue devant cette prodigieuse démonstration de ses pouvoirs. Je connais vos sentiments, répondait-il en lui-même, ou peut-être s'exprimait-il à voix haute… il n'en savait rien. Vous avez appris une dure et amère leçon. Et moi aussi. Il faut que je me surveille plus attentivement : à l'avenir, je dois faire usage de mes pouvoirs avec un respect accru, avec une crainte sacrée devant le dépôt confié à mes soins.

Où vais-je à présent ? se questionna-t-il. Loin d'ici pour que tout s'apaise peu à peu de soi-même ? Pour leur bien, ce serait une bonne idée, une solution humaine, équitable.

Puis-je partir ? Bien sûr. Parce que les forces mises en œuvre étaient au moins dans une certaine mesure disponibles ; il pouvait les convoquer, dès qu'il en prenait conscience, comme en ce moment. Son erreur antérieure, ç'avait été simplement de les ignorer. Peut-être serait-il parvenu grâce à une psychanalyse intense à les percevoir en temps opportun et cette grande perturbation aurait-elle pu être évitée. Mais il était maintenant trop tard pour se tourmenter à ce sujet. Il repartit par où il était venu. Je suis en mesure de couper la circulation et de quitter cette région, se disait-il. Pour le prouver, il descendit du trottoir, droit dans le flot des véhicules. D'autres personnes l'imitaient, d'autres individus à pied, dont beaucoup portaient des objets ménagers, des livres, des lampes, voire un oiseau en cage ou un chat ! Il se joignit à eux tous, leur faisant signe de traverser en même temps que lui, de le suivre parce qu'il avait la faculté de traverser à son gré.

La circulation était presque paralysée. Cela semblait dû au fait que des voitures se frayaient passage d'une rue transversale, un peu plus loin, mais il savait bien que ce n'était pas vrai ; ce n'était que la cause apparente. La vraie, c'était son propre désir de passer. Devant lui s'ouvrait un espace entre deux véhicules. Le docteur Bluthgeld mena la colonne de piétons jusqu'au trottoir d'en face.

Où pourrais-je aller ? se demanda-t-il, sans prêter attention aux remerciements des gens qui l'entouraient. Ils essayaient tous de lui exprimer combien ils lui étaient reconnaissants. À la campagne, loin de la ville ? Je suis dangereux pour la ville, je sais. Je devrais me rendre à une centaine de kilomètres dans l'Est, peut-être même jusqu'aux Sierras, dans un coin reculé. West Marin… je pourrais y retourner. Bonny y est. Je pourrais vivre avec elle et George. Je pense que ce serait assez loin, mais si cela ne suffit pas, je poursuivrai ma route. Je dois m'éloigner de ces gens qui n'ont pas mérité de châtiments encore plus lourds. S'il le faut, je marcherai à jamais, jamais je ne m'installerai en un endroit donné.

Naturellement, je n'arriverais pas à West Marin si je prenais mon

auto. Aucun de ces véhicules ne bouge plus, ne bougera jamais plus. L'embouteillage est trop considérable. Et le Pont Richardson est sûrement détruit. Il faut que j'aille à pied. Cela durera des jours, sans doute, mais je finirai bien par aboutir. Je vais prendre la route de Black Point, monter sur Vallejo et suivre ensuite la route des marécages. Terrain plat. Je pourrai couper droit à travers la campagne si nécessaire.

De toute façon, ce sera une pénitence pour ce que j'ai fait. Ce sera un pèlerinage volontaire, une manière de me guérir l'âme.

Il marchait tout en s'intéressant vivement aux dégâts qui l'entouraient. Il considérait tout cela dans une idée de guérison, de remise de la ville dans son état de pureté antérieure, si possible. Quand il passait devant un immeuble écroulé, il faisait une halte pour dire : *que ce bâtiment se relève.* Quand il rencontrait des blessés, il disait : *que ces gens soient jugés innocents et en conséquence pardonnés.* Chaque fois, il faisait de la main un geste de sa conception. Cela signifiait sa résolution d'empêcher que de pareilles choses se reproduisent. Peut-être la leçon qu'ils ont apprise est-elle permanente ? songeait-il. Ils me ficheront au moins la paix, désormais.

Mais peut-être qu'ils agiront en sens contraire, songea-t-il à un moment. Peut-être qu'après s'être arrachés des décombres de leurs demeures ils seront pris d'une résolution encore plus ancrée de m'anéantir ? Ceci risquait à la longue d'augmenter leur animosité plutôt que de la faire disparaître.

Il se sentait effrayé en songeant à leur vengeance. Ne vaudrait-il pas mieux me cacher ? Conserver le nom de Mr Tree, ou choisir un autre nom d'emprunt pour me dissimuler. En ce moment, ils ont un peu peur de moi, mais je crains que cela ne dure pas.

Pourtant, sachant tout cela, il continuait de leur adresser son signe rédempteur tout en marchant. Il consacrait encore ses efforts à leur rétablissement normal. Ses propres émotions étaient dépouillées d'hostilité ; il en était libéré. Il n'y avait qu'eux pour nourrir de la haine.

En bordure de la Baie, le Dr Bluthgeld se dégagea de la circulation et contempla la ville de San Francisco, toute blanche, fracassée, vitrifiée, répandue partout de l'autre côté de l'eau. Il n'en subsistait rien. Au-dessus, la fumée et le feu jaune s'agitaient d'une façon qu'il n'aurait pas crue possible. On eût dit que la ville n'était plus qu'un morceau de bois à brûler complètement calciné. Et pourtant, il en sortait des gens. Il voyait sur l'eau danser des objets informes ; les fugitifs avaient mis sur la mer tout ce qui pouvait flotter pour s'y accrocher et tâcher de traverser jusqu'au comté de Marin.

Le Dr Bluthgeld restait figé, incapable d'avancer, son pèlerinage

oublié. Il fallait d'abord qu'il guérisse ces gens comme il guérirait ensuite la ville si possible. Il oubliait ses propres besoins. Il se concentra sur la ville, utilisant les deux mains, dessinant des gestes auxquels il n'avait encore jamais songé. Il essayait tout ; et au bout d'un temps il s'aperçut que la fumée devenait moins épaisse. Cela lui donna bon espoir. Mais le nombre des gens qui nageaient dans la Baie pour tenter de fuir commençait à diminuer. Rapidement même ! Bientôt les eaux furent désertes et seuls des débris restèrent en surface.

Alors il concentra ses efforts pour sauver les gens eux-mêmes. Il songea aux routes d'évasion vers le nord, aux endroits où iraient les fuyards, à ce dont ils auraient besoin. De l'eau tout d'abord, puis des vivres. Il évoqua l'Armée et la Croix-Rouge apportant des approvisionnements, il pensa à de petits bourgs mettant leurs ressources à la disposition des autres. Enfin ce qu'il « voulait » commença à regret à se manifester, alors il resta là un long moment, faisant en sorte que les secours soient. La situation s'améliorait. On soignait les brûlures, il y veillait. Il s'occupait également de les guérir de leurs grandes frayeurs, c'était essentiel. Il s'assurait qu'ils s'installaient de nouveau, au moins d'une façon rudimentaire.

Mais c'était étrange. En même temps qu'il se dévouait à l'amélioration de leur état, il remarquait avec surprise et même effarement que sa propre santé s'affaiblissait. Il avait tout perdu au service du bien-être général, car ses vêtements étaient à présent en loques, tels de vieux sacs. Ses orteils pointaient à travers ses chaussures. Il avait sur le visage une barbe hirsute, une moustache sous le nez, les cheveux tombant autour des oreilles et jusque sur le col déchiré de sa veste. Et ses dents… ses dents elles-mêmes avaient disparu. Il se sentait vieux, malade, vidé, mais cela valait quand même la peine. Combien de temps était-il resté planté là à s'acquitter de sa mission ? Il y avait longtemps que les flots de voitures avaient cessé de couler. Il ne restait que des carcasses d'autos endommagées, abandonnées sur la route, à sa droite. Cela faisait-il des semaines ? des mois, peut-être ? Il avait faim et ses jambes tremblaient de froid. Alors il se remit en marche encore une fois.

Je leur ai donné tout ce que j'avais, se dit-il, et, à cette pensée, il éprouva une certaine rancœur, et une certaine colère. Qu'est-ce que j'en ai eu en retour ? Il faut que je me fasse couper les cheveux, que je mange et que je me fasse soigner. J'ai moi-même besoin de quelques petites choses. Où les trouver ? Maintenant, je suis trop fatigué pour aller à pied jusqu'à West Marin. Je suis obligé de rester un bout de temps de ce côté de la Baie, jusqu'à ce que je sois reposé et que j'aie retrouvé mes forces. Son ressentiment grandissait tandis qu'il allait à pas lents.

En tout cas, il avait fait son devoir. Il vit non loin de lui un poste

de premier secours et des rangées de tentes en mauvais état ; il vit des femmes portant des brassards et il devina que c'étaient des infirmières. Il vit des hommes casqués et porteurs d'armes. La loi et l'ordre, comprit-il. Grâce à mes efforts, on les rétablit çà et là. Ils me doivent beaucoup, mais naturellement ils ne l'avouent pas. Je serai bon prince, décida-t-il.

Quand il parvint à la première tente, un des hommes armés l'arrêta. Un autre, muni d'une planchette, s'approcha.

— D'où êtes-vous ?

— De Berkeley, répondit-il.

— Nom ?

— Jack Tree.

L'homme en prit note sur une carte fixée à sa planchette, puis la détacha et la lui tendit. Il y avait un numéro dessus et les deux hommes lui expliquèrent qu'il devait la garder précieusement, sans quoi il ne toucherait pas de rations alimentaires. Puis on lui déclara que s'il tentait – ou avait déjà tenté – de se procurer des vivres dans un autre poste de secours, il serait fusillé. Les deux hommes s'en allèrent alors, le plantant là, sa carte numérotée à la main.

Dois-je leur dire que c'est moi qui ait fait tout ceci ? se demandait-il. Que je suis seul responsable et damné pour l'éternité à cause de l'affreux péché que j'ai commis en permettant cela ? Non, décida-t-il, autrement ils me reprendraient la carte et je n'aurais plus de vivres. Or, il avait une faim terrible, terrible !

Puis une des infirmières s'approcha et lui demanda d'une voix indifférente :

— Souffrez-vous de vomissements, d'étourdissements ? Vos selles ont-elles changé de couleur ?

— Non, dit-il.

— Pas de brûlures superficielles qui ne se seraient pas guéries ?

Il fit un signe négatif.

— Allez là-bas et déshabillez-vous, dit-elle en pointant l'index. On va vous épouiller et vous raser le crâne. Vous pourrez aussi vous faire vacciner. Mais pas contre la typhoïde, nous sommes à court de sérum !

Ahuri, il vit un homme muni d'un rasoir électrique alimenté par un groupe électrogène à essence qui tondait les hommes aussi bien que les femmes. Les gens faisaient patiemment la queue. Mesure sanitaire ? se demanda-t-il.

Je croyais bien avoir tout réglé, songeait-il. Ou bien ai-je oublié la maladie ? Oui, c'est évident ! Il se mit en route dans la direction indiquée, sidéré de n'avoir pas tenu compte de tout. Je dois avoir négligé un tas de choses d'importance capitale, se dit-il, en se mettant derrière ceux qui attendaient qu'on leur tonde le crâne.

Dans les ruines du sous-sol en ciment, qui avait été celui d'une maison de Cedar Street, dans les hauteurs de Berkeley, Stuart McConchie avait aperçu quelque chose de gris et gras qui avait sauté d'un caillou fendu pour se cacher derrière un autre. Il ramassa son manche à balai – dont un bout était brisé en une longue pointe – et s'avança en rampant.

L'homme qui était avec lui dans cette cave, un type émacié au teint jaunâtre appelé Ken, qui se mourait d'exposition trop prolongée à la radioactivité, lui dit :

— Tu ne vas pas manger ça !

Bien sûr que si ! rétorqua Stuart en se tortillant dans la poussière amassée sur le sol, car la cave n'était plus fermée, pour aller se placer contre le bloc de béton fendu. Le rat, conscient de sa présence, couinait de peur. Il était sorti des égouts de Berkeley et souhaitait maintenant y rentrer. Mais Stuart était entre lui et l'égout, ou plutôt, se reprit-il mentalement, entre elle et l'égout. C'était sûrement une grosse femelle. Les mâles étaient plus maigres.

Le rat trotta, pris de peur, et Stuart l'embrocha du bout de son bâton. De nouveau la bête couina, un long cri de souffrance. Elle vivait encore au bout du bâton. Elle continuait à se plaindre. Alors, Stuart abaissa le manche à balai contre le sol et lui écrasa la tête sous son pied.

— Tu pourrais au moins le faire cuire, dit le mourant.

— Non, dit Stuart.

Il s'assit et tira de sa poche un couteau pliant qu'il avait trouvé sur un écolier mort et entreprit d'écorcher le rat. Sous les yeux désapprobateurs de l'homme qui se mourait, Stuart mangea le rat crevé, tout cru.

— Je suis surpris que tu ne m'aies pas déjà mangé, dit ensuite l'homme.

— Ce n'est pas pire que de manger des crevettes crues, affirma Stuart.

Il se sentait beaucoup mieux. C'était sa première nourriture depuis plusieurs jours.

— Pourquoi ne vas-tu pas à la recherche d'un de ces postes de secours dont parlait l'hélicoptère qui nous a survolés hier ? demanda l'homme. Il a dit – du moins c'est ce que j'ai cru comprendre – qu'il y en a un près de l'École de Hillside. Ce n'est qu'à quelques rues d'ici. Tu pourrais faire ce trajet.

— Non, dit Stuart.

— Pourquoi pas ?

La réponse – mais il préférait ne pas la donner – c'était simplement qu'il avait peur de s'aventurer hors du sous-sol pour errer dans la rue. Il ne savait trop pourquoi, sauf qu'il y avait parmi les

cendres entassées des choses qui remuaient et qu'il ne parvenait pas à identifier. Il croyait que c'étaient des Américains, mais c'étaient peut-être des Chinois ou des Russes. Leurs voix paraissaient étranges et éveillaient des échos, même en plein jour. L'hélicoptère aussi lui inspirait des doutes. C'était peut-être une ruse de l'ennemi pour faire sortir les gens et les abattre. En tout cas, il entendait encore des fusillades dans la partie plate de la ville. Les faibles sons commençaient avant le lever du soleil et se répétaient par intermittence jusqu'à la tombée de la nuit.

— Tu ne pourras pas toujours rester ici, dit Ken. Ce n'est pas raisonnable.

Il gisait enveloppé dans des couvertures qui avaient garni un des lits de l'habitation. Le lit avait été soufflé hors de la maison quand cette dernière s'était désintégrée. Stuart et celui qui mourait l'avaient trouvé dans la cour. Les couvertures bordées avec soin et deux oreillers étaient restés bien en place.

Ce à quoi pensait Stuart, c'était qu'en cinq jours il avait recueilli des milliers de dollars dans les poches de morts qu'il avait découverts parmi les ruines de Cedar Street… dans leurs poches et aussi dans les maisons. D'autres pillards cherchaient de la nourriture et divers objets tels que couteaux et armes à feu. Il s'était senti mal à l'aise en se rendant compte qu'il était le seul à désirer de l'argent. Il avait maintenant l'impression que s'il sortait, s'il parvenait à un poste de secours, il apprendrait la vérité : l'argent était sans valeur. Et si c'était le cas, il était plus qu'idiot d'en avoir tant ramassé. Et quand il arriverait au poste de secours avec une pleine taie d'oreiller de fric tout le monde se paierait sa tête, et à juste titre, parce qu'un idiot de ce calibre le mérite amplement.

De plus, personne d'autre ne paraissait manger des rats. Peut-être y avait-il de meilleurs aliments disponibles et qu'il n'en savait rien ; cela lui ressemblait bien, d'être là à manger ce que tous les autres refusaient. Peut-être larguait-on de l'air des boîtes de conserve de secours. Peut-être que cela se faisait de bonne heure le matin alors qu'il dormait encore et que tout était ramassé avant qu'il en ait rien vu. Il éprouvait depuis plusieurs jours déjà la crainte profonde, croissante, d'avoir manqué quelque chose, une distribution gratuite – peut-être effectuée en plein jour – à tout le monde sauf à lui. Ce serait bien ma veine, se disait-il, sombre et amer, et le rat qu'il venait de dévorer ne lui faisait plus l'effet de l'avoir rassasié, comme l'instant d'avant.

Caché dans ce sous-sol depuis plusieurs jours, Stuart avait largement eu le temps de réfléchir à son sort et il s'était rendu compte qu'il avait toujours difficilement compris les agissements des autres ; ce n'était qu'au prix des plus grands efforts qu'il avait réussi à se

conduire comme eux, à leur ressembler. Et cela n'avait rien à voir avec la couleur de sa peau car il avait eu les mêmes difficultés avec les Noirs qu'avec les Blancs. Ce n'était pas une difficulté à vivre en société au sens habituel, c'était plus profond. Par exemple Ken, cet homme qui mourait, étendu en face de lui, Stuart ne le comprenait pas ; il s'en sentait isolé. Peut-être parce que Ken mourait et pas Stuart ? Peut-être cela dressait-il une barrière ? Il était clair qu'à présent le monde était divisé en deux nouveaux camps : les gens qui s'affaiblissaient d'instant en instant, qui allaient périr, et ceux qui s'en tireraient, comme lui-même. Il n'y avait pas de possibilité de communication entre eux parce que leurs mondes étaient trop différents.

Pourtant, il n'y avait pas que cela entre Ken et lui. Il y avait encore autre chose, ce même et ancien problème dont l'attaque à la bombe n'était pas la cause, ce problème qu'elle avait simplement ramené en surface. Maintenant, l'abîme était plus large ; il était évident que Stuart ne comprenait vraiment pas le sens de la plupart des activités qui s'exerçaient autour de lui… Par exemple il s'était toujours fait du souci au sujet de la visite annuelle au Service des Véhicules à Moteur pour le renouvellement de la carte de circulation de son véhicule. Allongé là dans le sous-sol, il lui paraissait de plus en plus clair que les autres se rendaient au bureau des Véhicules à Moteur, dans Sacramento Street, pour une *bonne raison*, mais qu'il n'y était lui-même allé que parce qu'ils y allaient. Comme un gosse, il avait suivi le courant. Et maintenant qu'il n'y avait plus personne à suivre, il se sentait seul et par conséquent incapable d'initiative, de décision ; il n'aurait pu dresser un plan au prix de sa vie !

Alors il attendait et, en attendant, il se posait des questions sur l'hélicoptère qui les survolait parfois, sur les formes vagues évoluant dans la rue, et surtout il se demandait s'il était un parfait crétin ou non.

Et d'un coup la mémoire lui revint. Il se rappelait ce qu'avait décrit Hoppy de sa vision, chez Fred. Hoppy l'avait vu, lui, Stuart McConchie, en train de manger des rats, mais dans l'affolement et la frayeur de tout ce qui avait suivi, Stuart l'avait oublié. Voilà donc ce que le phoco avait vu. C'était bien une vision… mais pas du tout celle de l'après-vie !

Le diable emporte ce sale petit monstre, songeait Stuart en se curant les dents avec un bout de fil de fer. Il nous a possédés !

Fantastique ce que les gens sont crédules. Nous l'avons peut-être cru parce qu'il était si anormal… cela semblait plus crédible de la part d'un être comme ça, comme il est… ou était. Il est probablement mort, enterré dans l'atelier de réparation. En tout cas ce sera un bon point à l'actif de cette guerre : elle aura nettoyé tous les monstres. Seulement (se reprit-il aussitôt) elle en a aussi engendré toute une nouvelle

gamme. Il y aura des monstres qui se pavaneront pendant un million d'années à venir. Ce sera le paradis de Bluthgeld. Il doit être bien heureux, celui-là, en ce moment, parce que, pour un essai de bombes, c'en était vraiment un !

Ken remua et murmura :

— Est-ce qu'on pourrait te persuader de te traîner de l'autre côté de la rue ? Ce cadavre… Il a peut-être des cigarettes sur lui.

Des cigarettes, je m'en fous, se dit Stuart. Il a sans doute un portefeuille bourré de fric ! Il suivit la direction du regard du mourant et il vit le cadavre, un cadavre de femme, dans les décombres, en face. Son pouls s'accéléra à la vue du sac à main rebondi qu'elle tenait encore.

— Laisse l'argent, Stuart, lui dit Ken d'un ton las. C'est une obsession chez toi, le symbole de Dieu sait quoi.

Alors que Stuart rampait pour quitter l'abri, Ken éleva encore la voix pour lui crier :

— Le symbole de la société opulente. (Il toussa, eut un haut-le-cœur.) Et elle a maintenant disparu, réussit-il à ajouter.

Ça te regarde, ça, se dit Stuart en se traînant dans la rue vers le sac à main. Et, bien sûr, il y trouva une liasse de billets de un et de cinq dollars, et même un billet de vingt. Il y avait aussi une barre de chocolat Sy-Doo, qu'il prit. Mais alors qu'il regagnait la cave, il pensa que le chocolat risquait d'être contaminé, aussi le rejeta-t-il.

— Des cigarettes ? demanda Ken, à son retour.

— Pas une.

Stuart ouvrit la taie d'oreiller enfouie jusqu'à l'ouverture dans la cendre sèche qui avait envahi le sous-sol. Il pressa les billets parmi les autres et renoua le cordon qui fermait ce sac improvisé.

— On fait une partie d'échecs ?

Ken se redressa faiblement et ouvrit la boîte de bois qu'ils avaient trouvée dans les décombres de la maison. Il avait déjà réussi à enseigner à Stuart les rudiments du jeu, que Stuart ignorait avant la guerre.

— Non, fit Stuart.

Il examinait dans le lointain du ciel gris une forme mouvante cylindrique… avion, fusée ?… Mon Dieu, peut-être une bombe ? Pris d'effroi, il voyait l'objet s'abaisser de plus en plus. Il ne se couchait même pas, il ne cherchait pas à se cacher comme la première fois, pendant les premières minutes dont avait dépendu… sa survie.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

L'agonisant étudia le ciel.

— Un ballon.

Stuart refusa de le croire.

— Ce sont les Chinois !

— Non, c'est vraiment un ballon, un petit. Cela s'appelait une saucisse autrefois, je crois. Je n'en avais plus revu depuis mon enfance.

— Est-ce que les Chinois pourraient traverser le Pacifique en ballon ? fit Stuart, imaginant des milliers de petites saucisses grises portant chacune une section de paysans-soldats au type mongol, armés de mitraillettes tchèques et se cramponnant à tous les garde-fous, à tous les étais. C'est bien ce qu'on attendait d'eux depuis toujours. Ils ramènent le monde à leur niveau, deux siècles en arrière. Au lieu de rattraper leur retard sur nous…

Il s'interrompit car il parvenait à présent à lire sur le flanc du ballon : BASE AÉRIENNE DE HAMILTON.

— C'est un des nôtres, dit sèchement le mourant.

— Je me demande où ils ont dégotté ça, fit Stuart.

— Ingénieux, n'est-ce pas ? J'imagine qu'il n'y a plus maintenant ni essence ni pétrole. Les stocks sont à sec. On va voir de drôles de moyens de transport, maintenant. Ou plutôt toi, tu vas en voir.

— Cesse de t'apitoyer sur ton sort, coupa Stuart.

— Je ne m'apitoie ni sur moi ni sur les autres, dit le mourant en disposant avec soin les pièces sur l'échiquier. Joli jeu, constata-t-il. Fait au Mexique, je vois. Et sculpté à la main, pas de doute… mais très fragile !

— Rappelle-moi comment on déplace le fou, demanda Stuart.

Dans les airs, le ballon de la Base aérienne de Hamilton grandissait en dérivant dans leur direction. Les deux hommes étaient penchés sur l'échiquier et ils ne lui accordaient aucune attention. Peut-être les observateurs prenaient-ils des photos ? Ou était-ce une mission stratégique ? Ils pouvaient avoir un walkie-talkie à bord pour communiquer avec les unités de la Sixième Armée, au sud de San Francisco. Qui savait ? Qui s'y intéressait ? Le ballon arriva au-dessus d'eux alors que le mourant avançait de deux cases le pion du roi pour ouvrir la partie.

— Le jeu commence, dit-il. (Puis, à voix basse, il ajouta :) Pour toi, en tout cas, Stuart. Un jeu nouveau, étrange, inconnu, qui t'attend… tu peux même parier dessus tout ton oreiller bourré d'argent !

Stuart grogna car il examinait ses pièces. Il décida de commencer par déplacer le pion d'une tour… et il comprit dès qu'il l'eut fait que c'était idiot.

— Est-ce que je pense le reprendre ? fit-il avec espoir.

— Quand tu touches une pièce, tu dois la bouger, dit Ken en amenant un de ses cavaliers.

— Je ne trouve pas ça juste. Après tout, je débute, protesta Stuart en lançant un mauvais regard à son adversaire dont le visage jaunâtre

resta impassible. Bon, fit-il résigné, en avançant cette fois le pion du roi comme l'avait fait Ken. Je vais observer ses mouvements et faire comme lui, décida-t-il. Ce sera mieux de cette manière.

Du ballon, qui était maintenant juste au-dessus de la rue, des feuillets de papier blanc s'éparpillèrent en tous sens et se mirent à descendre. Stuart et l'agonisant s'arrêtèrent de jouer. Un des feuillets tomba près d'eux, dans le sous-sol. Ken tendit la main pour le ramasser. Il le lut et le passa à son compagnon.

— Burlingame ! s'écria Stuart. (C'était un appel aux volontaires lancé par l'armée.) Ils veulent qu'on aille à pattes jusqu'à Burlingame pour se faire enrôler ? Mais c'est à près de cent kilomètres en longeant la Baie ! Ils sont dingues !

— En effet, dit Ken. Ils n'auront pas un chat !

— Bon Dieu ! Je ne pourrais même pas aller jusqu'au poste de secours de LeConte Street, dit Stuart.

Il était furieux et il suivait d'un œil mauvais le ballon qui continuait de dériver. Ce n'est pas moi qu'ils décideront à s'engager, se dit-il. Ils peuvent toujours se l'accrocher !

Ken lisait le verso du prospectus.

— Ils disent que si tu parviens à Burlingame, ils te garantissent l'eau, la nourriture, les cigarettes, les piqûres contre la peste, le traitement des brûlures radioactives. Qu'en dis-tu ? Mais pas de filles !

— Tu t'intéresses encore au sexe ? s'étonna Stuart. Seigneur ! Je n'en ai pas éprouvé la moindre envie depuis la première bombe, c'est comme si mon machin s'était détaché de trouille, comme s'il était tombé par terre tout de suite.

— C'est parce que le centre diencéphalique du cerveau supprime l'instinct sexuel en présence du danger, expliqua Ken. Mais ça te reviendra.

— Non, répliqua Stuart, parce que tout enfant qui naîtrait serait un monstre. Il ne devrait plus y avoir de rapports sexuels… disons durant une dizaine d'années. Il faudrait voter une loi. Je ne peux pas supporter l'idée d'un monde peuplé d'anormaux, parce que j'en ai eu l'expérience personnelle. Il y en avait un qui travaillait avec moi *à Modern TV*… ou plutôt à l'atelier d'entretien. Un, c'était déjà assez ! Ils devraient pendre ce Bluthgeld par les couilles pour ce qu'il a fait !

— Ce qu'a fait Bluthgeld dans les années 70 n'est rien à côté de ça, dit Ken en montrant les ruines qui les entouraient.

— D'accord, mais c'était le commencement.

Au-dessus d'eux, le ballon dérivait maintenant en sens inverse. Il avait sans doute épuisé sa provision de tracts et il retournait au Terrain de Hamilton, de l'autre côté de la Baie.

Les yeux levés, Stuart grommela :

— Et si tu nous donnais des détails ?…

— Le ballon ne peut pas, dit Ken. Il n'a rien de plus à dire. C'est une créature toute simple. Tu joues ou c'est moi qui m'occupe de tes pièces ? Ça ne serait pas mal pour moi, tu sais ?

Stuart déplaça un fou, avec beaucoup de prudence… et il eut de nouveau l'intuition que c'était une erreur. Il le voyait à l'expression de Ken.

Dans le coin de la cave, entre les cailloux, quelque chose d'agile et d'effrayé sauta pour se mettre à l'abri, puis trotta en pépiant d'inquiétude en les voyant. L'attention de Stuart se détourna de l'échiquier pour se porter sur le rat. Il chercha du regard son manche à balai.

— Joue ! lança Ken, en colère.

— D'accord, d'accord, fit Stuart, mécontent.

Il déplaça un pion au hasard. Il pensait encore au rat.

7

Devant la pharmacie de Point Reyes Station, à 9 heures du matin. Eldon Blaine attendait. Il avait sous le bras un gros porte-documents usé, fermé à l'aide de ficelle. Cependant, à l'intérieur, le pharmacien remuait des chaînes et luttait contre les portes métalliques. Eldon s'impatientait en écoutant ces bruits.

— Une minute ! lança le pharmacien, d'une voix étouffée. (Quand il eut enfin réussi à ouvrir, il s'excusa :) C'était autrefois le panneau arrière d'un camion. Il faut les mains et les pieds pour le faire fonctionner ! Entrez, monsieur.

Il maintenait écartée la haute porte et Eldon voyait l'intérieur sombre de la pharmacie, avec l'ampoule sans lumière qui pendait du plafond par un vieux fil.

— Ce que je voudrais, dit rapidement Eldon, c'est un antibiotique à gamme étendue, comme on en utilise contre les infections respiratoires.

Il prenait l'air détaché, pour cacher l'urgence de ses besoins. Il ne disait pas au pharmacien combien de bourgs il avait visités en Californie du Nord depuis quelques jours, à pied et en auto-stop, pas plus qu'il n'expliquait l'extrême gravité de l'état de sa fille. Cela n'aurait eu d'autre effet que de faire monter les prix, il le savait. Et de toute façon il ne voyait pas grand stock dans la boutique. Sans doute l'homme n'en avait-il plus ?

Tout en l'observant, le pharmacien dit :

— Je ne vois rien entre vos mains. Qu'avez-vous comme monnaie d'échange au cas où j'aurais ce que vous cherchez ?

Il lissa ses cheveux gris clairsemés, d'un geste nerveux. C'était un petit homme d'un certain âge et probablement soupçonnait-il Eldon de toxicomanie. Comme il soupçonnait sans doute tout le monde.

— Là d'où je viens, on m'appelle l'homme aux lunettes, répondit Eldon.

Il ouvrit son porte-documents et découvrit au pharmacien les rangées de verres intacts et presque intacts, de montures et de lunettes montées, pillés dans toute la Zone de la Baie, surtout dans les grands dépôts proches d'Oakland.

— Je suis en mesure de corriger presque tous les défauts de la vue, poursuivit-il. J'ai ici un bel assortiment. Êtes-vous, presbyte, myope, astigmate ? Je vous arrange ça en dix minutes, rien qu'en essayant un verre ou deux.

— Presbyte, répondit le pharmacien, mais je ne crois pas avoir ce que *vous* désirez.

Il contemplait avec envie les rangées de verres.

Eldon se mit en colère :

— Pourquoi ne le disiez-vous pas tout de suite, que je puisse m'en aller ? Il faut que j'arrive aujourd'hui à Petaluma où il y a des tas de drugstores… Il suffirait que je trouve un camion de foin qui aille dans cette direction.

— Vous ne pouvez pas me donner deux verres en échange de quelque chose d'autre ? demanda le pharmacien d'un ton plaintif, en le suivant. J'ai un remède de haute valeur pour le cœur, du gluconate de quinidine. On vous donnerait n'importe quoi en échange. Je suis absolument le seul à en avoir dans le comté de Marin.

— Y a-t-il un médecin dans le coin ? s'informa Eldon, s'immobilisant au bord de la route envahie de mauvaises herbes et bordée de boutiques et d'habitations.

— Oui, fit le pharmacien avec une certaine fierté. Le Dr Stockstill. Il est ici depuis plusieurs années mais il n'a pas de produits. Je suis le seul…

Serviette sous le bras, Eldon Blaine avançait sur la route départementale, écoutant avec espoir les pétarades d'un véhicule à gazogène, dans le calme matinal de la campagne californienne. Mais le bruit diminuait. Le camion allait, hélas, dans l'autre direction.

Cette région, située juste au nord de San Francisco, avait appartenu autrefois à quelques riches éleveurs. Des vaches paissaient dans ces prairies, mais elles avaient à présent disparu, de même que les taureaux et les moutons. Comme chacun le savait, un arpent de terre était plus rentable, planté en céréales ou en légumes. Autour de lui, il voyait des rangs serrés de maïs, un hybride à maturation rapide et, entre ces rangs, de grandes plantes velues qui produisaient d'étranges potirons jaunes, comme des boules de bowling. C'était une variété orientale qu'on pouvait manger intégralement, écorce, pulpe et graines. En un temps on la dédaignait dans les vallées californiennes… mais les temps avaient changé.

Devant lui, un petit groupe d'enfants traversa en courant la route peu fréquentée pour se rendre à l'école. Eldon Blaine voyait leurs livres abîmés, leurs gamelles pour le déjeuner, il entendait leurs voix et songeait combien c'était apaisant de voir d'autres enfants, bien portants et actifs, contrairement à sa propre fille. Si Gwen mourait, d'autres la remplaceraient. Il le reconnaissait sans émotion. On apprenait. Il le fallait.

L'école était un peu à l'écart sur la droite, dans le creux entre deux hauteurs. Elle occupait ce qui restait d'un bâtiment moderne à un seul étage, sans doute construit juste avant la guerre par une municipalité ambitieuse et dévouée qui s'était endettée pour dix ans sans se douter que ses membres ne vivraient pas assez pour

s'acquitter. Ainsi les édiles avaient-ils obtenu sans le chercher leur école primaire pour rien.

Les fenêtres le mirent en joie. Récupérées dans les vieilles maisons campagnardes de tous les modèles, elles étaient ou minuscules ou immenses, avec des planches trop décorées pour les tenir en place. Bien sûr, les croisées d'origine avaient été tout de suite soufflées. Le verre, songea-t-il. Si rare maintenant… si on possédait du verre sous une forme quelconque, on était riche. Et il serra plus fort sa serviette en allongeant le pas.

Plusieurs des enfants, à la vue d'un inconnu, s'arrêtèrent pour le dévisager avec une inquiétude doublée de curiosité. Il leur sourit en se demandant ce qu'ils pouvaient bien étudier, et avec quels maîtres. Quelque très vieille dame, arrachée à la retraite pour se retrouver derrière une chaire ? Un habitant du secteur nanti d'un diplôme universitaire ? Ou, plus vraisemblablement, quelques mères de bonne volonté avec les précieux bouquins de la bibliothèque locale.

Derrière lui, une voix appelait. C'était une femme. En se retournant, il perçut le grincement d'une bicyclette.

— C'est vous, l'homme aux lunettes ? cria-t-elle, sévère et pourtant séduisante avec ses cheveux noirs, malgré son pantalon et sa chemise de coton masculine.

(Elle pédalait à sa poursuite, cahotant au gré des ornières.) Attendez-moi, je vous prie ! Je bavardais justement avec notre pharmacien Fred Quinn il y a un moment et il m'a dit que vous veniez de passer. (Elle parvint jusqu'à lui et descendit de sa machine en haletant.) Nous n'avons pas vu le marchand de lunettes depuis des mois. Pourquoi ne venez-vous pas plus souvent ?

— Je ne suis pas ici pour vendre, répondit Eldon Blaine. Je cherche à me procurer des antibiotiques. (Il était irrité.) Il faut que j'aille à Petaluma.

Il se rendit alors compte qu'il regardait la bicyclette avec envie. Il sentait que cela se lisait sur son visage.

— Nous pouvons les obtenir pour vous, dit la femme. (Elle était plus âgée qu'il ne l'avait d'abord cru ; elle avait des rides, la peau un peu tachée et il devina qu'elle approchait de la quarantaine.) Je fais partie du Comité de Planning de West Marin. Je suis sûre que nous dénicherons ce qu'il vous faut, si vous consentez à revenir avec moi et à attendre. Accordez-nous deux heures. Nous avons besoin de plusieurs paires… Je ne vous laisse pas repartir. (La voix était ferme et absolument pas enjôleuse.)

— Ne seriez-vous pas Mrs Raub ? demanda-t-il.

— Si. Vous me reconnaissez ? Comment cela ?

— Je suis de la région de Bolinas. Nous sommes au courant de vos activités ici. J'aimerais que nous ayons une personne comme vous à

notre Comité.

Il avait eu un peu peur d'elle. Mrs Raub finissait toujours par avoir raison, disait-on. Elle et Larry Raub avaient réorganisé West Marin après le Refroidissement. Avant, dans les temps anciens, elle n'était pas grand-chose et c'était le Cataclysme qui lui avait fourni – comme à nombre d'autres gens – l'occasion de montrer de quoi elle était capable.

Tandis qu'ils cheminaient côte à côte dans l'autre sens, elle s'enquit :

— Pour qui, les antibiotiques ? Pas pour vous ? Vous me semblez en parfaite santé.

— Ma petite fille est en train de mourir.

Elle ne se perdit pas en expressions de sympathie. Il n'y avait plus assez de mots pour cela dans le monde ! Elle fit seulement un signe de tête. Puis elle demanda :

— Hépatite infectieuse ? Comment êtes-vous approvisionnés en eau ? Avez-vous un système javellisant ?

— Cela ressemble plutôt à une infection de la gorge.

— Nous avons appris hier soir par le satellite que quelques usines pharmaceutiques allemandes fonctionnent de nouveau ; par conséquent, avec de la chance, nous reverrons des produits médicaux allemands sur le marché, au moins sur la côte Est.

— Vous prenez le satellite ? (Il était tout excité.) Notre radio est en panne et notre dépanneur est quelque part du côté de San Francisco-Sud pour récupérer des pièces de réfrigérateurs. On ne le reverra sans doute pas d'un mois. Dites-moi, que lit-il, maintenant ? La dernière fois que nous l'avons entendu… cela fait un sacré bout de temps… c'étaient *Les Provinciales* de Pascal.

— Dangerfield lit à présent *Servitude Humaine*.

— C'est là-dedans que le type ne peut pas se débarrasser de la fille qu'il a rencontrée ? fit Eldon. Je crois m'en souvenir, quand il l'a lu la première fois, il y a plusieurs années. Elle revenait tout le temps se mêler à sa vie. Elle n'a pas fini par la lui gâcher complètement ?

— Je n'en sais rien. Nous n'avons pas entendu la première lecture.

— Ce Dangerfield est vraiment un bon disc jockey, affirma Eldon, le meilleur à ma connaissance – même *avant* le Cataclysme. On ne le manque jamais. En général, on est plus de deux cents tous les soirs, à la caserne des pompiers, pour écouter. Je pense qu'un d'entre nous pourrait arranger cette fichue radio, mais notre Comité a décidé que non, qu'il fallait attendre le retour du dépanneur. Si jamais il revient… celui d'avant a déjà disparu pendant une expédition de récupération.

Mrs Raub sauta sur l'occasion :

— Maintenant, votre communauté comprendra peut-être la nécessité des stocks de remplacement, que j'ai toujours préconisés

comme indispensables.

— Pourrions-nous envoyer un représentant qui écouterait avec votre groupe et nous rendrait compte ?

— Naturellement, mais…

— Ce ne serait pas la même chose, acheva-t-il pour elle. Ce n'est pas…

Il fit un geste. Qu'est-ce qu'avait donc de spécial ce Dangerfield, qui les survolait tous les jours dans son satellite ? Eh bien, il était leur liaison avec le monde… Dangerfield regardait en bas et voyait tout, la reconstruction, les changements bons et mauvais. Il écoutait toutes les émissions, les enregistrait, les classait et les rediffusait, si bien qu'ils étaient unis par son intermédiaire.

Dans son esprit, la voix bien connue que sa communauté n'entendait plus depuis si longtemps… il pouvait encore l'évoquer, percevoir le rire bas et fourni, le ton sérieux, l'intimité, et jamais rien de truqué. Pas de slogans, pas de remontrances patriotiques, aucun de ces discours qui les avaient conduits où ils étaient à présent.

Il avait une fois entendu Dangerfield déclarer : « Voulez-vous connaître la véritable raison pour laquelle je n'ai pas fait la guerre ? Pourquoi on m'a soigneusement expédié dans l'espace un tout petit peu à l'avance ? On savait bien qu'il valait mieux ne pas me donner de fusil… J'aurais tué un officier. » Et il avait gloussé comme si c'eût été une blague, mais c'était vrai, ce qu'il avait dit, tout ce qu'il leur disait était vrai, même quand il le présentait avec drôlerie. Dangerfield n'avait pas été politiquement sûr, et pourtant, à présent, il les dominait tous, passant et repassant au-dessus de leurs têtes d'année en année. Et c'était un homme en qui ils avaient foi.

Accrochée au flanc d'une hauteur, la maison des Raub dominait le comté de West Marin, avec ses champs de légumes et ses fossés d'irrigation et, par-ci, par-là, une chèvre attachée à un piquet, et naturellement des chevaux. Debout à la fenêtre du salon, Eldon Blaine contemplait en contrebas, près d'une ferme, un percheron qui devait généralement tirer la charrue… et parfois aussi une auto débarrassée de son moteur, le long de la route de Sonoma, quand venait le temps d'aller aux approvisionnements.

Une voiture passait sur la route, traînée par un cheval. Elle l'aurait recueilli si Mrs Raub ne lui avait pas d'abord mis le grappin dessus et il n'aurait pas tardé à parvenir à Petaluma.

Mrs Raub dévalait à bicyclette la colline pour aller chercher ses antibiotiques. À son grand étonnement, elle l'avait laissé seul dans la maison, libre de voler tout ce qui s'y trouvait. Il se retourna pour voir. Des fauteuils, des livres. Dans la cuisine, des aliments et même une bouteille de vin. Des vêtements dans tous les placards. Il parcourut la

demeure, examinant tout. C'était presque comme avant la guerre, sauf bien entendu que tous les appareils électriques, devenus inutiles, avaient été mis au rebut depuis longtemps.

Par les fenêtres de derrière, il aperçut les flancs de bois verdi d'un grand réservoir d'eau. Ainsi les Raub étaient indépendants pour l'eau, constata-t-il. Il sortit et découvrit un ruisseau clair, sans pollution.

Dans le courant se dressait une structure bizarre qui ressemblait à une charrette sur ses roues. Il l'examina ; il en partait des prolongements qui emplissaient des seaux. Au milieu de la mécanique était assis un homme sans bras ni jambes. L'homme hochait la tête comme s'il eût dirigé un orchestre et la machine fonctionnait en cadence. Eldon comprit que c'était un phocomèle monté sur sa phocomobile, chariot et pinces tenant lieu de mains, l'ensemble remplaçant les membres inexistants. Que faisait-il ? Volait-il l'eau des Raub ?

— Hé ! lança Eldon.

Le phocomèle se retourna immédiatement ; ses yeux étincelants de peur se portèrent sur Eldon qui encaissa un choc en plein ventre… Il en fut rejeté en arrière. Tandis qu'il chancelait et tentait de reprendre l'équilibre, il s'aperçut qu'il avait les bras immobilisés le long du corps. Un filet métallique, parti en coup de fouet de la phocomobile, s'était refermé sur lui. Le moyen de défense du phocomèle !

— Qui êtes-vous ? demanda l'infirme, que l'énervement faisait bégayer. Vous n'habitez pas le secteur. Je ne vous connais pas.

— Je suis de Bolinas, répondit Eldon. Le filet de métal se resserrait à lui couper le souffle. Je suis l'homme aux lunettes. C'est Mrs Raub qui m'a dit de l'attendre ici.

Le filet parut se détendre un peu.

— Je ne peux me permettre de courir des risques, dit le phocomèle. Je ne vous lâche pas avant le retour de June Raub.

Les seaux se remirent à puiser l'eau, s'emplissant méthodiquement, jusqu'à ce que le réservoir attaché à la phocomobile déborde.

— Y êtes-vous autorisé ? demanda Eldon. Je veux dire, à prendre de l'eau dans le ruisseau des Raub ?

— J'en ai le droit. Je donne à tous plus que je ne leur prends, dans le coin.

— Libérez-moi, fit Eldon. Je cherche seulement des médicaments pour ma fille qui est mourante.

— Ma fille qui est mourante ! l'imita le phocomèle, avec une justesse de ton stupéfiante.

Il s'écarta du ruisseau en roulant et se rapprocha d'Eldon. La phocomobile étincelait. Toutes les pièces en paraissaient neuves.

C'était l'une des constructions mécaniques les mieux conçues qu'eût jamais vues Eldon Blaine.

— Lâchez-moi, proposa Blaine, et je vous fais cadeau d'une paire de lunettes, n'importe laquelle parmi celles que j'ai.

— Ma vue est parfaite, répondit l'infirme. Tout est parfait en moi. Il me manque des pièces, oui, mais je n'en ai nul besoin. Je me débrouille mieux sans. Par exemple, je suis capable de descendre de cette colline plus vite que vous.

— Qui a construit votre engin ? s'enquit Eldon. (Certainement qu'en sept ans il aurait dû se ternir et s'user en partie, comme toutes autres choses.)

— C'est moi qui l'ai fabriqué, répondit le phocomèle.

— Comment pourriez-vous construire votre propre véhicule ? C'est une contradiction !

— Autrefois, les fils étaient branchés sur mon corps. Maintenant, c'est au cerveau que se font les liaisons. C'est moi aussi qui les ai implantées. Ces vieilles pinces mécaniques que le Gouvernement fournissait avant la guerre… elles n'étaient même pas aussi bonnes que vos trucs de chair, vos mains.

Le phocomèle grimaça. Il avait un visage étroit et mobile, le nez pointu et des dents très blanches, un visage auquel convenait bien l'expression déplaisante qu'il laissait voir en ce moment à Blaine.

— Dangerfield dit que les hommes à tout faire – les dépanneurs – sont les gens les plus précieux au monde, fit Eldon. Il a décrété une Semaine Mondiale des Dépanneurs, une fois que nous l'écoutions, et il a mentionné quelques dépanneurs particulièrement renommés. Comment vous appelez-vous ? Il a peut-être parlé de vous ?

— Hoppy Harrington, se présenta l'infirme. Mais je sais qu'il ne m'a pas mentionné parce que je reste encore dans l'ombre. Le moment n'est pas encore venu de me tailler une réputation mondiale, comme je le ferai sûrement. Je laisse voir aux gens du coin un peu de ce dont je suis capable, mais ils sont censés se taire à ce sujet.

— Bien sûr qu'ils se taisent, opina Eldon. Ils ne tiennent pas à vous perdre. En ce moment, nous sommes privés de dépanneur et cela se sent durement. Pensez-vous que vous pourriez vous charger du secteur de Bolinas pour un temps ? Nous avons beaucoup de matières d'échange. Lors du Cataclysme, très peu de gens ont franchi les montagnes pour nous envahir, aussi sommes-nous relativement peu atteints.

— J'y suis allé, à Bolinas, affirma Hoppy. D'ailleurs je me suis promené un peu partout, et jusque dans l'intérieur, à Sacramento. Personne n'a vu ce que j'ai vu. Je peux parcourir *quatre-vingts kilomètres par jour* avec mon engin. (Son visage maigre se convulsa, puis il bégaya :) Je n'ai pas envie de retourner à Bolinas, parce qu'il y

a des monstres marins dans l'océan.

— Qui dit cela ? s'emporta Blaine. Ce n'est que de la superstition… Dites-moi, qui vous a raconté pareille chose de notre communauté ?

— Je crois que c'est Dangerfield.

— Non, c'est impossible. On peut compter sur lui pour ne pas répandre des bêtises pareilles. Je ne l'ai jamais entendu soutenir des absurdités dans ses programmes. Il devait plaisanter. Je parie qu'il blaguait et que vous l'avez pris au sérieux !

— Les bombes à hydrogène ont réveillé les monstres marins de leur sommeil dans les profondeurs, soutint Hoppy en hochant la tête avec force.

— Venez plutôt visiter notre communauté. Nous sommes organisés et évolués, plus que n'importe quelle ville. Nous avons même de nouveau des réverbères dans les rues, quatre ! Qui fonctionnent tous les soirs pendant une heure. Je suis surpris qu'un dépanneur accorde foi à des superstitions pareilles !

Le phocomèle parut contrarié.

— On n'est jamais sûr de rien, murmura-t-il. Peut-être n'est-ce pas Dangerfield que j'ai entendu en parler.

Au-dessous d'eux, un cheval montait la pente. Ils se retournèrent. Le cavalier était un homme de forte corpulence, au visage rouge. Il les regardait, les yeux mi-clos. Il cria :

— Eh ! l'homme aux lunettes ? C'est vous ?

— Oui, répondit Eldon tandis que le cheval tournait dans l'allée recouverte d'herbe. Avez-vous les antibiotiques ?

— June Raub va vous les apporter, répondit le nouveau venu et tirant sur les rênes de sa monture. Lunetier, voyons un peu ce que vous avez. Je suis myope, mais j'ai aussi un astigmatisme prononcé de l'œil gauche. Pouvez-vous me venir en aide ?

Il s'approcha à pied, les paupières toujours mi-closes.

— Je ne peux pas m'occuper de vous, expliqua Eldon. Hoppy Harrington m'a fait prisonnier.

— Au nom du ciel, Hoppy ! protesta le gros homme, soudain agité. Libère l'homme aux lunettes, qu'il s'occupe de moi. Il y a des mois que j'attends et j'en ai assez !

— C'est bon, Leroy, fit Hoppy d'un ton boudeur.

Le filet de métal se desserra, se déroula, puis glissa sur le sol jusqu'au phocomèle qui attendait au centre de sa phocomobile complexe et scintillante.

Alors que le satellite survolait la région de Chicago, ses sondes ouvertes comme des ailes recueillirent un appel. Walter Dangerfield entendit dans ses écouteurs la voix faible, lointaine, creuse, qui venait

d'en bas.

« … et voudriez-vous jouer *Mathilda* que nous sommes nombreux à aimer. Et aussi le thème de *Woody Woodpecker*. Et… » Le son s'éteignit et il ne perçut plus que de la friture. Ce n'était sûrement pas un faisceau laser ! songea-t-il avec ironie.

Il prit le micro :

— Eh bien, mes amis, on me réclame *Mathilda*. (Il tendit la main pour interrompre le déroulement d'un magnétophone :) Voici le grand baryton-basse Peter Dawson – c'est aussi le nom d'un excellent whisky écossais – dans *Mathilda*.

Il choisit grâce à sa mémoire bien exercée la bobine appropriée qui, l'instant d'après, tourna sur le plateau.

Tandis que s'élevait la musique, Walt Dangerfield manipulait son matériel récepteur dans l'espoir de capter de nouveau le bref message. Mais au contraire, il surprit un échange radio entre deux unités militaires participant à une opération de police quelque part dans le nord de l'Illinois. Leur conversation animée l'intéressait. Il l'écouta jusqu'à la fin du morceau.

— Bonne chance les baroudeurs ! lança-t-il. Chopez-les, ces incendiaires qui grillent le fric ! Et Dieu vous bénisse tous !

Il gloussa, car si jamais être humain avait été à l'abri des représailles, c'était bien lui. Nul sur la Terre ne pouvait l'atteindre… On l'avait tenté six fois depuis le Cataclysme, mais sans succès.

— Attrapez-moi ces sales types… ou devrais-je plutôt dire ces *braves* types ? (Son récepteur recueillait depuis quelques semaines une quantité de plaintes contre la brutalité des forces armées.) Maintenant, permettez-moi de vous donner un conseil, les gars, dit-il d'un ton égal. Méfiez-vous de leurs vieilles pétoires à écureuils ! C'est tout. (Il se mit à chercher dans la phonothèque la bande enregistrée de *Woody Woodpecker*.) Salut, frères !

Il déclencha la musique. Sous lui le monde était dans les ténèbres, le côté non éclairé tourné vers lui. Il voyait pourtant le liséré clair du jour sur le bord du globe, et bientôt il entrerait de nouveau dans la zone éclairée. Quelques points lumineux ressemblaient à des trous percés dans la matière de la planète qu'il avait abandonnée sept ans auparavant dans un but différent, avec des projets beaucoup plus nobles.

Son satellite n'était pas le seul à tourner autour de la Terre, mais il était le seul où il y eût un être vivant. Tous les autres astronautes avaient péri depuis longtemps. Évidemment, ils n'avaient pas été équipés, comme Lydia et lui, pour subsister dix ans dans un autre monde. Il avait de la chance : outre de la nourriture, de l'eau et de l'air, il disposait d'un million de kilomètres de bandes enregistrées visuelles et sonores pour le distraire. Et maintenant, avec tout ce

matériel, c'était lui qui amusait *les autres*, les quelques survivants de la civilisation qui l'avait bombardé là-haut. Ils avaient saboté le boulot qui consistait à le faire parvenir sur Mars… Heureusement pour eux ! Leur échec leur payait des dividendes extraordinaires depuis lors.

— La, la, la, chantonnait-il dans le micro, utilisant l'émetteur qui aurait dû diffuser sa voix à des millions de kilomètres de distance et non à trois cents. Ce qu'on peut faire avec la minuterie d'une vieille machine à laver-sécheuse ! Ce tuyau nous est communiqué par un dépanneur de la région de Genève ; merci. Georg Schilper… Je sais que tout le monde sera ravi d'entendre cette précieuse information de votre propre bouche.

Il fit passer par l'émetteur l'enregistrement de la voix du dépanneur lui-même. Toute la région des Grands Lacs, aux États-Unis, allait maintenant apprendre la trouvaille de Georg Schilper et sans aucun doute l'appliquer avec sagesse sans perdre de temps. Le monde était avide des connaissances cachées dans de petits coins, çà et là, des connaissances qui – sans Dangerfield – seraient restées confinées à leur point d'origine, peut-être à jamais.

Après cet interlude, il mit en place sa lecture enregistrée de *Servitude Humaine* et se leva de son siège, les membres engourdis.

Une douleur dans la poitrine le tourmentait ; elle lui était venue un jour, au-dessous du sternum et, pour la centième fois, il prit l'un des classeurs de renseignements médicaux pour étudier tout ce qui traitait du cœur. Est-ce que cela me fait l'effet d'une main qui me coupe le souffle ? se demandait-il. Quelqu'un qui appuierait de tout son poids ? D'ailleurs, c'était difficile de se rappeler la sensation de « poids ». Ou est-ce simplement une impression de brûlure ? Et dans ce cas, quand apparaît-elle ? Avant ou après les repas ?

La semaine précédente il était entré en liaison avec un hôpital de Tokyo et avait décrit ses symptômes. Les médecins ne savaient trop que lui dire. Ce qu'il vous faut, avaient-ils répondu, c'est un électrocardiogramme. Mais comment pratiquer sur lui-même un tel test dans sa capsule ? Les médecins japonais devaient vivre dans le passé, ou alors le Japon s'était relevé mieux et plus vite qu'on ne s'en était rendu compte, lui ou les autres !

Étonnant que j'aie survécu si longtemps, songea-t-il soudain. Pourtant cela ne lui semblait pas si long, car son sens de la durée s'était altéré. Et il était très occupé. En ce moment, six de ses magnétophones étaient à l'enregistrement sur six fréquences très utilisées, et avant la fin de la lecture de l'œuvre de Maugham, il faudrait encore qu'il les écoute lui-même. Il n'y trouverait peut-être rien d'intéressant ou peut-être lui apporteraient-ils plusieurs heures d'émission utile. On ne sait jamais. Si seulement j'avais pu employer la diffusion à grande vitesse, songeait-il… mais en bas les appareils de

décodage nécessaires n'existaient plus. Les heures auraient pu se comprimer en autant de secondes et il aurait pu donner tour à tour à chaque région un compte rendu complet. Dans l'état actuel des choses, il devait débiter ce qu'il savait par petits paquets, en se répétant souvent. Il fallait parfois des mois pour lire un seul roman dans ces conditions.

Du moins avait-il réussi à ramener la fréquence d'émission du satellite dans une bande que les gens d'en bas pouvaient recevoir sur une radio courante en modulation d'amplitude. C'était sa grande réussite. Rien que cela avait fait de lui ce qu'il était.

La lecture de Maugham cessa, puis recommença automatiquement depuis le début à l'intention du nouveau secteur de terre que survolait le satellite. Walt Dangerfield ne se dérangea pas et continua de consulter les microfilms médicaux. Je pense que ce sont seulement des contractions du pylore, décida-t-il. Si j'avais des barbituriques… Mais il n'y en avait plus depuis des années. Sa femme les avait entièrement absorbés durant sa dernière crise de dépression… et elle s'était suicidée malgré les barbituriques. Ç'avait été le silence soudain de la station spatiale soviétique qui, assez étrangement, l'avait déprimée. Jusque-là, elle avait cru qu'on réussirait à les atteindre et à les ramener en sûreté à la surface. Les Russes étaient morts de faim – tous les dix – mais personne ne l'avait prévu car ils avaient débité en conscience leurs données scientifiques jusqu'aux heures ultimes.

— La, la, la, murmurait Dangerfield en lisant les informations relatives à la valve du pylore et à ses spasmes. Si vous éprouvez des douleurs, murmura-t-il, après avoir trop bien mangé, prenez ces petites pilules qui vous soulagent de quatre façons différentes… (Il coupa le déroulement de la bande en cours et activa son micro.) Chers auditeurs… Vous rappelez-vous la publicité d'antan ? demanda-t-il au monde enténébré. Avant la guerre… Voyons… Comment était-ce ? Ah ! Fabriquez-vous toujours davantage de bombes H, mais y prenez-vous moins de plaisir ? (Il émit un rire.) La guerre nucléaire vous déprime-t-elle ? Allô, New York, m'entendez-vous ? Je veux que vous tous, à portée de ma voix, les soixante-cinq que vous êtes, vous frottiez une allumette pour que je sache que vous êtes bien là.

Un signal puissant vibra dans son casque.

— Dangerfield, ici le Commandant du Port de New York. Pouvez-vous nous donner une idée de la météo ?

— Oh ! répondit Dangerfield, nous avons du *beau temps* en perspective. Vous pouvez prendre la mer sur vos petits bateaux pour pêcher vos petits poissons radioactifs. Aucun danger.

Une autre voix, plus faible, lui parvint.

— Mr Dangerfield, voudriez-vous s'il vous plaît nous jouer quelques airs d'opéra ? Nous aimerions particulièrement *Que cette*

main est froide, de *La Bohème.*

— Du diable ! Je pourrais vous le chanter moi-même ! dit-il, prenant néanmoins la bobine voulue tout en fredonnant l'air dans le micro.

Rentré à Bolinas, au soir, Eldon Blaine administra une première dose d'antibiotique à son enfant puis attira sa femme à l'écart.

— Écoute, ils ont un dépanneur de première, à West Marin, et ils en ont gardé le secret, à peine à trente kilomètres de nous ! Je pense que nous devrions envoyer une délégation pour l'enlever et le ramener ici. (Il ajouta :) C'est un phoco. Et je voudrais que tu voies la phocomobile qu'il s'est fabriquée ! Aucun des dépanneurs que nous avons eus n'aurait fait quelque chose de moitié aussi bien. (Il remit sa veste de laine pour gagner la porte de la chambre.) Je vais demander au Comité de mettre ma proposition aux voix.

— Mais notre ordonnance contre les anormaux ! protesta Patricia. Et c'est Mrs Wallace la présidente, ce mois-ci. Tu connais ses idées : jamais elle ne permettra que d'autres phocos viennent s'installer ici. On en a déjà quatre et elle passe tout son temps à s'en plaindre.

— Cette ordonnance ne vise que les normaux risquant de tomber à la charge de la communauté, rétorqua Eldon. Je le sais, j'ai participé à sa rédaction. Mais Hoppy Harrington n'est pas une charge. C'est un placement sûr. L'ordonnance ne le vise en rien. Et je suis prêt à tenir tête à Mrs Wallace. J'obtiendrai l'autorisation officielle. J'ai déjà imaginé comment nous procéderons à l'enlèvement. Nous sommes invités à aller dans leur région pour écouter le satellite, ce que nous ferons. Nous irons donc, mais pas seulement pour écouter Dangerfield. Pendant que leur attention sera fixée sur la radio, nous capturerons Hoppy. Nous mettrons sa phocomobile hors d'usage et nous le ramènerons ici. Et ils ne sauront jamais rien. Ni vu ni connu. D'ailleurs, notre force de police nous protégera.

— Moi, j'ai peur des phocos, dit Patricia. Ils ont des pouvoirs spéciaux, surnaturels, tout le monde le sait. C'est sans doute en recourant à la magie qu'il a bâti son véhicule.

Eldon Blaine eut un rire moqueur et reprit :

— Tant mieux ! C'est peut-être ce qu'il nous faut dans la communauté, de la sorcellerie et un dépanneur-magicien ! Je suis pour !

— Je vais près de Gwen, fit Patricia en se tournant vers la partie de la pièce – isolée par un paravent – où la fillette gisait sur sa couchette. Je ne veux pas être mêlée à tout cela. Je trouve que c'est affreux, ce que tu fais.

Eldon Blaine sortit dans la nuit sombre. Il s'engagea sur le chemin qui menait chez les Wallace.

Tandis que les citoyens de West Marin entraient un à un à Foresters' Hall pour s'asseoir, June Raub réglait le condensateur variable de la radio de voiture en douze volts. Elle remarqua que cette fois encore Hoppy Harrington n'était pas venu écouter le satellite. Qu'avait-il dit ? « *Je n'aime pas écouter les malades.* » Curieuse chose à dire, songeait-elle, surtout de sa part. Le haut-parleur émettait de la friture ; puis il y eut quelques aigus émanant du satellite. Dans quelques minutes, la réception serait claire… à moins que les accumulateurs à acide décident une fois encore de les lâcher, comme l'autre jour, pendant un court instant.

Les gens assis en rangées écoutaient déjà attentivement quand les premières paroles de Dangerfield tranchèrent sur les parasites.

— … on dit que le typhus exanthématique a fait son apparition de Washington à la frontière canadienne, disait Dangerfield. Alors n'allez pas par là, mes amis. Si ce compte rendu est exact, c'est très alarmant. Par ailleurs, une nouvelle plus réconfortante nous vient de Portland en Oregon. Deux navires y sont arrivés, en provenance de l'Orient. Bonne nouvelle, n'est-ce pas ? Deux grands cargos, bourrés d'articles manufacturés dans les petites usines de Chine et du Japon, selon ce que j'ai entendu.

L'assemblée attentive s'agita, très intéressée.

— Et voici un tuyau pour les ménagères, fourni par un conseiller alimentaire de Hawaii, reprit Dangerfield, mais sa voix s'éteignit et une fois encore il n'y eut plus que de la friture. June Raub augmenta le volume, sans résultat. Tous les visages manifestaient clairement le désappointement.

Si Hoppy était ici, songeait-elle, il réglerait l'appareil tellement mieux que moi ! Inquiète, elle se tourna pour chercher l'appui de son mari.

— Mauvaises conditions atmosphériques, dit-il, du premier rang où il avait pris place. Il faut être un peu patient.

Mais plusieurs personnes regardaient déjà June avec hostilité, comme si c'était sa faute que le satellite se fût tu. Elle fit un geste d'impuissance.

La porte s'ouvrit, livrant passage à trois hommes qui s'avancèrent gauchement. Deux d'entre eux lui étaient inconnus, mais le troisième était l'homme aux lunettes. Mal à l'aise, ils cherchaient du regard où s'asseoir tandis que tous les gens présents s'étaient retournés pour les observer.

— Qui êtes-vous donc, messieurs ? leur demanda Mr Spaulding, qui dirigeait la grange aux provisions. Quelqu'un vous a-t-il permis d'entrer ici ?

June Raub intervint :

— C'est moi qui ai invité cette délégation de Bolinas à faire le déplacement pour venir écouter avec nous. Leur récepteur ne fonctionne plus.

— Chut ! firent plusieurs voix, car de nouveau on entendait le satellite.

— … de toute façon, disait Dangerfield, je souffre surtout après avoir dormi et avant de manger. Cela semble disparaître pendant que je mange, ce qui me fait croire à un ulcère plutôt qu'à un trouble cardiaque. Par conséquent, s'il y a des médecins à l'écoute et s'ils ont accès à un émetteur, peut-être voudront-ils me lancer un appel et me communiquer leur opinion. Je peux leur fournir davantage de renseignements si cela doit les aider.

June Raub était plongée dans la stupeur en écoutant l'homme du satellite décrire avec force détails les symptômes qu'il éprouvait. Était-ce cela que Hoppy voulait dire ? Dangerfield était devenu hypocondriaque sans que personne ne s'aperçoive du changement, sauf Hoppy dont les sens étaient particulièrement aiguisés. Elle frissonna. Ce pauvre homme, là-haut, condamné à tourner sans cesse autour de la Terre jusqu'à ce qu'enfin, comme les Russes, il meure faute de nourriture ou d'air.

Et que deviendrons-nous alors ? se demanda-t-elle, sans Dangerfield… Comment continuer à vivre ?

8

Orion Stroud, Président du Conseil d'Administration de l'école de West Marin, remonta la flamme de la lanterne à essence Coleman de façon à bien éclairer la salle réservée de l'école et à mettre en pleine lumière le nouveau maître, pour les quatre autres membres.

— Je vais lui poser quelques questions, dit Stroud à ses collègues. D'abord, je vous le présente : Mr Barnes. Il vient de l'Oregon. Il se dit spécialisé dans les sciences et dans les comestibles naturels. C'est bien cela, Mr Barnes ?

Le nouvel instituteur, un homme de petite taille à l'air jeune, vêtu d'une chemise kaki et d'un pantalon de travail, s'éclaircit la gorge d'une toux nerveuse et répondit :

— Oui, je connais bien la chimie, les plantes et les animaux. Surtout ce qui se trouve dans les bois, par exemple les baies et les champignons.

— Nous avons de la malchance avec les champignons depuis quelque temps, dit Mrs Tallman, une dame d'âge mûr, déjà membre du Conseil dans les jours anciens avant le Cataclysme. Nous avions plutôt tendance à les laisser de côté. Mais nous avons perdu plusieurs personnes, qu'elles aient été trop gourmandes ou négligentes ou simplement ignorantes.

— Mais Mr Barnes n'est pas un ignorant, déclara Stroud. Il est allé à l'université de Davis et on lui a enseigné à distinguer les champignons vénéneux des autres. Il ne se vante pas et il ne procède pas au hasard, n'est-ce pas, Mr Barnes ?

Il regarda l'instituteur pour obtenir confirmation.

— Il existe des espèces nutritives sur lesquelles il n'y a pas à se tromper, dit Barnes. J'ai inspecté les champs et les bois de votre région et j'ai relevé quelques échantillons remarquables. Cela vous permettra d'améliorer votre régime sans courir de risques. Je connais même leurs noms en latin.

Le Conseil s'agita en murmurant. Cela les impressionne, constata Stroud, ce coup du latin.

— Pourquoi avez-vous quitté l'Oregon ? demanda sans ambages le Principal, George Keller.

Le nouveau maître lui fit face.

— La politique.

— La vôtre ou la leur ?

— La leur. Moi, je n'en ai pas. J'enseigne aux enfants à fabriquer de l'encre et du savon et à couper la queue des agneaux même si ceux-ci sont presque adultes. De plus, j'ai mes livres personnels. (Il en prit un dans le petit tas posé près de lui, pour montrer au Conseil qu'ils

étaient en bon état :) Et je vais vous dire autre chose : vous avez dans cette partie de la Californie les moyens de faire du papier. Le saviez-vous ?

Mrs Tallman répondit :

— Nous le savions, Mr Barnes, mais nous ignorions comment nous y prendre. C'est une affaire d'écorces d'arbres, n'est-ce pas ?

Une expression de mystère, de dissimulation, apparut sur le visage de l'instituteur. Stroud savait que Mrs Tallman avait raison, mais le maître ne voulait pas qu'elle en apprenne davantage. Il tenait à garder ses connaissances pour lui seul tant que les administrateurs ne l'avaient pas embauché. Ses connaissances n'étaient pas encore disponibles ; il ne donnait rien pour rien. Ce qui bien sûr était normal. Stroud l'admettait et en avait d'autant plus de respect pour Barnes. Il fallait être idiot pour donner en toute gratuité.

Pour la première fois, le membre le plus récent du Conseil, Miss Costigan, prit la parole.

— Je… j'ai moi-même quelques notions sur les champignons, Mr Barnes. Quelle est la première chose à faire pour s'assurer qu'il ne s'agit pas d'une amanite mortelle ?

Elle scrutait l'instituteur, visiblement résolue à extraire de lui des données concrètes.

— La coupe de la mort, répliqua Mr Barnes. La volve qui se trouve en bas du pied. Les amanites l'ont, la plupart des autres espèces, non. Et le voile universel. Et généralement les amanites mortelles ont des spores blanches… et naturellement des lamelles blanches.

Il sourit à Miss Costigan qui lui rendit son sourire.

Mrs Tallman examinait la pile de bouquins du nouveau maître.

— Je vois que vous avez *Les Types Psychologiques* de Carl Jung. La psychologie fait-elle partie de votre bagage ? Ce serait splendide d'avoir dans notre école un maître qui non seulement connaisse les champignons comestibles, mais qui soit en outre une autorité sur Freud et Jung.

— Ces choses sont totalement sans valeur, dit Stroud d'un ton irrité. Il nous faut de la science utile et non du vent académique. (Il avait l'impression qu'on l'avait trompé. Mr Barnes ne lui avait pas parlé de cela, de son intérêt pour la théorie pure.) Ce n'est pas avec la psychologie qu'on fait les fosses septiques !

— Je pense que nous sommes prêts à passer au vote, intervint Miss Costigan. Pour ma part, je suis en faveur de l'admission de Mr Barnes, du moins à titre provisoire. Quelqu'un est-il d'avis opposé ?

Mrs Tallman s'adressa à Mr Barnes :

— Nous avons tué notre précédent instituteur, vous savez. C'est pourquoi il nous en faut un autre. C'est pourquoi nous avons envoyé

Mr Stroud faire des recherches tout le long de la Côte, jusqu'à ce qu'il vous ait découvert.

Le visage impassible, Mr Barnes opina.

— Je le savais. Mais cela ne me fait pas peur.

— Il s'appelait Mr Austurias et il était très fort lui aussi en matière de champignons, poursuivit Mrs Tallman. Bien qu'il ne les ait jamais cueillis que pour son usage personnel. Il ne nous a jamais rien enseigné à leur sujet et nous comprenions ses raisons. Ce n'est pas pour cela que nous avons décidé de le supprimer. Nous l'avons tué parce qu'il nous avait menti. Comprenez : le véritable motif de sa venue ici n'avait rien à voir avec l'enseignement. Il recherchait un nommé Jack Tree, qui se trouvait vivre dans cette région. Notre Mrs Keller, membre respecté de la communauté et épouse de notre Principal, George Keller, est une amie dévouée de Mr Tree, aussi nous a-t-elle informés de la situation. Naturellement, nous avons agi officiellement, selon la loi, par l'intermédiaire de notre chef de la police, Mr Earl Colvig.

— Je vois, fit sèchement Mr Barnes, qui écoutait sans jamais interrompre.

Orion Stroud éleva la voix.

— Le jury qui l'a condamné et exécuté se composait de moi-même, de Cas Stone, le plus grand propriétaire terrien de West Marin, de Mrs Tallman et de Mrs June Raub. Je dis *exécuté*, mais vous comprenez que l'acte même… quand on l'a abattu, la fusillade proprement dite, a été le fait d'Earl. C'était le travail d'Earl, une fois que le jury officiel de West Marin avait prononcé sa sentence.

Il examina le nouveau.

— Cela me paraît tout à fait régulier et légal, dit Mr Barnes. Précisément ce que j'apprécie ! Et… (Il leur sourit.) Je vous ferai partager mes connaissances en matière de champignons. Je ne les garderai pas pour moi comme feu Mr Austurias.

Ils acquiescèrent tous ; cela leur plaisait. L'atmosphère de la pièce se détendit, des murmures s'élevèrent. On alluma une cigarette – une des Gold Label Special d'Andrew Gill – dont le riche arôme se répandit dans la salle, les réjouissant et les inclinant à la bienveillance entre eux comme envers le nouvel instituteur.

En voyant la cigarette, Mr Barnes eut une expression étrange. Ce fut d'une voix rauque qu'il demanda :

— Vous avez du *tabac* ici ? Au bout de sept ans ?

Il n'y croyait visiblement pas.

Avec un sourire amusé, Mrs Tallman lui répondit :

— Nous n'avons pas de tabac, d'ailleurs personne n'en a. Mais nous avons un expert en tabac. Il nous fabrique ces Gold Label Special à partir d'herbes et de légumes vieillis dont la nature reste, à juste

titre, son secret personnel.

— Combien coûtent-elles ? s'enquit Barnes.

— En monnaie-papier de l'État de Californie, dit Orion Stroud, environ cent dollars la pièce. En monnaie d'argent d'avant-guerre, cinq cents chacune.

— J'ai une pièce de cinq cents, dit Barnes en fouillant d'une main tremblante dans la poche de sa veste.

Il tripota un instant, puis tira la pièce qu'il tendit au fumeur, George Keller, confortablement renversé dans son fauteuil, les jambes croisées.

— Désolé, mais je ne tiens pas à en vendre, dit George. Vous feriez mieux de vous adresser directement à Mr Gill. Vous le trouverez dans la journée à sa boutique. C'est ici, à Point Reyes Station, mais il lui arrive bien sûr de faire des tournées. Il a un minibus Volkswagen à traction hippomobile !

— J'en prends bonne note, dit Barnes en remettant la pièce dans sa poche, avec le plus grand soin.

— Avez-vous l'intention d'embarquer sur le ferry ? s'enquit le préposé de Portland. Sinon, j'aimerais bien que vous déplaciez votre véhicule, parce qu'il obstrue le passage.

— D'accord, fit Stuart McConchie.

Il remonta dans sa voiture et frappa légèrement, du flot de rênes, son cheval, Édouard Prince de Galles, qui se mit à tirer. La Pontiac 1975 privée de moteur franchit la barrière pour s'engager sur le quai.

Des deux côtés s'étalaient les flots bleus de la Baie et Stuart observa à travers le pare-brise une mouette qui piquait pour cueillir quelque chose de comestible entre les piliers. Il y avait aussi des cannes à pêche, des hommes qui se procuraient leur repas du soir. Plusieurs d'entre eux portaient des restes d'uniformes de l'armée. Des anciens combattants qui vivaient peut-être sous le quai, parmi les pilotis. Stuart avança.

Si seulement il avait eu les moyens de téléphoner à San Francisco. Mais le câble sous-marin était de nouveau coupé et les lignes devaient contourner la péninsule en passant par San Jose et une fois la communication établie avec San Francisco, il lui en coûterait cinq dollars en monnaie d'argent. Hors de question, sauf pour les très riches, bien entendu. Il lui fallait attendre deux heures le départ du ferry… mais supporterait-il une aussi longue attente ?

Il s'occupait de quelque chose d'important.

Il avait entendu des rumeurs selon lesquelles un énorme engin téléguidé soviétique avait été découvert, un qui n'avait pas explosé. Il était enfoncé dans le sol près de Belmont et avait été découvert par un

paysan qui labourait. Ce dernier revendait l'engin en pièces détachées. On en comptait déjà des milliers rien que pour le système de guidage. Le paysan exigeait un *cent* par pièce au choix du client. Et Stuart avait besoin de beaucoup de pièces pour ce qu'il faisait. Comme des tas d'autres gens, malheureusement. Alors les premiers arrivés étaient les premiers servis. Faute de traverser bientôt la Baie jusqu'à Belmont, il serait trop tard. Il ne resterait plus une seule pièce d'électronique pour lui.

Il vendait de petits pièges électroniques (qu'un autre homme fabriquait). Les animaux nuisibles avaient subi des mutations et ils étaient maintenant en mesure d'éviter ou de désamorcer les pièges habituels, si compliqués qu'ils fussent. Les chats, notamment, étaient devenus différents et Mr Hardy avait construit un piège à chats, de qualité supérieure, encore plus efficace que ses pièges à rats et à chiens.

Certains soutenaient l'hypothèse qu'au cours des années d'après-guerre les chats avaient acquis un langage. La nuit, les gens les entendaient miauler entre eux dans le noir, par successions de sons rauques qui ne ressemblaient en rien aux bruits qu'ils faisaient avant. Et les chats s'unissaient par petites bandes pour – c'était une certitude – recueillir de la nourriture en prévision des temps à venir. C'étaient ces réserves d'aliments soigneusement emmagasinés et astucieusement cachés qui avaient d'abord alerté les populations, beaucoup plus que les nouveaux sons. Mais de toute façon les chats étaient dangereux, de même que les rats et les chiens. Ils tuaient et dévoraient de petits enfants chaque fois qu'ils en avaient envie… du moins à ce que l'on racontait. Naturellement, chaque fois que cela était possible, on attrapait aussi toutes ces bêtes et on les mangeait. Les chiens en particulier était jugés délicieux, une fois farcis de riz. Le petit hebdomadaire *La Tribune* de Berkeley donnait des recettes de soupe de chien, de pot-au-feu de chien, et même de pâté de chien.

L'évocation du pâté de chien rappela à Stuart que son estomac criait famine. Il lui semblait qu'il n'avait jamais cessé d'avoir faim depuis la première bombe. Son dernier repas digne de ce nom avait été son déjeuner chez Fred, le jour où il avait eu droit au numéro truqué de voyance du phoco. Et qu'était-il donc devenu, le petit phoco ? se demanda-t-il soudain. Il n'y avait plus songé depuis des années.

Bien sûr, à présent, on en rencontrait beaucoup, des phocomèles, et presque tous sur leurs phocomobiles, exactement comme Hoppy autrefois, installés en plein milieu de leur petit univers, comme des dieux sans bras ni jambes. Leur vue répugnait toujours à Stuart, mais il y avait maintenant tant de spectacles répugnants… Ce n'en était qu'un parmi tant d'autres. Ce qui le choquait le plus, concluait-il,

c'était la vue de symbiotes déambulant dans les rues, plusieurs personnes fondues ensemble par un point quelconque de leur anatomie et partageant leurs organes. C'était une sorte de perfectionnement à la Bluthgeld des antiques frères ou sœurs siamois… mais à présent cela ne se bornait plus à deux individus. Il en avait vu jusqu'à six ainsi unis. Et ces fusions étaient effectuées non pas dans la matrice, mais peu après. Cela sauvait la vie des êtres imparfaits, de ceux qui naissaient dépourvus de certains organes essentiels et auxquels il fallait une liaison symbiotique pour survivre. Maintenant, un même pancréas servait à plusieurs personnes… Triomphe de la biologie ! Mais, de l'avis de Stuart, on aurait dû tout simplement laisser mourir les incomplets.

À la surface de la Baie, sur sa droite, un ancien combattant amputé des deux jambes se propulsait sur un radeau en direction de ce qui était sûrement une épave de navire. On voyait de nombreuses lignes sur la coque ; elles appartenaient au vétéran qui allait les inspecter. En suivant des yeux le radeau, Stuart se demandait s'il serait assez solide pour le conduire sur la rive de San Francisco. Stuart était en mesure d'offrir à l'homme un demi-dollar pour l'aller simple. Pourquoi pas ? Il descendit de son véhicule et s'avança jusqu'au bord de l'eau.

— Hé ! hurla-t-il. Venez voir !

Il prit dans sa poche un *cent* qu'il jeta sur le quai. Le vétéran vit la pièce et l'entendit. Il fit immédiatement demi-tour et revint en ramant à toute vitesse, le visage ruisselant de transpiration. Il sourit à Stuart et mit la main à l'oreille.

— C'est pour du poisson ? cria-t-il. Je n'en ai pas encore attrapé un aujourd'hui, mais peut-être plus tard ? Ou un petit requin ferait-il votre affaire ? Garanti sans danger.

Il montra le vieux compteur Geiger noué à sa taille par une corde… de peur qu'il tombe à la mer ou qu'on le lui vole, pensa Stuart.

— Non, répondit-il en s'accroupissant au bord du quai. Je veux aller à San Francisco. Je vous paie 25 *cents* pour l'aller.

— Mais cela me forcerait à abandonner mes lignes, protesta le vétéran dont le sourire s'effaça. Il faut que je les ramasse toutes, autrement on me les barbotera pendant mon absence.

— Trente-cinq *cents*, offrit Stuart.

Ils se mirent finalement d'accord pour quarante *cents*. Stuart entrava au cadenas les jambes d'Édouard Prince de Galles pour qu'on ne le lui vole pas, et se trouva bientôt à danser sur les eaux, à bord du radeau que le vétéran dirigeait sur San Francisco.

— Dans quelle partie travaillez-vous ? lui demanda l'ancien combattant. Vous n'êtes pas percepteur, non ? (Il l'examinait

calmement.) Écoutez, l'ami, reprit-il. J'avais un rat familier qui vivait sous les pilotis avec moi. Il était malin. Il jouait de la flûte. Je ne vous raconte pas de blagues. C'est la vérité. Je lui avais fabriqué une petite flûte en bois, et il en jouait avec le nez ! C'était une flûte nasale asiatique comme ils en ont aux Indes. Eh bien, l'autre jour il s'est fait écraser. J'ai tout vu. Je n'ai pas pu le rattraper ni rien. Il a traversé le quai pour ramasser quelque chose, peut-être un bout de tissu… il avait un lit que je lui avais fait mais il a – ou plutôt il avait – toujours froid parce que cette espèce, pendant la mutation, a perdu tout son pelage.

— J'en ai vu de cette espèce, dit Stuart, qui songeait que ces rats bruns sans poils évitaient même les pièges électroniques de Mr Hardy. En fait, je crois ce que vous me racontez, reprit-il. Je connais assez bien les rats. Mais ce n'est rien par comparaison avec ces chats rayés gris et brun. Je parie qu'il a fallu que vous lui façonniez sa flûte… Il en était lui-même incapable.

— Exact, mais c'était un artiste. Dommage que vous ne l'ayez pas entendu jouer. Cela attirait toute une foule, le soir, quand j'avais fini de pêcher. J'ai essayé de lui enseigner le *Chaconne en ré* de Bach.

— Une fois, j'ai attrapé un de ces chats, reprit Stuart. Je l'ai gardé un mois, puis il s'est échappé. Il faisait de petits objets pointus avec les couvercles de boîtes en fer. Il les courbait je ne sais trop comment. Je ne l'ai jamais vu à l'œuvre, mais je vous assure que c'étaient des trucs rudement dangereux.

Tout en ramant, le vétéran s'enquit :

— Comment cela se passe-t-il de nos jours au sud de San Francisco ? Je ne peux pas me balader sur terre. (Il montra la partie inférieure de son corps.) Je reste sur le radeau. Il y a une petite trappe pour faire mes besoins. Il faudrait que je trouve un phoco mort quelque part pour prendre son chariot. On appelle ça des phocomobiles.

— J'ai connu le premier phoco, avant la guerre, dit Stuart. Il était intelligent. Il réparait n'importe quoi. (Il alluma une cigarette en imitation tabac, et le vétéran ouvrit la bouche d'envie.)

— Au sud de San Francisco, comme vous le savez, c'est tout plat. Alors le pays a été durement touché, plus rien que des terres à cultiver maintenant. Personne n'y a jamais rien reconstruit et comme c'étaient surtout des maisons sur de petits lotissements, il n'y a même pas de bons sous-sols, ou très peu. Ils y cultivent des pois, du maïs et des haricots. Ce que je vais voir, moi, c'est une grande fusée qu'un cultivateur vient de trouver. J'ai besoin de relais et de lampes, ainsi que d'autres pièces d'électronique pour les pièges de Mr Hardy. (Il marqua un temps.) Vous devriez avoir un piège Hardy.

— Pourquoi ? Je vis de poisson, et pourquoi voudriez-vous que je déteste les rats ? Je les aime bien, au contraire.

— Je les aime bien aussi, mais il faut avoir le sens pratique, penser à l'avenir. Un jour l'Amérique risque d'être envahie par les rats si nous ne sommes pas vigilants. C'est un devoir envers le pays d'attraper et de tuer les rats, surtout les plus intelligents qui deviendraient leurs chefs naturels.

Le vétéran lui lança un regard noir :

— Boniments de commis voyageur, voilà tout !

— Je parle franchement.

— C'est tout juste ce qui me débecte chez les représentants : ils finissent par croire à leurs propres bobards. Vous savez bien que le mieux que puissent faire les rats, même après un million d'années d'évolution, c'est de devenir des serviteurs utiles pour les humains. Ils pourraient peut-être porter les messages et effectuer de petits travaux. Mais pour être dangereux… (Il secoua la tête.) Combien coûtent vos pièges ?

— Dix dollars en argent. On n'accepte pas la monnaie-papier. Mr Hardy est un vieil homme, et vous savez bien comment sont les vieux. Le papier-monnaie, pour eux, ce n'est pas de l'argent, ajouta Stuart en riant.

— Laissez-moi vous raconter l'histoire d'un rat que j'ai vu une fois accomplir un acte d'héroïsme, commença le vétéran, mais Stuart le coupa.

— J'ai mes opinions. Inutile d'en discuter.

Ils restèrent silencieux tous les deux. Stuart admirait la Baie dans tous les sens. L'ancien combattant ramait. La journée était belle et tandis qu'ils se balançaient en direction de San Francisco, Stuart songeait aux pièces d'électronique qu'il rapporterait peut-être à Mr Hardy, dans l'usine de San Pablo Avenue, près des ruines de ce qu'était autrefois la partie ouest de l'université de Californie.

— Qu'est-ce que c'est que cette cigarette ? demanda bientôt le vétéran.

— Ça !

Stuart examina son mégot qu'il était sur le point d'éteindre pour le mettre dans la boîte métallique qui ne le quittait pas. La boîte était pleine de mégots qui redeviendraient des cigarettes entières par les soins de Tom Frandi, le spécialiste local, à South Berkeley.

— Celle-ci est importée, dit-il. Du comté de Marin.

C'est une Gold Label Special fabriquée par… (Il s'interrompit pour donner du poids à ce qu'il disait.) Je pense que ce n'est pas la peine de vous le dire… ?

— Par Andrew Gill ! devina le vétéran. Dites, j'aimerais vous en acheter une entière. Je vous en offre dix *cents*.

— Elles en valent quinze la pièce. Il faut qu'elles fassent le tour par Black Point et Sear Point, puis par la Route de Lucas Valley, au-

delà de Nicasio.

— J'en ai fumé une, de ces spéciales d'Andrew Gill, reprit l'ancien combattant. Elle était tombée de la poche d'un type qui descendait du ferry. Je l'ai repêchée dans l'eau et je l'ai séchée.

Tout à coup, Stuart lui tendit le mégot.

— Non ? Pour moi ? fit le vétéran sans le regarder.

Il se mit à ramer plus vite, remuant les lèvres et clignant les paupières.

— J'en ai d'autres, dit Stuart.

— Et je vais vous dire ce que vous avez en plus, monsieur ! Vous êtes vraiment humain, monsieur, et ça, c'est rare de nos jours. Très rare.

Stuart acquiesça. Il sentait la profonde vérité de ce qu'affirmait l'amputé.

Bonny frappa à la porte de la petite cabane en bois et appela :

— Jack ? Vous êtes là ? (Elle secoua la poignée. Le battant n'était pas fermé à clé. Elle se tourna vers Mr Barnes :) Il est probablement dehors avec son troupeau. C'est la saison où les agneaux naissent et il a pas mal de difficultés. D'une part il y a des tas de phénomènes qui sont mis bas, et par ailleurs une quantité de petits ne peuvent sortir sans aide.

— Combien a-t-il de moutons ? s'enquit Barnes.

— Trois cents. Ils vivent dans les canyons à l'état sauvage, alors il est impossible d'en faire le compte exact. Vous n'avez tout de même pas peur des béliers, j'espère ?

— Non.

— Alors on va marcher un peu.

— Et c'est lui que l'ancien instituteur voulait tuer, dit Barnes alors qu'ils traversaient un champ tondu par les moutons pour gagner un petit escarpement couvert de sapins et de buissons.

Il remarqua que de nombreux arbustes avaient été broutés. Des branches dénudées indiquaient que bon nombre des moutons de Mr Tree étaient dans le voisinage.

— Oui, répondit la femme, qui avançait à grands pas, les mains aux poches. Mais je ne sais pas pourquoi. Jack n'est… qu'un éleveur de moutons. Je sais qu'il est illégal d'élever des moutons sur des terres arables… mais comme vous le voyez, il n'y aurait pas grand-chose à labourer dans ce secteur. Presque uniquement des ravins. Peut-être Mr Austurias était-il jaloux.

Mr Barnes songeait : je ne la crois pas. Mais cela ne l'intéressait que médiocrement. En tout cas, il était décidé à ne pas commettre la même erreur que son prédécesseur, quel que fût ce Mr Tree. Pour Barnes, c'était un être qui s'était incorporé au paysage, qui n'avait plus

tous ses moyens, qui n'était plus tout à fait humain. Il ne s'en faisait pas une image rassurante.

— Je suis navré que Mr Gill n'ait pas pu nous accompagner, dit-il. (Il n'avait pas encore rencontré le fameux expert en tabac dont il avait déjà entendu parler avant de venir à West Marin.) Vous m'avez bien dit que vous avez un groupe musical ? Que vous jouez de divers instruments ?

Cela lui avait paru attrayant parce qu'il avait en un temps joué du violoncelle.

— Nous avons deux flûtistes, dit Bonny. Andrew Gill et Jack Tree. Moi, je tiens le piano. Nous jouons des compositeurs anciens comme Henry Purcell et Johann Pachelbel. Le Dr Stockstill se joint de temps en temps à nous, mais… (Elle s'interrompit, le sourcil froncé.) Il est si occupé ! Trop de bourgs à visiter. Il est vraiment trop épuisé, le soir.

— N'importe qui peut-il entrer dans le groupe ? demanda Barnes, avec un certain espoir.

— De quoi jouez-vous ? Je vous avertis que nous sommes sévèrement classiques. Ce n'est pas un simple amusement d'amateurs. George, Jack et moi nous jouions déjà avant le Cataclysme. Nous avons commencé… il y a neuf ans. Gill est venu après la catastrophe.

Elle sourit et Barnes constata qu'elle avait de bien jolies dents. Une quantité énorme de gens souffraient du manque de vitamines, des maux causés par la radioactivité et ils avaient perdu leurs dents, leurs gencives s'étaient ramollies. Il cachait de son mieux ses propres dents car elles étaient en mauvais état.

— J'ai joué autrefois du violoncelle, dit-il, sachant très bien que cela ne lui servirait plus de rien parce que – très simplement – il n'y avait plus de violoncelle nulle part. Si seulement il avait joué d'un cuivre ou d'un autre instrument métallique…

— Dommage, fit Bonny.

— Vous n'avez pas du tout d'instruments à cordes dans la région ?

Il était persuadé qu'en cas de nécessité il apprendrait bien à jouer de l'alto, par exemple. Il s'en ferait même une joie si c'était le moyen de se joindre à leur groupe.

— Pas un seul, confirma Bonny.

Un mouton apparut devant eux, un Suffolk à face noire. Il les regarda, pivota en bondissant et s'enfuit.

C'était une brebis, constata alors Barnes, une belle bête, beaucoup de viande et une laine superbe. Il se demanda si on l'avait jamais tondue.

Il avait l'eau à la bouche. Il n'avait pas mangé d'agneau depuis des années.

— Les abat-il ou n'est-ce que la laine ? demanda-t-il à Bonny.

— Pour la laine. Il a une phobie de l'abattage. Il s'y refuse quoi

qu'on lui offre. Les gens lui volent de temps en temps une bête, bien sûr… et si vous désirez de l'agneau, c'est la seule façon de vous en procurer. Mais je vous avertis tout de suite : son troupeau est bien gardé.

Elle pointa l'index et Barnes vit un chien qui les observait du sommet d'une colline. Il reconnut aussitôt une mutation extrême, et utile, celle-là. La tête du chien exprimait l'intelligence. Mais sous une forme nouvelle.

— Je n'approcherai pas de ses moutons, dit Barnes. Il ne va pas nous attaquer ? Il vous reconnaît ?

— C'est pour cela que je vous ai accompagné. À cause du chien. Jack n'a que celui-là, mais c'est assez.

Le chien trottait maintenant dans leur direction.

En un temps ses ancêtres avaient dû appartenir à la famille bien connue des bergers allemands, gris ou noirs. Il reconnaissait les oreilles et le museau. Pour le moment, il attendait, un peu tendu, tandis que l'animal approchait. Naturellement Barnes avait en poche un couteau qui l'avait souvent protégé, mais dans le cas présent… cela n'aurait servi à rien. Il se tenait donc tout près de la femme qui avançait sans s'émouvoir.

— Bonjour, dit-elle au chien.

L'animal s'arrêta devant eux, ouvrit la gueule et grogna. Le son hideux qui en résulta fit frissonner Barnes. On eût dit un paralytique humain, une personne infirme qui eût tenté de faire fonctionner des cordes vocales inopérantes. Dans ce grognement il distingua – ou crut distinguer – un mot ou deux, mais il n'en était pas sûr. Cependant Bonny parut comprendre.

— Gentil, Terry, dit-elle. Merci, gentil Terry. (Le chien remua la queue. Elle se tourna vers Barnes :) Nous trouverons son maître à cinq cents mètres d'ici, par le sentier.

Elle repartit.

— Que disait le chien ? s'enquit-il quand ils furent hors de portée d'écoute de l'animal.

Bonny éclata de rire et il en fut irrité.

— Mon Dieu, dit-elle, il fait une évolution ascendante d'un million d'années… l'un des plus grands miracles de l'évolution animale… et vous ne comprenez pas ce qu'il dit ! (Elle s'essuya les yeux.) Pardonnez-moi, mais c'est vraiment trop drôle. Je suis heureuse que vous ne m'ayez pas demandé cela alors qu'il pouvait entendre.

— Cela ne m'impressionne pas, affirma-t-il, sur la défensive. Cela ne m'impressionne même pas du tout. Vous êtes restée perdue dans ce coin de campagne et cela vous paraît énorme, mais j'ai longé la Côte dans les deux sens et j'ai vu des choses qui vous feraient… (Un silence.) Ce chien, ce n'est rien. Rien par comparaison, bien qu'en soi

j'admette que ce soit une prouesse.

Bonny lui prit le bras, sans cesser de rire.

— Oui, vous arrivez du dehors, du grand dehors. Vous avez tout vu. Vous avez raison. Qu'avez-vous vu, Barnes ? Vous savez, mon mari est votre patron et Orion Stroud est le sien. Pourquoi êtes-vous venu ici ? Est-ce si perdu ? Si rustique ? Je pense pour ma part que c'est un bon endroit pour y vivre ; nous avons une communauté stable. Mais, comme vous le dites, nous n'avons que peu de merveilles. Nous n'avons pas les miracles et les monstres des grandes villes où la radioactivité a été plus forte. Sauf que nous avons Hoppy.

— Hoppy ! Les phocos, il y en a treize à la douzaine. On en voit partout maintenant.

— Pourtant c'est ici que vous avez pris un emploi, observa Bonny, en l'examinant.

— Je vous l'ai expliqué. J'ai eu des difficultés d'ordre politique avec des tyranneaux locaux qui se prennent pour les rois de leurs minuscules domaines.

Bonny reprit pensivement :

— Mr Austurias s'intéressait aussi aux affaires politiques. Et à la psychologie, tout comme vous. (Elle continuait à le scruter tout en marchant :) Il n'était pas attirant, alors que vous l'êtes. Il avait une petite tête ronde comme une pomme. Ses jambes flageolaient quand il courait. Il aurait dû s'abstenir de courir. (Elle ne riait plus.) Il cuisinait de remarquables ragoûts de champignons, coprins chevelus et girolles… Il les connaissait tous. M'inviterez-vous à un dîner de champignons ? Cela fait trop longtemps… Nous avons bien cherché à en ramasser nous-mêmes, mais comme vous l'a dit Mrs Tallman, cela ne nous a pas réussi. Nous avons été malades.

— Vous êtes déjà mon invitée, répondit-il.

— Me trouvez-vous à votre goût ? lui demanda-t-elle.

Ahuri, il marmonna :

— Bien sûr. (Il se raccrocha à son bras comme si elle l'eût guidé dans le noir.) Pourquoi me demandez-vous cela ? s'enquit-il avec prudence en même temps qu'il éprouvait une émotion croissante et plus profonde dont il n'arrivait pas à définir la nature.

C'était nouveau pour lui. Cela ressemblait à de l'excitation et pourtant cela présentait un certain aspect froid, rationnel. Alors peut-être n'était-ce pas du tout une émotion, plutôt une sorte de prise de conscience, une forme aiguë d'intuition de lui-même et du paysage, de toutes choses visibles autour de lui… Cela paraissait assumer toutes les apparences de la réalité et Bonny plus particulièrement en était le centre.

En un éclair il comprit – sans avoir la moindre donnée matérielle – que Bonny Keller avait eu une liaison avec quelqu'un,

avec Gill, l'expert en tabac, ou avec ce Mr Tree, ou avec Orion Stroud. De toute façon, c'était terminé, ou proche de sa fin, et elle cherchait un remplaçant. Elle cherchait d'une manière instinctive et pratique, et non pas comme une écolière romanesque avec des étoiles plein les yeux. Il ne faisait donc aucun doute qu'elle ait eu pas mal d'aventures. Elle y paraissait experte, habile à sonder les hommes pour voir s'ils feraient l'affaire.

Et moi, songeait-il, je me demande si je ferais l'affaire ? N'est-ce pas dangereux ? Mon Dieu ! Son mari est le Principal de l'école, mon patron, comme elle me l'a rappelé.

Mais peut-être aussi se faisait-il des idées, car il était fort peu vraisemblable que cette femme désirable, une des notables de la communauté, qui le connaissait à peine, le choisît ainsi… D'ailleurs, elle ne l'avait pas encore élu, elle procédait seulement à une enquête préliminaire. On le mettait à l'épreuve, mais il n'avait pas encore réussi. Sa fierté commença à remonter en surface sous la forme d'une véritable émotion qui nuançait sa pénétration froide et rationnelle de l'instant précédent. Instantanément, la réaction d'orgueil se faisait sentir. Il était soudain résolu à triompher, à être choisi, quel qu'en soit le risque. Et il n'éprouvait envers elle ni amour ni simple désir, il était encore beaucoup trop tôt pour cela. Tout ce qui était en jeu, c'était sa fierté, sa volonté de n'être pas dédaigné.

Étrange, se disait-il, surpris de ses propres réactions, de la simplicité de la situation. Son esprit fonctionnait comme les formes de vie élémentaires, au niveau de l'étoile de mer, par exemple. Il avait quelques réactions instinctives, rien de plus.

— Voyons, dit-il, où est ce Mr Tree ? (Il la précédait maintenant, scrutant le pays, se concentrant sur la crête garnie d'arbres et de fleurs. Il aperçut un champignon dans un creux et se précipita.) Regardez ! Un poulet-des-bois ! On les appelle ainsi. Délicieux. Et on n'en voit pas souvent.

Bonny Keller s'approcha et se baissa. Elle découvrit brièvement ses genoux nus et blancs en s'asseyant dans l'herbe près du champignon.

— Allez-vous le cueillir pour l'emporter comme un trophée ? demanda-t-elle.

— Je l'emporterai, mais pas comme trophée. Plutôt pour le coller dans la poêle avec un morceau de graisse de bœuf.

Les beaux yeux foncés de Bonny posèrent sur lui un regard pesant. Elle lissait ses cheveux en arrière, elle paraissait sur le point de parler. Mais elle se taisait. Il finit par se sentir mal à l'aise. Elle attendait apparemment une initiative de sa part et il lui vint à l'esprit – c'était glaçant – qu'il n'était pas seulement censé dire quelque chose, mais bien *agir*.

Ils s'entre-regardaient fixement et Bonny elle aussi semblait apeurée, maintenant, comme si elle eût éprouvé les mêmes sentiments que lui. Chacun d'eux attendait que l'autre fasse le premier mouvement. Il eut soudain la notion que s'il tentait de la toucher elle le giflerait ou se sauverait… ce qui aurait des suites fâcheuses. Elle pouvait bien… Seigneur ! Ils avaient tué l'instituteur précédent. Ce rappel prenait un sens écrasant. *Était-ce donc cela ?* Avait-elle eu une liaison avec Austurias et avait-il voulu en informer le mari, par exemple ? Était-ce si dangereux ? Parce que, dans ce cas, au diable mon orgueil ! Je préfère me retirer de la course.

— Voici Jack Tree, dit Bonny.

Le chien mutant qui parlait – prétendait-on – arrivait sur la crête, suivi de près par un homme au visage décharné, aux épaules rondes et tombantes, qui marchait courbé. Il portait un veston de citadin très usagé et un pantalon sale, bleu ou gris. Il n'avait pas l'allure d'un paysan, mais plutôt – estima Barnes – d'un employé d'assurances d'âge moyen qui se serait égaré dans une forêt pendant quelques semaines. L'homme avait le menton taché de noir, en contraste déplaisant avec sa peau d'une lividité anormale. Aussitôt Barnes ressentit de l'animosité. Mais était-ce l'effet de l'apparence physique de Mr Tree ? Dieu sait que Barnes avait vu à profusion des humains et des créatures diverses mutilées, brûlées, abîmées et désespérées, depuis plusieurs années… Non. Sa réaction à la vue de Mr Tree était motivée par le pas traînant de l'individu. C'était la démarche non pas d'un homme en bonne santé, mais d'une personne terriblement malade, malade d'une façon jusqu'alors inconnue de Barnes.

— Bonjour, dit Bonny en se dressant.

Le chien gambadait cette fois de la façon la plus naturelle.

— Je suis Barnes, le nouvel instituteur, dit celui-ci, se levant à son tour et tendant la main.

— Et moi, Tree, répondit l'homme en prenant la main de Barnes.

Celle de Tree était moite et glissante. Impossible de la tenir, trop désagréable. Barnes la lâcha tout de suite.

— Jack, dit Bonny, Mr Barnes fait autorité en ce qui concerne l'ablation de la queue des agneaux devenus adultes, alors que le risque de tétanos est le plus grave.

— Je vois, fit Tree en hochant la tête. (Mais il semblait parler sans conviction, cela ne l'intéressait pas vraiment, il ne s'efforçait même pas de comprendre. Il se baissa pour donner au chien une tape.) Barnes, dit-il à l'animal comme pour lui enseigner ce nom.

Le chien grogna « … bnrnnss… » puis il aboya, levant sur son maître un regard chargé d'espoir.

— Très bien, fit Tree en souriant.

Il n'avait plus du tout de dents, rien que les gencives. Pire encore

que moi, se dit Barnes. Cet homme devait se trouver non loin de San Francisco quand la grosse bombe est tombée. C'est l'explication, ou alors c'est une affaire de nutrition comme pour moi. Il détourna les yeux et s'écarta, mains aux poches.

— Vous avez beaucoup de terres, lança-t-il par-dessus son épaule. Quel organisme constitué vous en a remis les titres ? Le comté de Marin ?

— Je n'ai pas de titres. J'ai simplement l'usage. Le Conseil des citoyens de West Marin et le Comité de Planning m'y autorisent, par la bonne grâce de Bonny.

— Votre chien me fascine, reprit Barnes, se retournant. Il parle vraiment. Il a prononcé mon nom distinctement.

— Dis bonjour à Mr Barnes, commanda l'homme à la bête.

Le chien aboya, puis grogna : « Bzou Mserbnrnnss. »

Barnes poussa un soupir intérieur.

— Fantastique, dit-il au chien qui gémit et frétilla de joie.

Alors, Barnes éprouva une certaine sympathie pour l'animal. Oui, c'était un exploit remarquable. Pourtant… le chien lui répugnait autant que Tree lui-même. Tous les deux avaient quelque chose de déformé, d'isolé, comme si de vivre tous les deux seuls dans les bois les eût coupés de la réalité courante. Ils n'étaient pas devenus sauvages, ils n'étaient pas retournés à un semblant de barbarie. Ils n'étaient tout simplement pas naturels. Et il ne les aimait pas, tout aussi simplement.

Mais Bonny lui plaisait et il se demandait comment diable elle avait pu avoir des relations avec un phénomène comme Mr Tree. Est-ce que la possession d'un grand nombre de moutons faisait de cet homme une puissance dans la communauté ? Était-ce la raison ? Ou bien… y en avait-il une autre… Quelque chose qui eût justifié le désir qu'avait eu feu l'instituteur de tuer Mr Tree ?

Sa curiosité était éveillée ; c'était sans doute le même instinct qui intervenait quand il découvrait une nouvelle espèce de champignon et éprouvait le besoin intense de la cataloguer, d'apprendre dans quelle famille la ranger. Pas très flatteur pour Mr Tree, songea-t-il avec causticité, de le comparer à un cryptogame. Mais c'était la vérité ; il avait cette impression à son égard, comme pour le chien.

Mr Tree s'adressa à Bonny :

— Votre petite fille n'est pas venue aujourd'hui ?

— Non, Edie n'est pas bien, répondit Bonny.

— Rien de sérieux, j'espère ? fit Mr Tree de sa voix rauque.

Il paraissait inquiet.

— Une douleur au ventre, rien de plus. Elle en a de temps à autre, d'aussi loin que je me souvienne. C'est peut-être l'appendicite, mais la chirurgie est si hasardeuse de nos jours… (Bonny s'interrompit et se

tourna vers Barnes.) Ma fillette… vous ne la connaissez pas… elle adore ce chien, Terry. Ils sont bons amis et bavardent des heures durant quand nous venons ici.

— Elle et son frère, dit Mr Tree.

— Écoutez ! protesta Bonny. Je suis écœurée d'entendre cette histoire. J'ai dit à Edie de s'abstenir. En fait, c'est pour cela que j'aime la voir venir ici pour jouer avec Terry. Il lui faudrait des camarades réels pour éviter qu'elle devienne renfermée et hallucinée.

N'êtes-vous pas d'accord, Mr Barnes ? Vous êtes instituteur… l'enfant doit se raccrocher à la réalité et non aux inventions de son imagination, n'est-ce pas ?

— En notre temps, fit pensivement Barnes, je comprends que l'enfant se replie dans un monde imaginaire… On ne saurait le lui reprocher. Nous devrions même en faire tous autant… peut-être ?

Il souriait, mais ni Bonny ni Tree ne souriaient.

Pas un instant Bruno Bluthgeld n'avait détaché les yeux du nouvel instituteur… si c'était exact, en fait, si ce petit jeune homme en pantalon et chemise kaki était bien un instituteur, comme le disait Bonny.

Est-il à mes trousses, lui aussi ? se demandait Bluthgeld. Comme le dernier ? Je l'imagine. Et c'est Bonny qui l'amène ici… cela signifierait-il qu'elle est après tout de leur bord ? Contre moi ?

Il ne pouvait y croire. Pas après tant d'années. De plus, c'était Bonny qui avait découvert le but réel que poursuivait Mr Austurias en s'installant à West Marin. Elle l'avait sauvé de Mr Austurias et il lui en était reconnaissant ; sans elle, il serait mort. Il ne l'oublierait jamais. Alors peut-être ce Barnes était-il réellement ce qu'il prétendait et n'y avait-il pas à s'inquiéter. Bluthgeld respirait, un peu plus à l'aise. Il se calmait, soudain impatient de montrer à Barnes ses agneaux Suffolk nouveau-nés.

Mais tôt ou tard, se répétait-il, quelqu'un découvrira ma retraite et viendra me tuer. Affaire de temps ; ils me haïssent tous et n'abandonneront jamais. Le monde entier cherche toujours le responsable de tout, et je ne l'en blâme pas. Ils ont le droit. Après tout, je porte le fardeau de millions de morts, les trois quarts de la population du globe, et ni eux ni moi ne pouvons l'oublier. Dieu seul a la faculté de pardonner et d'oublier un crime si monstrueux contre l'humanité.

Il songea : je n'aurais pas supprimé Mr Austurias, je me serais laissé tuer par lui. Mais Bonny et les autres… ce sont eux qui ont pris la décision. Pas moi, car j'en suis désormais incapable. Dieu ne me le permet plus, ce ne serait pas décent. Mon rôle se borne à attendre ici, en m'occupant de mes moutons, à attendre *celui qui doit venir*,

l'homme désigné pour qu'enfin justice soit faite. Le vengeur du monde.

Quand viendra-t-il ? Bientôt ? Cela fait des années que j'attends. Je suis fatigué… j'espère qu'il n'y en a plus pour longtemps.

Mr Barnes demandait :

— Que faisiez-vous avant d'élever des moutons, Mr Tree ?

— J'étais un savant atomiste, répondit Bluthgeld.

Bonny intervint en hâte :

— Jack était professeur. De physique. Au lycée. Pas dans notre secteur, évidemment !

— Professeur, répéta Barnes. Alors nous avons des intérêts communs.

Il sourit au Dr Bluthgeld qui en fit automatiquement autant. Inquiète, Bonny les observait, les mains jointes, comme si elle eût craint qu'il se passe quelque événement terrible.

— Il faudra nous revoir, dit Bluthgeld, en hochant tristement la tête. Nous avons à nous parler.

9

Quand Stuart McConchie regagna la Baie de l'Est après son expédition dans la péninsule au sud de San Francisco, il s'aperçut qu'on avait tué son cheval pour le manger – sans doute une bande d'anciens combattants habitant parmi les pilotis. Tous ce qu'il restait d'Édouard Prince de Galles, c'était le squelette, la tête et les jambes. Il contemplait la dépouille, en réfléchissant. Eh bien, voilà un voyage qui lui coûtait cher ! Et de toute façon il était arrivé trop tard. Le paysan, à un *cent* le morceau, avait déjà vendu toutes les pièces électroniques de son engin soviétique.

Mr Hardy lui fournirait naturellement un autre cheval, mais Stuart s'était attaché à Édouard Prince de Galles. Et c'était mal de tuer un cheval rien que pour le manger, parce qu'on en avait grand besoin pour des besognes plus utiles. Ils étaient l'âme des transports, les chevaux, maintenant que presque tout le bois avait été consumé par les gazogènes et par les gens qui se chauffaient l'hiver dans les caves. Et il fallait des chevaux pour la reconstruction. Ils étaient la principale source d'énergie, faute d'électricité. La stupidité de cet acte le rendait fou furieux. C'était en quelque sorte de la barbarie, ce que tous craignaient. C'était l'anarchie dans la ville même, dans un quartier populeux, et en plein jour ! C'était ce qu'on aurait attendu de la part des Chinois Rouges !

Maintenant, il allait lentement à pied en direction de San Pablo Avenue. Le soleil commençait à décliner en un vaste crépuscule bariolé auquel il s'était habitué depuis le Cataclysme. Il y faisait à peine attention. Peut-être devrais-je changer de boulot, se disait-il. Les pièges pour petites bêtes, cela permet de vivre, mais il n'y a pas d'avenir là-dedans. À quoi cela mène-t-il, un boulot pareil ?

La perte de son cheval le déprimait. Il baissait les yeux sur le trottoir fendu, envahi d'herbe, parmi les décombres d'anciennes usines. D'un terrier aménagé dans un terrain vague, une chose aux yeux avides l'observa au passage. Une chose qui aurait dû être suspendue quelque part par les pattes de derrière, avec la peau en moins, estima-t-il.

Ceci explique pourquoi Hoppy a pu croire sincèrement avoir vu l'après-vie, rumina-t-il. Ces ruines, la pâleur fumeuse et scintillante du ciel… ces yeux voraces qui le suivaient encore tandis que la créature pesait les chances d'une attaque contre lui. Il se baissa, ramassa un éclat pointu de ciment et le lança vers le terrier… creusé dans une épaisse couche de débris organiques et inorganiques soudés par une sorte de vase blanche. La créature avait émulsionné une partie des décombres, en avait fait une sorte de ciment utilisable. Peut-être un

animal intelligent, mais il s'en fichait. Le monde se serait fort bien passé des formes de vie intelligentes et démentes qui se révélaient au jour depuis des années.

Moi aussi, j'ai changé, monologuait-il, en se retournant une dernière fois vers la bête, au cas où elle eût cherché à le surprendre par-derrière. J'ai l'esprit beaucoup plus clair qu'avant, ruminait-il, je suis plus fort que toi, en tout cas, alors laisse tomber !

De toute évidence, la créature était de cet avis. Elle ne quitta même pas l'entrée de son terrier.

Je suis évolué mais sentimental, conclut-il, car son cheval lui manquait vraiment. Au diable ces criminels de vétérans ! Ils ont dû tomber en masse sur Édouard dès que nous avons quitté la rive avec le radeau. Je voudrais bien lâcher la ville, émigrer en pleine campagne, là où ne règnent pas la brutalité, la cruauté, le banditisme. C'est ce qu'a fait le psychiatre, après la catastrophe. Stockstill a quitté tout de suite la Baie de l'Est, je l'ai vu partir. Il a été malin. Il n'a pas tenté de rentrer dans son ornière, il n'a pas repris le collier à l'endroit même où il était. Contrairement à moi.

Somme toute, je ne suis pas plus avancé qu'avant le foutu Cataclysme. Je vendais des récepteurs de télévision, je vends des pièges électroniques, qu'est-ce que cela change ? Aussi moche qu'avant. Je dégringole la pente, en vérité.

Pour se remonter, il alluma une de ses dernières cigarettes Gold Label Special d'Andrew Gill.

Toute une journée perdue, constata-t-il, à cette course pour rien de l'autre côté de la Baie ! Dans deux heures il ferait nuit et il s'endormirait, dans la pièce du sous-sol tapissée de peaux de chat que Mr Hardy lui louait pour un dollar d'argent par mois. Bien sûr, il pourrait allumer sa lampe à graisse, la laisser brûler un moment, pour lire un livre ou une partie de livre… sa bibliothèque se composait surtout de fragments de bouquins dont le reste avait été détruit ou perdu. Il pourrait rendre visite au vieux Hardy et écouter l'émission du satellite.

Après tout, il avait lui-même adressé une requête à Dangerfield l'autre jour par l'émetteur installé dans les landes de West Richmond. Il avait demandé *Good Rockin' Tonight*, un air ancien qu'il aimait parce qu'il lui rappelait son enfance. Il ignorait d'ailleurs si Dangerfield avait cette chanson parmi ses enregistrements, alors peut-être attendait-il en vain.

Tout en marchant, il se mit à chantonner les paroles :

Oh I heard the news :
There's good rockin' tonight.
Oh I heard the news !

There's good rockin' tonight !
Tonight I'll be a mighty fine man,
I'll hold my baby as tight as I can[4].

Cela lui amenait les larmes aux yeux, de fredonner les vieilles chansons d'un monde qui n'existait plus. Tout a disparu, se disait-il, tout a été *bluthgeldé* à mort, comme on dit… et qu'est-ce qu'on a à la place ? Un rat qui joue de la flûte nasale… même pas, puisqu'il s'est fait écraser !

Il aimait aussi cette autre chanson qui parlait de l'homme au couteau ; il s'efforça de se rappeler la mélodie et les paroles. Un requin qui avait des dents, de jolies dents. C'était trop vague, il ne parvenait pas à s'en souvenir. Sa mère lui faisait jouer le disque. C'était un homme à la voix rocailleuse qui chantait, et c'était beau.

Je parie bien que le rat n'aurait pas pu le jouer ! Pas même au bout d'un million d'années. C'est presque de la musique sacrée. C'est notre passé, notre passé sacré que ne peuvent partager ni les animaux intelligents ni les humains anormaux. Le passé n'appartient qu'à nous, qui sommes des humains authentiques. Je voudrais bien (cette idée l'émut) faire comme Hoppy autrefois, me mettre en transe, mais pas pour voir en avant, comme lui… pour voir *en arrière*.

Si Hoppy est encore en vie, est-il capable de le faire ? A-t-il essayé ? Je me demande ce qu'il est devenu, ce précurseur. C'est ce qu'il était, un précurseur. Le premier phoco. Je parie bien qu'il s'en est sorti. Il est probablement passé dans le camp des Chinois quand ils ont débarqué au nord.

Je retournerais – imaginait-il – à ma première rencontre avec Jim Fergesson, quand je cherchais du boulot et que c'était encore difficile de se placer pour un Noir quand il s'agissait d'être en rapport avec le public. C'était ce qui distinguait Fergesson : il n'avait pas de préjugés. Je me souviens de cette journée. J'ai fait du porte-à-porte avec des casseroles en aluminium, puis j'ai eu un emploi chez les gens de l'Encyclopædia Britannica, mais c'était toujours du porte-à-porte. Bon Dieu ! se rendit-il soudain compte, mais c'est avec Fergesson que j'ai eu mon premier vrai boulot, parce que le porte-à-porte, cela ne peut pas compter !

Tout en pensant à Jim Fergesson – maintenant mort et disparu depuis des années, depuis l'impact de la bombe – il arriva dans San Pablo Avenue, avec ses quelques petites boutiques ouvertes çà et là, des baraques où on vendait de tout, depuis des portemanteaux jusqu'à du foin. L'une d'elles, pas très loin, était le siège social des PIÈGES HOMÉOSTATIQUES HARDY CONTRE LES BÊTES NUISIBLES. Il s'y rendit.

À son entrée, Mr Hardy leva les yeux. Il était assis au fond, à son établi de montage, entouré de pièces électroniques récupérées dans tous les coins de la Californie du Nord. Beaucoup de pièces provenaient des ruines de Livermore. Mr Hardy était en relations avec des fonctionnaires de l'État qui lui avaient permis de procéder à des fouilles dans les dépôts réservés.

En d'autres temps, Dean Hardy avait été l'ingénieur d'une station de radio d'Oakland. C'était un homme d'âge, mince, à la parole calme, qui portait encore un sweater et une cravate… Une cravate, c'était devenu une rareté ! Il avait les cheveux gris et frisés et rappelait à Stuart un Père Noël sans barbe, avec son expression de sévérité cocasse et son sens espiègle de l'humour. Quant au physique, il était petit et ne pesait que cinquante-quatre kilos. Mais il avait des accès de violence et Stuart le respectait. Hardy approchait de la soixantaine et sous bien des rapports il était devenu pour Stuart un symbole paternel. Le père réel de Stuart, mort depuis les années 70, avait été agent d'assurances ; c'était aussi un homme tranquille qui portait sweater et cravate, mais il n'avait pas les crises de fureur, la férocité de Hardy. En tout cas, Stuart n'en avait jamais vu de manifestations, à moins que sa mémoire n'en ait refoulé le souvenir.

En outre, Dean Hardy ressemblait à Jim Fergesson.

C'était ce qui avait attiré Stuart, trois ans plus tôt. Il en avait conscience, il ne cherchait pas à le nier. Jim Fergesson lui manquait et il se sentait attiré par quiconque lui ressemblait.

— Ils ont mangé mon cheval, dit-il à Mr Hardy.

Il s'assit sur la chaise à l'entrée de la boutique.

Aussitôt Ella, la femme de Hardy, émergea de l'appartement du fond où elle préparait le dîner.

— Tu l'avais laissé *seul* ?

— Oui, avoua-t-il. (Cette femme formidable le foudroyait d'un regard accusateur et indigné.) Je croyais qu'il était en sûreté sur le quai public de la Ville d'Oakland. Il y a là un employé qui…

— Cela se reproduit tout le temps, fit Hardy, lassé. Les salauds ! Ce doit être les anciens combattants qui nichent là-bas. On devrait lâcher une bombe au cyanure dans les pilotis ! Ils s'y cachent par centaines. Et la voiture ? J'imagine que tu as dû l'abandonner sur place ?

— Je suis navré, dit Stuart.

Mrs Hardy prit un ton mordant :

— Édouard valait quatre-vingt-cinq dollars en argent. Toute une semaine de bénéfice envolée !

— Je vous rembourserai, fit Stuart, raidi.

— N'en parlons plus, trancha Hardy. Nous avons d'autres chevaux

à notre réserve d'Orinda. Et les pièces détachées de la fusée ?

— Manque de pot, dit Stuart, tout était vendu quand je suis arrivé… sauf ceci. (Il tendit une poignée de transistors.) Le paysan ne les avait pas remarqués. Je les ai ramassés pour rien. Mais je ne sais pas s'ils sont encore bons. (Il alla les poser sur l'établi.) Pas grand-chose pour toute une journée de voyage.

Il se sentait plus triste que jamais.

Sans un mot de plus, Ella Hardy regagna sa cuisine dont le rideau retomba derrière elle.

— Tu dînes avec nous ? offrit Hardy en éteignant sa lampe et ôtant ses lunettes.

— Je ne sais pas. Je me sens bizarre. Cela m'a bouleversé au retour de voir qu'on avait mangé Édouard. (Il arpentait la cabane. Nos relations avec les animaux ont aussi changé, songeait-il. Nous sommes plus près d'eux. Il n'y a plus entre eux et nous le grand fossé d'autrefois.) De l'autre côté de la Baie, j'ai vu quelque chose que je n'avais encore jamais vu, dit-il. Une bête volante comme une chauve-souris, mais ce n'en était pas une. Cela ressemblait davantage à une belette, très maigre et longue, avec une grosse tête. Ils leur ont donné le nom de *curieux* parce que ces animaux sont toujours à se glisser le long des fenêtres pour regarder à l'intérieur, comme des voyeurs.

— C'était un écureuil, dit Hardy. J'en ai vu. (Il se renversa dans son fauteuil et desserra sa cravate.) Ils ont évolué à partir des écureuils du Golden Gate Park. (Il bâilla.) J'avais mes plans pour eux il fut un temps… ils pourraient avoir leur utilité – en théorie du moins – comme messagers. Ils sont capables de planer ou de voler sur plus d'un kilomètre à la fois. Mais ils sont trop féroces. J'ai renoncé après en avoir attrapé un. (Il tendit la main droite.) Regarde cette cicatrice, sur mon pouce. Je la dois à un *curieux* !

— Cet homme à qui j'ai parlé dit que c'est bon à manger. Comme du poulet d'autrefois. Ils les vendent, à San Francisco. Il y a de vieilles femmes qui les servent tout cuits, tout chauds, pour vingt-cinq *cents* la pièce.

— N'essaie pas d'en manger. Il y en a beaucoup qui sont toxiques. Cela provient de leur alimentation.

— Hardy, fit soudain Stuart, j'ai envie de quitter la ville pour la campagne.

Son employeur l'examina.

— La vie est trop brutale ici, s'expliqua Stuart.

— Elle est brutale partout.

— Pas quand on s'éloigne des villes, vraiment loin, disons à quatre-vingts ou cent kilomètres.

— Seulement il est difficile d'y gagner sa vie.

— Vendez-vous des pièges à la campagne ? s'enquit Stuart.

— Non.

— Pourquoi pas ?

— Les animaux nuisibles vivent dans les villes où il y a des ruines. Tu le sais bien. Stuart, tu es un rêveur. La campagne est stérile, tu n'aurais pas le courant d'idées dont tu bénéficies ici. Il ne s'y passe rien, les habitants se contentent de cultiver le sol et d'écouter le satellite. De plus, tu risques de te heurter à l'antique préjugé de couleur, à la campagne ; ils ont repris les attitudes d'autrefois. (Il remit ses lunettes, ralluma sa lampe et se remit au montage d'un piège.) C'est l'un des mythes les plus colossaux qu'on ait jamais inventés, la supériorité de la campagne. Je sais que tu serais de retour ici avant huit jours.

— J'aimerais emporter une collection de pièges… disons dans le secteur de Napa, insista Stuart. Peut-être jusqu'à la vallée de San Helena. Je pourrais sans doute les échanger contre du vin. Ils cultivent la vigne par là, paraît-il, comme avant.

— Mais cela n'a plus le même goût. Le sol s'est modifié. Le vin est… (Il gesticula.) Il faudrait que tu le goûtes… je ne peux pas t'expliquer, mais c'est vraiment affreux. Épouvantable.

Ils restèrent un moment silencieux.

— On en boit pourtant, reprit Stuart. J'en ai vu arriver ici, dans ces vieux camions à gazogène.

— Bien sûr, parce qu'à présent les gens boivent tout ce qu'ils trouvent. Toi aussi et moi aussi. (Mr Hardy leva la tête pour considérer Stuart.) Sais-tu qui a de l'alcool ? Du vrai, bien entendu. On ne peut pas distinguer si c'est de l'avant-guerre qu'il a récupéré ou du nouveau qu'il a distillé.

— Personne dans la Zone de la Baie.

— Eh bien, c'est Andrew Gill, l'expert en tabac.

— Je n'en crois rien !

Il se retenait de respirer, bien éveillé à présent.

— Oh ! il n'en produit pas beaucoup. Je n'en ai vu qu'une bouteille, du brandy ! Et je n'ai eu droit qu'à une rasade. (Hardy lui adressa un sourire torve, les lèvres frémissantes.) Cela t'aurait plu.

— Combien en demande-t-il ? fit Stuart, faussement détaché.

— Plus que tu n'as pour le payer.

— Et… c'est comme l'authentique ? *D'avant-guerre* ?

Hardy rit, puis se remit à l'œuvre.

— Tout juste !

Je me demande quel genre d'homme est cet Andrew Gill, songeait Stuart. Grand, sans doute, avec une barbe, un gilet… une canne à pommeau d'argent. Un géant aux cheveux blancs neigeux et ondulés, un monocle d'importation… je le vois d'ici. Il doit conduire une Jaguar, convertie en gazogène, par force, mais quand même une

grande Jaguar, une puissante conduite intérieure Mark XVI.

En observant l'expression de Stuart, Hardy se pencha vers lui :

— Je peux te signaler autre chose qu'il vend aussi.

— Des pipes anglaises en bruyère ?

— Oui, certes. (Hardy baissa le ton.) Mais aussi des photos de filles. Dans des poses artistiques… tu piges ?

— Seigneur ! fit Stuart dont l'imagination débordait. (C'en était trop.) Je ne le crois pas.

— C'est la vérité. Il a des calendriers sexy d'avant-guerre. Cela vaut une fortune, naturellement. J'ai entendu dire qu'un millier de dollars d'argent avaient changé de mains pour un calendrier *Playboy* de 1962, quelque part à l'Est, dans le Nevada.

Hardy devint pensif, le regard perdu dans l'espace, son piège oublié.

— Là où je travaillais quand la bombe est tombée, à *Modern TV*, on en avait plein, des calendriers avec des filles, dans le sous-sol. Ils sont tous réduits en cendres, évidemment.

Du moins, il l'avait toujours présumé. Hardy hochait la tête d'un air résigné. Stuart reprit le cours de ses pensées :

— Supposons qu'on fouille dans les ruines et qu'on découvre tout un entrepôt plein de calendriers avec des filles dessus. Vous vous rendez compte ? (Ses pensées se bousculaient.) Combien le type pourrait-il en retirer ? Des millions ? Il pourrait les échanger contre des terres, acheter tout un comté.

— Exact, opina Hardy.

— Il serait riche à jamais. Ils en font quelques-uns, en Orient, au Japon, des calendriers, mais ils ne sont pas bien.

— J'en ai vu, acquiesça Hardy, ils sont grossièrement dessinés. Le tour de main en cette matière a décliné, est tombé dans l'oubli. C'est un art mort. Peut-être pour toujours.

— Vous ne pensez pas que c'est dû au fait qu'il n'y a plus de filles comme cela ? fit Stuart. Maintenant, tout le monde est maigre et édenté. La plupart des filles portent des cicatrices de brûlures radioactives et n'ont pas de dents. Quel calendrier pourrait-on fabriquer avec ça ?

L'air rusé, Hardy affirma :

— Je crois qu'il en existe encore, des filles comme sur les calendriers. Je ne sais pas où. En Suède ou en Norvège, ou peut-être dans des lieux inaccessibles comme les îles Salomon. J'en suis convaincu par les récits de ceux qui viennent à bord des navires. Qu'il n'y en ait plus aux États-Unis, ni en Europe, ni en Russie, ni en Chine… dans aucun pays frappé par les bombes… là, je suis d'accord avec toi.

— On ne pourrait pas en trouver ? Et se lancer dans la

production ?

Après un moment de réflexion, Hardy déclara :

— Il n'y a plus de pellicule. Plus de produits chimiques pour la traiter. La plupart des bons appareils photo ont été détruits ou ont disparu. Tu n'aurais aucun moyen de faire imprimer tes calendriers en quantité suffisante. Et même si tu y réussissais…

— Mais supposons qu'on déniche une fille sans brûlures et avec de bonnes dents, comme elles étaient avant la guerre…

— Je vais te dire ce qui serait une bonne affaire, coupa Hardy. J'y ai souvent réfléchi. (L'air méditatif, il fit face à Stuart.) Des aiguilles de machine à coudre. On obtiendrait le prix qu'on voudrait, ou n'importe quoi en échange.

Stuart arpentait la boutique en gesticulant.

— Écoutez, moi, je vois grand. Je ne veux plus perdre mon temps à vendre des bricoles. J'en ai marre. J'ai vendu des pots et des casseroles en aluminium, des encyclopédies et des postes de télévision, et maintenant, des pièges. Ils sont bons, vos pièges, et les gens en ont besoin, mais j'ai l'impression qu'il y a mieux à faire pour moi.

Hardy grogna, le front plissé.

— Ce n'est pas pour vous faire injure, reprit Stuart. Je veux grandir. Il *le faut.* Ou on grandit, ou on croupit, on crève sur pied. La guerre m'a mis des années en retard, comme nous tous. J'en suis au même point qu'il y a dix ans, et cela ne me suffit pas.

Hardy se gratta le nez.

— Qu'est-ce que tu as en tête ?

— Peut-être que je vais découvrir une pomme de terre montante qui nourrirait la terre entière ?

— Une seule pomme de terre ?

— Je parle d'une nouvelle espèce de pomme de terre. Ou alors je cultiverai des plantes comme Luther Burbank. Il doit y avoir des millions de plantes-phénomènes dans tout le pays, de même qu'il y a tous ces animaux-phénomènes et ces humains-phénomènes ici dans la ville.

— Peut-être arriveras-tu à trouver un haricot intelligent.

— Je ne plaisantais pas, dit Stuart avec calme.

Ils étaient face à face, silencieux.

— C'est un service envers l'humanité, finit par dire Hardy, que de lui fournir des pièges homéostatiques qui détruisent les chats, les chiens, les rats et les écureuils issus de mutations. Je pense que tu raisonnes comme un gosse. Peut-être bien parce qu'on t'a mangé ton cheval pendant que tu étais dans le Sud…

Ella entra et annonça :

— Le dîner est prêt et j'aimerais le servir chaud. C'est de la tête de morue au four, avec du riz, et il m'a fallu faire la queue pendant

trois heures sur la route d'Eastshore pour avoir la tête de morue !

Les deux hommes étaient debout.

— Tu manges avec nous ? proposa de nouveau Hardy.

À l'idée d'une tête de poisson au four, Stuart avait l'eau à la bouche. Il était incapable de dire non. Il acquiesça du menton et suivit Mrs Hardy dans la petite cuisine-salle-à-manger aménagée à l'arrière de la baraque. Il y avait un mois qu'il n'avait mangé de poisson. Il n'en restait presque plus dans la Baie… la plupart des bancs avaient été nettoyés et il n'en était plus revenu. Et ceux qu'on pêchait étaient souvent radioactifs. Mais peu importait, les gens avaient acquis la capacité de les ingurgiter de toute façon. Les gens mangeaient à peu près n'importe quoi : leur vie en dépendait.

La fillette des Keller frissonnait, assise sur la table d'examen, et le Dr Stockstill, tout en observant ce corps mince et pâle, pensait à un sketch qu'il avait vu à la télévision des années auparavant, bien avant la guerre. Un ventriloque espagnol faisait parler un poulet… le poulet avait pondu un œuf.

— Mon fils ! disait le poulet, parlant de l'œuf.

— Tu en es sûr ? demandait le ventriloque. Ce ne serait pas plutôt ta fille ?

Et le poulet répondait avec beaucoup de dignité :

— Non. Je connais mon affaire !

Cette enfant était bien la fille de Bonny Keller, mais, pensait le Dr Stockstill, elle n'était pas celle de George Keller. J'en suis certain… je connais mon affaire ! Avec qui Bonny avait-elle eu une liaison, il y avait sept ans ? L'enfant avait dû être conçue dans le moment où la guerre avait commencé. Mais pas avant la chute de la bombe ; c'était clair. Peut-être était-ce le jour même, se dit-il. Cela ressemblait bien à Bonny, de se précipiter dehors au moment même où la bombe descendait, à l'approche de la fin du monde, pour savourer les brefs et frénétiques spasmes de l'amour avec n'importe qui, peut-être même un inconnu, le premier homme qu'elle avait rencontré… et maintenant…

La petite lui sourit, il en fit autant. Superficiellement, Edie Keller paraissait normale, elle ne faisait pas l'effet d'une enfant-phénomène. Bon Dieu ! Comme il eût souhaité avoir un appareil de radiographie ! Parce que…

Il reprit à haute voix :

— Parle-moi encore de ton frère.

— Eh bien, commença Edie Keller de sa voix douce et frêle, je lui parle tout le temps et il me répond quelquefois mais le plus souvent, il dort. Il dort presque tout le temps.

— Est-ce qu'il dort en ce moment ?

La petite resta un instant silencieuse.

— Non, il est éveillé.

Le médecin se leva et s'approcha d'elle.

— Je voudrais que tu me montres exactement où il se tient.

La fillette désigna le bas de son ventre, du côté droit. À proximité de l'appendice, constata-t-il. C'était le siège de la douleur. C'était ce qui motivait l'examen. Bonny et George s'inquiétaient. Ils connaissaient cette histoire de frère, mais ils croyaient qu'il s'agissait d'une invention, d'un camarade de jeu imaginaire qui tenait compagnie à leur fille. Il en avait lui-même eu l'idée, au début ; les registres ne mentionnaient pas de frère et pourtant Edie en parlait. Bill avait le même âge qu'elle, exactement. Il était né au même instant qu'elle, avait-elle précisé au médecin. Évidemment !

— Pourquoi : évidemment ? s'était-il enquis en commençant l'examen.

Il avait renvoyé les parents dans l'autre pièce parce que la petite paraissait réticente en leur présence.

Edie lui avait répondu de son ton calme et solennel :

— Parce que c'est mon frère jumeau. Autrement, comment serait-il à l'intérieur de moi ?

Et tout comme le poulet du ventriloque espagnol, elle s'exprimait avec autorité, avec assurance ; elle aussi connaissait son affaire.

Durant les années d'après-guerre, le Dr Stockstill avait examiné des centaines de phénomènes, bien des variations étranges et inattendues de la vie humaine qui s'épanouissaient maintenant sous des cieux devenus beaucoup plus tolérants – bien que voilés de fumée. Il ne pouvait plus éprouver de chocs. Et pourtant, ce cas… une fillette avec un frère vivant à l'intérieur de son corps, dans la zone inguinale. Depuis sept ans, Bill Keller habitait là, et le Dr Stockstill, en écoutant la petite, lui accordait créance. Il savait que c'était possible. Ce n'était pas le premier cas de cette nature. Avec les rayons X, il aurait distingué la forme minuscule, ratatinée, sans doute pas plus grosse qu'un lapin nouveau-né. De fait, au toucher, il en sentait les contours… Il lui pressa le ventre, prenant bonne note de la poche indurée comme un kyste, à l'intérieur. La tête en position normale, le corps et les membres entièrement contenus dans la cavité abdominale. Un jour la petite mourrait et on lui ouvrirait le corps pour pratiquer l'autopsie. On trouverait alors une petite silhouette toute ridée, peut-être avec une barbe blanche et des yeux aveugles… son frère, toujours pas plus grand qu'un bébé-lapin.

Cependant Bill dormait la plupart du temps, mais il lui arrivait de bavarder avec sa sœur. Que pouvait-il avoir à lui dire ? Que pouvait-il bien savoir ?

Edie avait aussi réponse à cette question :

— Eh bien, il ne sait pas grand-chose. Il ne voit rien, mais il

réfléchit beaucoup. Je le tiens au courant de tout ce qui se passe, ainsi rien ne lui échappe.

— À quoi s'intéresse-t-il ?

Stockstill avait terminé l'examen. Il lui était impossible d'aller plus loin avec le pauvre assortiment d'instruments et de tests dont il disposait. Il avait vérifié les dires de l'enfant et c'était un point positif, mais il était dans l'incapacité de voir l'embryon ou d'envisager de l'extraire. C'était hors de question, si souhaitable que ce fût.

Edie méditait, puis elle se décida :

— Eh bien… euh… ; il aime que je lui parle de nourriture.

— De nourriture ! se récria Stockstill, médusé.

— Oui. Il ne mange pas, vous savez. Mais il aime que je lui répète sans arrêt ce que j'ai eu au dîner, parce que cela lui parvient, au bout d'un temps… je le crois, en tout cas. Il le faut bien, pour qu'il vive ?

— Oui, convint Stockstill.

— C'est de moi que ça lui vient, poursuivit Edie en reboutonnant lentement sa robe. Et il tient à savoir ce qu'il y a dedans. Cela lui plaît surtout quand il y a des pommes ou des oranges. Et… il aime écouter les histoires. Il veut toujours que je lui décrive les pays. Surtout les pays lointains, comme New York. Ma mère me raconte tout de New York, alors je le lui répète. Il est bien décidé à y aller un jour.

— Mais il n'y voit pas !

— Moi, j'y vois, et c'est presque pareil, observa Edie.

— Tu le soignes bien, n'est-ce pas ?

Stockstill était profondément ému. Pour la fillette, c'était normal, elle avait vécu toute sa vie ainsi… Elle ignorait tout autre mode d'existence. Il n'y a rien qui soit « hors » nature, se disait-il une fois de plus, ce serait une impossibilité du point de vue logique. En un certain sens, il n'y a ni phénomènes ni anomalies, sauf d'un point de vue statistique. Nous sommes devant une situation inhabituelle, mais il n'y a pas de quoi nous horrifier. Au contraire, cela devrait nous rendre heureux. La vie est bonne en soi et il n'y a en tout cela que des formes différentes de vie. Il n'y a pas chez cette gamine de chagrin spécial, ni de souffrance cruelle. En fait, elle n'est que sollicitude et tendresse.

— J'ai peur qu'il meure un jour, dit soudain la petite.

— Je ne crois pas, affirma Stockstill. Ce qui est plus probable, c'est qu'il grandisse. Ce qui poserait des problèmes. Ton corps risque de ne plus pouvoir le loger.

— Que se passerait-il alors ? (Elle le regardait, ses grands yeux sombres tout écarquillés.) Est-ce qu'il naîtrait ?

— Non, dit Stockstill. Il n'est pas placé à l'endroit approprié. Il faudrait le mettre au jour par la chirurgie. Mais… il ne survivrait pas. Sa seule possibilité de vie, c'est de continuer à être en toi, dans ton intérieur. (En parasite, songea-t-il, sans toutefois prononcer le mot.)

Nous nous en occuperons le moment venu, s'il vient jamais, poursuivit-il, en lui tapotant les cheveux.

— Ma mère et mon père ne savent pas.

— Je m'en rends compte.

— Je leur ai parlé de lui, mais…

Elle rit.

— Ne t'en fais pas. Continue à agir comme à l'ordinaire. Cela s'arrangera tout seul.

— Je suis heureuse d'avoir un frère ; il m'empêche de me sentir seule. Même quand il dort, je le sens là, je sais qu'il est là. C'est comme d'avoir un bébé dans mon ventre. Je ne peux pas le promener dans un landau, ni l'habiller ni rien de tout ça, mais bavarder avec lui, c'est amusant. Par exemple, je lui parle de Mildred.

— De Mildred ? fit-il, intrigué.

— Vous savez bien, dit-elle, en souriant de son ignorance, la fille qui revient toujours près de Philip. Pour lui gâcher la vie. On écoute ça tous les soirs par le satellite.

— Bien sûr !

C'était la lecture du bouquin de Maugham par Dangerfield. Étrange, songeait-il, ce parasite qui s'enfle dans le corps de cette fillette, dans une humidité et des ténèbres constantes, nourri par son sang, qui entend par son intermédiaire – d'une façon qui m'échappe – le récit au second degré d'un roman célèbre… Ainsi Bill Keller s'intègre-t-il à notre culture. Il mène lui aussi une vie sociale, grotesque. Dieu sait ce qu'il comprend à cette histoire. Se fait-il des idées ? Sur notre vie ? *Rêve-t-il* de nous ?

Le Dr Stockstill se pencha pour embrasser l'enfant sur le front.

— Bon, dit-il en la conduisant vers la porte, tu peux t'en aller maintenant. Je vais voir tes parents pendant une minute. Il y a de beaux magazines d'avant-guerre dans la salle d'attente. Regarde-les, mais promets-moi d'en prendre bien soin !

— Et après, on rentrera pour dîner ! fit Edie, toute joyeuse, en ouvrant la porte.

George et Bonny se levèrent, les traits tirés d'angoisse.

— Entrez, leur dit Stockstill. (Il referma le battant derrière eux.) Pas trace de cancer, dit-il à Bonny plus particulièrement, parce qu'il la connaissait si bien. C'est une tumeur, bien sûr, sans nul doute. Jusqu'à quel point elle risque de se développer, je l'ignore, mais j'insiste : ne vous tourmentez pas. Peut-être qu'au moment où elle sera devenue gênante, notre chirurgie aura fait assez de progrès pour qu'on l'élimine.

Les Keller poussèrent un soupir de soulagement. Ils étaient tout tremblants.

— Vous pourriez la conduire à l'hôpital de l'Université, à San

Francisco. On y effectue de petites opérations… mais franchement, à votre place, je laisserais tomber. (Il vaut mieux que vous ne sachiez pas, se disait-il, vous auriez du mal à faire face à la situation… surtout vous, Bonny. En raison des circonstances qui ont amené la conception, vous attraperiez trop facilement des complexes de culpabilité.) La petite est en bonne santé et elle aime la vie, dit-il. Ne cherchons pas plus loin. Elle a cela depuis qu'elle est au monde.

— Vraiment ? s'étonna Bonny. Je ne m'en étais pas rendu compté. Je ne dois pas être bonne mère. Je me lance tellement dans les activités de la communauté…

— Docteur Stockstill, une question, coupa George Keller. Edie est-elle une enfant… spéciale ?

— Spéciale ? répéta Stockstill, sur ses gardes.

— Je pense que vous savez à quoi je fais allusion.

— Est-elle un phénomène, en d'autres termes ?

George devint livide mais son visage resta grave, son regard intense. Il attendait une réponse. Cet homme ne se laisserait pas éconduire avec quelques phrases banales, Stockstill le comprenait fort bien.

— Je présume que c'est bien ce que vous vouliez dire ? poursuivit-il. Pourquoi me le demander ? Vous paraît-elle étrange en quoi que ce soit ? A-t-elle l'air d'une anormale ?

— Elle n'a pas du tout l'air anormale, protesta Bonny, remplie de soucis, en se cramponnant au bras de son mari, en se raccrochant à lui. Mon Dieu. Il est bien évident qu'elle est parfaitement normale ! Le diable t'emporte, George ! Qu'est-ce qu'il te prend ? On n'est pas ainsi morbide à l'égard de son propre enfant ! Serais-tu las de la vie, ou neurasthénique ?

— Il y a des gens anormaux chez qui cela ne se voit pas, déclara George Keller. Après tout, des enfants, j'en vois beaucoup, je les vois tous, dans le pays. J'ai acquis un sens particulier qui me permet de les reconnaître. Une intuition qui le plus souvent se révèle exacte. Il est demandé aux membres de l'enseignement, comme tu le sais, de confier tout enfant anormal à l'État de Californie, aux fins d'adaptation. Alors…

— Je rentre à la maison ! dit Bonny. (Elle pivota et gagna la porte de la salle d'attente.) Adieu, docteur !

— Attendez, Bonny, fit Stockstill.

— Cette conversation me déplaît. Elle est malsaine. Vous n'êtes que deux maniaques ! Docteur, si jamais vous insinuez qu'Edie est un phénomène, je ne vous adresse plus jamais la parole ! Pas plus qu'à toi, George, et je ne blague pas !

Après un silence, Stockstill reprit :

— Vous parlez pour ne rien dire, Bonny. Je n'insinue rien, parce

qu'il n'y a rien d'étonnant. La petite a une tumeur bénigne dans la cavité abdominale, voilà tout.

Il était en colère. Il éprouvait même l'envie de la mettre devant la réalité. Elle le méritait.

Mais, réfléchit-il, quand elle se sentira coupable, quand elle se sera reproché d'avoir eu des rapports avec un homme quelconque et d'avoir donné le jour à un bébé anormal, elle reportera sa mauvaise conscience sur Edie, pour la détester. Elle se vengera sur l'enfant. Il en est toujours ainsi. L'enfant est pour les parents un reproche vivant, bien qu'imprécis, pour ce qu'ils ont pu faire autrefois ou dans les premiers moments de la guerre, alors que tout le monde était affolé et s'enfuyait au hasard… que chacun faisait le mal à sa manière, en réalisant l'ampleur du désastre. Certains ont tué pour rester en vie, d'autres se sont contentés de se sauver, d'autres encore ont fait des bêtises… Bonny s'est déchaînée sauvagement, pas de doute. Elle s'est laissé aller. Et elle reste la même, elle recommencerait sûrement. Peut-être même a-t-elle déjà récidivé. Et elle en a parfaitement conscience.

Une fois encore il se demanda qui était le père.

Un jour, je lui poserai la question tout à trac, décida-t-il. Elle risque de ne pas se le rappeler, tout cela n'est sans doute que brouillard pour elle, cette époque de sa vie. Ces jours atroces. Ou était-ce tellement horrible pour elle ? Non, elle était capable de juger cela magnifique, cela la libérait de toute contrainte, lui permettait de donner libre cours à sa frénésie, sans crainte des conséquences, parce qu'elle croyait, comme nous tous, *qu'il n'y aurait pas un seul survivant.*

Elle en a tiré le maximum, se dit-il. Comme toujours ! Elle tire toujours le maximum de la vie dans toutes les circonstances. Je voudrais bien être comme elle… Il se sentait pris d'envie en la regardant quitter la pièce pour rejoindre sa fille. Jolie femme, et soignée. Elle est aussi désirable aujourd'hui qu'il y a dix ans… Les immenses malheurs, les changements invraisemblables qui s'étaient abattus sur eux, sur toutes leurs existences, ne paraissaient pas l'avoir effleurée.

La cigale qui chantait. Voilà Bonny. Malgré les ténèbres de la guerre avec son cortège de destructions et les fantaisies sans nombre auxquelles elle s'est livrée aux dépens de toutes les créatures, Bonny a continué à chanter son air joyeux, enthousiaste, insouciant. La réalité même ne pouvait la persuader de devenir raisonnable. Des veinards, les gens comme Bonny, qui restent plus forts que les forces du changement et de la décomposition. Voilà ce à quoi elle a échappé, aux forces de décomposition qui s'étaient mises à l'œuvre. La toiture s'était écroulée sur eux tous, sauf sur Bonny.

Il se rappelait un dessin humoristique dans *Punch*…

Bonny coupa le fil de ses pensées.

— Docteur, avez-vous fait la connaissance de notre nouvel instituteur, Hal Barnes ?

— Non, pas encore. Je ne l'ai aperçu que de loin.

— Il vous plairait. Il aimerait jouer du violoncelle, sauf qu'il n'en a pas, naturellement ! (Elle eut un rire joyeux, la vie même dansa dans ses yeux.) N'est-ce pas pathétique ?

— Très.

— N'est-ce pas notre image à tous ? Nos violoncelles ont disparu. Et que nous reste-t-il, dites ?

— Mon Dieu, je l'ignore, dit Stockstill. Je n'en ai pas la moindre idée.

— Oh ! vous êtes toujours si sérieux.

Elle riait.

— C'est aussi ce qu'elle me répète sans cesse, fit George en ébauchant un sourire. Ma femme ne voit dans l'humanité qu'une race de bousiers attachés à leur écœurant labeur. Naturellement, elle ne s'y inclut pas.

— Elle a raison et j'espère qu'elle ne s'y intégrera jamais ! dit le médecin.

George lui lança un coup d'œil acide et haussa les épaules.

Elle pourrait changer, songea Stockstill, si elle comprenait la situation de sa fille. Cela suffirait. Il faudrait quelque chose de cet ordre, un coup inattendu, sans précédent, imprévisible. Elle pourrait même se suicider.

Sa joie, sa vitalité même, la pousseraient à une mesure extrême.

— Mes amis, dit-il à voix haute, présentez-moi le nouvel instituteur un jour prochain. Cela me ferait plaisir de connaître un ex-joueur de violoncelle. On pourrait lui fabriquer un instrument avec une vieille bassine et du fil de fer. Il en jouerait…

— Il faudrait du crin de cheval, coupa Bonny, toujours pratique. L'archet ne pose pas de difficultés. L'idéal serait une grande caisse de résonance en bois pour produire les sons graves. Je me demande si nous ne trouverions pas une vieille commode en cèdre ? Cela ferait l'affaire. Mais il n'y a vraiment que le bois qui convienne.

— Un baril coupé en deux, alors, proposa George.

Ils éclatèrent de rire. Edie fit de même, bien qu'elle n'eût pas entendu ce que disait son père – ou plutôt, se reprit intérieurement Stockstill, le mari de sa mère.

— Possible qu'on trouve un objet échoué sur la plage, dit George. Je remarque qu'il y a un tas de débris de bois qui remontent, surtout après les tempêtes. Des épaves d'anciens navires chinois, sans doute, vieux de pas mal d'années.

Très animés, ils quittèrent le cabinet du Dr Stockstill, qui les suivit des yeux. La fillette était entre eux deux. Tous les trois, songea-

t-il, ou mieux, tous les quatre, compte tenu de cette présence invisible mais réelle dans le sein de l'enfant.

Plongé dans ses réflexions, il referma la porte.

Ce pourrait être ma fille. Mais elle ne l'est pas, car il y a sept ans, Bonny était ici à West Marin et moi dans mon cabinet de Berkeley. Cependant, si j'avais été près d'elle ce jour-là…

Alors, *qui* était ici ? se demandait-il. Quand les bombes sont tombées… lequel d'entre nous pouvait se trouver avec elle ? Il éprouvait un sentiment étrange vis-à-vis de cet homme, quel qu'il fût. Comment réagirait-il, s'il était mis au courant de l'état de son enfant… de ses enfants ? Je le rencontrerai peut-être un jour. Je ne saurais me forcer à le dire à Bonny, mais à lui, peut-être…

10

À Foresters' Hall, les habitants de West Marin débattaient de la maladie de l'homme du satellite. Très agités, ils se coupaient la parole dans leur impatience à donner leur opinion. La lecture de *Servitude Humaine* avait commencé, mais personne n'avait envie de l'écouter ; alarmés, le visage assombri, ils discutaient – et June Raub n'était pas la moins inquiète – de ce qui leur arriverait si leur disc jockey venait à mourir.

— Il n'est sûrement pas malade à ce point ! s'écria Cas Stone, le plus gros propriétaire terrien du comté. Je ne l'ai encore jamais dit à personne, mais écoutez. J'ai un excellent médecin, un spécialiste du cœur, à San Rafaël. Je vais le conduire jusqu'à un émetteur pour qu'il fasse le diagnostic de la maladie de Dangerfield. Alors, il le guérira.

— Mais il n'a pas de remèdes, là-haut, objecta Mrs Lully, la doyenne de la communauté. Je l'ai entendu dire une fois que sa défunte femme les avait tous employés.

Le chef de la police locale, Earl Colvig, intervint :

— Je crois comprendre que les gens de l'armée, à Cheyenne, envisagent de tenter de le joindre encore une fois cette année.

— Portez votre quinidine à Cheyenne, dit Cas Stone au pharmacien.

— À Cheyenne ? marmonna le pharmacien. Mais il n'y a plus de routes pour franchir les Sierras. Jamais je n'y arriverai !

De sa voix la plus calme, June Raub suggéra :

— Il n'est peut-être pas vraiment malade. Cela pourrait n'être que de la neurasthénie, à force d'être isolé là-haut depuis des années. Sa façon de détailler ses symptômes le donnerait à penser. (Mais presque personne ne l'entendit. Elle remarqua que les trois représentants de Bolinas s'étaient approchés sans bruit du récepteur et qu'ils se penchaient pour écouter.) Il ne mourra peut-être pas, murmura-t-elle.

Sur quoi l'homme aux lunettes lui lança un coup d'œil. Elle décela sur son visage une expression de profonde surprise, comme s'il ne parvenait pas à supporter l'idée que l'occupant du satellite puisse dépérir et mourir. Elle songea : la maladie de sa fille ne l'affecte pas autant.

Un silence s'établit dans le hall. June Raub se retourna pour voir ce qui se passait.

Sur le seuil était arrivée une plate-forme mécanique étincelante. C'était Hoppy Harrington.

— Tu connais la nouvelle, Hoppy ? dit Cas Stone. Dangerfield dit que cela ne va pas ; c'est peut-être son cœur !

Ils se turent tous, dans l'attente des paroles du phocomèle.

Hoppy roula jusqu'à la radio, immobilisa son véhicule, expédia une de ses extensions manuelles pour manipuler délicatement le bouton de réglage. Les trois envoyés de Bolinas s'étaient écartés avec respect. Il y eut des parasites, qui s'affaiblirent. Puis ils perçurent la voix de Dangerfield, claire et forte. La lecture se poursuivait et Hoppy l'écoute avec attention, immobile au centre de son engin. Nul ne dit mot jusqu'à ce que la voix d'en haut s'éteigne au moment où le satellite arriva à la limite de l'écoute. Puis la friture revint.

Soudain, d'une voix exactement pareille à celle de Dangerfield, le phocomèle dit :

— Eh bien, mes chers amis, comment allons-nous nous distraire à présent ?

L'imitation était si parfaite que plusieurs personnes en eurent le souffle coupé. D'autres applaudirent et Hoppy sourit.

— Et des jongleries ? proposa le pharmacien. J'aime bien ça, moi.

— Des jongleries, fit le phocomèle, prenant cette fois la voix précieuse et chevrotante du pharmacien. J'aime ça, moi.

— Non, fit Cas Stone. Je préfère qu'il imite Dangerfield. Recommence, Hoppy, allons ?

L'infirme fit pivoter son chariot pour faire face à l'assemblée.

— La-la-la, gloussa-t-il, du ton bas et coulant qu'ils connaissaient tous si bien.

June Raub poussa un soupir. C'était de la sorcellerie, ce don particulier de Hoppy. Elle en était chaque fois déconcertée… les yeux clos, elle aurait pu croire que c'était toujours Dangerfield qui s'adressait à eux. Elle ferma les yeux, volontairement. Il n'est pas malade, il ne va pas mourir, se répétait-elle, écoutez-le ! Comme pour répondre à ses pensées, la chère voix murmurait :

— J'ai une petite douleur dans la poitrine, mais ce n'est pas grand-chose. Ne vous tourmentez pas, mes amis. Mal d'estomac, sans doute. Quelques excès. Que faut-il prendre dans ce cas ? Quelqu'un s'en souvient-il ?

— Je me rappelle ! s'écria un homme de l'assistance. Alcalinisez-vous avec Alka Seltzer !

— La-la-la, roucoula la voix chaude. Tout juste. Un bon point pour vous. Et maintenant, un petit tuyau sur la manière d'emmagasiner les oignons de glaïeuls pendant tout l'hiver sans craindre les rongeurs. Enveloppez-les simplement de papier d'aluminium.

Des gens applaudirent et June Raub entendit une personne voisine constater :

— C'est absolument ce qu'aurait dit Dangerfield.

C'était l'homme aux lunettes de Bolinas. Elle rouvrit les yeux pour examiner son visage. Je devais faire la même tête, songea-t-elle, le

premier soir où j'ai entendu Hoppy l'imiter.

— Et maintenant, poursuivit Hoppy, toujours avec la voix de Dangerfield, je vais exécuter pour vous quelques tours d'adresse auxquels je me suis exercé et qui, je pense, vous amuseront beaucoup, chers amis. Regardez !

Eldon Blaine, le lunetier, vit le phocomèle poser une pièce de monnaie sur le plancher à plusieurs pieds de sa phocomobile. Ses prothèses se rétractèrent et Hoppy, sans cesser d'imiter Dangerfield, se concentra sur la pièce qui, tout à coup, glissa sur le plancher dans sa direction. Les spectateurs battirent des mains. Rouge de plaisir, l'infirme les remercia d'un signe de tête, puis reposa une fois de plus la pièce loin de lui, beaucoup plus loin.

De la magie, songeait Eldon. Comme Pat le lui avait annoncé. Les phocos ont ce don en compensation des bras et jambes dont ils sont privés. C'est ainsi que la nature les aide à vivre. La pièce glissa vers la phocomobile et les applaudissements crépitèrent plus fort.

Eldon s'adressa à Mrs Raub :

— Fait-il la même chose tous les soirs ?

— Non, il a d'autres tours. Je n'avais jamais vu celui-ci, mais naturellement je ne suis pas ici tous les jours. Je me démène tellement pour le bon fonctionnement de notre communauté… C'est étonnant, n'est-ce pas ?

L'action à distance, se disait Eldon. Oui, c'est étonnant. *Il faut que nous nous en emparions.* Plus de doute à présent. Ainsi, après la mort de Dangerfield – et il est évident qu'elle ne tardera plus – nous aurons ce souvenir de lui, cette reconstitution, intégrée dans le phoco. Comme un disque qu'on peut rejouer quand on le désire.

— Il vous effraie ? s'enquit June Raub.

— Non. Pourquoi ?

— Je ne sais pas trop, avoua-t-elle, pensive.

— Est-ce qu'il a déjà envoyé des tuyaux au satellite ? demanda Eldon. Beaucoup d'autres dépanneurs l'ont fait. Bizarre qu'il s'en soit abstenu, avec tous ses talents.

— Il en avait l'intention. L'année dernière, il a entamé la construction d'un émetteur. Il y travaille de temps en temps, mais il est évident que cela n'a pas marché. Il essaie des tas d'idées… Il est toujours occupé. Venez voir son antenne. Je vais vous la montrer.

Il la suivit jusqu'à la porte du hall. Debout dans l'obscurité, ils attendirent que leurs yeux s'accoutument. Oui, il y avait bien un mât étrange, tordu, qui pointait dans le ciel nocturne, mais il s'arrêtait net à une certaine hauteur.

— C'est sa maison, expliqua June Raub. L'antenne est sur le toit. Et il a fabriqué cela sans aucune aide. Il peut amplifier les impulsions

de son cerveau et les transformer en ce qu'il appelle des servo-assistants, ce qui le rend très fort, bien plus que tout homme normal. (Elle se tut un instant.) Nous l'admirons tous. Il a beaucoup fait pour nous.

— Oui, acquiesça Eldon.

— Vous êtes venu pour nous l'enlever, n'est-ce pas ? fit June Raub d'un ton calme.

Surpris, il protesta :

— Non, madame, sincèrement. Nous sommes venus écouter le satellite, vous le savez.

— On a déjà essayé. Vous ne le capturerez pas parce qu'il ne se laissera pas faire. Il n'aime pas votre communauté. Il est au courant de votre ordonnance. Nous ne pratiquons pas ce genre de discrimination ici et il nous en est reconnaissant. Et il est très susceptible.

Eldon Blaine, désarçonné, s'éloigna de la femme pour regagner le hall.

— Attendez ! lui dit-elle. Vous n'avez pas à vous inquiéter. Je n'en dirai rien à personne. Je ne vous reproche pas de désirer l'acquérir pour votre communauté après l'avoir vu à l'œuvre. Vous savez, il n'est pas natif de West Marin. Il y a tantôt trois ans qu'il est arrivé un jour sur son chariot, pas celui-ci, mais l'ancien que le Gouvernement lui avait fourni avant le Cataclysme. Il roulait depuis San Francisco, à ce qu'il nous a dit. Il cherchait un asile où s'établir et personne ne lui en avait offert avant nous.

— C'est bon, je comprends.

— Aujourd'hui, on peut tout voler. Il suffit d'être le plus fort. J'ai vu votre voiture de police rangée sur la route et je sais que vos deux compagnons sont des policiers. Mais Hoppy ne fait que ce qu'il veut. Je pense que si vous tentiez de l'enlever de force, il vous tuerait. Cela ne lui serait pas difficile et il ne s'en ferait aucun scrupule.

Après un silence, Eldon déclara :

— Je… vous remercie de votre franchise.

Ils rentrèrent ensemble, en silence.

Tous les yeux étaient braqués sur Hoppy, toujours plongé dans son imitation de Dangerfield.

— … cela semble disparaître pendant que je mange, disait-il. Et cela m'incline à croire qu'il s'agit d'un ulcère et non du cœur. En conséquence, s'il y a des médecins à l'écoute et qu'ils aient accès à un émetteur…

Un homme le coupa :

— Je vais parler à mon médecin de San Rafaël. C'est la vérité. Nous ne voulons pas d'un mort de plus autour de la Terre. (Cet homme, qui avait déjà pris la parole un peu plus tôt, paraissait encore plus décidé.) Ou alors si, comme le pense Mrs Raub, c'est purement

mental, ne pourrions-nous prier le docteur Stockstill de s'occuper de lui ?

Eldon Blaine réfléchissait : pourtant Hoppy n'était pas ici dans le hall quand Dangerfield a dit cela. Comment peut-il répéter quelque chose qu'il n'a pas entendu ?

Puis il comprit. C'était l'évidence ! Le phocomèle avait un récepteur chez lui ; avant de venir au hall, il avait écouté le satellite dans sa maison. Ce qui signifiait qu'il y avait à West Marin *deux* radios qui fonctionnaient, contre zéro à Bolinas. Eldon en éprouvait de la fureur et du désespoir. Nous n'avons rien, se rendait-il compte. Alors que ces gens ont tout, et même un appareil supplémentaire, privé, pour une seule personne !

C'est comme avant la guerre, songeait-il, aveuglément. Ils vivent encore aussi bien. *Ce n'est pas juste.*

Il pivota et ressortit, se plongeant dans les ténèbres. Personne ne fit attention à lui. Ils étaient trop occupés à discuter de Dangerfield et de sa santé.

Trois silhouettes arrivaient par la route, l'une portant une lanterne à pétrole, un grand homme maigre, accompagné d'une jeune femme aux cheveux acajou, et d'une petite fille qui marchait entre eux deux.

— Est-ce déjà terminé ? s'enquit la femme. Sommes-nous tellement en retard ?

— Je n'en sais rien, répondit Eldon, poursuivant son chemin.

— Oh ! on l'a manqué, se plaignit la fillette. Je vous le disais bien, qu'on devait se presser !

— Eh bien, on va toujours entrer, lui dit l'homme, puis les voix se perdirent tandis qu'Eldon Blaine, désespéré dans la nuit, s'éloignait de tous ces gens de la riche West Marin qui avaient trop de tout.

Hoppy Harrington, dans son numéro Dangerfield, leva les yeux à l'entrée des Keller qui prenaient place au fond de la salle. Pas trop tôt ! se dit-il, ravi d'avoir davantage de spectateurs. Mais il se sentait nerveux parce que la petite fille le dévisageait. Quelque chose dans la façon qu'elle avait de le regarder le mettait mal à l'aise ; il en avait toujours été ainsi avec Edie. Cela lui déplaisait et il s'interrompit d'un coup.

— Continue, Hoppy, l'encouragea Cas Stone.

— Allons ! renchérirent d'autres voix.

— Sors-nous le truc de Kool Aid ! réclama une femme. Chante-nous la petite chanson des jumeaux de Kool Aid, tu sais !

— *Kool Aid, Kool Aid can't wait !* commença Hoppy, mais il se tut aussitôt. Eh bien, ce sera tout pour ce soir.

Le silence régna dans la salle.

La petite Keller prit la parole :

— Mon frère, il dit que Mr Dangerfield est quelque part dans cette salle.

Hoppy éclata de rire.

C'est vrai, dit-il, énervé.

— A-t-il fini la lecture ? demanda Edie.

— Oh ! oui, la lecture est terminée, dit Earl Colvig, mais ce n'est pas cela que nous écoutions, c'était Hoppy, tout en regardant ce qu'il faisait. Il nous a exécuté un tas de drôles de tours, ce soir ; pas vrai, Hoppy ?

— Montre à la petite le tour de la pièce de monnaie, dit June Raub. Je crois que ça l'amuserait.

— Oui, recommence-le, approuva le pharmacien. C'était bien ; cela nous ferait bien du plaisir à tous.

Dans son impatience, il se leva, oubliant qu'il y avait des spectateurs derrière lui.

Edie reprit d'un ton posé :

— Mon frère désire entendre la lecture. C'est pour cela qu'il est venu. Il se moque de tous les trucs avec des pièces !

— Tiens-toi tranquille, lui intima Bonny.

Son frère, songeait Hoppy. Elle n'en a pas, de frère. Il éclata de rire et quelques personnes sourirent automatiquement.

— Ton frère ? dit-il en roulant son chariot vers l'enfant. Ton *frère* ? (Il arrêta le mobile juste devant Edie et se remit à rire.) Je peux lui faire la lecture. Je peux être Philip et Mildred et tous les autres personnages du livre ; je peux être Dangerfield… quelquefois je le suis en réalité. Je l'étais ce soir et c'est pourquoi ton frère croit que Dangerfield est ici. Eh bien, c'était moi. (Il jeta un regard circulaire à tous les gens présents.) N'est-ce pas la vérité, messieurs et mesdames ? N'était-ce pas Hoppy ?

— Exact, Hoppy, acquiesça Cas Stone.

La plupart des autres opinèrent également de la tête.

— Bon sang ! Hoppy ! dit Bonny Keller d'une voix sévère. Calme-toi ou tu vas dégringoler de ta voiture à force de te secouer comme ça ! (Elle le regardait d'un air intransigeant, dominateur, et il se sentait diminué. Il recula malgré lui.) Que s'est-il donc passé ici ? s'enquit Bonny.

Ce fut Fred Quinn, le pharmacien, qui répondit :

— Eh bien, Hoppy nous a fait une imitation si réussie de Walt Dangerfield qu'on aurait juré que c'était lui !

L'assistance hochait affirmativement le menton.

— Tu n'as pas de frère, Edie, reprit Hoppy à l'adresse de la fillette. Pourquoi prétends-tu que ton frère veut entendre la lecture, alors que tu n'en as pas ? (Il riait sans cesse. La petite restait silencieuse.) Est-ce que je peux le voir ? demanda-t-il. Puis-je lui

parler ? Laisse-moi au moins l'écouter parler, et je t'en fais une imitation.

Il riait maintenant si fort qu'il y voyait à peine, des larmes plein les yeux. Il dut les essuyer du bout d'une de ses prothèses.

— Cela devrait être fameux, observa Cas Stone.

— J'aimerais entendre ça. Fais-le, Hoppy, dit Colvig.

— Je le ferai dès que le frère aura prononcé quelques mots, répondit l'infirme. (Il attendait, au centre de son engin.) J'attends, remarqua-t-il.

— Cela suffit ! intervint Bonny. Laisse ma fille tranquille.

Elle avait les joues empourprées de colère. Sans lui prêter attention, Hoppy demanda à Edie :

— Où est-il ? Dis-moi où il est… pas loin d'ici ?

— Penchez-vous tout près de moi, répondit Edie, et il va vous répondre.

Elle avait le visage grave, comme sa mère.

Hoppy s'inclina, la tête de côté, en une attitude faussement sérieuse.

Une voix lui parvint, du dedans de lui-même, comme de son monde intérieur. « Comment as-tu fait pour réparer ce tourne-disque ? Comment t'y es-tu pris, *réellement* ? »

Hoppy poussa un hurlement strident.

Tous, le visage livide, le regardaient ; tous s'étaient levés, le corps raidi.

— J'ai entendu parler Jim Fergesson, dit Hoppy.

La fillette, très calme, l'examinait.

— Voulez-vous que mon frère vous parle encore, Mr Harrington ? Dis-lui encore quelques mots, Bill, cela lui ferait plaisir.

Et la voix, dans le monde intérieur de Hoppy, lui dit : « On aurait dit que tu l'avais guéri, qu'au lieu de remplacer le ressort cassé… »

Hoppy fit virevolter son chariot comme un fou, roula dans l'allée jusqu'à l'autre bout du hall, pivota de nouveau et resta haletant, à bonne distance de l'enfant des Keller. Le cœur battant, il ne la quittait plus des yeux. Elle lui rendait regard pour regard, en silence, mais une ombre de sourire lui retroussait la lèvre.

— Vous l'avez bien entendu, mon frère, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, fit Hoppy.

— Vous savez où il se trouve ?

— Oui. Ne recommence pas, je t'en prie. Je ne ferai plus d'imitations si cela te déplaît. D'accord ? (Il l'implorait des yeux, mais elle ne s'avançait pas, elle ne promettait rien.) Je regrette. Je te croirai désormais, ajouta-t-il.

— Seigneur ! souffla Bonny.

Elle se tourna vers son mari comme pour le questionner. George

secoua la tête, sans mot dire.

L'enfant reprit, d'un ton posé et lent :

— Vous pouvez également le voir si vous le voulez, Mr Harrington. Aimeriez-vous savoir de quoi il a l'air ?

— Non, je n'y tiens pas !

— Il vous a fait peur ? (L'enfant lui souriait ouvertement, maintenant, mais d'un sourire vide, froid.) Il vous a rendu la monnaie de votre pièce, parce que vous vous attaquiez à moi. Cela l'a mis en colère, alors il vous a parlé.

George s'approcha de Hoppy.

— Que s'est-il passé, Hop ?

— Rien, fit l'infirme, le ton sec.

Elle m'a effrayé, songeait-il ; elle m'a possédé en imitant Jim Fergesson. Elle m'a eu, je croyais vraiment que Jim était revenu. Edie a été conçue le jour où Jim Fergesson est mort. Je le sais, puisque c'est Bonny elle-même qui me l'a dit un jour. Et je pense que son frère a été conçu au même instant. Mais… ce n'est pas vrai, ce n'était pas Jim… rien qu'une… *imitation*.

— Vous voyez, reprit l'enfant. Bill aussi sait comment imiter les gens.

— Oui, il le sait.

— Et il le fait bien, ajouta-t-elle, les yeux brillants.

— Oui, très bien.

Aussi bien que moi, se disait-il. Peut-être mieux. Il faudra que je me méfie du frère Bill ! Que je m'en tienne à l'écart. J'ai reçu une bonne leçon.

Ce pourrait bien être Fergesson, raisonnait-il, dans le corps de cette petite. Une renaissance, une réincarnation, comme on dit. C'est la bombe qui a dû causer cela, mais je ne comprends pas comment. Donc ce ne serait plus une imitation et j'avais raison, la première fois, mais comment m'en assurer ? Ce n'est pas lui qui me renseignera ; il me déteste, j'imagine, parce que je me suis moqué de sa petite sœur Edie. C'était une erreur ; je n'aurais pas dû…

— La-la-la, fredonna-t-il, et quelques personnes se retournèrent, lui accordèrent de nouveau leur attention. Eh bien, voici de nouveau votre vieux copain, disait-il, mais le cœur n'y était plus, sa voix chevrotait. (Il leur sourit largement, sans éveiller de sympathie en retour.) Peut-être pourrions-nous reprendre la lecture un moment ? suggéra-t-il. Le frère d'Edie souhaite l'écouter.

Il propulsa une pince, tourna le bouton de volume de la radio, régla le cadran.

Tu auras tout ce que tu voudras, songeait-il. La lecture ou tout autre chose. Depuis combien de temps es-tu là-dedans ? Sept ans seulement ? Cela me semble plutôt une éternité. Comme si… tu avais

toujours existé ! C'était une chose blanchâtre, ratatinée, terriblement ancienne, qui lui avait parlé. Quelque chose de petit et dur, qui flottait. Des lèvres envahies d'un duvet démesurément long, qui traînait par mèches, comme autant de fouets. Je parie bien que c'est Fergesson, cela me donnait bien cette *impression.* Il est là, dans le ventre de cette petite.

Je me demande… Est-ce qu'il peut sortir ?

Edie questionnait son frère :

— Comment lui as-tu collé une pareille frousse ? Il était terrifié.

Tout au fond d'elle s'éleva la voix familière : « J'ai joué le rôle d'une personne qu'il connaissait il y a longtemps. Un mort. »

— Oh, c'est donc cela ? Je m'en doutais un peu, que c'était dans ce goût-là ! (Elle était amusée.) Tu recommenceras ?

— S'il me contrarie, je ferai peut-être pire, un tas de choses différentes, peut-être.

— Comment as-tu su qu'il y avait ce mort ?

— Oh ! parce que… tu sais bien. Parce que je suis mort, moi aussi.

Il gloussa et elle le sentit frémir au plus profond de son ventre.

— Non, tu n'es pas mort, protesta-t-elle. Tu es aussi vivant que moi, alors ne dis pas cela. Ce n'est pas bien.

Elle avait peur à son tour.

— C'était pour rire. Je te demande pardon. J'aurais aimé voir sa figure. De quoi avait-il l'air ?

— Il était affreux. Quand tu lui as raconté ça, il s'est tout retourné en dedans, comme une tortue. Mais tu ne sais pas non plus comment c'est, une tortue. Tu ne sais pas comment sont les choses, alors pas la peine que j'essaie…

— Je voudrais sortir, fit plaintivement Bill. J'aimerais naître comme tout le monde. Est-ce que je ne naîtrai pas un jour ?

— Le Dr Stockstill dit que c'est impossible.

— Alors saurait-il me faire *être* ? Je croyais que…

— Je me trompais. Je pensais qu'il pourrait découper un petit trou rond et que ça suffirait, mais il a dit que non.

Son frère se tut.

— N'aie pas de chagrin, le consola Edie. Je continuerai à t'expliquer tout. (Elle tenait tant à le réconforter !) Je ne ferai plus jamais comme le jour où j'étais si en colère contre toi. Quand j'ai cessé de t'expliquer le monde du dehors. Je te le promets.

— Peut-être que j'arriverais à *forcer* le docteur Stockstill à me faire sortir, avança Bill.

— Tu crois ? Ce n'est pas possible !

— Je peux si je veux.

— Non, tu mens. Tu ne sais que dormir, bavarder avec les morts et imiter la voix des gens comme tout à l'heure. Ce n'est pas grand-chose, j'en suis capable moi-même et je peux bien plus encore.

Il n'y eut pas de réponse de son intérieur.

— Bill, écoute ! Il y a maintenant deux personnes qui savent que tu existes… Hoppy Harrington et le docteur. Et tu prétendais que personne ne saurait jamais. Donc tu n'es pas tellement malin. Je ne te crois pas très intelligent, au fond !

En elle, Bill dormait.

— Si tu faisais de vilaines choses, poursuivit-elle quand même, j'avalerais un truc pour t'empoisonner. Tu le sais ? Alors tâche de bien te conduire.

Elle avait de plus en plus peur de lui ; c'était à elle-même qu'elle parlait, pour reprendre son assurance. Il vaudrait peut-être mieux que tu meures, songea-t-elle. Seulement il faudrait que je continue à te porter et… ce ne serait pas agréable. Je n'aimerais pas ça.

Elle eut un frisson.

— Ne t'inquiète pas pour moi, dit soudain Bill. (Il s'était réveillé, ou alors il avait fait semblant de dormir.) Je sais beaucoup de choses, je peux me débrouiller tout seul. Et je te protégerai aussi. Tu devrais plutôt te réjouir de ma présence parce que je peux… mais non, tu ne comprendrais pas. Tu sais que j'ai le pouvoir de voir tous ceux qui sont morts, comme l'homme que j'ai imité. Eh bien, il y en a des tas, des milliards et des milliards de milliards et ils sont tous différents. Dans mon sommeil, je les entends murmurer. Ils sont toujours tout autour.

— Autour ? Où ?

— Au-dessous de nous. Dans la terre.

— Brrr ! fit-elle.

Bill rit.

— C'est la vérité. Et nous y serons aussi. Maman et papa et tous les autres. Tout le monde et tout le reste est là, les animaux compris. Ce chien y est presque, celui qui parle. Pas encore là, exactement, mais c'est la même chose. Tu verras.

— Je ne veux pas voir. Je voudrais suivre la lecture. Reste tranquille. Tu n'écoutes pas ? Tu disais que cela te plaisait.

— Il y sera bientôt, lui aussi, poursuivit Bill. L'homme qui vous fait la lecture dans le satellite.

— Non. Je ne te crois pas. Tu en es sûr ?

— Oui, tout à fait. Et même, avant lui… Est-ce que tu connais *l'homme aux lunettes* ? Non ? Eh bien, il ne va pas tarder à y être. Tout juste dans quelques minutes. Et après… (Il s'interrompit.) Je ne te le dirai pas.

— Non, ne me le dis pas, je t'en prie. Je ne veux pas savoir.

En se guidant sur le haut mât tordu de l'émetteur de Hoppy, Eldon Blaine se rendait à la maison du phocomèle. C'est maintenant ou jamais, se disait-il. Je n'ai que peu de temps. Il n'y avait personne pour le gêner… ils étaient tous dans le hall, y compris l'infirme. Je vais trouver cette radio et l'emporter, se dit Eldon. Si je ne peux pas l'avoir, lui, du moins je ne rentrerai pas les mains vides à Bolinas. L'émetteur était à présent tout proche. Eldon sentait la présence de la construction de Hoppy… et soudain, il buta sur quelque chose. Il tomba en battant des bras. Les restes d'une clôture, au ras du sol…

Il distinguait la maison même, ou ce qui en subsistait. Les fondations, un pan de mur, et au centre une sorte de cabane cubique, faite de débris, couverte de carton goudronné. Le mât, maintenu par d'épais haubans, se dressait juste derrière une petite cheminée de tôle.

L'émetteur fonctionnait.

Blaine en perçut le ronronnement avant même de voir la lueur bleutée des lampes. Par une large fente sous la porte du cube, il voyait aussi de la lumière. Il trouva la clenche, y posa la main, puis la tourna rapidement. La porte s'ouvrit sans difficulté, presque comme si on l'eût attendu à l'intérieur.

Une voix amicale, intime, murmurait, et Eldon Blaine jeta un coup d'œil circulaire, glacé de peur, s'attendant à voir – c'était incroyable ! – le phocomèle lui-même. Mais la voix sortait du récepteur posé sur un établi, parmi des outils, des instruments de mesure, des pièces détachées, en un effarant désordre. C'était Dangerfield qui continuait de parler bien que le satellite fût sûrement très loin maintenant. Un contact avec le satellite plus efficace que tous ceux que l'on avait jamais réussi à établir, se dit-il. Ils ont même ça, à West Marin ! Mais pourquoi le grand émetteur était-il sous tension ? À quoi servait-il ? Il commença une rapide inspection…

Dans le haut-parleur, la voix basse et intime changea soudain : elle devint dure, impérative :

— Homme aux lunettes, que faites-vous chez moi ?

C'était la voix de Hoppy Harrington. Eldon restait médusé, à se frotter bêtement le front, s'efforçant de comprendre mais sachant bien d'instinct qu'il n'y parviendrait jamais.

— Hoppy ! Où êtes-vous ? parvint-il à demander.

— Je suis ici, répondit la voix de la radio. Je me rapproche. Ne bougez pas, homme aux lunettes. (La porte s'ouvrit et Hoppy Harrington apparut sur sa phocomobile, les yeux perçants, fulgurants.) Soyez le bienvenu dans ma maison, ricana-t-il. (Maintenant, sa voix sortait à la fois de sa bouche et du haut-parleur.) Pensiez-vous que c'était le satellite que vous entendiez sur cet appareil ? (Une de ses « mains » s'avança pour arrêter la radio.) Allons, l'homme aux

lunettes, parlez. Que cherchez-vous ici ?

— Laissez-moi partir, dit Eldon. Je ne cherche rien. Je jetais un coup d'œil, voilà tout.

— Vous vouliez mon récepteur, c'est cela ? fit Hoppy, la voix blanche.

Il paraissait sombre mais pas du tout surpris.

— Pourquoi votre émetteur marche-t-il ? fit Eldon.

— Parce que je suis en communication avec le satellite.

— Si vous me laissez partir, je vous donnerai tous les verres dont je dispose. Cela représente des mois de fouilles dans toute la Californie du Nord.

— Cette fois-ci, vous n'avez pas de lunettes, constata le phocomèle. En tout cas, je ne vois pas votre serviette. Mais pour ma part, je veux bien que vous vous en alliez. Vous n'avez rien fait de mal ici. Je ne vous en ai pas laissé le loisir.

Il émit son rire sec, saccadé.

— Essayez-vous de faire redescendre le satellite ? s'enquit Eldon.

Le phocomèle le regarda fixement.

— C'est bien cela ! fit Eldon. Avec cet émetteur, vous allez déclencher l'étage final qui n'a pas été mis à feu. Vous allez l'utiliser en rétrofusée, alors il retombera dans l'atmosphère et finira par se poser.

— Je ne pourrais pas, même si je le désirais, répondit finalement Hoppy.

— Vous avez la capacité d'agir à distance sur les objets.

— Je vais vous l'expliquer, ce que je fais, l'homme aux lunettes. (Hoppy roula devant Eldon et, à l'aide d'une de ses prothèses, prit un objet posé sur l'établi.) Reconnaissez-vous ceci ? C'est une bande enregistrée. Elle sera transmise au satellite à une vitesse fantastique, si bien qu'il recevra en quelques secondes des heures de renseignements. En même temps, tous les messages reçus par le satellite pendant son parcours me seront diffusés de la même manière, à une vitesse extrême. Voilà comment le matériel devait fonctionner à l'origine, homme aux lunettes, avant le Cataclysme, avant que le système d'écoute et de décodage ait été perdu sur la Terre.

Eldon Blaine regarda le récepteur sur l'établi, puis lança un coup d'œil furtif vers la porte. La phocomobile ne barrait plus la sortie. Il se demandait s'il réussirait, s'il avait une chance…

— Je peux émettre à une distance de cinq cents kilomètres, expliquait Hoppy. Je touche tous les récepteurs en Californie du Nord, à portée optique, mais c'est tout. Cependant, en envoyant mes messages pour que le satellite les enregistre, puis les rejoue et les rejoue encore durant ses révolutions…

— … vous toucherez le monde entier, acheva Eldon.

— Tout juste ! dit Hoppy. Il y a à bord toute la machinerie indispensable. Elle obéira à toutes les instructions du sol.

— Et alors, vous serez Dangerfield, fit Eldon.

Le phocomèle sourit et bégaya :

— Et personne ne s'apercevra de la différence. J'en suis capable, j'ai tout prévu. Quelle alternative ? Le silence ! Le satellite se taira d'un jour à l'autre, maintenant. Alors la seule voix qui unisse encore le monde s'éteindra et le monde périra. Je suis prêt à couper les émissions de Dangerfield à l'instant opportun. Dès que je serai certain qu'il va vraiment nous quitter !

— Est-il au courant de votre existence ?

— Non.

— Je vais vous donner mon opinion. Je pense que Dangerfield est mort depuis longtemps et que c'est vous que nous écoutons.

Tout en parlant, il se rapprochait de la radio sur l'établi.

— Pas du tout ! dit calmement le phocomèle. (Puis il reprit :) Mais ce ne sera plus long. C'est sidérant qu'il soit resté en vie dans des conditions semblables. Les militaires avaient fait un bon choix en sa personne.

Eldon Blaine prit la radio à pleins bras et fonça vers la porte.

Ahuri, l'infirme restait bouche bée. Eldon eut le temps de percevoir l'expression de son visage, puis il se retrouva dehors, en train de courir dans le noir, vers la voiture de police. J'ai réussi à le distraire, songeait-il. Ce pauvre bougre de phoco n'avait pas la moindre idée de mes intentions. Tout son blabla… qu'est-ce que cela signifie ? Rien du tout. Folie des grandeurs ; il voudrait se faire entendre du monde entier, recevoir les nouvelles de partout, faire de toutes les populations ses auditeurs… mais c'est hors de portée de qui que ce soit, hormis Dangerfield. Personne ne peut actionner les appareils du satellite depuis la Terre ! Il faudrait que le phoco soit là-haut, dans la capsule, et il est impossible de…

Quelque chose le saisit par la nuque.

Que se passe-t-il ? se demanda Eldon Blaine en tombant la tête la première, sans lâcher la radio. Il est resté dans la maison et je suis ici. Le pouvoir à distance… il me tient. Est-ce que je me trompais ? Peut-il vraiment agir de si loin ?

Ce qui le tenait par le cou resserra son étreinte.

11

Paul Dietz ramassa le premier feuillet tiré à la ronéo de *Nouvelles et Points de Vue*, le petit périodique bimensuel de West Marin dont il était l'éditeur, pour relire attentivement l'article de tête qu'il avait lui-même rédigé.

> UN HOMME DE BOLINAS MEURT LE COU BRISÉ
>
> *Il y a quatre jours, le corps d'Eldon Blaine, lunetier de Bolinas, en Californie, en tournée d'affaires dans notre région, a été découvert au bord de la route. Les vertèbres cervicales étaient brisées et le cadavre portait d'autres marques qui donnent à penser qu'il s'agit d'un acte criminel commis par des inconnus. Le chef de la police de West Marin, Earl Colvig, a ouvert une enquête de grande envergure et interroge toutes les personnes qui ont rencontré Eldon Blaine ce soir-là.*

C'était tout. Mais Dietz en éprouvait une vive satisfaction. Bon départ pour ce numéro du périodique… Des tas de gens s'y intéresseraient et peut-être obtiendrait-il quelques encarts de publicité pour la prochaine édition. Ses principales sources de revenus étaient d'une part Andy Gill qui faisait toujours de la réclame pour son tabac et ses alcools, et Fred Quinn, le pharmacien. De plus il y avait les petites annonces personnelles. Mais ce n'était pas comme au bon vieux temps.

Naturellement, ce qu'il omettait de mentionner dans son article, c'est que les intentions du lunetier de Bolinas en venant à West Marin n'étaient pas des plus pures. Tout le monde le savait déjà. La rumeur disait même qu'il était venu dans le but d'enlever le dépanneur local. Mais comme ce n'était qu'une hypothèse, il ne pouvait l'imprimer.

Il passa à l'article suivant, par rang d'importance.

> *Les personnes qui suivent les émissions du satellite nous signalent que Walt Dangerfield a déclaré il y a quelques jours qu'il « était malade, peut-être d'un ulcère ou d'une affection coronaire » et avait besoin de soins médicaux. À Foresters' Hall, l'assistance a manifesté une vive inquiétude. Mr Cas Stone, qui nous a communiqué cette information, a déclaré qu'en dernier ressort il ferait appel à son propre spécialiste de San Rafaël. Il a été discuté en outre – sans qu'il soit pris de décision – de la*

possibilité que Fred Quinn, propriétaire de la pharmacie de Point Reyes, se rende au Q.G. militaire de Cheyenne pour offrir des produits médicaux à faire parvenir à Dangerfield.

Le reste du journal ne contenait que des articles d'intérêt local : dîners, réceptions, déplacements de personnalités. Il les parcourut des yeux, s'assura que les annonces publicitaires étaient bien nettes, puis se remit au tirage.

Bien entendu, il manquait pas mal de choses dans le journal, des renseignements impubliables. Hoppy Harrington terrifié par une fillette de sept ans, par exemple. Dietz gloussait en évoquant les récits qu'on lui avait faits de la frousse de l'infirme, de ses réactions en public. Mrs Bonny Keller avait un nouvel amant, le jeune instituteur Hal Barnes, cette fois… Ç'aurait été un article savoureux. Jack Tree, éleveur de moutons, accusait des inconnus (pour la Nième fois !) de lui voler des bêtes. Quoi encore ? Voyons, songeait-il. Le fameux expert en tabacs, Andrew Gill, a reçu la visite d'un citadin inconnu, sans doute en vue d'une fusion de son affaire de tabac et d'alcool avec un puissant syndicat de la ville, dont le nom restait dans l'ombre. Il fronça alors les sourcils. Si Gill quittait le secteur, *Nouvelles et Points de Vue* perdrait son client le plus régulier, ce qui serait désastreux.

Je devrais peut-être le publier, se dit-il. Soulever la population locale contre les agissements de Gill. « Des influences étrangères s'exercent sur l'industrie locale du tabac… » Je pourrais ainsi présenter l'affaire. « Des personnes du dehors, d'origine douteuse, ont été remarquées dans notre région. » Ce genre d'insinuations arriverait peut-être à dissuader Gill. Après tout, c'est un nouveau venu. Il est encore vulnérable. Il n'est ici que depuis le Cataclysme. Ce n'est pas un membre de la communauté à part entière !

Qui était ce sinistre individu qu'on avait vu en conversation avec Gill ? Tout le monde s'interrogeait. Cela déplaisait à tous. Certains prétendaient que c'était un Noir. D'autres soutenaient que c'était un brûlé radioactif… un négro-de-guerre, comme on disait.

Peut-être aura-t-il le même sort que l'homme aux lunettes de Bolinas, conjecturait Dietz. Parce qu'il y a ici beaucoup de gens qui n'aiment pas les ingérences étrangères ; il est dangereux de venir fourrer son nez dans nos petites affaires.

Le meurtre d'Eldon Blaine lui rappelait naturellement l'exécution de Mr Austurias… bien que cette dernière ait eu lieu légalement, au grand jour, sur décision du Conseil et du Jury des Citoyens. Pourtant il y avait peu de différence quant au fond : l'une et l'autre exprimaient de façon claire les sentiments de la communauté. Tout comme les traduirait la disparition subite du monde des vivants de ce Noir ou

négro-de-guerre qui tournait autour de Gill. Il était même possible que Gill eût à subir quelques représailles.

Mais Gill avait des amis puissants, les Keller par exemple. Et bien des gens dépendaient de lui pour les cigarettes et l'alcool. Orion Stroud et Cas Stone s'approvisionnaient régulièrement chez lui. Gill était donc sans doute à l'abri.

Mais pas le Noir. Je n'aimerais pas être à sa place. Il vient de la ville et ne se rend pas compte de la profondeur des sentiments dans un petit patelin. Nous avons notre intégrité, ici, et nous n'avons pas l'intention de la laisser violer.

Peut-être faudrait-il recourir aux grands moyens pour le lui faire comprendre. On aura peut-être encore un meurtre. Un meurtre de Noir. Et sous certains angles, ce sont les plus satisfaisants.

Alors qu'il descendait la rue centrale de Point Reyes, Hoppy Harrington se redressa brusquement à la vue d'un homme à peau foncée. Il y avait des années qu'il connaissait cet homme, qu'il avait travaillé avec lui à *Modern TV*. Oui, cela ressemblait bien à Stuart McConchie.

Mais alors, réfléchit le phoco, ce devait être une des imitations de Bill !

Il éprouvait une véritable terreur à l'idée de la puissance dont jouissait cette créature enfermée dans le corps d'Edie Keller ; elle se permettait une pareille manifestation en plein jour ! Et de quoi disposait-il pour s'y opposer ? De même que pour la voix de Jim Fergesson, l'autre soir, il s'était laissé posséder. Il s'y était laissé prendre malgré ses propres et immenses capacités. Je ne sais plus que faire, s'avouait-il, dans son affolement. Il continuait à se rapprocher de la silhouette sombre… qui ne disparaissait pas.

Peut-être Bill est-il au courant de ma vengeance contre l'homme aux lunettes, songeait-il. Peut-être se venge-t-il à son tour. Les enfants font de ces choses…

Il vira dans une ruelle transversale et accéléra pour s'éloigner de l'image hallucinatoire de Stuart McConchie.

— Hé ! lui cria une voix, en avertissement.

Hoppy tourna la tête et s'aperçut qu'il avait failli renverser le Dr Stockstill. (Contrarié, il ralentit et stoppa.) Je vous demande pardon.

Il scrutait le visage du médecin, se rappelant l'avoir aperçu autrefois, avant la calamité. Stockstill avait son cabinet de psychiatre à Berkeley et Hoppy le croisait de temps en temps dans Shattuck Avenue. Pourquoi était-il ici ? Comment avait-il choisi West Marin, de même que Hoppy ? N'était-ce que simple coïncidence ?

Puis le phoco réfléchit. Et si Stockstill n'était qu'une hallucination permanente, engendrée le jour où la première bombe était tombée

dans la Zone de la Baie ? C'était bien ce même jour que Bill avait été conçu, pas vrai ?

Cette Bonny Keller… tout vient d'elle ! Toutes les difficultés du patelin… l'affaire Austurias qui a failli tout flanquer par terre, nous diviser en deux camps ennemis. Elle s'était arrangée pour faire supprimer Austurias, alors que c'était ce dégénéré de Jack Tree avec ses moutons qui aurait dû disparaître. C'est lui qu'on aurait dû fusiller, et non le maître d'école !

C'était un homme doux et bon, pensait le phoco, en évoquant Mr Austurias. Et presque personne – à part moi – n'a pris ouvertement son parti lors de ce prétendu jugement.

Le Dr Stockstill lui dit insolemment :

— Fais donc attention avec ton engin, Hoppy. Je te le demande comme une faveur personnelle.

— Je vous ai exprimé mes regrets.

— De quoi as-tu peur ? lança le médecin.

— De rien. Je n'ai peur de rien au monde. (Puis il se rappela l'incident de Foresters' Hall, son abjection. Et toute la ville en parlait ; le docteur Stockstill en était informé alors même qu'il n'avait pas assisté à la réunion :) J'ai une phobie, avoua-t-il impulsivement. Est-ce de votre compétence, ou avez-vous délaissé ce domaine ? C'est une question de claustrophobie. Je me suis trouvé prisonnier dans un sous-sol, le jour de la première bombe. Cela m'a sauvé la vie, mais…

Il haussa les épaules.

— Je vois, fit Stockstill.

Hoppy, perceptif, reprit :

— Alors, vous êtes au courant. Il n'y a pas qu'un seul enfant, mais deux. Ils sont combinés d'une façon ou d'une autre ; vous devez savoir comment, mais pas moi. Et je m'en moque. C'est un être bizarre, cette gamine, ou plutôt elle et son frère, n'est-ce pas ? (Il déversa son amertume.) Ils n'ont pas l'air anormaux, alors ils ont tous les droits. Les gens ne jugent que sur les apparences, pas vrai ? Ne vous en êtes-vous pas aperçu dans votre profession ?

— Plus ou moins, oui.

— J'ai entendu dire qu'aux termes de la loi de l'État, tous les mineurs étranges, tous les enfants qui présentent des symptômes d'anomalie, dangereuse ou non, doivent être remis aux autorités de Sacramento.

Le Dr Stockstill ne répondit pas ; il regardait Hoppy en silence.

— Vous aidez les Keller à violer la loi, fit Hoppy.

Au bout d'un temps, Stockstill se décida :

— Où veux-tu en venir, Hoppy ?

Sa voix était basse et calme.

— Nulle part ! bégaya l'infirme. Simplement une question de

justice. Je tiens à ce qu'on respecte la loi. Est-ce mal ? Moi, je suis bon citoyen, inscrit au Bureau Américain de l'Eugénisme au titre de… (Il faillit s'étouffer sur le mot.)… de fantaisie de la nature. C'est affreux, mais je m'y plie. J'obéis.

— Hoppy, s'enquit le médecin, sans s'émouvoir, qu'as-tu fait à l'homme aux lunettes de Bolinas ?

Hoppy fit virer sa phocomobile et fila à toute vitesse, laissant le médecin planté sur place.

Ce que je lui ai fait ? se disait-il. Je l'ai tué et vous le savez bien. Pourquoi me le demander ? Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Il n'était pas de la région, il ne comptait pas, c'est l'opinion générale. En plus, June Raub dit qu'il voulait me kidnapper et cela suffit à la plupart des gens… à Earl Colvig, à Orion Stroud, à Cas Stone. Ce sont eux seuls qui dirigent le patelin, avec Mrs Tallman et les Keller et June Raub.

Il sait que j'ai tué Blaine. Il sait des tas de choses sur mon compte bien que je ne lui aie jamais permis de me faire subir un examen. Il sait que j'ai le pouvoir d'agir à distance… Mais tout le monde est au courant. Pourtant il est peut-être le seul à réaliser ce que cela signifie. C'est un homme instruit.

Si j'aperçois cette imitation de Stuart McConchie, songea-t-il soudain, je propulse ma volonté et je l'étrangle. Il le faut.

Cependant je préfère ne pas le revoir. Je ne supporte pas les morts, c'est cela ma phobie, *le tombeau.* J'ai été enterré avec la partie de Fergesson qui n'était pas désintégrée et c'était affreux. Deux semaines durant, avec la moitié d'un homme qui m'avait montré plus de bonté que personne avant lui. Que diriez-vous, Stockstill, si j'étais étendu sur votre divan de psychanalyse ? Ce traumatisme accidentel vous intéresserait-il, ou en avez-vous trop souvent rencontré durant les sept dernières années ?

Ce Bill dans le corps d'Edie Keller, il vit en quelque sorte parmi les morts. Moitié dans notre monde, moitié dans l'autre ! Il eut un rire amer en songeant au temps où il croyait lui-même pouvoir communiquer avec l'autre monde… La blague se retourne contre moi. Je me suis encore plus trompé que je ne trompais les gens. Et ils n'en ont jamais rien su. Stuart McConchie et le rat, Stuart en train de mastiquer son rat avec délices…

Alors il comprit. Cela voulait dire que Stuart avait survécu, qu'il n'avait pas péri dans le Cataclysme, du moins pas dès le début, comme Fergesson. Donc ce n'était peut-être pas une illusion qu'il venait d'avoir.

Tout tremblant, il immobilisa sa phocomobile pour réfléchir.

Sait-il quelque chose de moi ? Risque-t-il de me causer des ennuis ? Non, conclut-il, parce qu'en ce temps-là, qu'étais-je ? Une

créature sans possibilités sur un bricolage gouvernemental, content du premier boulot trouvé, d'un os à ronger. Cela a bien changé. Me voici devenu indispensable à toute la région de West Marin. Je suis un dépanneur de premier ordre.

Rebroussant chemin, il émergea de nouveau dans la rue principale et chercha des yeux Stuart McConchie. Il était bien en vue, s'éloignant dans la direction de la fabrique de tabac et d'alcool d'Andrew Gill. Le phoco allait le suivre quand il lui vint une idée.

Il fit trébucher McConchie.

Dans son mobile, il rit tout seul en voyant le Noir chanceler, tomber à demi, puis se redresser. McConchie examinait la surface du sol, le front plissé. Puis il se remit en marche, d'un pas prudent, regardant où il posait les pieds, parmi ces dalles de ciment fendues et ces touffes d'herbe.

Le phoco roula jusqu'à n'être plus qu'à un ou deux mètres derrière le Noir, puis il lança :

— Tiens ! Mais c'est Stuart McConchie, le vendeur de télé qui bouffe les rats tout crus !

Le Noir tituba comme sous un coup violent. Il ne se retourna pas, il s'immobilisa, les bras raides, les doigts ouverts.

— Tu t'amuses bien dans l'après-vie ? fit Hoppy.

Au bout d'un moment, l'autre répondit d'une voix rauque :

— Pas mal. (Puis il se retourna.) Ainsi tu t'en es tiré.

Il examinait en détail le phoco et son véhicule.

— Oui. Et pas en mangeant des rats.

— J'imagine que c'est toi le dépanneur du patelin ?

— Oui. C'est bien moi. Et toi, que deviens-tu ?

— Je suis… dans une affaire de pièges homéostatiques contre les sales bêtes.

Le phoco gloussa de rire.

— C'est si drôle ? fit Stuart.

— Non. Excuse-moi. Heureux que tu sois en vie. Qui d'autre encore ? Il y a le psychiatre qui était en face de *Modern TV*, Stockstill. Il est ici. Fergesson a été tué sur le coup, lui.

Ils restèrent un moment silencieux.

— Lightheiser aussi a été tué, reprit Stuart. De même que Bob Rubenstein et Connie, la serveuse, et Tony, le cuisinier. Tu te souviens d'eux ?

— Oui, opina le phoco.

— Connaissais-tu Mr Crody, le bijoutier ?

— Non, je ne crois pas.

— Il est mutilé. Il a perdu les deux bras et la vue. Mais il vit, dans un hôpital gouvernemental, à Hayward.

— Qu'est-ce qui t'amène ici ?

— Les affaires.

— Serais-tu venu dans le dessein de voler la formule des cigarettes Gold Label d'Andrew Gill ?

Le phoco gloussa de nouveau, mais il songeait : c'est la vérité. Tous ceux du dehors qui se faufilent dans le patelin ont des projets de meurtre ou de vol. Comme Eldon Blaine, le type aux lunettes, et il venait de Bolinas, qui est bien plus proche.

Stuart se ferma.

— Mon travail m'oblige à voyager. Je parcours toute la Californie du Nord. (Un silence, puis il ajouta :) C'était surtout exact quand j'avais Édouard Prince de Galles. Maintenant je n'ai qu'un cheval de second ordre pour tirer ma bagnole et cela prend plus de temps pour mes déplacements.

— Écoute, ne raconte à personne que tu m'as connu avant, car j'en serais très fâché. Compris ? Il y a des années que je suis un membre important de cette communauté et je ne désire pas que ça change. Peut-être que je peux te donner un coup de main (il sourit ironiquement de cette image) dans ton boulot et que tu pourras repartir tout de suite. Qu'en dis-tu ?

— D'accord, je m'en irai dès que possible. (Stuart observait le phoco avec une telle intensité que celui-ci se sentait mal à l'aise.) Ainsi tu t'es trouvé une place, reprit Stuart. J'en suis ravi.

— Je vais te présenter à Gill. Voilà ce que je compte faire pour toi. Nous sommes bons amis, lui et moi.

— Parfait. Je t'en serai reconnaissant.

— Et tu ne feras pas de bêtises, tu m'entends ? (L'infirme se rendait compte que sa voix montait dans l'aigu, mais il ne parvenait pas à la contrôler.) Ne vole pas, ne commets aucun crime, autrement il t'arrivera des choses affreuses… compris ?

Le Noir hocha gravement la tête. Mais il ne paraissait pas avoir peur, il ne tremblait pas. Le phoco éprouvait de son côté une appréhension grandissante. J'aimerais que tu te débines, songeait-il. Va-t'en d'ici, ne me complique pas la vie. Ce que je regrette de te connaître ! Si seulement il n'existait plus une seule de mes relations du dehors, d'avant le Cataclysme. Allons, mieux vaut ne plus penser à cette période !

— Moi, je me suis caché sous le trottoir, dit soudain Stuart. Quand la première grosse bombe est tombée, je me suis laissé dégringoler dans la trappe. C'était vraiment un bon abri.

— Pourquoi ramènes-tu cela sur le tapis ?

— Je ne sais pas. Je croyais que ça t'intéresserait.

— Pas du tout ! couina le phoco en se couvrant les oreilles de ses mains artificielles. Je ne veux plus entendre parler de cette époque ; elle est révolue !

— Très bien, acquiesça Stuart en s'étirant pensivement la lèvre inférieure. Alors, filons voir Andrew Gill.

— Si tu savais ce que je suis en mesure de te faire, grommela le phoco, tu aurais la trouille. Je peux… (Il s'interrompit ; il avait failli mentionner l'homme aux lunettes.) Je déplace les objets… de très loin. C'est une forme de magie ; je suis magicien !

— Cela n'a rien de si sorcier, rétorqua Stuart, d'une voix égale. On appelle ça les *monstrucs*.

Il sourit.

— Nnnon ! balbutia Hoppy. Qu'est-ce que ça veut dire ? Jamais entendu ça ! Cela veut dire que ce sont des supercheries, des trucs.

— Oui, mais des trucs d'anormaux, de gens déformés.

Il n'a pas peur de moi, se disait Hoppy. Parce qu'il m'a connu autrefois quand je n'étais rien. C'était sans espoir. Le nègre était trop stupide pour saisir la métamorphose d'un être. Il n'avait pas changé, lui, depuis sept ans que Hoppy le connaissait, toujours aussi borné qu'un caillou !

Hoppy pensa alors au satellite.

— Attends seulement ! fit-il, haletant. Avant peu, vous autres citadins, vous entendrez parler de moi, vous tous, dans le monde entier ! Comme on me connaît déjà ici. Je suis presque prêt !

Avec un sourire indulgent, Stuart répondit :

— Eh bien, commence donc par m'épater en me présentant au fabricant de tabac.

— Sais-tu ce dont je suis capable ? Lui barboter sa formule de tabac dans son coffre – ou en tout autre endroit où il la cache – pour te la coller dans les pattes. Qu'en dis-tu, hein ?

— Que je le rencontre simplement ! répéta Stuart. Je ne t'en demande pas plus. Sa formule ne m'intéresse pas.

Il paraissait excédé. Le phoco, tremblant de rage et d'impatience, précéda Stuart vers la petite fabrique d'Andrew Gill.

Andrew Gill, qui roulait des cigarettes, leva la tête à l'entrée de Hoppy Harrington – qu'il n'aimait guère – en compagnie d'un Noir – qu'il ne connaissait pas. Il se sentit aussitôt assez contrarié. Il reposa le papier à cigarettes et se leva. À la longue table, autour de lui, ses employés continuèrent à travailler.

Il avait huit ouvriers rien que pour la partie tabac. La distillerie de cognac en comptait encore douze, mais ils étaient dans le Nord, dans le comté de Sonoma. Ce n'étaient pas des gens du secteur. Son entreprise était la plus importante de West Marin, en dehors des entreprises agricoles comme celle d'Orion Stroud et des élevages comme celui de Jack Tree. Ses produits se vendaient dans toute la Californie du Nord. Ses cigarettes se répandaient peu à peu, de ville en ville, et il s'était laissé dire qu'on en trouvait même sur la Côte Est où

elles étaient fort appréciées.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il à Hoppy.

Il s'était placé devant la phocomobile qu'il maintenait ainsi à distance de la zone du travail. Ces locaux avaient été en un temps ceux de la boulangerie ; construits en ciment, ils avaient résisté au souffle des bombes et ils étaient pour lui l'endroit idéal. Naturellement il payait très mal ses employés, trop heureux d'avoir du boulot à n'importe quel salaire.

Hoppy bégaya :

— Cet… cet homme vient de Berkeley pour vous voir, Mr Gill. Il se dit dans les affaires. Exact ? fit-il en se tournant vers Stuart. C'est bien ce que vous m'avez dit ?

Le Noir tendit la main à Gill.

— Je représente la Compagnie des pièges homéostatiques Hardy, de Berkeley. Je suis venu vous soumettre une proposition sensationnelle qui pourrait tripler vos revenus dans les six mois.

Ses yeux sombres étincelaient. Il y eut un silence.

Gill réprima une envie de rire.

— Je vois, répondit-il, en hochant la tête et en fourrant les mains dans ses poches. (Il assuma un air de profond sérieux.) Très intéressant, Mr… ?

Il l'interrogeait du regard.

— Stuart McConchie, fit le Noir.

Ils échangèrent alors une poignée de main.

— Mon patron, Mr Hardy, m'a donné pouvoir de vous fournir la description détaillée d'une machine à cigarettes entièrement automatique. Nous savons bien que vos cigarettes sont roulées à l'ancienne manière, à la main. (Il désignait les ouvriers à l'œuvre dans le fond de la pièce.) Cette méthode est vieille de cent ans, Mr Gill. Vous avez atteint une qualité magnifique avec vos Gold Label Special…

— … et j'entends bien la maintenir, déclara Gill.

— Notre matériel électronique automatique ne sacrifiera nullement la qualité à la quantité. En fait…

— Un instant ! Je n'ai pas envie d'en discuter pour le moment, dit Gill.

Il regarda le phoco qui écoutait, non loin d'eux. L'infirme rougit et roula aussitôt pour s'éloigner.

— Je m'en vais, annonça-t-il. Tout cela ne me concerne pas. Au revoir.

Il franchit la porte de l'atelier et fila dans la rue. Les deux autres le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu.

— C'est notre dépanneur, observa Gill.

McConchie allait faire une observation mais il se retint. Il toussota

et s'écarta de quelques pas pour examiner les lieux et les employés.

— Une jolie petite affaire que vous avez là, Mr Gill. Je tiens à vous exprimer tout de suite combien j'admire votre produit qui est sans conteste le meilleur dans son domaine.

Sept ans que je n'avais entendu pareil laïus, songeait Gill. Difficile à croire qu'il y eût encore des types de ce genre dans un monde aussi modifié. Pourtant, chez cet homme, rien n'avait changé. Gill éprouvait un certain plaisir, cela lui rappelait des temps plus heureux, ce bagou de commis-voyageur. Il inclinait à l'amabilité.

— Je vous en remercie, dit-il, sincère.

Allons, le monde reprenait peut-être certaines formalités, civilités et coutumes qui avaient contribué à le façonner, avant. Ce discours de McConchie avait un son authentique, c'était une survivance et non une affectation ; cet homme avait réussi à conserver son point de vue, son enthousiasme, malgré tout ce qui était intervenu… Il pense, il cogite, il dresse ses plans, il parle… rien ne l'arrêtera, rien ne peut l'arrêter.

C'est tout simplement un bon vendeur, conclut Gill. Une guerre nucléaire et l'écroulement d'une société n'ont pas suffi à le décourager.

— Une tasse de café ? offrit Gill. Je m'accorde un quart d'heure de détente. Vous pourrez me donner plus de détails sur votre machine automatique.

— Du vrai café ? s'étonna McConchie, dont le masque d'aimable optimisme tomba un instant.

Il regardait Gill, bouche bée, avec une avidité à nu.

— Désolé, mais c'est un ersatz. Pas mauvais, toutefois. Je crois qu'il vous plaira. C'est meilleur que ce qu'on vous sert dans les baraques des villes sous le nom de *café*.

Il alla prendre un pot d'eau.

— Vraiment remarquable, votre installation, observa McConchie pendant que le café chauffait.

— Vous êtes bien aimable.

— Ma venue ici est la réalisation d'un rêve que j'entretenais depuis longtemps, poursuivit Stuart. Le voyage m'a pris une semaine. Et je l'envisageais depuis ma première Gold Label. C'est… (Il cherchait les mots qui exprimeraient le mieux sa pensée.) Une oasis de civilisation en notre époque de barbarie.

— Et que pensez-vous du pays en soi ? Un petit patelin comme le nôtre, comparé à la vie en ville… C'est très différent.

— Je viens d'arriver et je suis venu vous voir tout droit. Je n'ai pas eu le temps de me promener. Il manquait un fer à mon cheval et je l'ai laissé à la première écurie après avoir traversé le petit pont de fer.

— Oui. Je vois l'endroit. L'écurie appartient à Stroud. Son

maréchal-ferrant vous fera du bon boulot.

— La vie semble beaucoup plus paisible, ici, fit McConchie. En ville, si on laisse son cheval… Tenez ! Il y a quelque temps, j'abandonne le mien pour traverser la Baie et quand je reviens, je m'aperçois qu'on l'a tué pour le manger. Ce sont de ces choses qui vous dégoûtent des villes et vous poussent à émigrer.

— Je sais, convint Gill. La vie est farouche en ville parce qu'il s'y trouve encore trop de pauvres et de sans-abri.

— Je l'aimais bien, ce cheval.

— Eh bien, à la campagne, c'est continuellement que les animaux meurent. Cela a toujours été une des contingences les plus désagréables de la vie rurale. Quand les bombes sont tombées, des milliers de bêtes ont été affreusement blessées dans notre coin. Des moutons, des vaches… mais évidemment cela ne saurait se comparer aux misères humaines de l'endroit où vous habitez. Vous avez dû en voir de toutes les couleurs, depuis le jour du Cataclysme ?

Le Noir approuva de la tête.

— J'en ai vu, et aussi toutes les fantaisies de la nature. Les phénomènes, aussi bien chez les animaux que chez les gens. Par exemple Hoppy…

— Il n'est pas originaire de la région. Il a rappliqué après la guerre en réponse à notre offre d'emploi pour un dépanneur. Moi non plus, je ne suis pas d'ici ; je traversais le patelin le jour de la première bombe et j'ai décidé d'y rester.

Le café était prêt. Ils se mirent à le déguster en silence, pendant un temps.

— Quel genre de pièges fabrique votre entreprise ? s'enquit bientôt Gill.

— Ils ne sont pas du modèle passif. Ils sont homéostatiques, c'est-à-dire qu'ils se donnent eux-mêmes des instructions. Par exemple si le piège poursuit un rat – ou un chat ou un chien – dans le réseau de tunnels que ces bêtes occupent sous Berkeley,… il s'attaque à un rat après l'autre, passant au suivant quand il en a tué un… jusqu'à ce qu'il soit à court de carburant ou que par hasard un rat réussisse à le détruire. Il y a des rats très intelligents – vous savez bien, des mutations plus avancées dans l'ordre de l'évolution – qui sont capables d'endommager un piège Hardy. Mais ils ne sont pas nombreux.

— Sensationnel, commenta Gill.

— Mais pour en revenir à la machine à cigarettes que nous envisageons…

— Mon ami, vous me plaisez… mais il y a un hic. Je n'ai ni argent pour payer votre machine ni rien à troquer en échange. Et je n'ai pas l'intention de prendre d'associés dans mon affaire. Alors que reste-t-il ? (Il sourit.) Je suis obligé de continuer le travail comme par

le passé.

— Attendez ! lança McConchie. Il doit y avoir une solution. Nous pourrions peut-être vous louer la machine à cigarettes Hardy contre un nombre X de cigarettes, de la marque Gold Label Special, bien entendu, que vous nous livreriez hebdomadairement pendant un nombre X de semaines. (Son visage luisait, tant il s'animait.) La Compagnie Hardy pourrait devenir seul distributeur autorisé de votre produit. Nous vous représenterions partout, nous organiserions systématiquement un réseau de points de vente en Californie du Nord, au lieu de la répartition fantaisiste à laquelle vous êtes contraint. Qu'en pensez-vous ?

— Eh bien… Je dois avouer que cela paraît tentant. J'admets que pour la distribution, je ne suis pas très fort… Je songe depuis pas mal d'années à la nécessité de mettre sur pied une organisation, surtout que ma fabrique est dans un coin de campagne. J'ai même eu l'idée de me transporter en ville, mais les vols et le vandalisme y sont trop fréquents. Et puis je n'ai pas envie de devenir citadin. Je suis chez moi, ici.

Il ne mentionna pas Bonny Keller. Elle était la vraie raison de son désir de rester. Il y avait des années que leur liaison avait pris fin, mais il en était plus amoureux que jamais. Il l'avait vue aller d'homme en homme, de plus en plus insatisfaite de chacun d'eux et Gill croyait du fond du cœur qu'elle lui reviendrait un jour. Et Bonny était la mère de sa fille ; il savait bien qu'Edie était née de lui.

— Sûr que vous n'aviez pas l'intention de me voler la formule de mes cigarettes ? lança-t-il tout à trac.

McConchie éclata de rire.

— Vous riez, mais ce n'est pas une réponse.

— Non, ce n'est pas le motif de ma visite. Nous nous occupons de machines électroniques, pas de cigarettes.

Mais il semblait à Gill que le Noir avait un air évasif. Sa voix était trop assurée, trop nonchalante. Du coup, Gill était sur ses gardes.

Ou est-ce ma mentalité campagnarde ? la solitude qui me mine… Je soupçonne tous les nouveaux venus… tout ce qui m'est inconnu.

Il faut donc que je fasse attention, conclut-il. Je ne vais pas me laisser emballer parce que cet homme me rappelle les bons jours d'avant-guerre. Il faudra que j'inspecte cette machine avec circonspection. Après tout, j'aurais pu demander à Hoppy de m'en fabriquer une, il m'en semble parfaitement capable. J'aurais pu faire tout ce qu'on me propose là *de moi-même*, entièrement.

Je dois me sentir seul. Sans doute. Les gens de la ville me manquent, ainsi que leur façon de penser. La campagne m'écrase… Point Reyes avec ses *Nouvelles et Points de Vue* bourrées de commérages médiocres et tirées à la ronéo !

— Puisque vous avez quitté la ville si récemment, reprit à haute voix Gill, dites-moi donc s'il y a des nouvelles intéressantes, nationales ou internationales. Nous captons les émissions du satellite, certes, mais j'en ai franchement assez de ces boniments de disc jockey et de cette musique. Ainsi que de ces interminables lectures.

Ils rirent tous les deux.

— Je vous comprends, acquiesça McConchie en dégustant son café. Voyons un peu… Il paraît qu'on essaie de reprendre la fabrication des automobiles parmi les ruines de Detroit. Elles sont constituées en majeure partie de contre-plaqué, mais elles fonctionnent au pétrole.

— Je ne vois pas où ils en trouveront. Avant de faire des voitures, ils devraient plutôt reconstruire quelques raffineries. Et remettre en état des routes principales.

— Ah oui ! Justement ! Le gouvernement envisage de rouvrir une des routes des Rocheuses cette année. Pour la première fois depuis la guerre.

— Bonne nouvelle ! Je l'ignorais.

— Et les compagnies de téléphone…

— Attendez, coupa Gill en se levant. Que diriez-vous d'une goutte de cognac dans votre café ? Depuis combien de temps n'avez-vous pas bu un café arrosé ?

— Des années.

— Voici du Gill's cinq étoiles. Le mien. Il vient de la vallée de Sonoma.

Il lui présentait une bouteille trapue.

— Voici encore quelque chose qui risque de vous intéresser.

McConchie fouilla dans la poche de sa veste et en tira quelque chose de plat, qu'il déplia. Gill reconnut une enveloppe.

— Qu'est-ce que c'est ?

Gill la prit et l'examina sans rien remarquer d'inhabituel. Une enveloppe ordinaire, avec l'adresse et un timbre oblitéré… Puis il comprit. Il n'en croyait pas ses yeux. *Service postal.* Une lettre de New York !

— Tout juste, dit McConchie. Adressée à mon patron, Mr Hardy. Venue de la Côte Est ! Et il n'a fallu que quatre semaines. C'est le Gouvernement, à Cheyenne, les militaires, qui en sont responsables. Les transports se font en partie en ballon, en partie par camion, en partie par courrier à cheval. La toute dernière étape est parcourue à pied.

— Grands dieux ! s'écria Gill.

Cette fois, il versa du Gill's cinq étoiles dans sa propre tasse.

12

— C'est Hoppy qui a tué l'homme aux lunettes de Bolinas, dit Bill à sa sœur. Et il a encore l'intention de tuer quelqu'un, et puis après je ne peux pas te dire, mais ce sera encore quelque chose d'analogue.

Sa sœur jouait à « Caillou, ciseaux et papier » avec trois autres enfants. Elle s'arrêta, se leva d'un bond et courut jusqu'à la limite du terrain de l'école pour être seule avec Bill.

— Comment le sais-tu ? fit-elle, curieuse.

— Parce que j'ai bavardé avec Mr Blaine, répondit Bill. Il est en bas, en dessous, maintenant, et il y en a d'autres qui vont arriver. Je voudrais sortir pour faire du mal à Hoppy ; Mr Blaine dit que je devrais. Demande encore au docteur Stockstill si je ne peux vraiment pas naître. (La voix était plaintive.) Si je pouvais naître, même rien qu'un petit moment…

— Peut-être que je serais capable de lui faire du mal, moi, dit pensivement Edie. Demande à Mr Blaine comment m'y prendre. J'ai un peu peur de Hoppy.

— Si seulement j'étais dehors, je ferais des imitations qui le tueraient, reprit Bill. J'en ai de formidables en réserve. Tu devrais entendre le père de Hoppy ; celui-là, je l'ai au poil ! Écoute-le !

D'une voix d'adulte, il dit : Je vois que Kennedy envisage encore une de ses réductions d'impôts. S'*il* pense rétablir ainsi la situation économique, il est encore plus cinglé que je ne le juge, et ce n'est pas peu dire !

— Fais-moi, proposa Edie. Imite-moi.

— Comment veux-tu ? Tu n'es pas encore morte.

— Comment c'est, être mort ? Je le serai un jour, alors j'aimerais savoir.

— C'est bizarre. Tu es au fond d'un trou et tu regardes en l'air. Et tu es tout aplati… comme si tu étais vide. Et tu sais, au bout d'un temps, tu reviens. Un souffle t'emporte, et là où tu es soufflé, c'est ici ! Le savais-tu ? Je veux dire que tu reviens à l'endroit où tu es en ce moment. Tout gros et vivant !

— Non, je ne savais pas.

Cela l'ennuyait ; elle voulait surtout en savoir plus long sur la façon dont Hoppy s'y était pris pour tuer Mr Blaine. Passé un certain point, les morts du dessous n'étaient guère intéressants parce qu'ils n'agissaient jamais, ils se contentaient d'attendre. Il y en avait, comme Mr Blaine, qui ne pensaient qu'à des tueries, d'autres qui moisissaient comme des patates… Bill le lui avait souvent expliqué, parce qu'il s'y intéressait tellement. Il croyait que c'était important.

— Écoute, Edie, si on recommençait l'expérience avec un animal ?

D'accord ? Tu attrapes une petite bête, tu la serres sur ton ventre, et moi j'essaie de sortir pour entrer en elle. D'accord ?

— On l'a déjà tentée, protesta-t-elle.

— Encore une fois ! Choisis quelque chose de petit. Comment s'appellent ces trucs ? Tu sais, avec une coquille et de la bave ?

— Des limaces ?

— Non.

— Des escargots ?

— Oui, c'est ça ! Attrape un escargot et pose-le le plus près de moi possible. Rapproche-le de ma tête, qu'il puisse m'entendre et que je l'entende aussi ! Tu veux bien ? (Bill prit un ton menaçant : « Sinon, je m'endors pour toute une année. ») Il se tut.

— Eh bien, dors, je m'en fiche. J'ai des tas de gens à qui parler, toi pas !

— Alors je mourrai et tu ne le supporteras pas parce que tu seras obligée de promener un mort dans ton ventre ou bien… Je vais te dire ce que je ferai ! Je le sais ! Si tu ne prends pas une bête pour la mettre près de moi, je vais grandir, et je serai bientôt si grand que tu éclateras comme un vieux… tu sais quoi !

— Un vieux sac, termina Edie.

— Oui. Comme ça, je serai dehors.

— Tu seras dehors, mais tu rouleras par terre et tu mourras aussi. Tu ne seras pas capable de vivre.

— Je te déteste !

— Je te déteste encore plus ! C'est moi qui t'ai détesté la première, il y a longtemps, quand j'ai découvert que tu existais.

— C'est bon, fit Bill, morose. Je m'en moque, après tout. Toi et moi, c'est la même chose…

Edie ne répondit pas. Elle retourna jouer avec ses compagnes. C'était plus amusant que ce que racontait son frère. Il savait si peu de choses, il ne faisait rien, ne voyait rien non plus, là, au fond d'elle.

Toutefois cette histoire de Hoppy serrant le cou de Mr Blaine présentait un certain intérêt. Elle se demandait qui Hoppy étranglerait ensuite, et si elle devait en prévenir sa mère ou Mr Colvig, le policier.

Bill reprit soudain la parole.

— Je peux jouer aussi ?

Edie s'assura d'un coup d'œil qu'aucune des trois filles n'avait entendu.

— Est-ce que mon frère peut jouer ? fit-elle.

— Tu n'as pas de frère, répliqua Wilma Stone, avec dédain.

— C'est une invention, rappela Rose Quinn. Alors ça compte pour du beurre, s'il joue. Qu'il joue ! dit-elle à Edie.

— Une, deux, trois, dirent les filles, chacune d'elles ouvrant la main et tendant un certain nombre de doigts.

— C'est Bill les ciseaux, dit Edie. Donc, il te bat, Wilma, parce que les ciseaux coupent le papier, et toi, tu le frappes, Rose, parce que le caillou écrase les ciseaux, et il est lié à moi.

— Comment le frapper ? s'enquit Rose.

Edie réfléchit.

— Frappe-moi très doucement ici. (Elle montrait son flanc, juste au ras de la ceinture de sa jupe.) Avec le côté de la main ! Et doucement, parce qu'il est délicat.

Rose tapota avec précaution l'endroit indiqué. En Edie, Bill, dit :

— Bon. Je la rattraperai au prochain tour !

Le père d'Edie, Principal de l'école, arrivait de l'autre bout de la cour, accompagné de Mr Barnes, le nouvel instituteur. Ils s'arrêtèrent un instant près des fillettes et leur sourirent.

— Bill joue avec nous, dit Edie à son père.

— Il vient d'être frappé.

George Keller rit et dit à Mr Barnes :

— Voilà ce que c'est, d'être imaginaire ! On est toujours frappé !

— Comment il va me frapper, Bill ? demanda craintivement Wilma, en s'écartant, les yeux levés sur les deux hommes. Il va me frapper, expliqua-t-elle. Pas trop fort ! supplia-t-elle dans la direction d'Edie. Promis ?

— Il ne pourrait pas frapper fort même s'il le voulait, rétorqua Edie. (En face d'elle, Wilma eut un petit sursaut.) Tu vois ? triompha Edie. C'est son maximum, même quand il essaie de toutes ses forces.

— Il ne m'a pas frappée, protesta Wilma. Il m'a seulement fait peur. Il ne vise pas très bien !

— C'est parce qu'il n'y voit pas. Il faudrait que je te frappe à sa place, ce serait plus juste. (Elle se pencha et donna un coup rapide sur le poignet de Wilma.) Maintenant, recommençons. Une, deux, trois !

— Pourquoi n'y voit-il pas, Edie ? demanda Barnes.

— Parce qu'il n'a pas d'yeux.

Barnes se tourna vers Keller.

— Eh bien, la réponse me paraît assez rationnelle.

Ils rirent et s'éloignèrent.

En Edie, son frère dit :

— Si tu attrapais un escargot, je pourrais être lui pendant un moment, et peut-être me traîner et y voir. Ils voient, les escargots ? Tu m'as raconté une fois qu'ils ont des yeux au bout de bâtons.

— Des cornes ! rectifia-t-elle.

Elle songeait : J'ai une bonne idée ! Je vais tenir un ver de terre tout contre moi et quand il entrera dedans, il sera tout comme il est maintenant… Les vers n'y voient pas et ils ne font que creuser. Il va en avoir, une surprise !

— Bon, dit-elle en se dressant d'un bond. Je vais chercher une

bête. Attends une minute que je la trouve. Patience !

— Oh ! ce que je te remercie… fit Bill d'une voix qui trahissait l'ardeur de son envie. Je te revaudrai ça, parole d'honneur !

— Que pourrais-tu faire pour moi ? fit Edie tout en cherchant dans l'herbe, en bordure de la cour, pour tenter de dénicher un ver de terre. (Elle en avait vu beaucoup après les averses de la nuit précédente.) Qu'est-ce qu'un machin comme toi pourrait bien faire pour les autres ?

Elle fouillait les touffes de ses doigts agiles et avides.

— Tu as perdu quelque chose ? fit une voix d'homme.

Elle leva les yeux ; c'était Mr Barnes qui lui souriait.

— Je cherche un ver, dit-elle avec timidité.

— Pour une fille, tu n'es pas dégoûtée !

— À qui parles-tu ? s'enquit Bill, troublé. Qui est-ce ?

— Mr Barnes, dit-elle.

— Oui, répondit Barnes.

— C'est à mon frère que je parlais, pas à vous, fit Edie. Il me demandait qui c'était. C'est le nouveau maître, expliqua-t-elle à Bill.

Bill fit :

— Je vois ; je le comprends. Il est si proche que je saisis tout. Il connaît maman.

— Notre maman ? s'étonna Edie.

— Oui, dit Bill d'un ton intrigué. C'est un peu embrouillé, mais il la connaît et il la voit souvent, quand personne ne regarde. Elle et lui… (Il s'interrompit.)… C'est vilain, horrible. C'est… (Il s'étouffa.) Je ne peux pas le dire.

Edie, bouche bée, regardait l'instituteur.

— Alors ? reprit Bill, plein d'espoir. N'ai-je pas fait quelque chose pour toi ? Je t'ai raconté un secret que tu n'aurais jamais deviné. Ce n'est rien, ça ?

— Si, sans doute, répondit Edie, la voix lente, dans un brouillard.

Hal Barnes était avec Bonny.

— J'ai vu ta fille aujourd'hui, dit-il, et j'ai eu la nette impression qu'elle est au courant, pour nous deux.

— Mon Dieu, comment le saurait-elle ? C'est impossible.

Elle tendit la main pour remonter la mèche de la lampe à graisse. Le salon reprit de la consistance quand les chaises, la table et les peintures redevinrent visibles.

— De toute façon, quelle importance ? Elle s'en ficherait pas mal.

Barnes songeait : mais elle pourrait le rapporter à George.

À l'idée du mari, il jeta un coup d'œil sous le store pour examiner la route éclairée par la lune. Rien ne bougeait ; la route était déserte et on ne distinguait que les frondaisons, les collines ondulantes et la

plaine. Un paysage pastoral, paisible. George, en sa qualité de Principal, était à la réunion de l'Association des Parents et Maîtres et ne rentrerait pas avant plusieurs heures. Edie était naturellement au lit ; il était 8 heures.

Et Bill ? se demanda-t-il. Où est ce Bill, comme Edie l'appelle ? Rôde-t-il dans la maison, aux aguets quelque part ? Mal à l'aise, il s'écarta de la femme, sur le divan.

— Qu'y a-t-il ? Tu as entendu quelque chose ? fit Bonny, en alerte.

— Non, mais…

Il ébaucha un geste. Bonny le prit dans ses bras et l'attira sur elle.

— Mon Dieu, que tu es peureux ! la guerre ne t'a donc rien enseigné de la vie ?

— Elle m'a enseigné le prix de l'existence, et par conséquent à ne pas la gaspiller. Elle m'a enseigné la prudence.

Bonny poussa un grognement et se redressa. Elle remit ses vêtements en place, reboutonna son corsage. Comme cet homme était différent d'Andrew Gill qui faisait toujours l'amour avec elle à ciel ouvert, en plein jour, le long des routes bordées de chênes de West Marin, en des lieux où n'importe qui, n'importe quoi pouvait passer à tout instant. Il la prenait chaque fois tout comme à leur première rencontre… la culbutant tout de suite, sans bavardages, sans tremblements, sans récriminations… Je devrais peut-être retourner à lui, songeait-elle. Ou alors les plaquer tous, Barnes, George et ma cinglée de fille ; je devrais vivre ouvertement avec Gill, défier la collectivité et être heureuse pour changer !

— Eh bien, si nous ne faisons pas l'amour, dit-elle, descendons à Foresters' Hall écouter le satellite.

— Tu parles sérieusement ? fit Barnes.

— Bien sûr.

Elle alla prendre son manteau dans le placard.

— Alors, tout ce que tu désires, c'est faire l'amour ? reprit-il lentement. C'est la seule chose qui t'intéresse dans nos rapports ?

— Et qu'est-ce qui t'intéresse ? *Bavarder* ?

Il la contempla avec mélancolie, mais ne répondit pas.

— Espèce de lope, dit-elle en secouant la tête. Pauvre petite lope ! Qu'es-tu venu faire à West Marin, en premier lieu ? Seulement instruire les petits enfants et te balader en cherchant des champignons ?

Elle débordait de rancœur.

— Mon expérience d'aujourd'hui dans la cour de l'école… commença-t-il.

— Ce n'était pas une expérience ! coupa-t-elle. Simplement ton sentiment de culpabilité qui t'a collé un choc en retour. Partons ; j'ai

envie d'écouter Dangerfield. Au moins, lui, quand il bavarde, il est drôle !

Elle enfila son manteau, alla vivement à la porte et l'ouvrit.

— Tu ne crains rien pour Edie ? demanda Barnes quand ils furent dans l'allée.

— Bien sûr que non, répondit-elle, s'en fichant d'ailleurs éperdument pour l'instant. Puisse-t-elle brûler vive ! se dit-elle. L'air sombre, elle arpentait la route, les mains au fond des poches. Barnes suivait un peu en arrière, il avait du mal à rester à sa hauteur.

Deux silhouettes apparurent au virage. Elle s'immobilisa, saisie, pensant que l'un des hommes était George. Puis elle reconnut le plus petit, le plus trapu des deux : c'était Jack Tree… et l'autre… elle s'efforçait de le distinguer, ayant repris son pas normal comme si de rien n'était. C'était le Dr Stockstill.

— Viens ! lança-t-elle par-dessus son épaule, calmement, à Barnes. (Il se rapprocha d'un pas hésitant, pris d'une envie de faire demi-tour et de se sauver.) Bonsoir ! cria-t-elle à Stockstill et à Bluthgeld ; ou plutôt Jack Tree… il fallait à tout prix se rappeler que c'était son nom à présent. Que fabriquez-vous ? De la psychanalyse dans le noir ? Est-ce plus efficace ainsi ? Je ne serais pas surprise de l'apprendre.

Le souffle court, Tree dit, de sa voix rauque et râpeuse :

— Bonny, *je l'ai revu.* Le Noir qui a tout compris à mon sujet, le jour où la guerre a commencé, quand je me rendais au cabinet de Stockstill ! Vous vous rappelez, vous m'y aviez envoyé ?

Stockstill prit le ton de la plaisanterie :

— Ils se ressemblent tous, comme on dit. Et de toute façon…

— Non ! C'est le même homme. Il m'a suivi jusqu'ici. Savez-vous ce que cela signifie ? (Il regardait successivement Bonny, Stockstill et Barnes, les yeux écarquillés, pleins de terreur.) Cela signifie que tout va recommencer.

— Qu'est-ce qui va recommencer ? fit Bonny.

— La guerre, répondit Tree. Parce que c'est déjà pour cela qu'elle a commencé la dernière fois ; le nègre m'a aperçu et il a compris ce que j'avais fait, il savait qui j'étais et il le sait toujours. Dès qu'il m'aura vu… (Il s'arrêta, pris de toux et de râles tant il souffrait.) Je vous demande pardon, murmura-t-il.

Bonny dit à Stockstill :

— Il y a un Noir dans le pays, c'est exact. Je l'ai vu. Il paraît qu'il est venu voir Gill pour organiser la vente de ses cigarettes.

— Ce n'est sûrement pas le même ! dit Stockstill.

Il s'écarta un peu avec elle, leur conversation devint privée.

— Bien sûr que si, répondit Bonny. Mais c'est sans importance, car cela fait partie de ses illusions. Je l'ai entendu débiter cette

histoire je ne sais combien de fois. Il y avait un nègre qui balayait le trottoir et qui l'a vu entrer dans votre cabinet, et ce même jour, la guerre s'est déclenchée, alors dans son esprit, il y a une relation de cause à effet. Et maintenant, il va se désagréger complètement, ne pensez-vous pas ?

Elle se sentait résignée ; elle s'y était attendue… un jour ou l'autre. Ainsi la période de stabilité dans le dérèglement touche à sa fin. Peut-être pour nous tous, songeait-elle. Tout le monde, tout simplement. Nous ne pouvions continuer ainsi indéfiniment, Bluthgeld avec ses moutons, moi avec George… Elle poussa un soupir.

— Qu'en pensez-vous ?

— Je regrette de ne pas avoir de Stélazine, mais la Stélazine a cessé d'exister au jour C. Cela l'aurait soulagé. Moi, je ne peux plus, j'ai abandonné ; vous le savez, Bonny.

Il paraissait également résigné.

— Il va le dire à tout le monde, reprit-elle en surveillant Bluthgeld qui répétait à Barnes ce qu'il venait de leur dire à tous les trois. Ils sauront qui il est et ils le tueront comme il le craint. Il a raison.

— Je ne peux pas l'en empêcher, fit doucement Stockstill.

— Et vous ne vous en souciez pas tellement.

Il haussa les épaules.

Bonny rejoignit Bluthgeld et lui dit :

— Écoutez, Jack, allons tous ensemble chez Gill voir ce Noir. Je vous parie qu'il ne vous a même pas remarqué ce jour-là. On parie ? Moi, je vous offre vingt *cents* en argent !

— Pourquoi prétendez-vous avoir causé la guerre ? demanda Barnes. (Il se tourna vers Bonny, l'air intrigué.) Qu'est-ce que c'est ? Une psychose causée par la guerre ? Et il prétend que la guerre va reprendre. (Il s'adressa de nouveau à Bluthgeld.) Ce n'est pas possible que cela se reproduise ; j'ai cinquante bonnes raisons à vous avancer. Tout d'abord, il ne reste pas une seule arme à hydrogène. Ensuite…

Bonny lui mit la main sur l'épaule.

— Taisez-vous. (Elle fit face à Bruno Bluthgeld.) Descendons tous ensemble écouter le satellite. D'accord ?

— Qu'est-ce que c'est, le satellite ? fit Bluthgeld.

— Grands dieux ! s'écria Barnes. Il ne sait même pas de quoi vous lui parlez ! C'est un malade mental ! (Puis il dit à Stockstill :) Voyons, docteur, la schizophrénie, c'est bien quand une personne perd trace de toute culture et de toutes valeurs ? Eh bien, cet homme a perdu les pédales ! Écoutez-le.

— Je l'entends, fit Stockstill, lointain.

Bonny lui dit :

— Docteur, Jack Tree m'est très cher. Il a été comme un père

pour moi, autrefois. Au nom du ciel, faites quelque chose pour lui. Je ne peux pas supporter de le voir dans cet état. Je ne le supporte pas !

Les paumes ouvertes, Stockstill répondit :

— Bonny, vous raisonnez comme une gamine. Vous croyez tout obtenir rien qu'en le désirant assez fort. C'est une croyance en la magie. Je ne peux rien pour… Jack Tree. (Il pivota et s'éloigna de quelques pas en direction du bourg.) Venez ! cria-t-il. On adopte la proposition de Mrs Keller ! On va écouter le satellite pendant une vingtaine de minutes et on se sentira tous beaucoup mieux.

Barnes s'appliquait de nouveau à raisonner Jack Tree.

— Permettez-moi de vous signaler où réside l'erreur dans votre logique. Vous avez vu un certain homme, un Noir, le jour du Cataclysme, bon. Et maintenant, sept ans après…

— Bouclez-la ! lui intima Bonny en lui plantant ses ongles dans le bras. Au nom du ciel… (Elle le lâcha pour rattraper Stockstill.) Je n'en peux plus. Je sais que c'est la fin pour lui. Il ne survivra pas à cette vision du nègre, à cette seconde rencontre.

Les larmes lui emplirent les yeux, coulèrent sur ses joues.

— Bon Dieu ! jura-t-elle avec amertume en marchant le plus vite possible pour précéder les autres, en direction du Hall. Ne plus même se rappeler le satellite. Être ainsi coupé de tout, diminué à ce point… Je ne m'en rendais pas compte. Comment puis-je tenir le coup ? Comment est-ce permis, une chose pareille ? Et il était si remarquable… Il parlait à la télé, il écrivait des articles, il enseignait, il discutait…

Derrière elle, Bluthgeld marmonnait :

— Je sais que c'est le même homme, Stockstill, parce que dans la rue où j'étais allé faire mes provisions, quand je l'ai rencontré, il m'a lancé le même regard étrange, comme s'il était sur le point de ricaner, mais alors il a compris que s'il ricanait tout allait recommencer, si bien que cette fois il a eu peur. Il a vu ce que c'était, alors il se méfie. C'est *un fait*, cela, Stockstill. Il sait, maintenant. Ne suis-je pas dans le vrai ?

— Je doute qu'il sache seulement que vous êtes en vie !

— Mais il fallait bien que je sois en vie, sinon le monde…

Sa voix se brouilla et Bonny n'entendit pas la suite. Elle n'entendait plus que ses propres talons qui martelaient les restes de béton envahi d'herbe.

Quant au reste, nous sommes tous aussi fous que lui, se disait-elle. Ma gosse avec son frère imaginaire. Hoppy qui déplace la monnaie de loin et qui imite Dangerfield, Andrew Gill qui roule à la main cigarette après cigarette, d'année en année… Seule la mort peut nous tirer de là… et peut-être pas même la mort. Sans doute est-il trop tard et emporterons-nous la semence de la désagrégation dans l'autre monde.

Il aurait beaucoup mieux valu que nous périssions tous au Jour C ; nous n'aurions pas connu les phénomènes, les monstres, les négros-de-guerre, les animaux intelligents… Les gens qui ont fait la guerre n'ont pas été jusqu'au bout de leur travail. Je suis fatiguée, j'ai besoin de repos ; je veux quitter tout ceci, aller me coucher quelque part, dans le noir, où il n'y aura personne pour me parler. À jamais.

Puis sa pensée redevint pratique : sans doute n'ai-je tout simplement pas encore trouvé « mon » homme. Il n'est pas trop tard ; je suis encore jeune, je n'ai pas engraissé, et, tout le monde le reconnaît, j'ai des dents impeccables. Cela pourrait encore m'arriver, je dois rester sur le qui-vive.

Devant eux se dressait Foresters' Hall, la vieille bâtisse en bois peinte en blanc, toutes ses fenêtres barrées de planches… Les vitres n'avaient pas été remplacées et ne le seraient jamais. Peut-être Dangerfield – s'il n'est pas encore mort de son ulcère – pourrait-il lancer en mon nom une petite annonce ? se demandait Bonny. Mais qu'en penserait la communauté ? Ou alors je pourrais le faire par l'intermédiaire des *Nouvelles et Points de Vue*, laisser ce vieux saoulard de Paul Dietz publier mes annonces pendant six mois…

Dès qu'elle ouvrit la porte du Hall, elle entendit la voix amicale et bien connue de Walt Dangerfield, en train de lire un texte. Elle vit les rangées de visages, les gens qui écoutaient, les uns avec angoisse, les autres détendus, satisfaits… Deux hommes étaient assis à l'écart dans un coin, Andrew Gill et un jeune Noir, mince, de bonne apparence. C'était l'homme qui avait fait crouler la structure fragile de la folie de Bruno Bluthgeld. Bonny restait sur le seuil, ne sachant quelle solution adopter.

Derrière elle arrivaient Barnes et Stockstill, encadrant Bruno ; ils passèrent devant elle, les deux premiers cherchant des yeux où se placer dans la salle bondée. Bruno, qui n'était encore jamais venu écouter le satellite, restait debout, embarrassé, comme s'il ne comprenait pas ce que faisaient tous ces gens, comme s'il n'entendait rien aux mots qui sortaient du petit poste à piles.

Intrigué, il se tenait près de Bonny, à se frotter le front et à étudier l'assistance ; il lui lança un regard interrogateur, l'air ahuri, puis il partit à la suite de Barnes et de Stockstill. Alors il découvrit le Noir. Il s'immobilisa. Il se retourna vers elle, l'expression changée, trahissant maintenant une rongeante suspicion… et aussi la conviction qu'il saisissait la signification de ce qu'il avait sous les yeux.

— Bonny, murmura-t-il, il faut le faire sortir.

— Je ne peux pas, répondit-elle simplement.

— Si vous ne le mettez pas dehors, je fais retomber les bombes !

Elle le regarda fixement, puis elle s'entendit parler d'une voix sèche, cassante :

— Vraiment ? C'est bien ce que vous avez envie de faire, Bruno ?

— Il le faut, marmonna-t-il de sa voix sans timbre, la contemplant sans la voir. (Il n'était préoccupé que de ses propres pensées, des modifications qui se succédaient en lui :) Je suis désolé, mais d'abord je vais recommencer les tests d'explosion en altitude ; c'est ainsi que j'ai commencé avant et si cela ne suffit pas, alors je les dirigerai toutes ici, mes bombes, elles tomberont sur tout le monde. Je vous prie de me pardonner, Bonny, mais, mon Dieu ! Il faut bien que je me protège.

Il tenta de sourire, mais sa bouche édentée n'ébaucha qu'une grimace tremblante.

— Êtes-vous *vraiment* en mesure de le faire, Bruno ? En êtes-vous certain ?

— Oui, fit-il en hochant la tête.

Il en était certain, en effet, il n'avait jamais douté de ses pouvoirs. Il avait amené la guerre une fois et il recommencerait si on le bousculait trop. Elle ne lut pas la moindre hésitation, le moindre scrupule, dans ses yeux.

— C'est une puissance bien terrifiante, reprit-elle. N'est-il pas étrange qu'un seul être dispose de tout cela ?

— Oui, c'est toute la puissance du monde ; je suis le Centre. Dieu l'a voulu ainsi.

— Quelle erreur il a commise, Dieu !

Bruno la regarda tristement.

— Vous aussi… Je pensais que jamais vous ne vous retourneriez contre moi, Bonny.

Elle ne dit rien ; elle alla s'asseoir sur une chaise libre. Elle ne fit plus attention à Bruno. Impossible ; elle s'y était usée au cours des années. À présent, elle n'avait plus rien à lui donner.

Stockstill, assis non loin d'elle, se pencha pour l'avertir :

— Le Noir est dans la salle, vous savez ?

— Oui, je l'ai vu.

Assise toute droite sur son siège, elle se concentra sur ce que racontait la radio ; elle écouta Dangerfield et s'efforça d'oublier tous ceux qui l'entouraient, tout ce qui l'environnait.

Maintenant, cela m'échappe, songeait-elle. Quoi qu'il fasse, quoi qu'il devienne, ce ne sera pas ma faute. Quoi qu'il arrive… à nous tous. Je ne peux plus me charger de responsabilités. Cela dure déjà depuis trop longtemps et je suis bien contente de pouvoir enfin rester en dehors.

Quel soulagement ! Merci, mon Dieu !

Maintenant, il faut absolument que cela se déclenche à nouveau, se disait Bruno Bluthgeld. La guerre. Parce que je n'ai pas le choix ; on m'y force. Je le regrette pour la population. Tous devront souffrir,

mais peut-être ainsi seront-ils rachetés. Peut-être qu'en définitive c'est une bonne chose.

Il s'assit, joignit les mains et entreprit l'effort de rassembler ses pouvoirs. Croissez, grandissez, exhortait-il les forces placées sous son commandement partout dans le monde. Unissez-vous et activez-vous comme dans le passé. On a de nouveau besoin de vous, de toutes les énergies !

Cependant, la voix sortant du haut-parleur le dérangeait, le gênait dans sa concentration. Il s'interrompit. Il ne faut pas me laisser distraire. C'est contraire au Plan. Qui est celui qui parle ? Ils l'écoutent tous… serait-ce qu'il leur donne ses instructions ? Est-ce cela ?

Il s'adressa à son voisin :

— Qui est cet homme que nous écoutons ?

L'homme, d'un certain âge, se tourna, courroucé, pour l'examiner.

— Mais c'est Walt Dangerfield, fit-il, stupéfait.

— Je n'en ai jamais entendu parler, observa Bruno. Parce qu'il ne l'avait pas voulu. D'où parle-t-il ?

— Du satellite ! répondit l'autre d'un ton méprisant, et il reporta son attention sur le poste.

Je me rappelle, songeait Bruno. C'est pour cela que nous sommes venus : pour écouter le satellite. L'homme qui parle d'en haut.

Soyez détruit ! lança-t-il en pensée vers le ciel. Taisez-vous parce que vous me tourmentez exprès, vous entravez mon œuvre. Il attendit, mais la voix continua.

— Pourquoi ne s'arrête-t-il pas ? demanda-t-il à son autre voisin. Comment peut-il continuer ?

L'homme, un peu étonné, chercha des précisions :

— Vous voulez dire avec sa maladie ? Mais il a enregistré ceci il y a longtemps, avant de tomber malade.

— Malade, répéta Bruno. Je vois.

Il avait rendu malade l'homme du satellite, et c'était déjà un résultat, mais insuffisant. Ce n'était qu'un début. Soyez mort ! ordonna-t-il au ciel et au satellite. Néanmoins la voix parlait sans interruption.

Auriez-vous dressé un écran protecteur contre moi ? monologuait intérieurement Bruno. Vous l'aurait-on fourni ? Je vais le pulvériser ; de toute évidence il y a longtemps que vous êtes prêt à repousser l'attaque, mais cela ne vous servira de rien.

Que soit un engin à hydrogène ! invoqua-t-il. Qu'il explose assez près du satellite de cet homme pour briser sa résistance. Puis qu'il meure en sachant bien à qui il s'est opposé. Bruno Bluthgeld s'absorba, les mains crispées, aspirant la puissance au fond de son esprit.

Et pourtant la lecture se poursuivait.

Vous êtes très fort, reconnut Bruno. Il était obligé d'admirer cet

homme. En fait, il ébaucha un sourire en y pensant. Et maintenant, que toute une série d'engins nucléaires explosent ! Que son satellite soit ballotté en tous sens. Qu'il découvre la vérité !

La voix se tut dans le haut-parleur.

Eh bien, ce n'est pas trop tôt, se dit Bruno. Il se décontracta ; il soupira, croisa les jambes, se lissa les cheveux, et lança un coup d'œil à son voisin de gauche.

— C'est fini, observa Bruno.

— Ouais. Mais à présent, il va nous donner les nouvelles, s'il se sent assez bien.

Sidéré, Bruno objecta :

— Mais il est mort, maintenant.

L'homme, surpris, protesta :

— Il ne peut pas être mort ; je ne le crois pas. Fichez-moi la paix ! Vous êtes givré !

— C'est la vérité. Son satellite est totalement détruit et il n'en reste rien.

Ce type ne le savait-il donc pas ? Le monde n'en était-il pas encore informé ?

— Bon Dieu ! reprit l'autre, je ne sais pas qui vous êtes ni pourquoi vous racontez de pareils bobards, mais pour sûr, vous n'êtes pas rigolo ! Attendez une seconde et vous allez l'entendre. Je vous parie même cinq *cents* en métal !

La radio restait silencieuse. Dans la salle, les gens bougeaient, murmuraient, avec inquiétude, avec crainte.

Oui, c'était commencé, se répétait Bruno. D'abord les explosions à grande altitude, comme avant. Et bientôt… vous serez tous servis ! Le monde lui-même sera nettoyé, comme avant, pour bloquer la progression régulière de la cruauté et de la vindicte ; il faut l'arrêter avant qu'il soit trop tard. Il regarda dans la direction du Noir et sourit. Le nègre feignait de ne pas le voir, d'être en conversation sérieuse avec son voisin.

Tu es au courant, songea Bruno. Je le vois bien ; tu ne peux pas me donner le change. Toi, plus que tout autre, tu sais ce qui commence à se réaliser.

Il y a quelque chose qui ne va pas, songeait le Dr Stockstill. Pourquoi Dangerfield ne continue-t-il pas ? A-t-il eu une embolie ou une crise du même ordre ?

Puis il remarqua le sourire torve et triomphal sur le visage édenté de Bruno Bluthgeld. Aussitôt le médecin comprit : il s'en attribue le crédit, en pensée. Folie paranoïaque de la toute-puissance ; tout ce qui se passe, il en est la cause. Écœuré, il se détourna et déplaça sa chaise de façon à ne plus voir Bluthgeld.

Il porta son attention sur le jeune Noir. Oui, c'était probablement le vendeur de télévision qui ouvrait la boutique en face de mon cabinet, à Berkeley, autrefois. Je crois que je vais aller m'en assurer.

Il se leva et s'approcha d'Andrew Gill et de son compagnon.

— Je vous demande pardon, dit-il en se penchant, mais n'habitiez-vous pas Berkeley, avant la guerre ? Ne vendiez-vous pas des récepteurs de télévision dans Shattuck Avenue ?

Le Noir dit :

— Docteur Stockstill ! (Ils échangèrent une poignée de main.) Que le monde est petit !

— Qu'est-il arrivé à Dangerfield ? s'inquiéta Andrew Gill.

Maintenant, June Raub tripotait les boutons de l'appareil ; d'autres se rassemblèrent autour d'elle, lui donnant des conseils et discutant entre eux avec gravité.

— Je crois que c'est la fin. Qu'en pensez-vous, docteur ?

— Je pense que si c'est vrai, c'est une véritable tragédie.

Au fond de la pièce, Bruno Bluthgeld se leva et déclara d'une voix forte, un peu rauque :

— La destruction de l'existence a commencé. Tous les gens ici présents seront épargnés par faveur spéciale, juste le temps de confesser leurs péchés et de se repentir s'ils sont sincères.

Le silence s'établit. Les gens, un à un, se tournèrent vers lui.

— Vous avez un prédicateur, ici ? demanda le Noir à Stockstill.

Celui-ci répondit rapidement, mais à Gill :

— C'est un malade, Andy. Il faut l'emmener d'ici. Donnez-moi un coup de main.

— Bien sûr, accepta Gill, qui le suivit.

Ils se dirigèrent vers Bluthgeld, toujours debout.

— Les bombes à grande altitude que j'ai fait exploser en 1972, poursuivait Bluthgeld, trouvent leur justification dans l'acte actuel, sanctionné par Dieu lui-même dans Sa sagesse pour le bien du monde. Voyez le *Livre des Révélations* pour vérification. (Il observait l'avance de Stockstill et de Gill.) Vous êtes-vous purifiés ? leur demanda-t-il. Êtes-vous préparés au Jugement qui vient ?

Tout à coup, une voix familière sortit du haut-parleur. Elle était étouffée et chevrotante, mais ils la reconnurent tous.

— Navré de cette interruption, mes amis, dit Dangerfield, mais j'ai eu un fichu étourdissement pendant un moment ; j'ai été obligé de m'allonger et je ne me suis pas aperçu que la bobine était au bout. En tout cas (il émit son rire habituel) me voici de retour, au moins pour un temps. Voyons, où en étais-je ? Quelqu'un s'en souvient-il ? Attendez ! J'ai un voyant rouge qui s'allume. On m'appelle d'en bas. Ne quittez pas l'écoute.

La salle bourdonnait de joie et de soulagement ; ils se

retournèrent vers la radio, oubliant Bluthgeld. Stockstill et Gill eux-mêmes se rapprochèrent de l'appareil, ainsi que le Noir. Ils se joignirent au cercle d'auditeurs souriants et attendirent, debout.

— On me réclame *Bei mir bist du schön*, reprit Dangerfield. Sidérant, hein ? Quelqu'un se rappelle-t-il les Andrews Sisters ? Eh bien, ce bon vieux gouvernement américain a eu la bonté de me fournir – croyez-le ou non – un enregistrement des Andrews Sisters dans ce numéro pompier mais bien-aimé… Sans doute s'imaginait-on que sur Mars, je me transformerais en capsule temporelle pour remonter le cours des années ! (Il rit.) Bref, voici *Bei mir bist du schön* pour un vieux monsieur de la région des Grands Lacs. Allons-y !

La musique commença, métallique et démodée, et les assistants, reconnaissants et heureux, regagnèrent un à un leurs places.

Debout près de sa chaise, tout raide, Bruno Bluthgeld écoutait la musique en pensant : je me refuse à y croire. L'homme d'en haut n'est plus. C'est moi-même qui ai causé sa destruction. *Ce doit être un trucage, une supercherie ; je sais que ce n'est pas vrai.* De toute façon, il faut que je m'emploie à fond ; que je recommence, et cette fois avec toute ma force. Personne ne faisait attention à lui… ils étaient accrochés à la radio… Il quitta donc sa place et sortit sans bruit du Hall pour s'enfoncer dans les ténèbres.

Au bas de la route, l'antenne de Hoppy Harrington luisait, scintillait, bourdonnait ; Bruno Bluthgeld, intrigué, le nota en se dirigeant vers l'endroit où il avait attaché son cheval. Que faisait le phocomèle ? Il y avait de la lumière derrière les fenêtres de la maison de carton : Hoppy était au travail.

Je dois l'inclure aussi, songea Bluthgeld. Il faut qu'il cesse d'exister en même temps que les autres, car il est aussi mauvais qu'eux. Peut-être plus encore.

En passant devant chez Hoppy, il lui expédia une pensée destructrice, au hasard, en hâte. Mais les lumières persistèrent et le mât continua de ronronner. Il faudra plus de force mentale, conclut Bluthgeld, et je n'ai pas le temps ce soir. Plus tard.

Plongé dans une profonde méditation, il poursuivit son chemin.

13

Bill Keller entendit le minuscule animal, escargot ou limace, tout près de lui, et passa immédiatement à l'intérieur. Mais on lui avait joué un tour ! Il était sorti, mais il ne voyait et n'entendait rien. Il pouvait seulement bouger.

— Fais-moi rentrer ! cria-t-il à sa sœur, car il était pris de panique. Regarde ce que tu as fait ! Tu m'as mis dans ce qu'il ne fallait pas !

Et exprès ! songeait-il en se déplaçant. Il avançait, avançait toujours, à la recherche de sa sœur.

Si je pouvais tâter, songeait-il. Tâter vers le haut, monter. Mais il n'avait rien pour cette fonction, pas de membres à agiter. Que suis-je devenu maintenant que j'ai fini par sortir ? se demandait-il en s'efforçant toujours de s'élever. Comment appelle-t-on ces choses qui brillent là-haut ? Ces lumières dans le ciel… puis-je les voir sans yeux ? Non, c'est impossible !

Il se propulsait, se soulevant de temps à autre, le plus possible, pour retomber et se remettre à ramper une fois de plus, seule activité pour lui dans sa nouvelle vie, sa vie *née*, sa vie au-dehors.

Le satellite se déplaçait dans le ciel. Walt Dangerfield se reposait, la tête entre les mains. En lui la douleur grandissait, se modifiait, l'absorbait au point que rien autre n'existait plus, comme la fois précédente.

Puis il crut percevoir quelque chose. Derrière le hublot du satellite… un éclair lointain au bord de la face sombre de la Terre. Qu'est-ce que c'était ? Une explosion comme celles qui l'avaient tant effrayé sept ans auparavant… quand les incendies s'étaient allumés sur toute la surface du globe ? Recommençaient-ils ?

Il se leva pour regarder, retenant son souffle. Des secondes s'écoulèrent, mais il n'y eut pas d'autre déflagration. Quant à celle qu'il avait vue, elle était particulièrement vague, fugitive, diffuse, ce qui lui conférait un caractère irréel, comme s'il l'eût imaginée.

Comme si, songeait-il, c'était plutôt le souvenir d'une réalité que cette dernière elle-même. Sans doute une espèce d'écho sidéral, conclut-il. Une onde du jour C qui se réverbérait encore dans l'espace, d'une manière incompréhensible… mais sans danger à présent. De moins en moins dangereuse de jour en jour.

Pourtant cela l'effrayait. Tout comme sa douleur, c'était trop étrange pour qu'il n'y pense plus ; cela lui semblait trop chargé de périls et il ne parvenait pas à l'oublier.

Je me sens malade, se répétait-il, reprenant sa litanie, née de sa grande souffrance. Ne peuvent-ils donc me faire descendre ? Faut-il

que je reste ici à me traîner dans le ciel encore et encore… à jamais ?

Pour se réconforter, il fit passer une bande de la Messe en *si* mineur de Bach ; la gigantesque chorale emplit le satellite, l'aidant à oublier. La douleur interne, l'explosion terne, ancienne, brièvement perçue par le hublot… l'une et l'autre étaient chassées peu à peu de son esprit.

— Kyrie eleison, murmura-t-il. Des mots grecs dans un texte latin ; bizarre. Des souvenirs du passé… toujours vivants, au moins pour lui. Je jouerai la Messe en *si* mineur pour la région new-yorkaise, décida-t-il. Je pense que cela leur plaira ; un tas d'intellectuels dans ce secteur. D'ailleurs, pourquoi ne diffuserais-je que ce qu'ils réclament ? Je devrais les guider et non leur obéir. Surtout si je ne dois plus vivre très longtemps… Il faut que je m'y mette, que je leur organise une sorte d'apothéose, pour la fin…

Tout à coup, son véhicule frémit. Chancelant, il se raccrochait à la paroi ; un heurt, une succession de chocs qui traversaient la capsule. Des objets tombèrent, se cognèrent, se brisèrent, tandis qu'il écarquillait des yeux ahuris.

Un météore ? se demandait-il.

On eût dit que quelqu'un l'attaquait.

Il coupa la Messe en *si* mineur et resta debout, en attente, aux écoutes.

Il actionna le commutateur de l'émetteur et prit le micro :

— Navré de cette interruption, mes amis. Mais j'ai eu un fichu étourdissement pendant un moment ; j'ai été obligé de m'allonger et je ne me suis pas aperçu que la bobine était au bout. En tout cas…

Toujours riant, il ne quittait pas des yeux le hublot, cherchant de nouvelles et étranges explosions. Il y en eut une, plus faible et plus lointaine… Il se sentit en partie soulagé. Peut-être ne l'atteindraient-ils pas, après tout ? Il semblait qu'ils perdaient la distance, comme si sa situation exacte fût restée un mystère pour eux.

Je joue le morceau le plus pompier que je connaisse, décida-t-il, comme un défi. *Bei mir bist du schön*… cela devrait faire l'affaire. Comme de chanter dans le noir, comme on dit. Il éclata de rire à cette idée. Quel défi c'était, Bon Dieu ! Oui, ce serait une fameuse surprise pour quiconque s'efforçait de l'éliminer… Si c'était bien ce que poursuivait l'ennemi inconnu.

Peut-être qu'ils en ont tout simplement marre de mes propos à la noix et de mes lectures démodées, supposait Dangerfield. Eh bien, dans ce cas, je vais leur en coller !

— … me voici de retour, au moins pour un temps. Voyons, où en étais-je ? Quelqu'un s'en souvient-il ?

Il n'y avait plus de chocs. Il avait le sentiment que c'était fini pour le moment.

— Attendez ! J'ai un voyant rouge qui s'allume. On m'appelle d'en bas. Ne quittez pas l'écoute.

Il choisit une bobine dans la musicothèque, puis alla la poser sur le magnétophone.

— On me réclame *Bei mir bist du schön*, dit-il avec une sombre satisfaction en songeant à leur effarement. Sidérant, hein ?

Non, vous ne pigez pas, songea-t-il. Et par les Andrews Sisters, en plus. Dangerfield riposte ! Souriant, il déclencha l'appareil.

Edie Keller, parcourue de frissons délicieux, observait le ver qui rampait lentement sur le sol. Elle avait la certitude que son frère était dedans.

Car, au fond de son ventre, à présent, c'était la mentalité du ver qui l'habitait. Elle percevait sa voix monotone. Cela faisait : « Boum-boum-boum », en écho à des processus biologiques élémentaires.

— Sors de moi, ver de terre ! dit-elle en riant.

Que pensait le ver de sa nouvelle existence ? Était-il aussi stupéfait que Bill l'était sans doute ? Il faut que je garde l'œil sur lui, se dit-elle, pensant à la créature qui se tortillait par terre. Il pourrait se perdre.

— Bill, dit-elle en se penchant sur lui, tu es drôle. Tu es tout rouge, tout long ; tu ne savais pas ?

Puis elle songea : ce que j'aurais dû faire, c'était le mettre dans le corps d'un autre être humain. Pourquoi n'en ai-je pas eu l'idée ? Maintenant, tout serait comme il faut ; j'aurais un vrai frère, hors de moi, et je jouerais avec lui.

Par ailleurs, elle aurait en elle une personne nouvelle, inconnue. Et ce n'était pas tellement séduisant.

Qui conviendrait ? se demandait-elle. Un des gosses de l'école ? Un adulte ? Je parie que Bill aimerait ça, être dans un adulte. Mr Barnes, peut-être. Ou Hoppy Harrington, qui a déjà peur de Bill. Ou bien – elle poussa un cri de joie – maman ! Ce serait si facile. Je me rapprocherais tout près d'elle, je me coucherais contre elle, et Bill pourrait faire l'échange. Alors j'aurais ma maman en moi… ce serait merveilleux, non ! Je pourrais la forcer à satisfaire tous mes caprices. Et elle ne pourrait plus me commander de faire ceci ou de ne pas faire cela !

Et Edie allait plus loin : elle ne pourrait plus se livrer à de vilaines choses avec Mr Barnes, ni avec personne. J'y veillerais. Je sais que Bill ne se conduirait pas comme elle ; il en a été aussi choqué que moi.

— Bill, dit-elle en s'agenouillant et en recueillant le ver avec précaution, le maintenant dans le creux de sa main, attends de connaître mes projets… Tu veux savoir ? On va punir maman des saletés qu'elle fait, (Elle posa le ver contre son ventre, à l'endroit où se

trouvait la bosse dure.) Rentre, maintenant. Tu n'as sûrement pas envie de rester ver de terre… ce n'est pas amusant.

La voix de son frère lui parvint de nouveau :

— Pouah ! Je te déteste, je ne te le pardonnerai jamais. Tu m'as mis dans une bête aveugle, sans jambes ni rien ; tout ce qu'il y avait de nouveau, c'est que je pouvais me traîner par terre !

— Je sais, acquiesça-t-elle en se balançant sur les talons, le ver devenu inutile toujours dans sa paume. Écoute, tu m'as entendue ? Tu veux bien, Bill, pour ce que je propose ? Je persuade maman de me laisser m'allonger près d'elle pour que tu exécutes ton petit tour ? Tu aurais des yeux et des oreilles et tu serais une grande personne.

Bill répondit d'un ton troublé :

— Je ne sais pas. Je n'ai pas envie de me balancer dans la peau de maman. Cela me fait peur.

— Froussard ! Décide-toi, ou alors peut-être bien que tu ne ressortiras plus jamais ! Et puis, si tu ne veux pas être maman, qui voudrais-tu ? Dis-le et je m'arrangerai ; que je tombe par terre toute noire et toute raide si je ne tiens pas ma promesse !

— Je verrai, dit Bill. Je vais parler à des morts pour savoir ce qu'ils en pensent. Et puis, j'ignore si ça marchera ; j'ai déjà eu du mal à sortir de ce truc, de ce ver de terre.

— Tu as peur, voilà tout. (Elle éclata de rire et jeta le ver dans les buissons en bordure de la cour.) Froussard ! Mon frère n'est qu'un sale froussard !

Bill ne répondit pas ; il ne pensait plus à elle ni à son monde, il errait dans des domaines qu'il était seul à pouvoir explorer. Il bavarde avec ces vieux morts dégoûtants et collants, se dit Edie. Ces morts vides et pleins de paroles qui ne s'amusent jamais, ni rien.

Puis une idée vraiment géniale lui vint. Je vais m'arranger pour qu'il passe dans le corps du fou, de ce Mr Tree dont tout le monde parle en ce moment, décida-t-elle. Mr Tree s'est levé dans le Hall hier soir pour raconter des histoires idiotes et religieuses sur le repentir, alors si Bill est bizarre et ne sait pas trop comment se conduire, *personne n'y fera attention.*

Cependant cela posait le problème affreux d'avoir en elle un dément. Peut-être que je pourrais prendre du poison, comme je le répète souvent. J'avalerais une quantité de feuilles de laurier-rose ou de graines de ricin, ou d'autre chose, et je me débarrasserais de lui. Il serait incapable de m'en empêcher. C'était quand même une difficulté ; elle n'appréciait guère la perspective d'avoir ce Mr Tree – qu'elle avait vu assez souvent pour savoir qu'il ne lui plaisait pas – à l'intérieur d'elle-même. Il avait un gentil chien, c'était à peu près tout…

Le chien, Terry. Oui. Elle pouvait s'allonger contre Terry et Bill

sortirait pour passer dans le chien et tout serait parfait.

Mais la vie des chiens est courte. Et Terry avait déjà sept ans. Son père et sa mère le lui avaient affirmé. Il était né vers le même moment qu'elle et Bill.

— Zut ! fit-elle.

Difficile de prendre une décision. Un vrai problème avec Bill qui désirait à tout prix sortir, pour voir et entendre. Puis elle se dit : Qui, entre tous ceux que je connais, préférerais-je avoir dans le ventre ? La réponse lui vint : Mon père.

— Tu aimerais te promener sous la forme de papa ? demanda-t-elle à Bill.

Mais il ne répondit pas ; il était toujours absent, en conversation avec l'énorme foule des enterrés.

Je pense que Mr Tree, ce serait le mieux, conclut-elle. Comme il vit à la campagne avec ses moutons et ne rencontre pas grand monde, ce serait plus facile pour Bill qui ne serait plus forcé de savoir si bien parler. Il n'aurait que Terry et tous les moutons. Et comme Mr Tree est fou maintenant, ce serait vraiment parfait. Bill utiliserait beaucoup mieux le corps de Mr Tree que son propriétaire actuel, je parie, et je n'aurais plus qu'un souci : trouver le nombre exact de feuilles empoisonnées de laurier-rose à manger… assez pour le tuer, mais pas moi. Peut-être que deux suffiraient… trois au plus, à mon avis.

Mr Tree est devenu cinglé au bon moment, pensa-t-elle. Mais il ne le sait pas. Attendons qu'il s'en aperçoive… quelle surprise ! Je le laisserai vivre en moi un bout de temps pour qu'il se rende compte de ce qui est arrivé ; cela devrait être amusant. Je ne l'ai jamais aimé, bien que maman l'aime, ou qu'elle le prétende. Il fait peur. Edie eut un frisson.

Pauvre Mr Tree ! songeait-elle avec ravissement. Vous ne viendrez plus nous gâcher les soirées à Foresters' Hall parce que, d'où vous serez, vous n'aurez pas la possibilité de dévider vos sermons… à moi seule, peut-être, et je ne les écouterai pas.

Quand pourrait-elle exécuter le coup ? Aujourd'hui même… Je vais demander à maman de nous y conduire après l'école. Et si elle refuse, eh bien, j'irai toute seule.

Ce que je suis impatiente ! se disait-elle, trépignante.

La cloche de l'école sonna et elle se dirigea vers le bâtiment avec ses compagnes. Mr Barnes était devant la porte de l'unique salle de classe qui servait à tous les enfants, de la première année à la sixième. Quand elle passa devant lui, plongée dans ses pensées, il lui demanda :

— Qu'est-ce qui t'absorbe ainsi, Edie ? Qu'est-ce que tu as en tête aujourd'hui ?

— Eh bien, ç'a été vous pendant un moment. Maintenant, c'est Mr Tree, à la place.

— Ah oui… Ainsi tu es au courant.

Les autres élèves étaient entrés, les laissant seuls. Alors elle lui dit :

— Mr Barnes, vous ne pensez pas que vous devriez cesser tout ce que vous faites avec maman ? C'est mal. Bill me l'a dit, et il le sait.

Le visage de l'instituteur changea de couleur, mais il resta silencieux. Il s'écarta d'elle, entra et gagna sa chaire, le visage toujours aussi empourpré. M'y suis-je mal prise ? se demandait Edie. Est-il en colère contre moi ? Peut-être qu'il me gardera après la classe, pour me punir. Ou peut-être qu'il va le dire à maman, et moi, je serai bonne pour une fessée !

Elle s'assit, assez découragée, et ouvrit le livre fatigué, dépourvu de couverture, mais précieux, à la page de *Blanche-Neige*. C'était la leçon de lecture du jour.

Couchée dans les feuilles humides et pourrissantes, sous les vieux chênes, Bonny Keller serrait contre elle Mr Barnes en songeant que c'était probablement la dernière fois ; elle en avait assez et Hal était effrayé. Ce qui était une combinaison fatale, elle en avait souvent fait l'expérience.

— Bon, murmura-t-elle. Elle est au courant. Mais au niveau d'une petite fille, elle ne comprend pas réellement.

— Mais elle sait que c'est mal, objecta Barnes.

Bonny poussa un soupir.

— Où est-elle en ce moment ? s'inquiéta-t-il.

— Derrière cet arbre, là-bas. Elle nous observe.

Hal Barnes se releva d'un bond, comme s'il avait reçu un coup de poignard. Il pivota, les yeux écarquillés, puis se détendit en saisissant la vérité.

— Toi et ton esprit de malice ! murmura-t-il. (Mais il ne la rejoignit pas ; il resta debout, à petite distance, l'air sombre et tourmenté.) Où est-elle, vraiment ?

— Elle est partie à pied pour le ranch de Jack Tree.

— Mais… (Il fit un geste)… cet homme est fou ! Est-ce qu'il ne risque pas… n'est-ce pas dangereux ?

— Elle est simplement allée jouer avec Terry, le chien bavard. (Bonny redressa le buste et entreprit d'ôter les débris végétaux accrochés à ses cheveux.) Je ne crois même pas qu'il soit chez lui. La dernière fois qu'on a vu Bruno, il…

— Bruno ? répéta-t-il en lui lançant un regard curieux.

— Je veux dire Jack.

Elle avait soudain le cœur affolé.

— Il a déclaré l'autre soir qu'il était responsable de ces essais à grande altitude de 1972.

Barnes continuait à la scruter ; elle attendait et sentait battre une artère à son cou. D'ailleurs, il fallait bien que cela se découvre un jour ou l'autre.

— Il est dément, observa-t-elle. D'accord, il croit…

— Il croit qu'il est Bruno Bluthgeld, n'est-ce pas ? coupa Barnes.

Bonny haussa les épaules :

— Oui, cela entre autres.

— Et c'est bien lui, n'est-ce pas ? Et Stockstill est au courant, vous aussi… et ce Noir aussi.

— Non, le Noir ne le sait pas, et cesse donc de l'appeler *ce Noir*. Son nom est Stuart McConchie ; j'en ai parlé à Andrew qui dit que c'est un garçon intelligent, enthousiaste, qui aime la vie.

— Donc le docteur Bluthgeld n'est pas mort lors du Cataclysme. Il est venu ici. Il vit parmi nous. Le plus grand responsable de ce qui est arrivé !

— Va l'assassiner ! fit Bonny.

Barnes poussa un grognement.

— Je suis sincère, reprit Bonny. Je m'en fiche, à présent. Franchement, j'aimerais que tu le supprimes.

Ce serait au moins un acte d'homme ! (Ce qui nous changerait singulièrement, songeait-elle.)

— Pourquoi as-tu tenté de couvrir un pareil malfaiteur ?

— Je n'en sais rien. (Elle n'avait pas envie d'en discuter.) Rentrons au patelin, dit-elle. (Elle s'ennuyait en la compagnie de Barnes et elle se remettait à penser à Stuart McConchie.) Je n'ai plus de cigarettes, fit-elle. Tu me déposeras à la fabrique.

Elle se dirigea vers le cheval de Barnes, qui broutait nonchalamment l'herbe haute, attaché à un arbre.

— Un nègre ! fit amèrement Barnes. Et maintenant, tu as envie de coucher avec lui. Mon orgueil en prend un bon coup !

— Snob ! lança-t-elle. De toute façon, tu as peur de continuer… Tu préfères battre en retraite. Comme ça, la prochaine fois que tu verras Edie, tu pourras lui annoncer en toute vérité : *Je ne fais plus rien de mal ni de honteux avec ta mère, parole d'honneur !* D'accord ?

Elle monta à cheval, prit les rênes et attendit.

— Tu viens, Hal ?

Une explosion illumina le ciel.

Le cheval s'emballa et Bonny sauta à terre, se projetant le plus loin possible, si bien qu'elle roula jusque dans le taillis. Bruno ! songea-t-elle. Est-ce possible ? Elle se tenait la tête et sanglotait de douleur. Une branche lui avait déchiré le cuir chevelu et le sang lui coulait entre les doigts le long des poignets. Barnes se pencha pour la retourner et l'examiner.

— C'est Bruno ! dit-elle. Le diable l'emporte ! *Il faudra bien qu'on*

le tue ; ce devrait être fait depuis longtemps… depuis 1970, parce qu'il était déjà fou. (Elle prit son mouchoir pour s'essuyer la tête.) Dieu que j'ai mal, fit-elle. C'était une sacrée chute !

— Et le cheval a filé, observa Barnes.

— C'est un mauvais dieu qui lui a donné ces pouvoirs, quels qu'ils soient, poursuivit-elle. Je sais que c'est lui, Hal. Nous avons vu pas mal de choses surprenantes depuis des années, alors pourquoi pas ceci ? La capacité de recréer la guerre, de la ramener, comme il le disait hier soir. Peut-être nous tient-il enfermés dans un piège temporel. Est-ce possible ? Nous sommes immobilisés ; il est…

Elle se tut car un second éclair blanc traversait le ciel à une vitesse fantastique ; autour d'eux les arbres se courbèrent, fouettèrent, s'inclinèrent encore plus. Elle entendait de vieux troncs qui éclataient.

— Je me demande où est allé le cheval, murmura Barnes en se relevant prudemment pour inspecter les alentours.

— Oublie donc ton cheval ! lança-t-elle. Il va falloir rentrer à pied, c'est évident. Écoute, Hal, peut-être Hoppy pourrait-il intervenir. Il a d'étranges pouvoirs, lui aussi. Je pense que nous devrions aller le renseigner. Il ne tient pas non plus à être incinéré par un dément. Tu n'es pas d'accord ? Je ne vois rien d'autre à faire pour le moment.

— C'est une bonne idée, convint Barnes, mais il continuait à chercher des yeux le cheval ; il ne paraissait pas très attentif à ce qu'elle disait.

— Notre châtiment, fit Bonny.

— Comment ? murmura-t-il.

— Tu sais bien. Pour ce qu'Edie appelle nos actes mauvais et honteux. Je pensais il y a quelques jours… qu'il aurait sans doute mieux valu périr avec les autres ; peut-être est-ce une bonne chose qui nous arrive !

— Voilà le cheval ! dit Barnes en s'éloignant rapidement.

Il attrapa l'animal dont les rênes s'étaient prises à des branches basses.

Le ciel était devenu d'un noir de suie. Elle se rappelait cette coloration, qui n'avait d'ailleurs jamais complètement disparu. Elle s'était seulement atténuée.

Ce petit monde fragile que nous avons tant peiné à construire après le Cataclysme, songeait-elle… Notre embryon de société avec ses livres de classe en loques, ses cigarettes « spéciales », ses camions à gazogène… Il n'est pas en mesure de supporter une attaque ; de supporter ce que lui fait Bruno, ou qu'il semble lui faire. Un coup direct contre nous et nous ne sommes plus ! Les animaux intelligents périront ; toutes les nouvelles et étranges espèces s'évanouiront aussi soudainement qu'elles sont apparues. Vraiment dommage, se disait-elle avec tristesse. Ce n'est pas juste ; et Terry le chien bavard, lui

aussi. Sans doute avions-nous trop d'ambition. Nous n'aurions peut-être pas dû avoir l'audace de reconstruire et de durer.

Pourtant, nous nous sommes bien débrouillés dans l'ensemble. Nous étions vivants ; nous faisions l'amour et nous buvions le cinq étoiles Gill's, nous formions nos enfants dans une école aux fenêtres insolites, nous publiions les *Nouvelles et Points de Vue*, nous réparions une vieille radio de voiture pour écouter tous les jours Somerset Maugham. Que pouvait-on bien nous demander de plus ? Seigneur, *ce n'est pas juste*, ce qui se passe à présent. Ce n'est pas juste du tout. Nous avons à protéger nos chevaux, nos récoltes, nos vies…

Une explosion illumina encore le ciel, plus lointaine, cette fois. Vers le sud, se dit-elle. Près du point de chute des autres, à San Francisco.

Elle ferma les yeux d'épuisement. Et juste au moment où ce McConchie apparaît dans ma vie ! songea-t-elle encore. Quel sale coup !

Le chien s'était mis en travers du sentier, barrant le passage. Il grogna, de sa voix embrouillée :

— Tree est ooooccuppppé. Arrêteeeez.

Il aboya en avertissement. Elle n'était pas censée s'avancer jusqu'à la cabane en bois.

Oui, songea Edie, je le sais, qu'il est occupé. Elle avait vu les explosions dans le ciel.

— Hé, tu ne sais pas ? demanda-t-elle au chien.

— Qqqouah ? fit l'animal, pris de curiosité.

Il avait l'esprit simple, elle s'en était rendu compte ; on le trompait facilement.

— J'ai appris à jeter un bout de bois si loin que personne ne peut le retrouver, dit-elle. (Elle se baissa pour ramasser un bâton.) Tu veux que je te montre ?

En son sein, Bill s'étonna :

— À qui parles-tu ? (Il était agité, maintenant que l'instant approchait.) Est-ce Mr Tree ?

— Non, seulement le chien. (Elle agita le bâton.) Je te parie un billet de dix dollars que tu ne le retrouves pas.

— Sssûrrr qqueee siii, fit le chien, puis il gémit d'allégresse car c'était son jeu préféré. Mmaais jennepppeux paas paparrierr, jennai ppaass d'arrrgggent.

Tout à coup, Mr Tree sortit de la cabane ; surpris, la fillette et le chien interrompirent leur dialogue. Mr Tree ne fit pas attention à eux ; il poursuivit son chemin jusqu'à une petite élévation de terrain et disparut de l'autre côté.

— Mr Tree ! appela Edie. Peut-être qu'il n'est plus occupé, dit-elle

au chien. Va lui demander, hein ? Dis-lui que je voudrais lui parler un instant.

Bill était très agité en elle.

— Il n'est pas loin à présent, n'est-ce pas ? Je sens qu'il est là. Je suis prêt ; je vais faire de mon mieux, cette fois. Il est capable de presque tout, hein ? Voir, marcher, entendre, sentir… c'est vrai ? Il n'est pas comme ce ver de terre.

— Il n'a pas de dents, répliqua Edie, mais il a tout le reste de ce qu'ont les gens. (Quand le chien obéissant partit au trot à la poursuite de Mr Tree, elle reprit sa marche dans le sentier.) Ce ne sera pas long, expliqua-t-elle, je vais lui dire… (Elle avait tout calculé.) Je vais lui dire : *Mr Tree, vous ne savez pas ? J'ai avalé un de ces sifflets pour les canards dont se servent les chasseurs. Si vous venez tout contre moi, vous allez l'entendre.* Qu'en penses-tu ?

— Je ne sais plus, fit Bill, au désespoir. Qu'est-ce que c'est qu'un sifflet pour canards ? Qu'est-ce que c'est qu'un canard ? Est-ce vivant, Edie ?

Il paraissait de plus en plus perdu, dépassé par la situation.

— Espèce de petite fille ! souffla-t-elle. Tais-toi.

Le chien avait rejoint Tree et l'homme rebroussait chemin, les sourcils froncés.

— Je suis très occupé, Edie ! cria-t-il. Plus tard… on causera plus tard. Pour le moment, je ne peux pas interrompre la besogne.

Il leva les bras en un geste bizarre dans sa direction, comme s'il eût battu la mesure d'une musique mystérieuse ; le front plissé, il oscillait en cadence et elle avait envie de rire tant il avait l'air bête.

— Je voulais seulement vous montrer quelque chose, cria-t-elle en réponse.

— Plus tard !

Il repartit, mais parla au chien.

— Ouimmssieu, grogna l'animal qui revint au trot près de la fillette. Nooon. Arrrêteeezz, dit le chien à Edie.

Zut ! Impossible aujourd'hui ! songea Edie. Il faudra revenir demain, peut-être.

— Alleez vououzen, lui disait le chien en découvrant ses crocs ; il avait dû recevoir des instructions rigoureuses.

Edie commença :

— Écoutez, Mr Tree…

Puis elle se tut, car Mr Tree n'était plus visible. Le chien virevolta, geignit, et en elle Bill gémit.

— Edie, il est parti ! s'écria-t-il. Je le sens ! Maintenant comment vais-je sortir ? Que faire ?

Très haut dans l'air, une petite tache noire apparut, tourbillonna ; la petite fille la regardait dériver, comme sur un vent violent. C'était

Mr Tree et ses bras étaient étendus tandis qu'il pivotait, roulait, tournoyait, montant et descendant comme un cerf-volant. Que lui arrive-t-il ? se demandait-elle, effarée, sachant que Bill avait raison, que l'occasion leur échappait, que leur plan était réduit à néant pour toujours.

Quelque chose s'était emparé de Mr Tree et était en train de le tuer. Cela relevait de plus en plus haut. Edie hurla. Mr Tree dégringola soudain. Comme une pierre, droit jusqu'au sol. Elle ferma les yeux et entendit le glapissement de pure frayeur poussé par le chien.

— Que se passe-t-il ? clamait Bill dans son désespoir. Qui lui a fait ça ? Ils l'ont emporté, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-elle, en rouvrant les yeux.

Mr Tree gisait sur le sol, brisé, tordu, les membres épars, à des angles inaccoutumés. Il était mort elle en était certaine, et le chien lui aussi en était certain. L'animal trotta jusqu'à la dépouille de son maître, s'immobilisa, se tourna vers elle d'un air abattu. Elle ne dit rien, mais se figea elle aussi à une certaine distance. C'était affreux ce qu'ils – mais qui ? – ce qu'ils avaient fait à Mr Tree. Comme pour l'homme aux lunettes de Bolinas, songeait-elle. On l'a assassiné.

— C'est Hoppy, geignit Bill. Hoppy a tué Mr Tree à distance parce qu'il en avait peur ; Mr Tree est maintenant avec les morts, je l'entends parler. C'est ce qu'il dit. Hoppy s'est projeté hors de sa maison, mais sans la quitter, il a empoigné Mr Tree et l'a balancé dans tous les sens !

— Mince ! s'étonna Edie. Je me demande comment Hoppy s'y est pris. C'est à cause des explosions que Mr Tree faisait dans le ciel, n'est-ce pas ? Est-ce qu'elles embêtaient Hoppy ? Est-ce qu'elles le mettaient en colère ?

Elle avait peur. Ce Hoppy, il peut tuer de si loin ! Il n'y a que lui. Il faudra faire attention. Être très prudent. Parce qu'il pourrait nous tuer tous, nous jeter partout ou nous étouffer.

— J'imagine que ça sera en première page des *Nouvelles et Points de Vue*, dit-elle, moitié pour elle-même, moitié pour Bill.

— Qu'est-ce que c'est, les *Nouvelles et Points de Vue* ? protesta Bill, angoissé. Je ne comprends rien à ce qui se passe. Tu ne pourrais pas m'expliquer ? *S'il te plaît* ?

— Il faut rentrer au bourg, maintenant, répondit Edie.

Elle partit lentement, laissant le chien accroupi auprès des restes de Mr Tree. J'imagine que c'est tant mieux que tu n'aies pas effectué le changement, songeait-elle, parce que si tu avais été dans Mr Tree, tu serais mort.

Et c'est lui qui vivrait en moi. Tant que je n'aurais pas mangé les feuilles de laurier-rose. Et peut-être qu'il aurait trouvé le moyen de m'en empêcher. Il avait une drôle de puissance ; il déclenchait des

explosions. Il aurait pu le faire dans mon ventre !

— On pourrait essayer avec quelqu'un d'autre ? (Bill reprenait espoir.) Non ? Veux-tu qu'on essaie avec ce… comment l'appelles-tu, déjà ? Ce chien ? Je crois que j'aimerais bien être dans le chien. Il court vite, il attrape des bêtes et il voit loin, n'est-ce pas ?

— Pas tout de suite ! fit-elle, encore effrayée et pressée de se sauver. Une autre fois. Tu n'as qu'à attendre.

Alors elle prit sa course par le sentier qui menait au bourg.

14

Orion Stroud, siégeant au centre de Foresters' Hall afin que tout le monde l'entende clairement, frappa sur la table pour réclamer le silence.

— Mrs Keller et le docteur Stockstill, commença-t-il, ont demandé que le Jury officiel de West Marin et le Conseil des citoyens se réunissent pour apprendre des nouvelles d'importance au sujet d'un meurtre qui a eu lieu aujourd'hui même.

Il y avait autour de lui Mrs Tallman, Cas Stone, Fred Quinn, Mrs Lully, Andrew Gill, Earl Colvig et Miss Costigan. Il les regarda tous, tour à tour, pour s'assurer que tout son monde était présent. Ils lui accordaient une attention profonde, conscients que l'affaire était des plus sérieuses. Rien de semblable n'était encore arrivé dans la communauté. Ce meurtre ne ressemblait pas à celui de l'homme aux lunettes, ni à l'exécution de Mr Austurias.

— J'apprends, dit Stroud, qu'on a découvert que ce Mr Tree, qui vivait parmi nous…

De la salle, une voix lança :

… était Bluthgeld.

— Exact. Mais il est mort à présent, en conséquence cela ne doit plus vous tourmenter ; enfoncez-vous bien cela dans la tête. Et c'est Hoppy qui a fait le coup… Pardon, qui en est la cause ! (Il lança un coup d'œil à Paul Dietz pour s'excuser.) Il faut que je soigne mon langage, dit-il, parce que tout ceci sera publié dans les *Nouvelles et Points de Vue*… n'est-ce pas, Paul ?

— En édition spéciale, acquiesça le journaliste.

— J'espère que vous comprenez bien que nous ne sommes pas ici pour décider si Hoppy doit ou non être puni de son acte. Cela ne pose pas de problème car Bluthgeld était un criminel de guerre notoire et en outre il usait de ses pouvoirs magiques pour recommencer en partie l'ancienne guerre. Je pense que vous êtes tous au courant, que vous avez tous vu les explosions. Mais… (Il se tourna vers Gill.)… nous avons parmi nous un nouveau venu, un Noir du nom de Stuart McConchie, et je dois reconnaître qu'en temps ordinaire nous n'accueillons pas avec faveur les gens de couleur à West Marin ; toutefois, je suis informé que McConchie était sur la piste de Bluthgeld, par conséquent il lui sera permis de s'installer à West Marin s'il le souhaite.

Un murmure approbateur s'éleva de l'assistance.

— Nous sommes ici avant tout, poursuivit Stroud, pour voter la récompense que nous devons à Hoppy. Nous aurions sans doute tous fini par être tués, en raison de la puissance magique de Bluthgeld.

Nous avons donc envers Hoppy une véritable dette de gratitude. Je m'aperçois qu'il n'est pas ici, parce qu'il travaille dans sa maison, qu'il répare des objets ; après tout, c'est notre dépanneur général, ce qui est déjà une lourde responsabilité. De toute façon, l'un d'entre vous aurait-il une idée de ce que nous pourrions faire pour exprimer à Hoppy notre reconnaissance d'avoir supprimé en temps opportun le docteur Bluthgeld ?

Il promena les yeux sur la foule.

Andrew Gill se leva et s'éclaircit la gorge.

— J'estime justifié de prononcer à mon tour quelques paroles, dit-il. Tout d'abord, je tiens à remercier Mr Stroud et la communauté de leur bon accueil à mon nouvel associé en affaires, Mr McConchie. En outre, je voudrais offrir une récompense appropriée – peut-être – au grand service que Hoppy a rendu à notre collectivité comme au monde entier. J'aimerais contribuer pour ma part en donnant cent cigarettes Gold Label Spécial… (Il s'interrompit, sur le point de se rasseoir, puis ajouta :)… et une caisse de Gill's cinq étoiles.

La salle applaudit, siffla, frappa des pieds pour manifester son approbation.

— Eh bien, voilà une belle et bonne contribution, dit Stroud, souriant. Je vois que Mr Gill se rend parfaitement compte de ce que l'acte de Hoppy nous a épargné à tous. Il y a bon nombre de chênes abattus le long de la route de Bear Valley Ranch, par le souffle des explosions que déchaînait Bluthgeld. De plus, vous le savez peut-être, il allait porter ses destructions au sud, vers San Francisco…

— C'est exact, intervint Bonny Keller.

— Donc, reprit Stroud, les gens de là-bas voudront peut-être faire leur part et offrir quelque chose à Hoppy en symbole de leur reconnaissance. Mais pour nous, le mieux que nous puissions faire, et j'aimerais que nous ayons davantage à lui apporter, c'est de lui remettre les cent cigarettes et la caisse de cognac de Mr Gill… Hoppy appréciera ce cadeau à sa juste valeur. Cependant, je pensais plutôt à un monument commémoratif, une statue, un parc à son nom, ou à la rigueur une simple plaque. Et… je suis prêt à fournir le terrain, de même que Cas Stone, j'en suis sûr.

— D'accord, déclara Cas Stone avec emphase.

— Quelqu'un d'autre a-t-il une idée ? s'enquit Stroud. Vous, Mrs Tallman ? J'aimerais connaître votre avis.

Mrs Tallman répondit :

— Il conviendrait d'élire Mr Harrington à une fonction publique honorifique, par exemple la Présidence du Conseil des citoyens de West Marin, ou le secrétariat du Bureau administratif de l'école. Ceci, bien entendu, en sus du parc ou du monument et des cigarettes et cognac.

— Bonne idée, convint Stroud. Alors ? C'est tout ? Parce qu'en termes concrets, mes amis, Hoppy nous a ni plus ni moins sauvé la vie. Ce Bluthgeld avait perdu la tête comme le savent tous ceux qui étaient à la lecture hier soir… il nous aurait ramenés à sept ans en arrière et tout notre labeur de reconstruction aurait été en vain. Il ne serait rien resté du tout.

L'assistance manifesta de nouveau son assentiment.

— Quand on dispose de telles forces magiques, dit Stroud, et qu'on est un physicien aussi savant que Bluthgeld… Le monde n'a jamais auparavant couru pareil danger. Ai-je raison ? C'est pure chance que Hoppy puisse déplacer les objets à distance et qu'il s'y soit exercé depuis des années, car rien d'autre n'aurait pu ainsi frapper de loin et anéantir Bluthgeld.

Fred Quinn prit la parole :

— J'ai parlé à Edie Keller qui en a été témoin, et elle m'a raconté que Bluthgeld a été littéralement projeté en l'air avant que Hoppy l'écrase ; bousculé en tous sens.

— Je sais, dit Stroud. J'ai questionné Edie à ce sujet. (Il regarda l'assistance.) Si quelqu'un désire plus de détails, je suis sûr qu'Edie les fournira. D'accord, Mrs Keller ?

Bonny, assise toute raide, le visage livide, acquiesça.

— Vous êtes toujours effrayée, Bonny ? s'enquit Stroud.

— C'était épouvantable, répondit-elle d'un ton calme.

— Certes, mais Hoppy l'a eu, fit Stroud. (Et cela, songeait-il, fait de Hoppy quelqu'un de plutôt formidable, hein ? Peut-être que c'est à cela que pense Bonny. C'est sans doute pour cela qu'elle ne parle pas.)

— Je crois que le mieux à faire, proposa Cas Stone, c'est d'aller trouver directement Hoppy et de lui dire : « Hoppy, que désirez-vous que nous fassions pour vous prouver notre reconnaissance ? » Dans la limite de nos moyens. Nous lui poserons la question. Peut-être qu'il a un désir quelconque que nous ne soupçonnons pas.

Oui, se dit Stroud. C'est intéressant, Cas. Il veut peut-être des tas de choses que nous ignorons, et peut-être qu'un jour – pas très lointain – il va se mettre en tête de se les procurer. Que nous désignions ou non une délégation chargée de s'en enquérir.

— Bonny, dit-il, j'aimerais que vous preniez la parole ; vous êtes tellement silencieuse.

Elle murmura :

— Simple fatigue.

— Saviez-vous que Jack Tree n'était autre que Bluthgeld ?

Elle acquiesça de la tête.

— Serait-ce donc vous qui en avez informé Hoppy ?

— Non. J'en avais l'intention ; j'étais même en route. Mais c'était déjà arrivé. Il était au courant.

Je me demande par quel moyen, songeait Stroud.

— Ce Hoppy, dit Mrs Lully, d'une voix tremblante, il paraît capable de n'importe quoi… il est même plus puissant que ne l'était le docteur Bluthgeld, c'est évident.

— Exact, convint Stroud.

De l'assistance s'éleva un murmure d'appréhension.

— Mais il a mis toutes ses capacités au service de la communauté, observa Andrew Gill. Ne l'oubliez pas. Rappelez-vous aussi que c'est notre dépanneur, qu'il nous aide à capter l'émission de Dangerfield quand elle est trop faible, qu'il nous distrait par ses tours et ses imitations quand nous n'entendons pas du tout le satellite… Il a déjà fait un tas de choses, y compris nous épargner un nouvel holocauste. Pour ma part, je conclus donc : Dieu bénisse Hoppy et ses talents. Je pense que nous devrions remercier Dieu de nous avoir envoyé une personne comme lui.

— D'accord, fit Cas Stone.

— J'en conviens, déclara Stroud, circonspect. Mais j'estime que nous devrions faire comprendre à Hoppy que désormais… (Il hésitait.) Nos exécutions devraient se dérouler comme pour Austurias, légalement, sur décision du Jury. J'entends bien que Hoppy a eu raison et qu'il devait agir vite et tout cela… mais le Jury est le seul corps constitué qui soit censé en décider. Et c'est Earl qui doit s'acquitter de l'exécution. À l'avenir, bien sûr. Cela ne couvre pas le cas de Bluthgeld, parce que sa magie en faisait un être différent.

On ne peut pas tuer un homme pareil par les méthodes classiques, se rendait-il compte. Prenons Hoppy, par exemple… supposons qu'on veuille le supprimer… ce serait à peu près impossible.

Il frissonna.

— Qu'y a-t-il, Orion ? lui demanda Cas Stone, qui devinait sa pensée.

— Rien, répondit Stroud. Je réfléchissais seulement à la meilleure manière de démontrer à Hoppy notre gratitude. C'est une question sérieuse, parce que nous lui devons beaucoup.

La foule bourdonna. Les gens discutaient entre eux des récompenses à donner à Hoppy.

George Keller, observant la pâleur de sa femme et ses traits tirés, l'interrogea :

— Tu n'es pas bien ?

Il lui posa la main sur l'épaule, mais elle s'écarta.

— Simplement fatiguée. J'ai bien couru deux kilomètres, je crois, quand les explosions ont commencé. Pour tenter de parvenir jusqu'à la maison de Hoppy.

— Comment pouvais-tu deviner que Hoppy était en mesure…

— Oh ! nous le savons tous ; nous savons bien qu'il est le seul, et de loin, à disposer de ce genre de force. Il nous est venu à l'esprit… (Elle se reprit :) Il m'est venu tout de suite à l'esprit d'avoir recours à lui, dès que j'ai vu les explosions.

— Avec qui étais-tu ?

— Avec Barnes. On cherchait des girolles sous les chênes, au bord de la route de Bear Valley Ranch.

— Personnellement, j'ai peur de Hoppy. Regarde… il n'est même pas ici. Il a envers nous tous une sorte de dédain. Il arrive toujours en retard au Hall. Vois-tu ce que je veux dire ? Le sens-tu ? Et cela devient plus vrai tous les jours, peut-être au fur et à mesure qu'il aiguise ses capacités.

— Possible, souffla Bonny.

— Que crois-tu qu'il nous arrive à présent ? Maintenant que Bluthgeld est mort ? Nous respirons plus à l'aise, c'est un poids de moins pour les gens. On devrait en informer Dangerfield pour qu'il émette la nouvelle, de là-haut.

— Hoppy est capable de le joindre, fit Bonny d'une voix lointaine. Il peut tout. Ou presque.

De son fauteuil présidentiel, Orion Stroud réclama le silence.

— Qui souhaite faire partie de la délégation pour aller chez Hoppy lui remettre sa récompense et lui conférer ses honneurs ? (Il jeta un coup d'œil circulaire.) Allons, des volontaires !

— Moi, dit Andrew Gill.

— Moi aussi, dit Fred Quinn.

— J'irai, déclara Bonny.

George s'inquiéta :

— Tu te sens assez bien ?

— Bien sûr. Tout va bien à présent, si ce n'est ma coupure à la tête.

Elle toucha son pansement.

— Et vous, Mrs Tallman ? demanda Stroud.

— Oui, j'irai, répondit-elle d'une voix tremblante.

— Vous avez peur ? demanda Stroud.

— Oui.

— Pourquoi ?

Mrs Tallman hésita.

— Je… je ne sais pas, Orion.

— J'en serai aussi, décida Stroud. Nous serons cinq, trois hommes et deux femmes ; c'est à peu près ce qu'il faut. Nous emporterons le cognac et les cigarettes et nous lui annoncerons la suite… la plaque, la Présidence du Conseil, tout cela.

— Peut-être, dit Bonny d'une voix grave, devrions-nous lui envoyer une délégation pour le lapider à mort.

George Keller en fut interloqué, puis il réagit :

— Bon Dieu ! Bonny !

— C'est mon opinion, confirma-t-elle.

— Tu te conduis d'une manière incroyable ! (Il était surpris et furieux. Il ne la comprenait plus.) Qu'as-tu ?

— Évidemment, cela ne servirait à rien. (Elle suivait son idée.) Il nous écraserait avant que nous soyons près de chez lui. Peut-être va-t-il m'anéantir tout de suite, rien que pour l'avoir dit.

Elle souriait.

— Alors, ta gueule !

Il la contemplait, terrifié.

— C'est bon, je me tais. Je n'ai pas envie de me retrouver projetée dans les airs et de redégringoler à terre comme Jack.

— Je suis de ton avis.

— Tu n'es qu'un lâche, n'est-ce pas ? Je ne comprends pas que j'aie mis tout ce temps à le comprendre. C'est sans doute ce qui explique mes sentiments envers toi.

— Et quels sont-ils ?

Bonny sourit. Et ne répondit pas. C'était un sourire froid, dur, haineux et cela dépassait son entendement ; il détourna la tête, se demandant une fois de plus si les rumeurs qui lui parvenaient au sujet de sa femme depuis des années n'étaient pas en définitive fondées. Elle était si froide, si indépendante. George Keller se sentait très malheureux.

— Seigneur ! fit-il. Tu me traites de lâche parce que je n'ai pas envie de voir ma femme écrabouillée ?

— C'est mon propre corps et ma propre vie. J'en fais ce que bon me semble. Je n'ai pas peur de Hoppy. Si ! J'en ai peur, mais je n'ai pas l'intention de le laisser voir, si tu saisis la nuance. J'irai dans sa maison en carton goudronné, je l'affronterai en toute sincérité. Je le remercierai, mais je pense que je lui dirai aussi d'être un peu plus modéré à l'avenir. Que nous insistons sur ce point.

Il ne pouvait se retenir de l'admirer.

— Fais-le. Ce sera une bonne chose, ma chérie, la pressa-t-il. Il devrait s'en convaincre, prendre conscience de notre sentiment.

— Merci. Merci infiniment de tes encouragements, George.

Elle se détourna pour écouter Orion Stroud. George Keller se sentait plus malheureux que jamais.

Il fallait d'abord passer à la fabrique d'Andrew Gill prendre les cigarettes et le cognac ; Bonny quitta le hall en compagnie d'Orion Stroud et de Gill. Ils firent la route ensemble, pénétrés de la gravité de leur mission.

— À quoi vise cette association entre vous et McConchie ?

s'enquit Bonny.

— Stuart va automatiser ma fabrique, répondit Gill.

Comme elle ne le croyait pas, elle ironisa :

— Et j'imagine que vous allez faire de la publicité par le satellite ? Des chansons publicitaires, comme autrefois ? Comment seront-elles ? Puis-je en composer une à votre intention ?

— D'accord, si cela doit améliorer les affaires !

— Vous êtes sérieux, pour l'automation ? (Il lui venait tout juste à l'esprit que c'était peut-être vrai.)

— J'en saurai davantage après avoir rendu visite au patron de Stuart, à Berkeley. Nous ferons le voyage très prochainement, Stuart et moi. Il y a des années que je n'ai mis les pieds à Berkeley. Stuart dit que cela se reconstruit… pas comme avant, bien sûr. Mais cela viendra peut-être un jour !

— J'en doute, émit Bonny. Mais je m'en fiche, après tout. Ce n'était pas si formidable.

Après s'être assuré qu'Orion ne pouvait pas l'entendre, Gill lui demanda :

— Bonny, pourquoi ne nous accompagnez-vous pas, Stuart et moi ?

— Pourquoi ? fit-elle, estomaquée.

— Ce serait bon pour vous de ne plus voir George. Et peut-être que vous réussiriez à rompre définitivement. Vous le devriez, pour lui comme pour vous.

Elle hocha la tête et répondit :

— Mais… (Cela lui paraissait hors de question ; c'était aller trop loin. Les apparences ne seraient pas sauves.) Mais alors tout le monde serait au courant, dit-elle. Vous ne croyez pas ?

— Et après ! Ils savent déjà ! répliqua-t-il.

— Oh ! (Elle hochait la tête, remise à sa place.) Eh bien, c'est une surprise. Il semble évident que j'ai vécu d'illusions.

— Venez à Berkeley avec nous, insista Gill, et on recommence à zéro. En un sens, c'est ce que je compte faire. Fini de rouler les cigarettes à la main, une à une, avec une petite mécanique à rouleaux de bois couverts de toile. J'aurai une véritable usine, au sens que cela avait avant-guerre.

— L'avant-guerre ? Est-ce si souhaitable ? fit-elle.

— Oui. J'en ai vraiment marre de les rouler à la main. Il y a des années que j'essaie de me libérer. C'est Stuart qui m'a ouvert la voie. Du moins je l'espère.

Ils arrivèrent à la fabrique ; les ouvriers travaillaient au fond de la salle. Ils roulaient des cigarettes. Ainsi, songea Bonny, cette tranche de notre vie va bientôt prendre fin. Je dois être une grande sentimentale, pour m'y cramponner ainsi. Mais Andrew a raison. Ce n'est pas une

méthode de production. C'est trop fastidieux, trop lent. Et on fabrique trop peu de cigarettes, en définitive. Avec de vraies machines, Andrew pourrait subvenir aux besoins du pays tout entier… à condition de disposer de moyens de transport, bien entendu.

Au milieu des ouvriers, Stuart McConchie inspectait un baril du bon ersatz de tabac inventé par Gill. Allons ! se dit Bonny. Ou il a déjà la formule des Gold Label Special de Gill, ou elle ne l'intéresse pas.

— Bonjour, lui dit-elle. Serez-vous en mesure de distribuer les cigarettes une fois que la chaîne de production aura démarré ? Y avez-vous réfléchi ?

— Oui, répondit McConchie. Nous avons dressé, des plans de distribution massive. Mon employeur, Mr. Hardy…

— Ne me débitez pas votre boniment, coupa-t-elle. Je vous crois, puisque vous le dites. Simple curiosité. (Elle l'examinait d'un œil critique.) Andrew voudrait que je vous accompagne tous les deux à Berkeley. Qu'en pensez-vous ?

— Si vous voulez, répondit-il sans conviction.

— Je pourrais vous être utile à la réception. Au bureau central, dit-elle. En plein centre de la ville. Exact ? (Elle rit, mais ni Stuart McConchie ni Gill ne se joignirent à elle.) Est-ce tabou ? s'enquit-elle. Est-ce que je piétine les plates-bandes sacrées en plaisantant ainsi ? Dans ce cas, je vous demande pardon.

— Mais non, dit McConchie. Nous sommes simplement soucieux. Il reste un tas de détails à mettre au point.

— J'irai peut-être, conclut Bonny. Cela résoudrait sans doute tous mes problèmes.

Maintenant, c'était McConchie qui l'observait.

— Quels problèmes pouvez-vous avoir ? Le secteur semble charmant pour y élever votre fille, et votre mari étant le Principal de…

— Je vous en prie ! lança-t-elle. Je ne tiens nullement à entendre énumérer tous mes bonheurs. Épargnez-le-moi.

Elle s'éloigna et rejoignit Gill qui empaquetait des cigarettes dans une boîte métallique pour les offrir au phocomèle.

Le monde est si innocent, songeait-elle. Malgré tout ce qui est arrivé, Gill veut encore me guérir de… de mon instabilité. McConchie ne voit rien que je puisse souhaiter dont je ne jouisse déjà ici. Mais peut-être ont-ils raison et ai-je tort. Peut-être me suis-je compliqué la vie sans nécessité. Peut-être ont-ils à Berkeley une machine qui me sauverait, moi aussi ? Peut-être mes problèmes peuvent-ils être éliminés par l'automation !

Dans un coin, Orion Stroud rédigeait le discours qu'il comptait débiter à Hoppy. Bonny sourit en pensant à la solennité de tous leurs agissements. Hoppy en serait-il touché ? Ne serait-il qu'amusé ou

même rempli d'un amer mépris ? Non, cela lui plaira… j'en ai l'intuition. C'est tout juste le genre de manifestations qu'il aime. Qu'on reconnaisse sa puissance ne peut que chatouiller agréablement sa vanité.

Se prépare-t-il à nous recevoir ? S'est-il débarbouillé ? Rasé ? A-t-il mis un costume propre ? Nous attend-il avec impatience ? Est-ce le triomphe de sa vie, le pinacle ?

Elle s'efforçait d'imaginer le phocomèle en ce même moment. Il n'y avait que quelques heures, Hoppy avait tué un homme ; et Edie lui avait raconté que tout le monde le croyait coupable du meurtre de l'homme aux lunettes. C'est le tueur de rats du patelin ! se dit-elle en réprimant un frisson. À qui le tour ? Et lui rendra-t-on encore les honneurs ? Pour tout crime futur ?

Peut-être qu'on retournera s'agenouiller chaque fois avec des présents ! Elle décida : *J'irai à Berkeley ; je veux m'éloigner le plus possible d'ici.*

Et aussi vite que je pourrai. Aujourd'hui, tout de suite, à la seconde ! Les mains dans les poches, elle alla rapidement rejoindre Stuart McConchie et Gill ; ils étaient en pleine conversation, aussi se rapprocha-t-elle le plus qu'elle put, pour écouter ce qu'ils disaient avec la plus profonde attention.

Le Dr Stockstill demanda d'un ton incertain :

— Êtes-vous sûr qu'il m'entendra ? Votre appareil porte bien jusqu'au satellite ?

Il effleura de nouveau le bouton du micro, d'un geste d'expérimentateur.

— Je suis incapable de vous garantir qu'il vous entende, fit Hoppy en ricanant. Je peux seulement vous affirmer que cet émetteur a une puissance de cinq cents watts ; ce n'est pas beaucoup par rapport aux stations d'autrefois, mais cela suffit pour le joindre. Je l'ai déjà réussi plusieurs fois. (Il eut son sourire rusé, intelligent, des éclairs de lumière avivant ses yeux gris.) Allez-y. Est-ce qu'il a un divan, là-haut ? Ou n'est-ce pas indispensable ?

Le phocomèle éclata de rire.

Stockstill répondit :

— On peut se passer de divan. (Il pressa le bouton et annonça :). Mr Dangerfield, ici un… un médecin de West Marin. Je m'inquiète de votre état. Naturellement. Comme tout le monde sur Terre. Je pense… euh… pouvoir vous apporter un certain réconfort.

— Dites-lui la vérité, dites-lui que vous êtes psychiatre, conseilla Hoppy.

D'un ton mesuré, Stockstill parla dans le micro :

— Autrefois, j'étais psychiatre. Mais à présent, je pratique bien

sûr la médecine générale. M'entendez-vous ? (Il écoutait le haut-parleur dans le coin, mais il n'en sortait que de la friture.) Il ne me reçoit pas, dit-il à Hoppy avec découragement.

— Il faut du temps pour établir le contact. Essayez encore. (Il gloussa.) Ainsi vous croyez que c'est purement mental ? De la neurasthénie ? En êtes-vous convaincu ? De toute façon, vous êtes obligé de vous raccrocher à cette thèse, parce que si elle est erronée, il ne reste à peu près rien que vous puissiez faire.

Stockstill appuya sur le bouton et reprit :

— Mr Dangerfield, ici Stockstill, qui vous parle du comté de Marin en Californie ; je suis médecin.

Cela lui semblait sans espoir ; pourquoi s'obstiner ? Mais par ailleurs…

— Informez-le, pour Bluthgeld, fit soudain Hoppy.

— D'accord.

— Vous pouvez lui communiquer mon nom. Dites-lui que c'est moi qui l'ai tué. Écoutez, docteur ! C'est ainsi qu'il proclamera la nouvelle. (Le phocomèle prit une expression curieuse et de sa bouche, une fois de plus, sortit la voix de Dangerfield.) Eh bien, mes amis, j'ai une bonne nouvelle pour vous… je pense qu'elle vous réjouira. Il semble que…

Le phocomèle se tut car un faible son sortait du haut-parleur.

— … salut, docteur. Ici, Walt Dangerfield.

Le Dr Stockstill répondit instantanément :

— Bon. Dangerfield, c'est de vos douleurs que je tiens à vous entretenir. Voyons, avez-vous un sac en papier dans votre satellite ? Nous allons tenter un petit traitement à l'anhydride carbonique. Prenez un sac en papier et soufflez dedans. Continuez à y souffler et à respirer le contenu du sac, jusqu'au moment où vous ne respirerez plus que de l'anhydride pur. Vous comprenez ? Ce n'est qu'une petite idée, mais elle est bien fondée. Voyez-vous, l'excès d'oxygène déclenche certaines réactions diencéphaliques qui déterminent un cycle néfaste dans le système nerveux autonome. Un des symptômes de suractivité du système nerveux autonome est l'exagération des contractions péristaltiques, et c'est peut-être de cela que vous souffrez. Essentiellement, c'est un symptôme d'angoisse.

L'infirme secoua la tête, vira et s'éloigna.

— Je suis désolé… (La voix était faible.) Je ne comprends pas, docteur. Vous me dites de respirer dans un sac en papier ? Un bidon en polyéthylène ferait-il l'affaire ? Ne pourrait-il en résulter l'asphyxie ? (La voix, mal assurée, irritée et déraisonnable, poursuivit :) Y a-t-il un moyen pour moi d'extraire un barbiturique des ingrédients dont je dispose ici ? Je vais vous en donner la liste complète et peut-être…

Les parasites interrompirent Dangerfield ; quand sa voix redevint intelligible, il parlait d'autre chose. Il se peut, songea Stockstill, que ses facultés s'affaiblissent.

— La solitude dans l'espace, coupa Stockstill, donne naissance à des phénomènes disruptifs qui lui sont propres, semblables à la fièvre claustrophobique. La réaction d'angoisse lui est particulière, si bien que le mal devient psychosomatique. (Tout en parlant, il avait l'impression de s'y prendre très mal ; d'avoir déjà échoué. Le phocomèle s'était écarté, trop dégoûté pour l'écouter… Il était quelque part en train de bricoler.) Mr Dangerfield, poursuivit Stockstill, mes efforts visent à arrêter cette réaction et l'inhalation d'anhydride carbonique pourrait suffire. Ensuite, quand les symptômes de tension seront soulagés, nous passerons à une autre forme de psychothérapie, y compris le rappel des événements traumatiques oubliés.

Le disc jockey déclara sèchement :

— Je n'ai pas oublié mes événements traumatiques, docteur ; j'en souffre en ce moment même. Ils m'entourent. C'est bien de la claustrophobie, et j'en suis très, très gravement atteint.

— La claustrophobie, dit Stockstill, se rattache directement au diencéphale en ce sens qu'elle constitue un trouble du sens de l'espace. Elle a des rapports avec la réaction de panique en présence – réelle ou imaginaire – du danger ; elle est un désir d'évasion refoulé.

Dangerfield intervint :

— Et où fuirais-je, docteur ? Soyons réalistes. Au nom du Ciel, que peut la psychanalyse dans mon cas ? Je suis malade ; et c'est d'une opération que j'ai besoin et non de cette salade que vous me servez !

— En êtes-vous certain ? demanda Stockstill, qui se sentait inepte. Certes cela prendra un temps, mais nous avons au moins pris contact, vous et moi ; vous savez que je suis ici pour tenter de vous aider et je sais que vous m'écoutez. (Vous m'écoutez bien, n'est-ce pas ? formula-t-il intérieurement.) Je pense donc que nous avons déjà franchi un pas.

Il attendit. Le silence se prolongea.

— Allô, Dangerfield ? fit-il dans le micro.

Silence.

Derrière lui, le phoco prit la parole :

— Ou il a de lui-même coupé le circuit, ou le satellite est maintenant trop loin. Croyez-vous lui apporter du secours ?

— Je l'ignore, mais cela vaut la peine d'essayer.

— Si vous vous y étiez mis il y a un an…

— Mais personne ne s'en doutait. (Nous prenions Dangerfield pour un élément permanent du monde, comme le soleil, par exemple, songeait Stockstill. Maintenant, comme le soulignait Hoppy, c'était un peu tard.)

— Vous aurez plus de chance demain, dit Hoppy, avec une ombre de sourire… ou de rictus ?

Et cependant Stockstill devinait sur ce visage une profonde mélancolie. Était-ce pour lui que se chagrinait Hoppy ? Pour la futilité de ses efforts ? Ou pour l'homme du satellite ? Difficile à préciser.

— Je persévérerai, dit Stockstill.

On frappa à la porte.

— Ce doit être la délégation officielle, dit Hoppy, un large sourire de plaisir apparaissant cette fois sur ses traits pinces. (Sa figure parut s'enfler, s'emplir de chaleur.) Veuillez m'excuser.

Il fit rouler sa phocomobile jusqu'à la porte, tendit un prolongement manuel et ouvrit la porte en grand.

Il y avait là Orion Stroud, Andrew Gill, Cas Stone, Bonny Keller et Mrs Tallman, qui paraissaient tous gênés et inquiets.

— Hoppy Harrington, dit Stroud, nous avons quelque chose à vous remettre, un petit cadeau.

— Parfait, dit Hoppy en souriant à Stockstill. Vous voyez, ne vous l'avais-je pas prédit ? C'est pour me remercier. (Il s'adressa à la délégation :) Entrez, je vous attendais.

Ils pénétrèrent dans la maison.

— Que faisiez-vous ? demanda Bonny à Stockstill, en le voyant planté près de l'émetteur.

— J'essayais de joindre Dangerfield.

— Pour le soigner ?

— Oui.

— Mais sans succès ?

— Nous recommencerons demain.

Orion Stroud, un instant oublieux de sa mission, s'adressa au Dr Stockstill :

— C'est vrai, vous étiez psychiatre, avant.

Hoppy s'impatienta :

— Alors, qu'est-ce que vous m'apportez ? (Il regarda Gill et distingua la boîte de cigarettes et la caisse de cognac.) C'est pour moi ?

— Oui, une petite manifestation de gratitude.

La boîte et la caisse lui échappèrent des mains ; il cligna les paupières en les voyant voler vers le phoco, puis se poser sur le plancher, juste devant lui. Hoppy les ouvrit avidement, avec ses pinces articulées.

— Euh… fit Stroud, déconcerté, nous avons une déclaration à te… à vous faire. Le permets-tu… le permettez-vous, Hoppy ?

Il examinait l'infirme avec une certaine appréhension.

— C'est tout ? s'étonna Hoppy, une fois les colis ouverts. Que m'apportez-vous d'autre en tribut ?

Devant cette scène, Bonny songeait : je ne me doutais pas qu'il était aussi enfant. Rien qu'un petit gamin… Il aurait fallu lui offrir des tas de choses, et le tout joliment empaqueté avec des rubans et des cartes illustrées, le plus de couleurs possible. *Il ne faut pas qu'il soit déçu.* Nos vies dépendent… de son humeur.

— Il n'y a rien de plus ? demandait Hoppy, dépité.

— Pas encore, dit Stroud, mais cela viendra. (Il jeta un bref coup d'œil aux autres membres de la délégation.) Hoppy, les *vrais* cadeaux, il faut que nous les préparions avec soin. Ceci n'est qu'un commencement.

— Je vois, dit le phocomèle. Mais il ne paraissait pas convaincu.

— C'est la vérité, Hoppy.

— Je ne fume pas, répondit Hoppy en examinant les cigarettes. (Il en prit une poignée qu'il écrasa dans sa pince, les laissant s'émietter au sol.) Cela donne le cancer.

— Eh bien, dit Gill, on peut considérer cela sous deux aspects. Pour ma part…

L'infirme ricana.

— Je suis sûr que vous ne me donnerez jamais rien de plus, dit-il.

Le silence régna dans la cabane, hormis les bruits de friture dans le haut-parleur.

Dans un coin de la pièce, une lampe de radio s'éleva en l'air et voleta pour aller s'écraser bruyamment contre la paroi, les saupoudrant tous de verre pulvérisé.

— Ceci n'est qu'un commencement, fit Hoppy, imitant la voix grave et sonore de Stroud, les *vrais* cadeaux, il faut que nous les préparions avec soin…

15

Il y avait trente-six heures que Walt Dangerfield gisait sur sa couchette dans un état semi-conscient ; il savait à présent que ce n'était pas un ulcère. C'était d'une crise cardiaque dont il souffrait, et il allait sans doute mourir à brève échéance. En dépit de ce que lui avait affirmé Stockstill, le psychiatre.

L'émetteur du satellite continuait de diffuser de la musique légère, sans répit, et le son apaisant des instruments à cordes lui donnait une fausse impression de bien-être… inutile. Il n'avait même plus la force de se lever pour couper l'émission.

Ce psychiatre, songeait-il, qui me conseille de souffler dans un sac de papier ! Ç'avait été comme un rêve… cette voix faible, si pleine d'assurance. Mais si terriblement erronée dans ses prémisses.

Il arrivait des messages de toutes les parties du monde tandis que le satellite parcourait sans cesse son orbite ; le matériel d'enregistrement les recueillait et les conservait, mais c'était tout. Dangerfield ne pouvait plus y répondre.

Je vais devoir les avertir. Je crains que le moment – celui que nous craignons tous – ne soit enfin venu.

Il rampa sur les genoux et les mains jusqu'au siège devant le micro, d'où sept années durant il avait parlé au monde d'en bas. Il parvint à s'asseoir et se reposa un instant. Puis il mit en marche un magnétophone et commença à débiter un message qui, une fois terminé, se répéterait sans fin, à la place de la musique.

— Mes amis, ici Walt Dangerfield qui vous parle et tient à vous remercier tous de lui avoir si longtemps accordé votre attention, d'avoir communiqué avec lui, d'avoir gardé le contact. Je crains bien que le mal dont je souffre ne me permette plus de continuer. Aussi est-ce avec le plus profond regret que je suis obligé de vous quitter pour la dernière fois…

Il poursuivit son discours avec peine, choisissant avec soin ses mots, s'efforçant de rendre ce moment le moins difficile possible à ses auditeurs. Néanmoins, il leur disait la vérité, que c'était pour lui le bout de la route, qu'il leur faudrait trouver un autre moyen de communiquer entre eux… Puis il coupa l'enregistrement et, en un réflexe fatigué, fit repasser la bande.

Elle était vierge. Il n'y avait rien dessus, bien qu'il eût parlé pendant près d'un quart d'heure.

De toute évidence, le matériel était en panne, mais il était trop malade pour s'en soucier ; il réactiva le microphone, régla le tableau de commandes et se prépara cette fois à lancer en direct son message à la région qu'il survolait. Il incomberait à ses habitants de le

retransmettre aux autres. C'était la seule solution.

— Mes amis, commença-t-il de nouveau, j'ai de mauvaises nouvelles pour vous, mais…

Ce fut alors qu'il se rendit compte que le micro était inerte. Le haut-parleur s'était tu, au-dessus de sa tête ; rien n'était diffusé. Autrement sa voix lui serait parvenue, par le système témoin.

Il s'efforçait de découvrir ce qui s'était détraqué. Puis il remarqua autre chose de beaucoup plus étrange et menaçant.

Autour de lui, tous les appareils étaient en mouvement. Et depuis un certain temps, apparemment ! Les tables d'enregistrement et d'écoute à grande vitesse, dont il ne s'était jamais servi… d'un seul coup, tous leurs plateaux tournaient, pour la première fois en sept ans. Sous ses yeux même il voyait les relais et les commutateurs fonctionner en cliquetant. Un plateau s'arrêtait, un autre démarrait, à faible vitesse cette fois.

Je ne comprends plus ! *Que se passe-t-il ?*

Il était visible que les appareils recevaient et enregistraient à grande vitesse et qu'à présent l'un d'entre eux avait commencé à répéter un message. Mais qu'est-ce qui avait déclenché tout cela ? Pas lui. Les cadrans lui indiquaient que l'émetteur du satellite était en fonctionnement et, à l'instant où il s'en rendait compte, il comprit que les messages recueillis et enregistrés étaient maintenant retransmis, diffusés sur les ondes. Il entendit le haut-parleur s'animer de nouveau au-dessus de lui.

— La-la-là, gloussa une voix – la sienne ! Ici votre vieux copain Walt Dangerfield, une fois de plus ! Et veuillez me pardonner cette musique de concert. Il n'y en aura plus désormais.

Quand ai-je dit cela ? se demandait-il, tandis qu'il écoutait. Il éprouvait un choc, il était intrigué. Sa voix paraissait si animée, si pleine d'allégresse. Comment pourrais-je parler ainsi maintenant ? s'étonnait-il. J'étais ainsi il y a des années, quand j'avais toute ma santé et qu'elle était encore en vie.

— Eh bien, murmurait sa voix, ce léger mal dont je souffrais… Des souris s'étaient introduites dans les placards aux vivres, et vous allez rire à l'idée de Walt Dangerfield aux prises avec des souris en plein espace, mais c'est la vérité ! Bref, une partie de mes réserves est endommagée et je ne m'en étais pas aperçu… mais mes entrailles en ont été sens dessus dessous. Cependant… (Il entendit son rire.)… tout va bien à présent. Je sais que vous serez tous heureux de l'apprendre, mes amis d'en bas qui avez eu la bonté de me communiquer vos vœux de rétablissement, dont je vous remercie.

Walt Dangerfield quitta son siège pour regagner avec peine sa couchette. Il s'étendit, les yeux clos, songeant de nouveau à la douleur qu'il éprouvait dans la poitrine et à ce qu'elle signifiait. *Angina*

pectoris, l'angine de poitrine, se répétait-il, c'est en principe comme un grand poing qui écraserait les côtes. Ceci ressemble davantage à une brûlure. Si je pouvais encore consulter les renseignements médicaux sur microfilm… peut-être ai-je omis une précision, un détail. Par exemple, le mal est juste sous le sternum, pas du côté gauche. Cela a-t-il une signification ?

Ou peut-être n'ai-je pas de maladie ? se dit-il en s'efforçant de se lever. Peut-être que ce Stockstill qui voulait que je souffle dans un sac en papier n'avait pas tort. Peut-être est-ce purement mental, à la suite de mes années de solitude.

Mais il ne le croyait pas. Il sentait la douleur beaucoup trop nettement.

Encore un point qui l'ahurissait au sujet de son mal. Malgré tous ses efforts, il n'en avait tiré aucune déduction, aussi ne s'était-il pas même donné la peine de le mentionner aux médecins et aux hôpitaux avec lesquels il avait été en rapport. Maintenant il était trop tard, car il n'avait plus la force de manœuvrer les commandes de l'émetteur.

La douleur paraissait empirer chaque fois que le satellite survolait la Californie.

En plein milieu de la nuit, les murmures agités de Bill Keller éveillèrent sa sœur.

— Qu'est-ce qui te prend ? lui demanda Edie, lourde de sommeil, en tâchant de distinguer ce qu'il voulait lui dire.

Elle s'assit sur son lit, en se frottant les yeux, tandis que les murmures allaient crescendo.

— C'est Hoppy Harrington ! disait-il au fond du ventre de la fillette. Il s'est emparé du satellite ! Hoppy a pris le satellite de Walt Dangerfield !

Et il continuait à parler d'un ton impatient, se répétant sans cesse.

— Qu'en sais-tu ?

— C'est ce que dit Mr Bluthgeld. Il est en bas, maintenant, mais il a encore la faculté de voir ce qui se passe en haut. Il n'y peut rien et il est furieux. Il sait toujours tout de nous. Il déteste Hoppy parce que Hoppy l'a écrasé.

— Et Dangerfield ? s'enquit-elle. Est-il déjà mort ?

Il y eut un silence, puis son frère lui déclara :

— Il n'est pas encore en bas, alors je pense que non.

— À qui dois-je le dire ? Ce qu'a fait Hoppy ?

— À maman ! Et tout de suite ! la pressa Bill.

Edie dégringola du lit, trotta jusqu'à la porte puis dans le couloir pour se rendre dans la chambre de leurs parents. Elle ouvrit la porte d'un coup en s'écriant :

— Maman, j'ai quelque chose à te dire…

Puis la voix lui manqua, car sa mère n'était pas là. Il n'y avait qu'une silhouette endormie dans le lit, son père, tout seul. Sa mère – elle en eut l'intuition instantanée et indubitable – sa mère était partie pour ne plus revenir.

— Où est-elle ? clamait Bill au fond d'elle. Je sais qu'elle n'est pas ici ; je le sens.

Edie referma doucement la porte de la chambre. Que faire ? se demandait-elle. Elle marchait machinalement, frissonnant dans le froid de la nuit.

— Tiens-toi tranquille, intima-t-elle à son frère, dont les murmures baissèrent de volume.

— Il faut que tu la trouves, insista-t-il.

— Je ne peux pas. (Elle savait que c'était sans espoir.) Laisse-moi réfléchir à une solution, dit-elle en retournant dans sa propre chambre prendre son peignoir et ses pantoufles.

Bonny dit à Ella Hardy :

— Vous avez une demeure bien agréable. C'est étrange de me retrouver à Berkeley après si longtemps, quand même. (Elle était littéralement épuisée.) Il va falloir que je me couche, dit-elle. (Il était deux heures du matin. Elle se tourna vers Andrew Gill et Stuart.) Nous avons fait le trajet rudement vite, non ? Il y a un an, cela nous aurait pris trois jours de plus.

— Oui, fit Gill.

Il bâilla. Il paraissait fatigué lui aussi ; il avait conduit la plupart du temps car c'étaient son cheval et sa voiture qui les avaient transportés.

— Mrs Keller, c'est en général vers cette heure-ci que nous écoutons le satellite, à son passage, annonça Mr Hardy.

— Oh ! fit-elle, peu désireuse de s'attarder mais sachant bien que c'était inévitable. (Ils devraient écouter quelques instants, au moins par politesse.) Ainsi vous recevez deux émissions par jour, ici ?

— Oui, répondit Mrs Hardy. Et franchement, nous trouvons que cela vaut la peine de rester debout pour celle-ci, bien que ces dernières semaines… (Elle esquissa un geste.) Vous êtes au courant, bien sûr. Dangerfield est si malade…

Ils restèrent silencieux un moment.

— Regardons les choses en face, reprit Hardy. Les deux derniers jours, nous n'avons pas réussi à le capter, sinon ce programme d'opéra-comique qui jouait interminablement… alors… (Il les regarda tour à tour.) Voilà pourquoi nous comptons tellement sur cette émission…

Bonny réfléchissait. Nous avons tant à faire demain ! Mais il a raison ; nous devons rester. Il faut savoir ce qui se passe à bord du

satellite, c'est important pour tout le monde. Elle était attristée. Walt Dangerfield, songeait-elle, êtes-vous en train de mourir tout seul là-haut ? Êtes-vous déjà mort à notre insu ?

Cette musique légère va-t-elle se poursuivre indéfiniment ? Du moins jusqu'à ce que la capsule retombe sur Terre ou dérive dans l'espace pour être finalement attirée par le soleil ?

— Je mets la radio, dit Hardy en consultant sa montre. (Il traversa la pièce, tourna le bouton.) Cela met longtemps à chauffer, expliqua-t-il. Sans doute une lampe un peu faiblarde ; nous avons demandé à l'Association des dépanneurs de West Berkeley de venir, mais ils sont si occupés ! Tout le temps pris, disent-ils. Je m'en chargerais bien moi-même, mais… (Il haussa tristement les épaules.) La dernière fois que j'ai tripoté le poste, j'ai fait plus de mal que de bien.

— Vous allez effrayer Mr Gill et il va repartir, observa Stuart.

— Non, je comprends, protesta Gill. Les radios, c'est du ressort des dépanneurs. À West Marin aussi.

Hardy s'adressa à Bonny :

— Stuart m'a dit que vous aviez habité ici ?

— J'ai travaillé pendant un temps au laboratoire de la radioactivité. Puis à Livermore, mais toujours pour l'Université. Naturellement… (Elle hésitait.) Tout est si changé. Je ne reconnaîtrais pas Berkeley. Je n'ai rien retrouvé au passage… sauf peut-être San Pablo Avenue. Toutes ces petites boutiques… elles me semblent nouvelles.

— Elles le sont, dit Dean Hardy. (La radio déversait friture et parasites ; il se pencha, attentif, l'oreille tout contre le haut-parleur.) D'habitude nous captons cette dernière émission sur environ 640 kilocycles. Veuillez m'excuser…

Il leur tourna le dos, concentré sur son poste.

— Remontons la mèche de la lampe, dit Gill. Il y verra mieux pour le réglage.

Bonny s'en acquitta, s'étonnant que même en ville les gens en soient réduits à un éclairage aussi primitif qu'une lampe à graisse. Elle aurait cru que le courant électrique était rétabli depuis longtemps, au moins partiellement. Sous certains angles, la ville était en retard sur West Marin. Quant à Bolinas…

— Ah ! fit Mr Hardy, rompant le cours de ses pensées. Je crois que je l'ai. Et ce n'est plus de la musique légère.

Il avait le visage épanoui, luisant.

— Mon Dieu ! Je prie pour qu'il aille mieux, dit Mrs Hardy, en joignant les mains d'un air angoissé.

Une voix amicale, détendue, familière, jaillit du haut-parleur :

— Bonsoir, vous autres, gens de la nuit qui m'écoutez. Que

croyez-vous qu'il vous arrive ? Eh bien, je vous salue tous, encore et encore ! (Dangerfield rit.) Oui, bonnes gens, me revoici sur mes deux jambes, bien rétabli. Et rien que de tripoter tous ces petits boutons en tous sens… Mais oui, madame !

Sa voix était chaleureuse. Autour de Bonny, les visages se décontractaient, souriaient de la note d'allégresse qui perçait dans la voix. Les têtes hochaient leur approbation.

— Vous l'entendez ? dit Ella. Il va mieux. Cela se sent. Ce ne sont pas que des paroles. On perçoit la différence.

— La-la-la, chantonna Dangerfield. Et maintenant, voyons un peu… quelles sont les nouvelles ? Vous avez tous entendu parler de l'ennemi public n°1, cet ex-physicien que nous n'avons certes pas oublié. Notre bon vieux docteur Bluthgeld, ou Bloodmoney ou Prix-du-Sang ? Bref, je pense que vous avez tous appris que ce cher docteur Prix-du-Sang n'est plus de ce monde. Mais oui, c'est exact.

— La rumeur en a circulé, en effet, dit Mr Hardy, tout agité. Un colporteur qui avait réussi à se faire embarquer sur un ballon pour revenir du comté de Marin.

— Chut ! coupa Ella qui tendait l'oreille.

— Oui, en vérité, poursuivait Dangerfield. Une certaine personne de Californie du Nord s'est occupée du docteur. Une fois pour toutes. Et nous avons une dette caractérisée de gratitude envers cette petite personne parce que… écoutez-moi bien, vous tous, cette personne est infirme ! Et pourtant, elle a réussi là où tout autre aurait échoué. (La voix de Dangerfield devenait dure, intransigeante ; c'était une nouvelle nuance qu'ils n'avaient encore jamais relevée dans ses émissions. Ils se regardèrent, mal à l'aise.) C'est de Hoppy Harrington que je vous parle, braves gens. Vous ignoriez ce nom ? Dommage, car sans Hoppy, plus un de vous ne serait en vie.

Hardy, le front plissé, se frotta le menton et interrogea sa femme des yeux.

— Le nommé Hoppy Harrington, poursuivit Dangerfield, a anéanti le Dr Bluthgeld à six bons kilomètres de distance, et sans difficulté. Très facilement même. Vous estimez impossible d'abattre un homme de sa main à cette distance ? Il faut des bras sacrément longs, pas vrai ? Et des mains fichtrement fortes. Eh bien, je vais vous révéler quelque chose de plus sensationnel encore. (La voix prit un ton confidentiel, tomba au niveau d'un murmure intime.) Hoppy n'a ni bras ni mains, *rien du tout* !

Dangerfield se tut alors.

— Andrew, c'est lui, n'est-ce pas ?

Gill pivota sur sa chaise et lui répondit :

— Oui, ma chère, je le pense.

— Qui cela ? s'étonna McConchie.

La voix reprit, plus calme, contenue, mais également sèche et glacée.

— On a tenté de récompenser Mr Harrington. Ce n'était pas grand-chose. Quelques cigarettes et du mauvais alcool – si on peut appeler cela une récompense. Et quelques phrases creuses débitées par un politicien mesquin de l'endroit. C'est tout… c'était tout pour l'homme qui nous a tous sauvés. J'imagine que ses concitoyens se sont dit…

— Ce n'est pas Dangerfield ! s'écria Mrs Hardy.

Mr Hardy s'adressa à Gill et Bonny :

— Qui est-ce donc ? Dites-le !

— C'est Hoppy, fit Bonny, et Gill acquiesça.

— Il est là-haut ? Dans le satellite ? s'enquit Stuart.

— Je n'en sais rien, dit Bonny. Mais quelle importance cela a-t-il ? Il en a pris le contrôle ; c'est tout ce qui compte. (Et nous pensions nous évader en venant à Berkeley ! songeait-elle. Nous nous figurions avoir semé Hoppy.) Je n'en suis pas étonnée. Il s'y préparait depuis longtemps ; tout le reste n'était qu'exercices préliminaires dans ce but.

— Mais parlons d'autre chose, déclara la voix du haut-parleur, d'un ton moins sinistre. Vous en apprendrez davantage sur l'homme qui nous a tous sauvés ; je vous tiendrai au courant de temps à autre… le vieux Walt n'oubliera pas, lui. En attendant, un peu de musique ! Que diriez-vous d'un authentique banjo à cinq cordes, les amis ? De la bonne musique américaine d'autrefois… *Penny's Farm*, par Pete Seeger, le plus grand chanteur folk de tous les temps !

Il y eut un silence, puis du haut-parleur sortirent les sons d'un orchestre symphonique au complet.

Bonny observa, pensive :

— Hoppy n'a pas encore tout assimilé. Il reste quelques circuits dont il n'a pas le contrôle.

L'orchestre symphonique se tut brusquement. Le silence régna de nouveau, puis une bande défila à une vitesse exagérée, avec des glapissements frénétiques, qui furent soudain coupés net. Bonny ne put retenir un sourire. Finalement, les sons d'un banjo à cinq cordes lui parvinrent.

C'était une voix de chanteur folk qui allait bien avec le banjo. Dans la pièce, ils écoutaient, par habitude ; la musique venait de la radio et depuis sept ans ils y étaient suspendus. Elle leur avait inculqué cette attitude, transformée en habitude. Personne ne comprenait clairement ce qui s'était passé ; Bonny sentait autour d'elle la honte et le désespoir. Elle-même était plongée dans la confusion, paralysée. Dangerfield leur revenait et pourtant ce n'était pas lui ; ils en avaient l'émanation, la voix, mais qu'était-ce en réalité ? Une apparence comme trompeuse, un fantôme ; ce n'était pas vivant, pas

viable. Cela accomplissait les gestes accoutumés, mais c'était vide et mort. Cela présentait en somme un caractère *conservé*, comme si le froid et la solitude s'étaient unis pour former autour de l'homme du satellite une nouvelle coquille. Une enveloppe aux mesures de la chair vivante, mais qui l'étouffait.

Cet assassinat, cette lente destruction de Dangerfield, songeait Bonny, c'était voulu et cela venait – non pas de l'espace ni de l'au-delà – mais d'en bas, d'un endroit bien connu. Dangerfield n'était pas mort de son isolement durant des années ; il avait été frappé par des moyens précis, rassemblés pour l'attaquer dans le monde même avec lequel il s'efforçait de maintenir le contact. S'il avait pu se détacher de nous, songeait-elle, il serait encore vivant. Dans le même temps qu'il nous écoutait, qu'il nous recevait, on le tuait… et il ne l'a pas deviné.

Il ne s'en rend même pas compte en ce moment, conclut-elle. Cela le déroute sans doute s'il est encore capable de perception, s'il a encore sa connaissance.

— C'est terrible, fit Gill d'une voix atone.

— Terrible mais inévitable, convint Bonny. Il était trop vulnérable là-haut. Si Hoppy ne s'en était pas chargé, ç'aurait été un autre, éventuellement.

— Qu'allons-nous faire ? s'enquit Mr Hardy. Si vous êtes tellement certains de tout cela, il faudrait…

— Oh ! nous en sommes certains, sans l'ombre d'un doute. Vous pensez que nous devrions constituer une seconde délégation pour rendre visite à Hoppy ? Le prier de cesser ? Je me demande ce qu'il répondrait.

Je me demande même à quelle distance de cette petite cabane nous arriverions avant d'être démolis ! Peut-être sommes-nous encore trop près de lui, ici même, dans cette pièce ! songea-t-elle.

Pour toute la fortune du monde, je n'approcherais pas de cette baraque. D'ailleurs je me sauverai encore plus loin ; je déciderai Andrew à me suivre, et si ce n'est pas lui, ce sera Stuart, et si ce n'est pas Stuart, un autre homme. Je m'en irai, je ne m'arrêterai jamais nulle part et ainsi j'échapperai peut-être à Hoppy. Peu m'importent les autres à présent, j'ai trop peur. Je ne pense plus qu'à moi seule.

— Andy, écoutez, dit-elle, je veux m'en aller.

— De Berkeley ?

— Oui. Descendre par la côte jusqu'à Los Angeles. Je sais que nous y parviendrons. Une fois là-bas, on serait en sûreté, je le sens.

— Je ne peux pas, très chère, répondit-il. Il faut que je retourne à West Marin. J'y ai mes affaires… impossible de les abandonner.

Effarée elle demanda :

— Vous retourneriez à West Marin ?

— Oui. Pourquoi pas ? On ne va pas tout lâcher à cause des seuls

agissements de Hoppy. Ce ne serait pas raisonnable de l'exiger. Hoppy lui-même n'en exige pas tant.

— Mais cela viendra. Il revendiquera le monde entier, avec le temps ; je le sais, je le prévois.

— Alors, on attend ce moment. Pour l'instant, faisons notre travail. (Il se tourna vers Hardy et Stuart :) Je vais me coucher parce que… nous avons pas mal de choses à débrouiller demain ! (Il se leva.) Cette histoire peut s'arranger d'elle-même. Il ne faut pas désespérer. (Il donna une tape dans le dos de Stuart.) Pas vrai ?

— Je me suis caché sous un trottoir, autrefois, dit le Noir. Va-t-il falloir recommencer ?

Il les regardait, espérant une réponse négative.

— Oui, dit Bonny.

— Alors j'irai. Mais je suis sorti du trottoir une fois déjà ; je n'y suis pas resté. Et je ressortirai encore ! (Il se leva à son tour.) Gill, vous allez loger chez moi. Bonny, vous resterez avec les Hardy.

— Oui, fit Ella, en s'agitant. Nous avons toute la place voulue, Mrs Keller. Jusqu'à ce qu'on vous trouve une installation plus permanente.

— Parfait. Je vous remercie, fit Bonny.

Elle se frotta les yeux. Une bonne nuit de sommeil me fera du bien, songeait-elle. Et ensuite ? On verra bien !

Si nous sommes encore en vie demain…

Gill l'interpella soudain :

— Bonny, avez-vous du mal à croire tout cela de Hoppy ? Ou cela vous est-il facile ? Le connaissez-vous si bien ? Le comprenez-vous ?

— Je pense que c'est fort ambitieux de sa part, dit-elle. Mais nous aurions dû nous y attendre. Maintenant, il est allé plus loin que n'importe lequel d'entre nous. Comme il dit, il a les bras fichtrement longs. Il a compensé magnifiquement. On est forcé de l'admirer.

— Oui, je l'admire, convint Gill. Beaucoup.

— Si seulement il s'estimait satisfait de ce qu'il a déjà, je n'aurais pas si peur.

— Celui pour lequel j'ai de la pitié, c'est Dangerfield, déclara Gill. Dire qu'il est forcé d'écouter cela passivement, malade comme il l'est !

Elle acquiesça de la tête, mais elle se refusait à imaginer ce tourment ; elle n'en supportait pas l'idée.

En peignoir et pantoufles, Edie Keller se hâtait à l'aveuglette en direction de la maison de Hoppy Harrington.

— Presse-toi, répétait en elle Bill. Il est au courant pour nous deux, me disent-ils. Ils pensent que nous sommes en danger. Si nous l'approchons d'assez près, j'imiterai des morts qui lui feront peur, parce qu'il a peur des morts. Mr Blaine dit que pour lui, les morts sont

des pères, un tas de pères… c'est pour ça qu'il en a peur…

— Tais-toi et laisse-moi réfléchir.

Elle s'était égarée dans les ténèbres ; elle ne trouvait plus le sentier dans le bois de chênes. Elle s'arrêta, respirant profondément, s'efforçant de s'orienter à la très pâle clarté du petit croissant de lune.

C'est à droite, se dit-elle. En bas de la colline. Il ne faut pas que je tombe ; il entendrait le bruit, il entend de loin, presque tout. Elle descendait pas à pas, retenant son souffle.

— J'ai une bonne imitation toute prête, marmonnait Bill. (Il ne voulait pas se tenir tranquille.) La voici : quand je serai près de lui, je changerai de place avec quelqu'un de mort. Tu n'aimeras pas ça parce que c'est… un peu gluant, mais ce ne sera que pour quelques minutes et alors ils pourront lui parler directement du fond de ton ventre. D'accord ? Parce que dès qu'il entendra…

— D'accord, dit-elle, rien qu'un petit moment.

— Écoute ! Sais-tu ce qu'ils disent ? Ils disent : *Notre folie nous a valu une terrible leçon. C'est la voie de Dieu pour nous ouvrir les yeux.* Et tu sais qui c'est ? C'est le pasteur qui faisait les sermons quand Hoppy était petit et que son père le portait à l'église sur son dos. Il s'en souviendra, même si cela fait des années et des années.

Ç'a été le plus affreux moment ; sais-tu pourquoi ? Parce que ce pasteur, il forçait tout le monde dans l'église à regarder Hoppy, et c'était mal, et le père de Hoppy n'y a jamais plus remis les pieds. Mais cela explique beaucoup pourquoi Hoppy est devenu ce qu'il est maintenant. C'est à cause du pasteur. Alors il en a une terreur folle, du pasteur, et quand il va de nouveau entendre sa voix…

— Ta gueule ! fit Edie, exaspérée. (Ils étaient parvenus à un point d'où ils dominaient la maison de Hoppy. Elle en voyait les lumières.) Je t'en prie, Bill. *Je t'en prie !*

— Mais il faut bien que je t'explique. Quand je…

Il se tut. En elle il n'y avait plus rien. Elle était vide.

— Bill, appela-t-elle.

Il était parti.

Devant ses yeux, dans le faible clair de lune, quelque chose qu'elle n'avait encore jamais vu sauta d'un coup, puis monta, dansa, avec une longue chevelure pâle qui traînait comme une queue ; cela se plaça droit devant sa figure. Cela avait de minuscules yeux morts, une bouche ouverte, ce n'était guère qu'une petite tête ronde et dure, comme une balle de base-ball. De la bouche sortit un cri aigu, puis la chose reprit son essor, libérée. Elle la suivit des yeux, de plus en plus haut, tandis que l'apparition montait au-dessus des frondaisons, comme en nageant, jusque dans une atmosphère qu'elle n'avait encore jamais connue.

— Bill, dit-elle, il t'a ôté de mon ventre. Il t'a mis dehors. Et tu

t'en vas, comprit-elle, c'est Hoppy qui t'y force. Reviens !

Mais c'était sans conviction, parce qu'il ne pouvait pas vivre hors d'elle. Le Dr Stockstill l'avait dit. Il ne pouvait pas naître, et Hoppy l'avait entendu et l'avait fait naître, sachant bien qu'il allait mourir.

Tu ne feras plus ton imitation, songeait-elle. Je te disais de te taire et tu n'as pas voulu. En clignant les paupières, elle aperçut – on crut apercevoir – le petit objet dur aux longs filaments de cheveux droit au-dessus d'elle à présent… puis il disparut en silence.

Elle était seule.

À quoi bon continuer ? C'était fini. Elle fit demi-tour et remonta la pente, la tête basse, les yeux clos, à tâtons. Regagner sa maison, son lit. Dans son corps, elle se sentait écorchée ; elle souffrait de la déchirure. Si seulement tu t'étais tenu tranquille, songeait-elle. Il ne t'aurait pas entendu. Je te l'ai dit, je te l'avais bien dit !

Elle poursuivit tristement son chemin.

Flottant dans l'atmosphère, Bill Keller voyait un peu, entendait un peu, avait conscience de la vie des arbres et des bêtes autour de lui, tandis qu'il se déplaçait. Il sentait une pression qui le soulevait, mais il se rappela son imitation et il l'exécuta. Sa voix paraissait fluette dans l'air froid ; puis ses oreilles perçurent les sons.

— Notre folie nous a valu une terrible leçon, couina-t-il, et sa voix lui revint en écho, véritable ravissement pour lui.

La pression qui s'exerçait sur lui se relâcha ; il dansa dans l'air, nagea avec allégresse, puis il piqua. Plus bas, toujours plus bas. À l'instant où il allait toucher le sol, il repartit à l'horizontale et, guidé par la présence vivante à l'intérieur, il arriva à proximité de la cabane de Hoppy Harrington et resta suspendu au-dessus du toit, au-dessus de l'antenne.

— C'est la voie de Dieu ! s'écria-t-il de sa voix fluette, ténue. Nous voyons à présent qu'il est temps de mettre fin à ces essais nucléaires à grande altitude. Je vous demande à tous d'écrire des lettres au président Johnson !

Il ignorait qui était le président Johnson. Peut-être une personne vivante ? Il le chercha machinalement des yeux mais ne le vit pas ; il distingua un bois de chênes rempli d'animaux, et au-dessus, un oiseau aux ailes silencieuses qui dérivait, avec un gros bec et des yeux fixes. Bill cria de peur quand l'animal silencieux au plumage brun glissa vers lui.

L'oiseau émettait un son horrible, criant son désir de déchirer, de dévorer.

— Vous tous, s'écria Bill en fuyant dans l'air noir et glacé, il faut que vous écriviez des lettres de protestation !

Les yeux étincelants de l'oiseau ne le quittaient pas tandis qu'ils

filaient tous les deux sous la faible clarté lunaire.

La chouette le rattrapa. Et l'engloutit en un bref instant.

16

Une fois de plus il était au-dedans. Il ne voyait plus et n'entendait plus ; cela n'avait duré qu'un court instant et maintenant c'était fini.

La chouette continuait de voler en hululant.

Bill Keller lui demanda :

— Est-ce que tu m'entends ?

Probable, improbable… Ce n'était qu'une chouette, elle n'avait pas l'intelligence qu'avait eue Edie. Ce n'était pas pareil. Puis-je vivre à l'intérieur de toi ? demanda-t-il. Caché ici où personne ne sait… tu effectues tes vols, tes attaques. Avec lui, dans la chouette, il y avait des corps de souris et une autre chose qui remuait et grattait, assez grosse pour chercher à rester en vie.

Plus bas, dit-il à la chouette ; il distinguait les chênes par ses yeux ; il voyait même clairement comme si tout eût été chargé de lumière. Des millions d'objets immobiles. Puis il en repéra un qui rampait… C'était vivant, aussi la chouette vira-t-elle dans cette direction. La chose rampante, sans soupçon et ne percevant aucun bruit, s'aventura à découvert.

L'instant d'après elle était avalée et la chouette repartait.

Bon, songeait-il. Y a-t-il autre chose ? Ceci se poursuit toute la nuit, sans arrêt, puis il y a le bain quand il pleut, et les sommeils longs et profonds. Sont-ils la meilleure part ? Oui.

Il dit :

— Fergesson ne permet pas à ses employés de boire ; c'est contraire à sa religion, n'est-ce pas ? (Puis il ajouta :) Hoppy, d'où provient cette lumière ? Émane-t-elle de Dieu ? Tu sais, comme dans la Bible ? Je veux dire, est-ce que c'est vrai ?

La chouette cria.

— Hoppy, reprit-il, du fond de la chouette, tu as dit la dernière fois que tout était sombre. Est-ce vrai ? Pas de lumière du tout ?

Un millier de choses mortes en lui clamaient pour obtenir son attention. Il écoutait, choisissait, répétait.

— Sale petit monstre ! dit-il. À présent, écoute. Reste ici, en bas ; nous sommes au-dessous du niveau de la rue. Espèce d'âne bâté, reste où tu es, où tu es, où tu es. Je remonte chercher ces… gens… dégage un… espace… espace pour eux.

Effrayée, la chouette battait des ailes ; elle monta, pour tenter d'échapper à Bill. Mais il continua d'écouter, de trier, de choisir.

— Reste en bas, répéta-t-il.

De nouveau les lumières de la maison de Hoppy étaient en vue ; la chouette avait décrit un cercle et y était revenue, incapable de s'enfuir. Il la força à rester où il voulait. À chaque passage, il la

rapprochait un peu plus de Hoppy.

— Espèce d'âne bâté, reste où tu es ! répétait-il.

La chouette volait plus bas, hululant son désir de fuir. Elle était captive et elle le savait. Elle le haïssait.

— Il faudra bien que le Président entende nos doléances, dit-il, avant qu'il soit trop tard.

D'un furieux effort, la chouette appliqua sa méthode habituelle ; elle l'expectora d'une toux violente et il sombra en direction du sol, cherchant à freiner sa chute sur les courants ascendants. Il tomba sur l'humus, parmi les plantes. Il roula en poussant de petits cris, puis s'immobilisa dans un creux.

Libérée, la chouette prit son essor et disparut.

— Que la pitié humaine en témoigne ! dit-il, tassé dans son trou. (Il avait repris la voix du pasteur d'autrefois.) C'est nous-mêmes qui sommes cause de ceci. Nous voyons en cette créature les conséquences de la folie des hommes.

Privé des yeux de la chouette, il n'y voyait que vaguement ; les lumières semblaient avoir disparu et il ne restait que des formes indistinctes. C'étaient des arbres.

Il distinguait également la masse de la maison de Hoppy, découpée sur le ciel nocturne. Elle n'était pas loin.

— Fais-moi rentrer, dit Bill en remuant la bouche. (Il roulait dans son creux et se débattait, froissant les feuilles.) Je veux rentrer.

Un animal, en l'entendant, s'éloigna prudemment.

— Dedans, dedans, dedans, clamait Bill. Je ne peux pas rester longtemps ici ; je vais mourir. Edie, où es-tu ?

Il ne la sentait pas proche de lui ; il ne sentait que la présence du phocomèle dans la cabane.

De son mieux, il entreprit de rouler dans cette direction.

Le matin, de bonne heure, le Dr Stockstill arriva devant la maison de carton bitumé de Hoppy pour une quatrième tentative en vue de soigner Walt Dangerfield.

Il observa que l'émetteur était sous tension et qu'il y avait en outre plusieurs lumières. Intrigué, il frappa à la porte.

Le battant s'ouvrit : Hoppy Harrington était là sur sa phocomobile. Il le regardait d'un air étrange, avec méfiance, comme sur la défensive.

— Je désire faire un nouvel essai, dit Stockstill, conscient de l'inutilité de son geste, mais désireux néanmoins de continuer. Tu veux bien ?

— Oui, d'accord, répondit Hoppy.

— Dangerfield est-il toujours vivant ?

— Oui. Je le saurais, s'il était mort. Il doit toujours être là-haut,

dit Hoppy en roulant son chariot pour laisser entrer le médecin.

— Que se passe-t-il ? Tu es resté éveillé toute la nuit ? s'étonna Stockstill.

— Oui. J'apprends à manier les choses. (Il allait et venait sur ses roues.) C'est dur, fit-il, préoccupé.

— Je pense que mon idée de traitement à l'anhydride carbonique était une erreur, déclara Stockstill en s'asseyant au micro. Cette fois, je vais essayer l'association libre des idées, si toutefois il y consent.

L'infirme continuait à s'agiter ; le chariot heurta le coin d'une table.

— Je me suis cogné là-dessus par maladresse, dit Hoppy. Je vous demande pardon. Ce n'était pas exprès.

— Tu me parais changé, observa Stockstill.

— Je suis toujours le même ; je suis Bill Keller, dit l'infirme. Et non pas Hoppy Harrington. (De sa main artificielle droite, il pointa.) Le voici, Hoppy. C'est lui, à partir de maintenant.

Dans le coin de la pièce gisait un objet tout plissé, qui ressemblait à de la pâte, de quelques pouces de long ; la bouche était béante, figée. Cela avait quelque chose d'humain. Stockstill alla ramasser la chose.

— C'était moi, dit le phocomèle. Mais pendant la nuit je me suis rapproché assez près pour faire l'échange. Il s'est beaucoup débattu, mais il avait peur, alors j'ai gagné. J'ai continué à lui débiter imitation sur imitation. Celle du pasteur l'a terrassé.

Stockstill, tenant encore l'homuncule ratatiné, restait silencieux.

— Savez-vous faire fonctionner l'émetteur ? s'enquit bientôt le phocomèle. Parce que moi, je ne sais pas ! J'ai essayé, mais je n'y arrive pas. J'ai réussi avec les lumières ; elles s'allument et elles s'éteignent. Je me suis exercé pendant la nuit.

Pour faire une démonstration, il fit rouler le chariot jusqu'à la paroi où, avec un de ses prolongements, il manœuvra un interrupteur.

Au bout d'un temps, Stockstill, contemplant la petite chose morte qu'il n'avait pas lâchée, dit :

— Je savais que ce n'était pas viable.

— Cela a vécu un temps, dit le phocomèle. Environ une heure. Pas mal, n'est-ce pas ? Une partie de ce temps a été passée à l'intérieur d'une chouette ; je ne sais pas si cela peut compter ?

— Je… il faut que j'essaie de joindre Dangerfield, se décida enfin Stockstill. Il risque de mourir d'un instant à l'autre.

— Oui. Voulez-vous que je vous débarrasse de ça ? (Il tendit une pince et Stockstill lui remit l'homuncule.) Cette chouette m'avait mangé, dit le phocomèle. Cela ne m'était pas agréable, mais ce qu'elle avait de bons yeux ! Au moins, c'était un plaisir de me servir de ses yeux.

— Oui, fit Stockstill qui réfléchissait. Les chouettes ont une vue extraordinaire ; l'expérience a dû être passionnante.

Ceci… ce qu'il avait pourtant tenu entre ses mains… ceci ne lui semblait pas du tout possible. Et pourtant, ce n'était pas tellement étrange ; le phoco n'avait eu à déplacer Bill que de quelques centimètres, pour le tirer hors d'Edie… cela avait suffi. Qu'était-ce en comparaison de ce qu'il avait fait au Dr Bluthgeld ? Évidemment, après, le phoco avait perdu la piste, parce que Bill, échappé au corps de sa sœur, s'était mélangé à une substance, puis à une autre. Et il avait fini par retrouver le phoco et par se mélanger à lui aussi ; et pour en terminer, il l'avait supplanté dans son propre corps.

La transaction n'avait pas été équitable. Hoppy avait eu, et de loin, la plus mauvaise part ; le corps qu'il avait reçu en échange du sien n'avait duré que quelques minutes au maximum.

— Saviez-vous, fit Bill Keller d'une voix hésitante, comme s'il eût encore éprouvé de la difficulté à contrôler les organes du phocomèle, saviez-vous que Hoppy est monté dans le satellite pendant un moment ? Tout le monde en était surexcité ; ils m'ont éveillé en pleine nuit pour me le dire et j'ai réveillé Edie. C'est comme ça que je suis ici, ajouta-t-il, le visage sérieux et tendu.

— Et que comptes-tu faire à présent ?

— Il faut que je m'habitue à ce corps ; il est lourd. Je suis sensible à la gravité… J'avais l'habitude de flotter. Mais je vous avoue que ces prolongements sont formidables. Je peux déjà faire des tas de choses avec. (Les prothèses fouettèrent, touchèrent une gravure sur la paroi, esquissèrent un geste vers l'émetteur.) Il faut que je retrouve Edie, pour lui dire que tout va bien. Je parierais qu'elle me croit mort.

Stockstill activa le micro :

— Walter Dangerfield, ici le Dr Stockstill, de West Marin. M'entendez-vous ? Si oui, répondez. J'aimerais revoir la thérapeutique que nous avons amorcée l'autre jour.

Il se tut un moment, puis répéta ce qu'il avait dit.

— Il va falloir essayer souvent, dit le phocomèle qui l'observait. Ce sera difficile parce qu'il est très affaibli ; il ne peut probablement pas se lever et il n'a pas compris ce qui se passait quand Hoppy a pris sa succession.

Le Dr Stockstill acquiesça de la tête et appuya de nouveau sur le bouton du microphone, pour une nouvelle tentative.

— Puis-je m'en aller ? demanda Bill Keller. Puis-je aller tout de suite à la recherche d'Edie ?

— Oui, dit Stockstill en se frottant le front. (Il rassembla ses esprits.) Mais fais bien attention à tes actes… il se pourrait que tu n'aies plus jamais la possibilité de changer…

— Je n'en ai pas envie. C'est très bien comme ça, parce que pour

la première fois il n'y a personne ici dedans que moi. (Pour s'expliquer, il continua :) Je veux dire que je suis tout seul ; je ne suis plus une partie de quelqu'un d'autre. Bien sûr, j'avais déjà changé une fois, mais c'était pour entrer dans un truc aveugle… Edie m'avait fait une blague et ça n'allait pas du tout. Cette fois, c'est différent.

Le mince visage du phoco s'épanouit en un sourire.

— Fais bien attention, répéta le médecin.

— Oui, monsieur, affirma respectueusement l'infirme. J'essaierai ; je n'ai pas eu de veine avec la chouette, mais ce n'était pas ma faute car je n'avais pas envie d'être avalé. C'est la chouette toute seule qui en a eu l'idée.

Oui, songeait Stockstill, mais c'est toi qui as eu l'idée de tout ceci. C'est différent, je m'en rends compte. Il se pencha sur le micro :

— Walt, ici le docteur Stockstill. Je cherche toujours à vous joindre. Je pense que nous pouvons sérieusement vous aider à franchir ce mauvais pas, si vous acceptez mes instructions. Je pense que nous allons procéder à des associations d'idées tout à fait libres, aujourd'hui, pour essayer de remonter aux causes profondes de votre état de tension. De toute façon, cela ne peut faire aucun mal. Je pense que vous le comprenez.

Le haut-parleur ne répandait que de la friture.

Est-ce sans espoir ? s'inquiétait Stockstill. Est-ce la peine de m'obstiner ?

Il pressa le bouton du micro et appela.

— Walter, celui qui avait usurpé votre place à bord du satellite… il est mort à présent, alors vous n'avez plus à vous soucier de lui. Quand vous vous sentirez mieux, nous vous donnerons tous les détails. D'accord ? Vous voulez bien ?

Il tendait l'oreille. Rien que des parasites.

Le phoco, qui se déplaçait par toute la pièce sur son chariot, comme un gros scarabée en cage, demanda :

— Pourrai-je aller à l'école, maintenant que je suis dehors ?

— Bien sûr, murmura Stockstill.

— Mais je sais déjà beaucoup de choses, d'avoir écouté avec Edie quand elle était en classe. Je n'aurai pas besoin de repartir d'en bas, de recommencer tout, je pourrai avancer comme elle ? Vous ne pensez pas ?

Stockstill approuva du menton.

— Je me demande ce que va dire ma mère.

Ébranlé, Stockstill s'écria :

— Comment ? (Puis il saisit de qui il s'agissait.) Elle est partie. Bonny est partie avec Gill et McConchie.

— Je le sais, qu'elle est partie, fit plaintivement Bill. Mais ne reviendra-t-elle pas un jour ?

— Peut-être pas. Bonny est une femme étrange, très instable. Ne compte pas là-dessus. (Il vaudrait mieux qu'elle ne sache pas, songeait Stockstill. Ce lui serait très dur ; après tout, elle n'a jamais rien su de toi. Il n'y avait qu'Edie et moi. Et Hoppy. Et la chouette !)

— J'abandonne, décida-t-il soudain. Je ne cherche plus à joindre Dangerfield. Une autre fois…

— Je crois que je vous gêne, dit Bill.

Stockstill fit un signe affirmatif.

— Je suis navré. Je voulais m'exercer et j'ignorais que vous deviez venir. Je ne voulais pas vous ennuyer ; c'est arrivé soudain dans la nuit… j'ai roulé jusqu'ici et passé sous la porte avant que Hoppy ait compris, et alors il était trop tard parce que j'étais tout près.

Devant l'expression du médecin, il se tut.

— C'est… Je n'ai jamais rien vu de semblable, dit Stockstill. Je connaissais ton existence, mais c'est à peu près tout.

Bill reprit un peu de fierté :

— Vous ne saviez pas que j'apprenais à changer.

— Non.

— Allons, parlez encore à Dangerfield. N'abandonnez pas, car je sais qu'il est là-haut. Je ne vous expliquerai pas comment je le sais parce que ça vous bouleverserait encore plus.

— Je te remercie de ne pas me le dire.

Découragé, il n'en pressa cependant pas moins le bouton. Le phoco ouvrit la porte et se propulsa dehors, sur le sentier ; le chariot s'arrêta un peu plus loin et l'infirme jeta en arrière un coup d'œil indécis.

— Va retrouver ta sœur, cela vaut mieux, lui dit Stockstill. Je suis sûr qu'elle en sera très soulagée.

Quand il releva la tête, le phoco avait disparu, le chariot n'était plus en vue.

— Walt Dangerfield, je vais rester ici à vous appeler jusqu'à ce que vous répondiez ou alors que j'aie la certitude de votre mort. Je ne prétends pas que vous n'avez pas un trouble organique réel, mais je vous assure que la cause réside en partie dans votre situation psychologique qui, sous bien des angles, est très mauvaise. En convenez-vous ? Et après ce que vous avez subi, vous voir enlever le contrôle…

Du haut-parleur, une voix lointaine, laconique, déclara :

— C'est bon, Stockstill. On va essayer un peu de votre association libre. Même si c'est uniquement dans le but de vous prouver que je suis vraiment dans un état physique désespéré.

Le Dr Stockstill se décontracta en poussant un soupir.

— Il était temps ! M'entendiez-vous depuis le début ?

— Oui, mon bon ami. Je me demandais combien de temps encore

vous parleriez dans le vide. Une éternité, évidemment ! Vous êtes têtus, vous autres, les psychiatres !

Bien adossé, Stockstill alluma d'une main tremblante une Gold Label Special.

— Pouvez-vous vous allonger et vous mettre à l'aise ?

— Je suis déjà allongé, fit sèchement Dangerfield. Et depuis cinq jours maintenant.

— Et autant que possible, laissez-vous aller, soyez tout à fait passif.

— Comme une baleine qui se laisse ballotter par la grande bleue, hein ? Et maintenant, est-ce que je me penche sur les tendances incestueuses de mon enfance ? Voyons… je pense que je regarde ma mère en train de se peigner devant sa coiffeuse. Elle est très jolie. Pardon ! Je me trompe. C'est un film et c'est Norma Shearer que je regarde. C'est le programme de minuit à la télé.

Il émit un petit rire.

— Est-ce que votre mère ressemblait à Norma Shearer ? s'enquit Stockstill qui, armé d'un crayon et d'un bloc, prenait des notes.

— Plutôt à Betty Grable, dit Dangerfield. Si vous vous la rappelez. Mais c'était probablement avant votre époque. Je suis vieux, vous savez. Près de mille ans… on vieillit vite, ici, tout seul.

— Continuez à parler. Tout ce qui vous passe par la tête. Ne vous forcez pas, laissez agir votre cerveau.

— Au lieu de leur lire les grands classiques du monde, peut-être que je pourrais faire de l'association libre sur les traumatismes causés aux enfants par les nécessités intestinales ? Je me demande si cela n'intéresserait pas tout autant l'humanité. Personnellement, je trouve cela fascinant.

Stockstill ne put s'empêcher de rire.

— Allons, vous êtes humain, dit Dangerfield, avec un plaisir évident. Je considère cela comme un bon point en votre faveur ! (Il eut son rire d'antan.) Nous avons tous les deux quelque chose en commun ; il est clair que nous considérons tous les deux ce que nous faisons comme très amusant.

Stockstill s'irrita :

— Je ne souhaite que vous soulager.

— Oh, quelle blague ! C'est moi qui vous soulage, docteur. Vous le savez bien, tout au fond de votre inconscient. Vous avez besoin de sentir que vous accomplissez de nouveau quelque chose d'utile, pas vrai ? Quand avez-vous eu ce sentiment pour la première fois, vous rappelez-vous ? Allons, restez allongé, bien détendu, c'est moi qui ferai le reste, d'ici, dans le ciel. (Il gloussa.) J'espère que vous vous rendez compte que j'enregistre tout notre entretien ? Je diffuserai toutes nos stupides conversations le soir au-dessus de New York… ils

adorent ces machins intellectuels, dans ce coin.

— Je vous en prie, continuons, dit Stockstill.

— La-la-la, chantonna Dangerfield. Tout ce que vous voudrez. Puis-je m'étendre sur la fille que j'aimais à onze ans ? C'est là que mes fantaisies incestueuses ont vraiment démarré. (Il resta silencieux un instant, puis dit d'une voix réfléchie.) Savez-vous qu'il y a des années que je n'avais pensé à Myra ? Pas une fois en vingt ans.

— L'emmeniez-vous danser ou pour d'autres sorties ?

— *À onze ans ?* Vous n'êtes pas cinglé ? Bien sûr que non. Mais je l'ai embrassée. (Sa voix paraissait bien plus calme, plus semblable à ce qu'elle était auparavant.) Je n'ai jamais oublié ça, murmura-t-il.

La friture domina les paroles pendant un moment.

— … et alors, disait Dangerfield quand Stockstill perçut de nouveau ses paroles, Arnold Klein m'a donné un coup sur le crâne et je l'ai fichu par terre, tout comme il le méritait. Vous me suivez ? Je me demande combien de centaines de mes fidèles auditeurs reçoivent ceci ; je vois s'allumer des voyants… on essaie de me joindre sur un tas de fréquences. Attendez, toubib. Il faut que je réponde au moins à quelques appels. (Qui sait ? Il y a peut-être d'autres psychanalystes dans le tas, de meilleurs ! (Il ajouta, en flèche du Parthe :) Et de moins chers !

Il y eut un silence, puis Dangerfield revint.

— Seulement des gens qui me disaient que j'avais bien fait de cogner sur Arnold Klein, fit-il avec allégresse. Jusqu'à présent la cote est de quatre contre un. Je continue ?

— Je vous en prie, fit Stockstill, prenant des notes.

— Bon. Après cela, il y a eu Jenny Linhart. J'avais seize ans.

Le satellite, suivant son orbite, s'était rapproché ; la réception était claire et forte. Ou peut-être le matériel de Hoppy était-il particulièrement bon. Le docteur savourait sa cigarette en écoutant la voix qui s'enflait jusqu'à tonner dans la petite cabane.

Il songeait : Combien de fois Hoppy a-t-il dû rester ici à l'écoute du satellite ? À dresser ses plans ? À se préparer pour le grand jour ? Et maintenant, c'est fini. Est-ce que le phocomèle – Bill Keller – avait emporté cette petite chose plissée et desséchée ? Ou était-elle encore dans la pièce ?

Stockstill ne s'en assura pas. Il prêtait toute son attention à la voix qu'il entendait si bien maintenant. Il se refusait à voir quoi que ce fût autour de lui.

Dans un lit inconnu mais doux, dans une chambre étrangère, Bonny s'éveillait, les idées encore confuses. Une lumière jaune et diffuse se répandait autour d'elle – sans doute celle du soleil matinal – et au-dessus d'elle un homme qu'elle connaissait bien se penchait, les

bras tendus. C'était Andrew Gill et elle s'imagina un instant – elle se laissa volontairement aller à imaginer – que c'était sept ans en arrière, au Jour C, de nouveau.

— Bonjour, dit-elle en le serrant contre elle. (Puis elle s'écria :) Arrêtez ! Vous me broyez et vous n'êtes pas encore rasé. Que se passe-t-il ?

Elle s'assit d'un coup en le repoussant.

— Doucement, doucement, lui dit Gill.

Il rejeta les couvertures, la prit dans ses bras et l'emporta vers la porte.

— Où va-t-on ? À Los Angeles ? Comme ça… en me portant dans vos bras ?

— Nous allons écouter quelqu'un.

Il ouvrit la porte d'un coup d'épaule et s'engagea dans le petit couloir au plafond bas.

— Qui ? Hé ! Je ne suis même pas habillée !

Elle n'avait que ses dessous avec lesquels elle avait dormi.

Elle découvrait le salon des Hardy. Devant la radio, le visage rayonnant d'une joie réelle, enfantine, il y avait Stuart McConchie, les Hardy, et plusieurs hommes qui devaient travailler pour l'entreprise, se dit-elle.

Du haut-parleur jaillissait là voix qu'ils avaient entendue au cours de la nuit. Ou était-ce la même ? Elle écouta, tandis que Gill s'asseyait sans la lâcher.

— … et alors Jenny Linhart m'a dit qu'à son avis je ressemblais à un grand caniche. Je pense que c'était à cause de la façon qu'avait ma sœur de me couper les cheveux. Je ressemblais en effet à un grand caniche. Ce n'était pas insultant. C'était une simple observation ; cela prouvait qu'elle savait que j'existais, ce qui est quand même un progrès par rapport au fait de n'être pas remarqué du tout, n'est-ce pas ?

Dangerfield se tut alors, comme pour attendre une réponse.

— Avec qui dialogue-t-il ? demanda-t-elle encore embrouillée de sommeil. (Ce fut alors qu'elle comprit ce que cela signifiait. Il est vivant, dit-elle. Et Hoppy était parti.) Bon Dieu ! Quelqu'un me fera-t-il enfin l'honneur de m'expliquer de quoi il retourne ? s'emporta-t-elle.

Elle quitta les genoux d'Andrew et se mit debout, frissonnante ; l'air du matin était froid.

Ella Hardy lui dit :

— Nous ne savons pas ce qui s'est passé. Il semble bien qu'il ait repris ses émissions à un moment de la nuit. Nous n'avions pas éteint le poste, ce qui fait que nous l'avons entendu ; ce n'est pas son heure habituelle d'émission.

— On dirait qu'il converse avec un médecin, avança Mr Hardy.

Peut-être un psychiatre qui s'occupe de lui.

— Seigneur ! s'esclaffa Bonny, pliée en deux. Ce n'est pas vrai ! Il se fait psychanalyser ?

Mais, songea-t-elle en même temps, *où est passé Hoppy ? A-t-il abandonné la partie ? É*tait-ce trop épuisant pour lui de projeter si loin sa volonté ? Aurait-il en définitive ses limites comme tous les autres êtres vivants ? Elle regagna vivement sa chambre, l'oreille toujours tendue, pour passer des vêtements. Personne n'y fit attention ; ils étaient tous trop absorbés par la radio.

Dire que la sorcellerie d'autrefois lui venait en aide, se disait-elle en s'habillant. C'était incroyablement drôle. Elle tremblait de froid et de plaisir en boutonnant son chemisier. Dangerfield étendu sur une couchette dans son satellite, à bavarder de son enfance… Oh, mon Dieu ! Elle s'empressa de retourner dans le salon pour entendre la suite.

Andrew l'arrêta dans le couloir.

— Fading ! dit-il. On ne reçoit plus rien.

— Pourquoi ?

Elle cessa de rire. Elle était terrifiée.

— Nous avons eu de la veine d'en capter un morceau. Mais tout va bien, je pense.

— Oh ! j'ai si peur. Et si ce n'était pas vrai ?

— Mais si, il va très bien. (Il lui posa ses grandes mains sur les épaules.) Vous l'avez entendu. Vous avez reconnu les nuances de sa voix.

— Ce psychiatre mérite la médaille de Héros !

— Oui, Héros, vous avez raison, dit-il d'un ton grave. (Il resta silencieux, puis, la tenant toujours, mais à petite distance, il reprit :) Je vous demande pardon d'avoir fait irruption chez vous et de vous avoir arrachée du lit. Mais je savais que vous aimeriez l'entendre.

— Oui.

— Est-il toujours aussi indispensable que nous allions plus loin ? Jusqu'à Los Angeles ?

— Eh bien, vous avez du travail ici. Nous pourrions y séjourner au moins quelque temps, nous assurer qu'il continue à bien se porter.

Elle avait encore des craintes, l'idée de Hoppy l'inquiétait encore.

— On n'est jamais vraiment sûr de rien, dit-il, et c'est ce qui fait de la vie un problème, n'est-ce pas ? Regardons les choses en face : il est mortel. Il finira bien par mourir un jour. Comme nous tous.

Il la contemplait.

— Mais pas *maintenant*, protesta-t-elle. Si seulement ce pouvait être plus tard, dans quelques années… alors je pourrais le supporter.

Elle lui saisit les mains, se pencha et l'embrassa. Il était temps, songeait-elle. L'amour que nous avions l'un pour l'autre dans le passé ;

l'amour que nous éprouvons en ce moment pour Dangerfield, et aussi pour lui dans l'avenir. Dommage que ce soit un amour stérile, qu'il ne puisse lui redonner automatiquement toute sa santé, ce sentiment que nous avons l'un pour l'autre… et pour lui.

— Vous vous rappelez le jour du Cataclysme ? dit Gill.

— Oui, pas de danger que je l'oublie.

— Pas de pensées nouvelles à ce sujet ?

Bonny déclara :

— J'ai décidé de vous aimer. (Elle s'éloigna rapidement de lui, rougissant d'avoir dit pareille chose.) Ce sont ces bonnes nouvelles, s'excusa-t-elle. Je me suis laissé emporter. Veuillez m'excuser, cela passera.

— Mais c'était sincère !

Il avait pénétré sa pensée.

— Oui.

— Je me fais un peu vieux, dit Andrew.

— Nous vieillissons tous. Moi, je craque de partout quand je me lève… Vous l'avez peut-être remarqué il y a un instant ?

— Non, tant que vous aurez ces dents dans la bouche. (Il la regardait, un peu embarrassé.) Je ne sais plus au juste que vous dire, Bonny. Je sens que nous allons faire de grandes choses ici ; du moins je l'espère. Trouvez-vous que ce soit vil de ma part d'être venu commander des machines pour mon usine ? lui demanda-t-il. Est-ce… (Il ébaucha un geste :)… vulgaire ?

— C'est admirable.

Mrs Hardy apparut dans le couloir.

— Nous l'avons encore capté une minute, et il parlait toujours de son enfance. À mon avis, nous ne l'entendrons plus avant son émission régulière à quatre heures de l'après-midi. Et le petit déjeuner ? Nous avons trois œufs à nous partager ; mon mari les a obtenus d'un marchand ambulant la semaine dernière.

— Des œufs ? répéta Gill. De quelle espèce ? Des œufs de poule ?

— Ils sont gros et bruns. Je crois que c'est de poule, mais nous n'en serons sûrs qu'après les avoir ouverts.

— Merveilleux ! s'écria Bonny. (Elle avait tout d'un coup très faim.) Mais je suis d'avis que nous devons vous les payer ; vous nous avez déjà tant donné… un toit, un dîner.

C'était à peu près inouï, en ces jours, et elle ne s'était nullement attendue à une telle hospitalité chez des citadins.

— Nous sommes en affaires ensemble, fit remarquer Mrs Hardy. Tout ce que nous possédons sera mis en commun, pas vrai ?

— Mais je n'ai rien à vous apporter, moi.

Elle en était soudain très consciente et elle baissa la tête. Je ne sais que recevoir, songeait-elle, je ne sais pas donner.

Cependant les autres ne paraissaient pas d'accord. Mrs Hardy la prit par la main et la conduisit à la cuisine.

— Vous m'aiderez à tout préparer, expliqua-t-elle. Nous avons aussi des pommes de terre. À vous de les éplucher. Nous servons le déjeuner à nos employés ; nous mangeons tous ensemble… c'est moins cher. En outre, ils n'ont pas de cuisine, ils vivent en chambre, Stuart et les autres. Il faut bien nous occuper d'eux.

Vous êtes de braves gens, songeait Bonny. Ainsi, telle est la ville… c'est cela que nous avons fui, des années durant. On entendait de si affreux récits ! Ce n'était que ruines, avec des pillards qui rôdaient, des épaves, des opportunistes, des voleurs, le résidu de ce qui avait été autrefois… D'ailleurs nous avions déjà fui avant la guerre. Nous avions déjà peur de vivre ici.

En entrant dans la cuisine, ils entendirent Stuart qui disait à Mr Hardy :

… et en plus de jouer de la flûte nasale, ce rat… (Il s'interrompit en la voyant.) Une anecdote sur la vie citadine, s'excusa-t-il. Cela risquerait de vous choquer. Il est question d'un animal intelligent et il y a bien des gens qui ne les aiment guère.

— Parlez-m'en, dit Bonny. Parlez-moi de ce rat qui joue de la flûte nasale.

— Il se peut que je confonde entre eux deux animaux intelligents, répondit Stuart en s'occupant de chauffer l'eau pour le café-ersatz. (Il s'activa avec le pot, puis, satisfait, s'appuya au poêle à bois, les mains dans les poches.) En tout cas, je crois me rappeler que cet ancien combattant disait qu'en plus le rat avait mis au point une comptabilité primitive. Mais cela ne me paraît pas possible. (Il fronça les sourcils.)

— À moi, si, dit Bonny.

— Nous aurions l'emploi d'un pareil rat ici, dit Mrs Hardy. Nous aurons bientôt besoin d'un bon comptable, avec l'expansion de l'entreprise.

Dehors, dans San Pablo Avenue, les voitures tirées par des chevaux commençaient à circuler. Bonny entendait le son clair de leurs sabots. Elle percevait un renouveau d'activité, aussi alla-t-elle regarder par la fenêtre. Il y avait aussi des bicyclettes et un monstrueux camion à gazogène. Et des piétons, en grand nombre.

Un animal sortit de sous une baraque en planches, traversa l'espace à découvert avec précaution et disparut sous le porche d'une bâtisse de l'autre côté de la voie. Au bout d'un temps, il réapparut, suivi cette fois d'un autre animal. Ils étaient tous les deux trapus, courts sur pattes, peut-être des mutations de bouledogues. Le second animal traînait une plate-forme maladroitement façonnée, chargée de divers articles de valeur, surtout des aliments. Le traîneau improvisé glissait et cahotait sur le revêtement défoncé derrière les deux bêtes

qui se précipitaient pour regagner leur abri.

Bonny continua d'observer attentivement la rue, mais les deux bêtes à courtes pattes ne revinrent pas. Elle allait se retourner quand elle aperçut autre chose qui se mouvait dans la première clarté du matin. Une coquille ronde en métal, barbouillée de couleurs ternes, couverte de feuilles et de brindilles, arriva en vue et dressa deux minces antennes frémissantes dans la clarté du soleil matinal.

Que diable cela peut-il bien être ? se demandait-elle. Puis elle se rendit compte qu'elle voyait en action un piège homéostatique Hardy.

Bonne chasse ! pensa-t-elle.

Le piège, après une pause consacrée à scruter toutes les directions, oscilla dans l'indécision, puis finit par se lancer sans trop de conviction sur la piste des deux bêtes à l'aspect de bouledogues. L'engin disparut à l'angle d'une bâtisse, à une allure digne et solennelle, beaucoup trop lente pour la poursuite. Elle esquissa un sourire.

Le travail de la journée avait commencé. Tout autour d'elle, la ville s'éveillait une fois de plus à sa vie quotidienne.

FIN

notes

Notes

1

Ouvrage d'Oswald Spengler, traduit en français en 1933. En allemand : *Der Untergang des Abendlande* (1918–1922).

2

Ouvrage de Somerset Maugham, en anglais : *Of Human Bondage*.

3

Omphalos, mot grec signifiant ombilic. On désignait ainsi une pierre sacrée entourée de bandelettes et placée dans le temple d'Apollon à Delphes. Ce sanctuaire était considéré comme le « nombril sacré » du monde grec.

4

Good rockin' tonight : Rock n'roll célèbre aux U.S.A. durant les années 50.